305

LE VRAY-
PORTRAIT
de Madame
HELYOT
decede a Paris
A Paris Chez Landry

à Madame de Roquetoire 1760

LA VIE DE MADAME HELYOT.

QUATRIEME EDITION,

Revuë & Corrigée.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques proche S. Yves, à l'Image S. Lambert.

M. DCC.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

A LA TRES-SAINTE ET TRES-GLORIEUSE MERE DE DIEU, LA VIERGE MARIE.

Roſterné profondément de corps & d'eſprit devant le Throſne de voſtre grandeur (ô tres-ſainte & tres-digne Mere de Dieu) j'oſe vous preſenter ce petit Ouvrage, que j'ay compoſé pour la gloire de voſtre Fils, & pour faire con-

noiſtre à tout le monde les vertus de celle que je puis qnaliſier voſtre fille : puiſque vous luy avez donné voſtre nom ſur les Fonts de Bapteſme , & qu'elle vous a choiſie pour ſa mere dés ſon enfance , Et qu'elle s'eſt appliquée toute ſa vie à exprimer dans ſes mœurs les vertus admirables qui vous ont rendu digne de concevoir un Dieu.

Vous ſçavez , ô ma tres-ſainte Dame , le Zele qu'elle avoit de vous faire connoiſtre , honorer , & aimer de tous les hommes , & la douleur qu'elle reſſentoit de voir des Chrectiens , qui veulent paſſer pour des Catholiques Zelez , ſe faire un merite de vous degrader , & conſpirer avec les Heretiques de

noſtre temps pour abolir le culte qui vous a eſté rendu avec tant de juſtice par tous les Fideles, depuis le commencement de l'Egliſe juſqu'à preſent.

Vous avez veu vos Autels embaumez de fleurs, & parez des riches ornemens qu'elle vous preſentoit. Vous avez veu vos figures couvertes de beaux voiles, & reveſtuës de robes précieuſes, qu'elle travailloit elle-meſme, pour vous donner des marques de ſes reſpects & de ſa devotion. C'eſt par vos mains ſacrées (ô Mediatrice des hommes) qu'elle a receu de Dieu les graces qui l'ont elevée à une ſi haute Sainteté, & c'eſt à vôtre interceſſion toute-puiſſante qu'elle ſe croit redevable du bon-

heur qu'elle poßede à preſent. Je me perſuade aprés cela qu'elle ſe tiendroit offenſée, ſi je dédiois à une creature mortelle, de quelque qualité qu'elle ſoit, l'hiſtoire de ſa vie, & je croirois faire injure, & à vous & à vôtre Fils, ſi je cherchois à mon Ouvrage un autre protection que la voſtre.

En effet, qu'y a t'il ſous le Ciel, qui ſoit comparable en pouvoir, & en qualité à une Mere de Dieu ? Qui eſt-ce qui eſt plus digne de nos reſpects & de nos honneurs, que celle que Dieu meſme a honorée ? Qui merite plus juſtement d'eſtre loüee par la plume de tous les Ecrivains, que celle que l'Egliſe declare digne de toute loüange, & que

le Saint-Esprit a predit devoir estre appellée Bien-heureuse par toutes les nations de la terre ? Mais quelle protection plus puissante que celle de MARIE, dont le nom seul fait trembler les démons, & donne de la terreur à toutes les puissances de l'Enfer ?

Benissez dont, ô sainte Vierge, du plus haut des Cieux où vous regnez, l'Ouvrage que je vous presente, & celuy qui en est l'auteur. Priez vostre Fils, de donner à toutes les paroles qui le composent, l'onction de son Esprit, & la vertu de toucher les cœurs. Faites que nous imitions les vertus de celle dont j'écris la vie, & procurez-nous la grace que nous puissions bien-

toſt joüir enſemble de voſtre compagnie dans le Ciel, pour chanter eternellement les loüanges de celuy qui vous a rendu (ô tres-digne Mere de Dieu) la plus ſainte, & la plus heureuſe de toutes les creatures Ainſi ſoit-il.

AVERTISSEMENT.

CEUX qui écrivent la Vie des personnes de grande pieté, ont coûtume de rapporter non seulement leurs belles actions, mais encore les graces corporelles & spirituelles qu'on a obtenuës de Dieu par leur intercession. Le public attend ce recit d'un Auteur sincere & fidele; soit pour connoistre le merite de la personne dont il écrit la Vie, & le credit qu'elle a auprés de Dieu; soit pour servir un jour, s'il l'ordonne ainsi, au procés de sa canonization: Car l'Eglise ne met jamais personne au rang des Saints, qu'elle n'ait des certitudes de sa sainteté, & elle ne les a que par deux voyes, qui sont le martyre & les miracles. C'est pourquoy elle a interest qu'on ne supprime pas les merveilles que Dieu fait pour la gloire de ses Saints; mais plûtost qu'on en donne connoissance à tout le monde. C'est ce qui m'a obligé de rapporter dans cette Histoire plusieurs graces extraordinaires que quantité de personnes croyent avoir obtenu

de Dieu par les merites & l'intercession de Madame Helyot.

Ce n'est pas que je sois persuadé (comme je declare en quelques endroits de cet Ouvrage) ny que je veüille persuader, que ce sont de vrais miracles. Ce jugement n'appartient qu'à ceux qui ont autorité dans l'Eglise, & qui ont droit d'en faire des informations juridiques. Pour moy qui fais l'office d'Historien & non pas de Iuge, je me contente de rapporter des faits dont j'ay eu la connoissance, & dont j'ay fait des recherces les plus exactes que j'ay pû, sans vouloir prendre la liberté de rien décider : & si je produis le sentiment de quelques Medecins, cela ne peut fonder un jugement Canonique, d'autres pouvant estre d'un sentiment contraire, & tous ensemble ne pouvant établir la foy d'un miracle, jusqu'à ce que les Prelats de l'Eglise en ayent pris connoissance, & en ayent porté leur jugement.

Or si je ne prétens point faire passer pour miracles les gueriſons que je rapporte; beaucoup moins répondre de leur durée : car comme il dépend uniquement de Dieu de rétablir une santé par des voyes qui surpassent les forces de la nature, c'est à luy seul qu'il appartient de la conserver autant de temps qu'il luy

plaiſt. Ie ſcay qu'il n'eſt pas de l'eſſence d'un miracle de durer toûjours ; autrement ceux qui ont eſté gueris une fois miraculeuſement de la fiévre, comme la belle-mere de ſaint Pierre, & ſa fille Pretronille, ne la devroient plus jamais avoir, & ceux qui ont eſté délivrez d'un mal de teſte, n'en devroient plus jamais eſtre incommodez. Nous avons dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique un grand nombre d'exemples de gueriſons miraculeuſes qui ont eſté de fort peú de durée. C'eſt à Dieu à ordonner par ſageſſe, le temps qu'il veut qu'une perſonne joüiſſe de la ſanté qu'il luy a renduë. Cependant comme on eſt perſuadé que les œuvres de Dieu ſont parfaites, & qu'un miracle de peu de durée eſt toûjours douteux : s'il arrivoit (ce qui n'eſt pas encore venu à ma connoiſſance) que quelque perſonne de celles que je rapporte, fuſt retombée dans ſon infirmité peu de temps aprés en avoir eſté délivrée, je ne voudrois pas faire paſſer ſa gueriſon pour miraculeuſe ; à moins qu'elle n'euſt donné ſujet à Dieu ou par ſon infidelité ou par ſon ingratitude, d'eſtre privée de la grace qu'il luy auroit faite, & de retomber meſme dans un état pire que celuy d'auparavant : Suivant cet avis que le Fils de Dieu donna au Paralytique qu'il avoit gueri : Vous voilà gueri ; allez & ne pechez plus, de

peur qu'il ne vous arrive encore pis. *Ce qui nous marque évidemment que Dieu revoque quelquefois les graces qu'il a faites, & qu'on peut perdre par son infidelité, une santé qu'on avoit obtenuë par miracle.*

TABLE.

DES CHAPITRES

REmarques ſur la vie de Madame Helyot. Diſcours general de l'Auteur.

PREMIERE PARTIE.

Chap. I. *De qu'elle maniere elle a paſſé ſa jeuneſſe juſqu'à ſon mariage.* page 1
Chap. II. *De quelle maniere elle a veſcu dans le mariage.* 8
Chap. III. *Sa maladie & ſa mort.* 30

SECONDE PARTIE.

Ses Vertus en general. 74
Chap. I. *Sa charité envers Dieu.* 50
Chap. II *Son zele pour le ſalut des ames.* 69
Chap. III. *Les moyens dont elle ſe ſervoit pour gagner les ames.* 89
Chap. IV *Son Oraiſon mentale.* 106
Chap. V. *Effets ſenſibles de ſon Oraiſon.* 136
Chap. VI. *Ses penitences & mortifications.* 147
Chap. VII. *Son humilité.* 275
Chap. VIII. *Son obeïſſance.* 226
Chap. IX. *Sa charité envers les pauvres.* 107

Chap. X. *L'amour qu'elle portoit à la pauvreté.* 248
Chap. XI. *Sa devotion.* 263
Chap. XII. *Sa pureté.* 267
Chap. XIII. *Sa douceur & ſa patience.* 292
Chap. XIV. *Quelques choſes extraordinaires arrivées pendant ſa vie.* 309
Chap. XV. *Quelques choſes extraordinaires arrivées aprés ſa mort.* 321
Chap. XVI, *Quelques autres gueriſons qui ſont arrivées depuis qu'on a écrit ſa vie.* 338
Chap. XVII. *Graces ſpirituelles obtenuës de Dieu par ſon interceſſion.* 362
Chap. XVIII. *Predictions de Madame Helyot.* 369
Chap. XIX, *Reflexions morales ſur la vie & & ſur les actions de Madame Helyot.* 381

Fin de la Table.

REMARQUES
SUR
LA VIE
DE
Mme HELYOT

CELUY qui donne un Ouvrage au public, doit imiter, ce me semble, ce fameux Peintre de l'antiquité, lequel ayant exposé un Tableau qu'il avoit fait, se cacha derriere un rideau pour connoistre le jugement que le monde en porteroit. Il en entendoit qui le loüoient, d'autres qui le blâmoient, chacun selon son genie, son gouſt & son intelligence, & profitoit de toutes ces connoissances pour se perfectionner dans son art.

Lorsque j'ay exposé en Public le Tableau de la Vie de Madame Helyot, je me suis attendu qu'il seroit examiné & controllé par toutes sortes de gens qui auroient des gouſts bien differens, selon la diversité de leurs esprits, de leurs jugemens de leurs humeurs, de leurs passions & de

leurs interests. La chose est arrivée comme je l'avois pensé ; chacun en a porté son jugement, c'est à moy à profiter de tous ces avis, de quelque part qu'ils viennent, à reformer mon Ouvrage sur les regles que je trouveray les plus justes.

Je ne veux point examiner le caractere des esprits qui ont fait la critique de cette Vie : on sçait qu'il s'en trouve dans le monde de toutes les façons. Qu'il y en a de chagrins, qui n'approuvent que ce que les autres condamnent, & qui sont déterminez à condamner tout ce que les autres approuvent. Qu'il y en a de vains & de presomptueux, qui se font un merite de découvrir des fautes dans les Ouvrages les plus justes & les plus parfaits. Qu'il y en a d'emportez qui consultent leur cœur avant que de consulter la raison, & qui suivent dans leurs jugemens le mouvement de leurs passions plûtost que celuy d'une sagesse juste & éclairée. Qu'il y en a d'interessez qui sacrifient à leur ressentiment la justice, la bonne foy & la verité mesme toute innocente qu'elle est. Qu'il y en a d'ignorans, qui veulent s'acquerir la reputation d'habiles, en s'érigeant en censeurs critiques & severes : Car on a toûjours remarqué qu'il n'y a point de gens qui loüent moins, que ceux qui sont moins dignes de loüange, & que les plus reprehensibles sont ordinairement ceux qui se donnent plus de liberté de reprendre les autres. Enfin il y en qui sont doüez d'un bon sens, & qui ont beaucoup de discernement ; qui sont sages, prudens, habiles, équitables, & qui sans se laisser prevenir de passion, donnent à un Ouvrage l'estime & l'approbation qu'il merite.

C'est

C'eſt de ces derniers dont il faut reſpecter les ſentimens & ſuivre les avis avec une ſoûmiſſion aveugle, lors qu'ils ſont d'accord les uns avec les autres.

Comme mes lumieres ſont fort courtes & mes connoiſſances bornées, je me ſuis fait une loy & une obligation indiſpenſable de ſoûmettre mon jugement à celuy des ſages ; principalement de ceux qui ont l'uſage & la pratique du monde plus que je n'ay pas. C'eſt dans ce deſſein que j'ay remarqué tout ce que j'ay entendu dire de la Vie de Madame Helyot, & que j'ay prié mes amis de me donner par écrit ce qu'ils en auroient entendu. J'en ay lû les memoires avec attention & avec deſſein d'en profiter. Mais j'ay eſté ſurpris de voir qu'ils ne s'accordent preſque en aucune choſe : Car l'un approuve ce que l'autre condamne ; l'un veut conſerver ce que l'autre veut qu'on ſupprime ; une action qui ſemble petite à celuy-cy, ſemble grande & conſiderable à celuy-là. Je n'ay jamais vû de jugemens plus differens & plus partagez que ceux de ces perſonnes, quoyque ſages & déſintereſſées. C'eſt ce qui m'a empeſché de paſſer ſi-toſt l'éponge ſur quantité de choſes que j'avois deſſein d'effacer, & m'a obligé d'examiner avec les eſprits les plus éclairez de ma connoiſſance, le party que j'avois à prendre ſur ce ſujet. Je prie mon Lecteur de voir ſi on a eu raiſon de blâmer quelques faits que j'ay rapportez dans cette Hiſtoire, & d'en eſtre luy-meſme le juge.

Tout ce que j'ay pû remarquer dans les memoires qu'on m'a fournis, ſe reduit à trois chefs. Le premier comprend les petites choſes, qu'il euſt mieux valu, diſent quelques uns, ſupprimer que

de rapporter. Le second regarde les grandes qui paroiſſent trop fortes, & preſque incroyables. Le troiſiéme contient les baſſes qui aviliſſent une Hiſtoire, & qui choquent les honneſtes gens. J'examine ces trois chefs ſans prevention d'eſprit, pour ne pas priver les ſaintes ames d'une bonne & ſolide nourriture, ſous pretexte qu'elle n'eſt pas au gouſt de quelques eſprits délicats ou malades. Je commence par les petites choſes.

I.

Des petites choſes.

Tous ceux qui ont lû l'Ecriture ſainte, qui eſt la regle de nos jugemens auſſi-bien que de nos devoirs, auront ſans doute remarqué comme moy, qu'elle nous recommande par tout avec beaucoup de ſoin, l'obſervation des plus petites ceremonies, la fuite des plus petits pechez, & la pratique fidele des plus petites vertus. Les Saints Peres & les Maiſtres de la vie ſpirituelle en font comme le capital de la devotion & le fondement de la ſainteté, ſuivant cette maxime morale du Sauveur, que celuy qui eſt fidele dans les petites choſes, le ſera dans les grandes; & que celuy qui eſt injuſte dans les petites, le ſera de meſme dans les grandes.

C'eſt un grand abus d'eſtimer la vertu par l'exterieur qui frappe les ſens. Ce n'eſt pas de la matiere qu'elle tire ſon prix; mais de l'intention & de l'amour de celuy qui la pratique. Il arrive ſouvent, dit ſaint Chryſoſtome, qu'on merite davàntage en faiſant une petite action, que lors qu'on en fait une grande; par la raiſon que celle qui a de l'éclat, touche la nature & ſatisfait l'eſprit; au lieu qu'il ny a que la grace qui faſſe conſiderer la petite. Les grandes choſes attitent l'ad-

miration des hommes : mais les petites gagnent le cœur de Dieu ; car c'eſt dans ces rencontres qu'on luy marque ſon amour, ſon obeïſſance, ſon zele & ſa fidelité. Celuy qui aime Dieu, eſtime tout ce qui regarde ſon ſervice, & celuy qui le craint, comme dit le Sage, ne neglige rien.

D'ailleurs comme on juge que la Nature a perfectionné ſon ouvrage, lors qu'elle en a marqué juſqu'aux plus petits traits, il faut porter le meſme jugement de la grace. Ce raiſonnement du Fils de Dieu ſera eternellement juſte : cette perſonne eſt fidele dans les petites choſes, elle l'eſt donc dans les grandes : auſſi par conſequent il n'y a point de preuve plus ſolide d'une veritable ſainteté, que la fidelité dans la pratique des actions de vertu les plus legeres.

Cependant il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir qu'on les faſſe valoir, & qui voudroient qu'il n'y eût dans la vie des Saints qne des prodiges & des miracles. Je crains que l'Hiſtoire ſainte ne paſſe dans leur eſprit pour une hiſtoire pitoyable ; car elle nous fait recit de mille petites choſes, qui ne meritent pas, ce ſemble, d'en parler. Qu'étoit il neceſſaire de rapporter que le chien de Tobie à ſon retour flatta de ſa queuë le pere & la mere de ce jeune homme ? Pourquoy tant vanter l'action de David qui refuſa de boire un verre d'eau, & qui en fit un ſacrifice à Dieu la jettant à terre ? Pourquoy faire mention de deux petites pieces de monnoye qu'une pauvre veuve mit dans un tronc ; Saint Matthieu, ſaint Marc & ſaint Luc ne pouvoient-ils pas ſe paſſer de dire que les Diſciples arrachoient des épis de bled pour les man-

ger ? Qui voudroit recüeillir toutes les petites choſes qui ſont dans l'Ecriture, en feroit un gros volume.

Vous me direz ſans doute, que c'eſt Dieu qui eſt l'Auteur de ces Livres, & que tout ce que Dieu fait & tout ce qu'il dit, doit eſtre receu des hommes avec une profonde veneration. Cela eſt vray; mais je demande à ceux qui ne veulent que des actions d'éclat, s'il eſt juſte de mépriſer ce que Dieu eſtime ? & puis qu'il juge les petites choſes dignes d'entrer dans ſes Ouvrages & dans l'Hiſtoire de ſes merveilles, ſi nous devons les bannir des noſtres ? A la verité l'eſprit des hommes eſt bien bizarre & bien difficile à contenter : ſi on luy propoſe de petites choſes à faire, il les traite de bagatelles : ſi on luy en fait voir de grandes, cela eſt trop fort, dit-il, il n'y a pas moyen de l'imiter. Que faut il donc faire pour luy plaire ? luy dire des choſes admirables qu'il ne puiſſe imiter, ou luy faire de jolis contes qui ſervent à le recréer ſans l'obliger à rien.

Ce n'eſt pas là l'eſprit des Saints qui nous enſeignent que le ſalut dépend ſouvent d'une petite action & d'une legere fidelité ; que cette vertu ennoblit ce qui paroiſt vil, & rend grand ce qui ne paroiſt rien ; que pluſieurs grands Saints doivent leur ſalut & leur ſainteté, l'un à une partie de ſon manteau qu'il a donné à un pauvre, l'autre à un verre d'eau qu'il a preſenté à un Martyr, quelques uns à un Sermon qu'ils ont entendu, d'autres à une Meſſe où ils ont aſſiſté ; pluſieurs à une legere mortification qu'ils ont pratiquée; le ſçaurions nous ſi les Hiſtoriens de leur vie ne l'avoient écrit ? Pourquoy donc trouver mauvais

que parmy les grandes choſes dont la Vie de Madame Helyot eſt compoſée, on y en ait fait entrer quelquefois de petites, & qu'on ait conſervé les precieuſes Reliques de ſes vertus, ſi legeres qu'elle paroiſſent, comme on ne laiſſe rien perdre de celles de ſon corps? Si quelque fait ſe rencontre en voſtre chemin, qui ne vous plaiſe pas, paſſez outre ſans vous y arreſter; un autre peut-eſtre ne ſera pas ſi dégoûté que vous, & en fera ſon profit.

Il eſt de l'Hiſtoire des Saints comme d'un jardin & d'un feſtin. Il y a toutes ſortes de fleurs dans un jardin. Les violettes n'y font pas une ſi grande figure que les roſes & les lis, que les tubereuſes & les imperiales; cependant elles exhalent une odeur qui n'eſt pas moins agreable, & toutes petites qu'elles ſont, elle contribuënt à la beauté d'un parterre.

Toutes les viandes dans un feſtin ne ſont pas de meſme prix & de meſme gouſt, il y en a de délicates, & il y en a de groſſieres: Les unes pour flatter le gouſt, les autres pour contenter la faim. On en ſert de toutes les ſortes, afin d'en faire le choix chacun ſelon ſon appetit ou ſa neceſſité.

Il en eſt de meſme de la Vie des Saints. Elle doit fournir à tout le monde de quoy ſe nourrir & s'édifier. Tel pratiquera une petite action, qui deſeſpereroit d'en imiter une grande. Ce qui n'eſt pas au gouſt d'un eſprit foible & malade, le ſera à celuy d'un eſprit ſain & robuſte; & ce qui ne plaiſt pas à un Lecteur trop délicat, plaira poſſible à un homme raiſonnable & de bon ſens. Quoy qu'il en ſoit, nous devons imiter Noſtre Seigneur, qui fit recüeillir à ſes Diſciples tous les

morceaux de pain d'orge qui estoient restez aprés le repas de quatre à cinq mille personnes qu'il avoit nourris dans le desert, ne voulant pas qu'on perdît rien, pour petit qu'il fût, d'une nourriture si vile & si grossiere.

Mais voyons un peu quelles sont ces petites choses qu'on blâme dans la Vie de Madame Helyot. C'est, dit-on, d'avoir rapporté que pendant un temps d'orage, lorsque les ruës estoient pleines d'eau, elle donnoit de l'argent à une fille qui l'accompagnoit, pour passer sur une planche, pendant qu'elle passoit à pied au travers du ruisseau, pour punir la vanité qu'elle avoit euë autrefois d'estre bien chaussée. C'est que marchandant une carpe, la femme à qui elle offroit trop peu, luy en donna de la queuë sur la jouë. C'est qu'elle envoyoit des fruits de son jardin à des Dames de qualité, pour avoir quelque entretien de devotion avec elles, & pour les gagner à Dieu. C'est qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on luy vist tant soit peu le col, & qu'estant avertie qu'il en paroissoit encore quelque chose, elle attacha sa coëffe d'une façon extraordinaire pour estre entierement couverte. Voilà, dit-on, ce qui choque quelques esprits, & ce qu'on traite de bagatelle.

Je ne sçay pas quels sont ces esprits qui se choquent de ces actions de vertu : mais j'en connois de tres sages & de tres-judicieux qui sont dans des sentimens tout contraires, & qui estiment beaucoup ce que ceux là mépriſent. Les choses grandes sont rares, & les petites sont vulgaires : voit-on souvent des femmes de qualité, passer à pied au travers des ruisseaux & souffrir patiemment qu'une personne de la lie du peuple leur donne sur la

jouë ? qu'importe que ce ſoit de la main ou de la queuë d'un poiſſon ? peut on concevoir une vertu plus heroïque, que de recevoir un ſoufflet d'une perſonne tres-vile, & de ne s'en point offenſer? Un ſoufflet eſt un des plus grands outrages qu'on puiſſe faire à une perſonne d'honneur ; fût-il donné par quelqu'un qui luy fût égal ou Superieur en dignité : & on traite d'une choſe de neant la douceur d'une Dame, qui en reçoit un d'une femme inſolente, & qui n'en fait paroiſtre aucun reſſentiment. Cela, dit-on, ne meritoit pas d'en parler, & devoit eſtre ſupprimé. Je voudrois bien voir quel ſentiment auroient ces braves qui comptent cela pour rien, s'ils recevoient une injure ſemblable.

Je ne m'eſtonne pas que quelques Dames du grand monde, qui font la guerre ouverte à la pudeur, & qui croyent acquerir du merite par leurs nuditez ſcandaleuſes, ſe mocquent de cette délicateſſe de Madame Helyot en matiere de pureté, & tournent en ridicule le ſoin qu'elle avoit de ſe tenir couverte; mais je ne crois pas qu'il y ait une Dame Chreſtienne qui n'eſtime cette tendreſſe qu'elle avoit pour la pureté, & qui ne l'admire d'autant plus qu'on n'en voit preſque point d'exemple dans le monde. On n'a jamais blâmé l'Hiſtorien de la Vie du B. Loüis de Gonzague, d'avoir écrit qu'il ne pouvoit ſouffrir que ſon gouverneur luy viſt le pied nud ; & l'on trouvera mauvais que celuy de Madame Helyot rapporte qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'on luy viſt une partie du col découverte. Il ne faut pas, comme j'ay dit, s'arreſter à l'écorce d'une action, mais il faut penetrer juſqu'au cœur de celuy qui l'a faite. Ce n'eſt

rien que d'envoyer des fruits de son jardin à des Dames de qualité : mais de leur faire ce present pour les gagner à Dieu, pour les détacher du monde & pour leur inspirer la devotion ; c'est la marque d'un grand zele & un exemple qu'il est bon de proposer, parce qu'il est facile à imiter; outre que ce n'est pas l'Auteur qui le rapporte de luy mesme ; mais une personne qui le luy écrit, & qui marque cette petite action parmy plusieurs autres plus considerables qu'elle a veuës. Voilà les petites choses qu'on reprend dans la Vie de cette sainte Dame. Venons maintenant aux grandes.

II. *Des choses incroyables.*

Le recit des penitences extraordinaires qu'une Dame délicate & innocente a faites, devroit toucher le cœur des plus grands pecheurs, confondre les plus lâches, encourager les plus timides, & exciter tout le monde à en faire du moins de petites. J'ay sujet de benir Dieu, de ce que plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe sont entrez dans ce sentiment, & ont pris resolution de ne plus tant ménager leurs corps. Mais il y en a d'autres au contraire qui ne pouvant souffrir ce grand exemple de vertu & de mortification qu'ils ne veulent pas imiter, n'ont pas fait difficulté d'accuser l'Auteur d'exaggeration & mesme de mensonge, en disant que le papier souffre tout. Il y en a qui ajoûtent foy à son recit, & qui considerant ces penitences, avoüent qu'elles sont admirables, mais nullement imitables, & par cette défaite se croyent dispensez de les pratiquer.

Je n'ay rien à dire de ces derniers, sinon qu'ils peuvent ne pas imiter cette Dame s'ils sont plus innocens qu'elle ; mais s'ils sont plus criminels,

ils auront à compter avec Dieu. A la verité je ne comprens pas par quelle raiſon & par quelle juſtice, celuy qui a contracté de grandes dettes qu'il ne peut pas payer, ſe peut croire legitimement diſpenſé d'en payer de petites. On ne pretend pas obliger ceux qui liſent cette Hiſtoire, à martyriſer leur corps comme a fait cette Dame; mais à luy retrancher tous les plaiſirs illicites, & à luy en refuſer meſme de licites. Cela n'eſt-il pas juſte? dira-t'on que cela eſt impoſſible? c'eſt tout ce que j'avois à dire à ceux qui croyent le fait, mais qui ne le veulent pas imiter.

Quand aux autres qui accuſent l'Auteur d'exaggeration, je les ſupplie de conſiderer qu'il produit des témoins qui ſont encore vivans & dans Paris, & qui luy ont fait ſouvent reproche d'en avoir pas dit aſſez, bien loin d'avoir outré la verité; l'idée qu'ils ont conceuë de la ſainteté de cette Dame par les longues habitudes qu'ils ont euës avec elle, ſurpaſſe de beaucoup celle qu'il en donne dans ſa vie. Dieu m'eſt témoin, que j'ay écrit les choſes comme je les ay connuës moy-meſme, ou comme on me les a rapportées, & que ma conſcience ne me reproche point d'avoir rien dit contre la verité.

Il y a deux choſes, à ce que j'ay appris, qui ſont difficiles à croire; l'une qu'elle uſaſt de diſciplines armées de petites lancettes ou de roſettes de fer au bout; l'autre qu'un cilice luy ſoit tombé du corps lors qu'elle donnoit ſes habits. Je n'ay point vû ſa diſcipline à roſettes: mais les femmes de chambre qui l'ont veuë toute ſanglante, nous l'ont dit. Jay eu entre mes mains celle qui a de petites lancettes. Je me ſuis ſervy de ce terme, ne ſça-

chant comment exprimer de petits morceaux de fer aigus de part & d'autre dont elle est heriſſée, & qui font une eſpece de roſette au bout. Ces pointes à la verité font nne ouverture dans la chair ; mais elles n'entrent pas bien avant, parce qu'elles ſont mobiles & roulantes : ce qui n'empeſche pas qu'elles ne tirent le ſang, & qu'elles n'en marquent ſouvent le pavé. Or elle changeoit ſouvent d'inſtrumens de penitence, comme on le luy avoit conſeillé, pour ne pas aigrir les playes, & pour leur donner le temps de ſe fermer.

Pour ce qui regarde le cilice tombé à terre, il faut ſçavoir qu'on luy avoit ordonné, lors qu'elle eſtoit incommodée de la poitrine, de n'en porter que la moitié d'un ſur le dos. C'eſt ce morceau qu'on vit tomber à terre quand elle ſe déshabilloit, & que cette bonne femme remarqua.

Cecy ſuffit pour faire connoiſtre qu'il eſt de la ſageſſe & de la charité Chreſtienne de ne pas precipiter ſon jugement, & de ne pas accuſer de menſonge des perſonnes devoüées à Dieu, qui n'ont aucun intereſt à déguiſer la verité, & qui n'avancent rien qui ne ſoit eſtably ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes encore vivantes. Il ne nous reſte plus qu'à examiner les choſes baſſes, qui ſe rencontrent, diſent quelques uns, dans cette Hiſtoire.

Je mentirois, ſi je diſois, que je n'ay pas eſté choqué moy meſme de quelques faits que j'ay rapporté : mais je n'ay pas cru les devoir omettre, tant pour le reſpect que j'ay pour tout ce qu'a fait cette vertueuſe Dame, que parce que les memoires m'en eſtoient fournis par pluſieurs perſon-

nes tres-éclairées : & qui ont beaucoup de diſcernement. Outre que j'eſtois en doute, ſi ce qui n'étoit pas à mon gouſt, ne le ſeroit pas à celuy des autres, & que j'eſtois perſuadé que dans un Ouvrage il faut qu'il y ait de la varieté pour le rendre plus utile & plus agreable. En effet il me ſemble que c'eſt vouloir paſſer pour un precieux ridicule, que d'eſtre toûjours ſur le merveilleux.

D'autre part j'apprens de l'Ecriture ſainte, que ce qui eſt grand aux yeux du monde, eſt abominable devant Dieu, & que la ſageſſe de Dieu paſſe pour folie aux yeux du monde. Pour donc examiner les choſes baſſes de cette Hiſtoire, il faut convenir auparavant de la notion du haut & du bas en matiere de vertu. Il me ſemble que pour definir les choſes ſelon les regles de la raiſon & de la foy, on doit qualifier une grande action, celle qui eſt l'effet & la marque d'une grande vertu, quoy qu'elle ſoit baſſe & mépriſable en apparence: au contraire qu'on doit appeller une action vile & baſſe, celle qui eſt honteuſe à l'homme, & qui n'eſt pas honorable à Dieu. Examinons ſur ce pied ces actions qui ſemblent trop baſſes pour entrer dans noſtre Ouvrage.

Il y en a, dit-on, qui ne peuvent ſouffrir que Madame Helyot ait demandé l'aumône par les ruës, & quelle ait fait la cuiſine dans ſa maiſon. D'autres trouvent à redire qu'on ait fait un détail des choſes pauvres & viles dont elle ſe ſervoit. D'autres ne luy peuvent pardonner de s'eſtre miſe à genoux devant ſes laquais & ſes ſervantes, & de leur avoir fait une eſpece de ſatisfaction. Voilà une partie des choſes baſſes que j'ay recüeillies de

divers discours, & qui regardent sa pauvreté & son humilité.

A la verité j'ay de la peine à comprendre, comment un homme Chrestien & de bon sens peut s'offenser de ces actions qu'on appelle basses, sçachant de quel prix sont les actions d'humilité & de pauvreté devant Dieu & les hommes. N'est-ce pas quelque chose de grand que de mépriser pour Dieu tout ce que le monde estime, & d'aimer pour Dieu tout ce que le monde a en horreur? Où sont les Dames du grand monde, qui vouluſſent faire ce que Madame Helyot a fait; tout ce qui est rare en matiere de vertu, n'est il pas digne d'admiration? pourquoy est il rare sinon parce qu'il est grand & difficile? & qui donne du prix à la vertu, sinon la difficulté?

Les Payens se sont offencez de mille choses, qui paroissent basses dans l'Ecriture sainte: mais les Chrestiens au contraire y reconnoissent des Mysteres profonds, & découvrent dans ces choses viles sa sagesse & la Majesté de Dieu qui les releve infiniment. Si la pauvreté est une chose indigne d'un Chrestien, nous devons tous rougir de voir Jesus-Christ naistre dans une étable & mourir tout nud sur une Croix: Mais si c'est le tresor caché de l'Eglise qu'il nous est venu découvrir, & si c'est le fondement de la perfection & de la sainteté Chrestienne, qui peut trouver mauvais qu'on en produise des exemples?

Si je ne craignois de scandaliser les esprits foibles, je rapporterois icy quantité de choses de l'Ecriture sainte, qui sont beaucoup plus viles en apparence que ce qu'on reprend dans la Vie de Madame Helyot. Qui a jamais fait un crime à

Moyſe d'avoir mis dans les ſaints Livres, que Dieu fit à Adam un habit de peaux, & qu'il ait rapporté la diſpute de Rachel avec Lia pour un mary & pour des Mandragores ? Ne pouvoit-il pas ſe paſſer de dire que la premiere s'aſſit ſur les Idoles de ſon pere qu'elle avoit enlevées, feignant d'eſtre indiſpoſée? Qu'eſtoit-il neceſſaire que ſaint Paul fit ſçavoir à toute l'Egliſe qu'on l'avoit deſcendu par une feneſtre dans une corbeille ? cette action ſi baſſe eſtoit-elle digne d'un Heros de nôtre Religion, & devoit-elle eſtre publiée à toutes les Nations de la terre, avec autant & plus d'emphaſe, que ſon raviſſement au troiſiéme Ciel, puis qu'il rapporte celuy-cy avec quelque eſpece de déguiſement, ne ſe nommant pas luy-meſme ; & que dans l'autre il prend Dieu à témoin de la verité du fait ?

Vous me direz ſans toute avec ſaint Auguſtin, que Dieu qui eſt l'Auteur de cette Hiſtoire, n'auroit pas rapporté des choſes ſi baſſes & ſi petites, s'il n'avoit eu deſſein de nous y faire remarquer de grands Myſteres qui ſont cachez ſous ces ombres & ſous ces figures : mais je vous répondray toûjours, qu'il ne faut donc pas mépriſer ces choſes qui paroiſſent viles & baſſes, puiſque Dieu même les a eſtimées ; & que ſi les Hiſtoriens ſacrez ont rapporté des choſes ſi mépriſables en apparence, ceux qui écrivent les Vies des Saints, les peuvent imiter ſans craindre de bleſſer les délicats du ſiecle, par le recit de ces minucies.

Aug. contra Fauſtum l. 22. c. 56.

La vie de ſaint François Xavier eſt juſtement admirée de tout le monde. S'offenſe-t'on contre ſon Auteur d'avoir rapporté, que ce Legat Apoſtolique entrant dans une hoſtellerie, prenoit ſoin

des chevaux comme un palfrenier ; qu'il l'avoit dans les vaiſſeaux le linge des matelots & des paſſagers comme un vil eſclave ; & qu'il portoit dans les Indes une Sotanne pleine de pieces qu'il racommodoit luy même ? N'y avoit-il pas d'aſſez grandes choſes dans ſa Vie, ſans s'arrêter à ces bagatelles ; car c'eſt ainſi que quelques gens traitent ces actions de pauvreté & d'humilité? Qui a jamais condamné ſaint Bonaventure d'avoir fait le recit dans la Vie de ſaint François ; de mille choſes qui ſemblent baſſes, honteuſes & ridicules ? entre autres de ces chous plantez la racine en haut, & de cet habit de frere Helie qu'il mit ſur le ſien, en eſtendant les plis, retrouſſant ſes manches, & marchant en cet équipage avec une eſpece de faſte & de vanité devant ſes Religieux, & leur diſant d'un ton fier & d'un air mondain : Dieu vous garde Meſſieurs ?

L'Auteur de la Vie du B. Felix de Cantalice, parlant de la familiarité qu'il avoit avec ſaint Philippe de Neri, dit que s'eſtant rencontrez dans une place publique de Rome, ſaint Philippe luy marqua qu'il avoit ſoif, & que le B. Felix luy preſenta la bouteille qu'il portoit à la queſte, l'invitant à boire pour éprouver ſa vertu, Saint Philippe le fit devant tout le monde, & pour avoir ſa revanche, il luy mit ſon chappeau ſur la teſte, & luy dit qu'il le portaſt ainſi par la Ville ; ce qu'il fit dans pluſieurs ruës, juſqu'à ce que ſaint Philippe le reprit. Ces actions eſtoient des choſes baſſes & ridicules, qu'il faloit ce ſemble ſupprimer : mais ce qui paſſe pour folie devant le monde, eſt admiré de ceux qui ont l'eſprit & la ſageſſe de Dieu.

Que diray-je de saint François de Sales; Charles Auguste de Sales son neveu rapporte, qu'il se retira un jour dans sa chambre pour racommoder certaines choses à ses habits. Un Gentilhomme de qualité l'ayant surpris, & s'étonnant qu'un Prelat fit une action si mécanique, il luy répondit: *Quel inconvenient y a-t'il, que j'apprenne à racommoder ce que j'ay gasté moy-mesme?* Cet exemple d'humilité & de pauvreté ravit ce Gentilhomme, & le confirma dans la foy où il estoit un peu chancelant. Voilà l'effet que produit le recit des choses qui semblent basses, viles & mépriſables aux yeux du monde.

Je ne dis rien de ce qui arriva à Saint Epiphane lors qu'on le baptisoit; du couſteau de saint Dorothée; de la feüille de papier du B. Loüis de Gonzague; de l'asneſſe chargée de fagots que sainte Françoiſe menoit par la Ville de Rome; & d'une infinité d'autres petits riens, dont les Vies des Saints sont remplies. Il faut dire de ces choſes ce que S. Hierôme dit dans un exemple semblable. *Ceux qui ne connoiſſent point le prix de la vertu, traiteront ces choſes de jeux d'enfant & de bagatelles; mais cela n'eſt pas: c'eſt plutoſt la marque d'une grande perfection & une ſageſſe divine cachée aux ſages & aux prudens du monde, & qne Dieu a revelée & manifeſtée à ceux qui ſont ſimples & humbles de cœur.*

Hier. in Reg. Monaſt. c. 12. tom. 4.

Je reviens à Madame Helyot, & je demande à ces gens qui ne veulent dans la vie des Sints que du ſublime & du merveilleux, ſi l'amour qu'elle avoit pour la pauvreté n'eſt pas quelque choſe de grand, & ſi ſon détachement de tous les biens du monde ne merite pas d'avoir place dans

son Histoire ; Sils me l'avoüent, je les prie de m'enseigner, comment un Historien peut faire connoistre l'amour qu'elle portoit à la pauvreté, si ce n'est par ses actions & par ses paroles ; Car cette Dame n'a pas effectivement renoncé à ses biens, quoy qu'elle en eût la volonté : il ne reste donc point d'autre moyen pour faire connoistre le desir qu'elle avoit d'estre pauvre, que la pauvreté de ses meubles & de ses habits. Vous me direz que ses aumônes en estoient des marques : mais ces marques sont équivoques ; car combien de gens sont charitables envers les pauvres, qui ne voudroient pas eux-mesmes estre reduits à la pauvreté ? Il faut donc en venir aux effets, & voir si une personne aime veritablement à manquer des choses necessaires, & si elle n'a rien que de vil dans tout ce qui luy appartient. Il me semble que ce raisonnement est juste s'il en fût jamais. Cependant on s'offence lorsqu'on dit que ses juppes estoient pleines de pieces; qu'elle se servoit d'une sonnette cassée, & qu'elle colloit des morceaux de papier pour parer sa chambre : on peut souffrir qu'on parle d'une toilette miserable comme la sienne & des choses viles qui servoient à son usage : n'est-ce pas là une délicatesse bien déraisonnable & une critique outrée dans l'excez? On veut estre persuadé qu'elle cherissoit la pauvreté, & on rejette les preuves presque uniques qu'on en puisse apporter.

Que s'il y a de l'injustice à blâmer les effets de sa pauvreté, il n'y en a pas moins à condamner ses actions d'humilité. Comme de toutes les passions il n'y en a point qui domine avec plus d'empire sur le cœur de l'homme que l'orgüeil, il n'y a point

point aussi de vertu qui merite plus justement nos admirations que l'humilité & le mépris de soy-même. Or ce n'est pas par les discours qu'on reconnoît qu'une personne est humble, mais par ses actions : d'où vient donc qu'on trouve mauvais que je fasse recit des profonds abaissemens de cette sainte Dame ? On louë sainte Catherine de Sienne d'avoir fait la cuisine dans la maison de son pere, & on blâme Madame Helyot de l'avoir fait quelquefois dans la sienne. On vante avec justice dans l'Eloge des Saints l'humilité qui les a portez à demander l'aumône, comme a fait S. Ignace & tant d'autres Saints : Et c'est un crime à cette Dame de l'avoir fait dans Paris. On s'étonne avec raison, & on ne s'étonnera jamais assez de voir le Fils de Dieu à genoux aux pieds de Judas; & on s'offense qu'une Dame Chrêtienne se soit mise à genoux devant ses serviteurs. Ne faut-il par que ces esprits qui trouvent à redire à de si belles actions, soient biens chagrins ou bien injustes ? Admirez je vous prie, la conduite d'un superbe, il est ravy de voir les autres abbaissez, & il ne peut souffrir qu'ils s'abaissent eux mêmes : pourquoy ? parce que l'humilité rend un homme digne d'honneur, & qu'on lui donne un exemple de vertu qu'il ne veut pas imiter.

Je ne puis dissimuler qu'aussi tost que cette Vie parut, voyant quelque personnes à qui ces actions ne plaisoient pas, je pris la resolution de les supprimer dans cette seconde Edition. Je ne sçay qui en a fait courir le bruit : mais grand nombre de personnes tres sages, & qui passent pour les plus habiles & les plus polis du siecle, m'ont prié instamment de n'y rien changer, & de traiter de

petits esprits ceux qui ne peuvent souffrir de petites choses dans les Vies des Saints, par la raison qu'en matiere de faits, il n'y a rien de petit lorsqu'il est animé d'une grande vertu. Quoy que je defere beaucoup à leur sentiment, cependant je suis resolu de donner quelque chose à la delicatesse des autres, & de retrancher quelques petits faits qui leur font de la peine; vû principalement que je suis obligé d'en ajoûter quantité d'autres, qui sont venus depuis à ma connoissance, & dont j'ay grossi presque tous les Chapitres de cette Histoire. C'est pourquoy je prie mon Lecteur de lire cette Vie comme si elle estoit nouvelle, & j'espere qu'il en aura satisfaction.

Aprés ces éclaircissemens que j'ay cru devoir donner à mon Ouvrage, je supplie ceux qui le verront d'estre persuadez, que n'ayant pour fin dans cette Histoire, que la gloire de Dieu & l'édification du prochain, & Dieu n'estant point honoré par le mensonge, tout ce que j'ajoûte dans cette nouvelle Edition, me paroist aussi certain & aussi veritable que tout ce que j'ay dit dans la premiere.

Il y en a, je ne sçai par quel motif, qui ont voulu rendre les faits que j'ay rapportez suspects, en disant que les témoins que je produits ne sont pas gens de qualité. Il y a quelque espece de malignité dans ce reproche; car j'ay produit quantité de personnes d'honneur & de vertu dans la premiere Edition, & je les ay marquées par la lettre initiale de leur nom, pour authoriser la verité des choses que je rapportois, & afin qu'on ne me soupçonnast pas d'imposer au public qui n'est pas obligé de m'en croire sur ma parole. Que si je les

supprime dans cette seconde Edition, c'est que ces marques ne sont plus necessaires, & qu'elles donnent occasion de deviner sans fondement. Je me contente de conserver les memoires qui m'en ont esté fournis, pour preuve que je n'avance rien de moy-même.

D'ailleurs si ceux qui ont eu ces défiances n'étoient point prevenus de quelque passion, ils auroient consideré, que Madame Helyot n'ayant frequenté que les pauvres depuis long-temps, il n'y a qu'eux qui puissent rendre témoignage de sa vertu; que le Fils de Dieu, comme dit S. Paul, n'a pas fondé la verité de ses miracles & de son Evangile sur le témoignage des riches, mais sur celui des pauvres; que les grands du monde estant pour la plûpart durs à croire & rebelles à la lumiere de la Foy, ce n'est pas d'eux que la vertu doit attendre son approbation & son estime; que les pauvres au contraire considerant d'un œil simple & fidele tout ce qu'ils voyent, on se doit moins défier de leur sincerité; principalement lorsque ce n'est point l'interest qui les fait parler, tels que sont ceux que je produis: car ils n'ont rien à esperer, ni d'une personne morte, ni de ceux qui sont vivans, puis qu'il ne veulent point estre connus, & ne rapportent les choses que par occasion, ou par un principe de conscience, se croyant obligez de rendre témoignage à la verité, & à la vertu de cette sainte Dame, qui a pris un soin extrême d'enfoüir tous ses tresors, je veux dire ses vertus & ses bonnes œuvres.

Je prie Dieu de nous rendre tous imitateurs de ses vertus, principalement de sa charité & de son humilité, & que procurant la gloire du Seigneur,

comme elle a fait avec un zele si pur & si fervent, nous ne cherchions jamais nostre gloire, ny pendant nostre vie, ny aprés nostre mort ; de sorte que nous puissions dire veritablement comme JESUS-CHRIST : *Je ne cherche point ma gloire, mais celle de celuy qui m'a envoyé* ; & que nous rapportions, comme faisoit saint Ignace de Loyola, Fondateur de nostre Compagnie, toutes nos pensées, toutes nos paroles & toutes nos actions dans le temps & dans l'éternité, *A la plus grande gloire de Dieu.*

DISCOURS GENERAL SUR LA VIE DE Mme HELYOT

QUELQUES-UNS peut-estre trouveront estrange, que j'écrive la Vie de Madame Helyot peu de tems aprés sa mort, & son mary estant encore vivant. Comme il a peu de Saints qui n'ayent été sujets à quelques foiblesses, & dont on ne puisse faire un assez méchant portrait, si on les regarde par un endroit qui ne leur est pas favorable, il semble qu'il est de la prudence d'un Ecrivain de ne pas exposer la vie d'une personne decedée depuis peu de mois à la censure de certaines gens, qui

regardent tout d'un œil malin, qui sont déterminez à ne rien croire, qui se font même un merite de décrier la vertu, d'en effacer les plus beaux traits d'un coup de langue, & de rendre douteuse la saintetè la mieux établie. C'est pourquoy le meilleur party qu'on puisse prendre, seroit, ce semble, d'attendre que le temps eût ensevely la memoire de ce qui n'est pas honorable aux Saints, ou que la mort eût imposé un silence éternel à ces esprits envieux & médisans.

D'ailleurs un Historien doit estre sincere & veritable; le moindre soupçon de flatterie peut ruïner dans les esprits la creance qu'il veut donner à son Histoire. Or qui me pourra souffrir si je louë un homme vivant? & quel tort feray-je à la verité, si je cache les vertus d'une femme decedée, parce qu'elles luy sont communes avec son mary?

De ces deux difficultez qui se sont d'abord presentées à mon esprit, la premiere qui regarde la reputation de Madame Helyot, est celle qui m'a le moins arresté. J'avouë qu'il faut prendre toutes les précautions possibles, lors qu'on écrit la Vie d'une personne où il y a de fâcheux endroits, je veux dire des défauts à dissimuler, &

des écueils à éviter ; mais elles ſont inutiles pour des perſonnes dont la vie eſt irreprochable, comme eſt celle de Madame Helyot. Il lui eſt même avantageux qu'elle paroiſſe en un temps où elle a autant de témoins de ſa ſainteté, qu'il y a de perſonnes vivantes qui l'ont veuë & pratiquée, & qui peuvent contribuer à ſon Hiſtoire par le recit des choſes dont elles ont eu la connoiſſance.

Pour ce qui regarde ſon mary, je ne puis diſſimuler que ſa conſideration m'avoit oſté la penſée d'écrire ; mais deux choſes ont levé cette ſeconde difficulté : l'une eſt l'exemple de deux perſonnes Illuſtres, dont la Vie paroiſt en public, quoy que leurs femmes ſoient encore vivantes : Celle de Monſieur le Baron de Renty, & celle du R. P. de Beauveau de noſtre Compagnie. La premiere a eſté compoſée il y a trente trois ans par le R. P. Saint Jure, deux ans aprés ſa mort. La ſeconde vient d'eſtre donnée au Public par le R. P. Nyel. Si l'on écrit la Vie des hommes du vivant de leurs femmes il me ſemble qu'on peut ſans ſcrupule, écrire celle d'une femme du vivant de ſon mary.

L'autre choſe qui m'a déterminé à com-

poser cette Histoire, est le conseil, & la priere de plusieurs personnes sages & vertueuses, qui m'ont representé le tort que je ferois au Public, si j'ensevelissois avec moy dans le tombeau, où je suis prest d'entrer, tant de belles actions & une vertu si rare, dont il y a peu de personnes qui ayent plus de connoissance que moy.

C'est cette raison principalement jointe à plusieurs marques assez évidentes, de la volonté de Dieu, qui m'a fait prendre une resolution qui ne m'estoit jamais venuë dans l'esprit, ny de son vivant, ny même aprés sa mort, & que je vais tâcher d'executer pour la gloire de Dieu, & de sa sainte Mere, avec toute la fidelité qui me sera possible. Quoique la consideration de son mary (dont je ne parleray point, si je n'y suis forcé par une necessité indispensable) m'oblige à supprimer beaucoup de choses, & que l'ignorance de ce qu'elle a fait, ou l'oubly de ce qu'elle m'a dit, en doive dérober davantage à la connoissance du Public, on trouvera neanmoins dans cet Ouvrage une si grande multitude de Faits memorables, & d'actions heroïques de vertu, qu'on ne s'apperceura presque pas du retranchement que j'en auray fait, ny de ce qu'elle même nous a caché, ny

de l'infidelité de ma memoire, qui n'en a conſervé qu'une tres petite partie.

Mais avant que de commencer, je ſupplie mon Lecteur, de ne ſe laiſſer pas prevenir d'une erreur populaire, qui met la Sainteté dans des extaſes, des raviſſemens, des viſions, des revelations, & autres actions d'éclat. J'avouë que c'eſt la rareté qui donne le prix aux choſes, & dans ce ſens je puis dire que les vertus de Madame Helyot n'ont rien de commun, comme on pourra voir dans le Tableau que j'en feray : mais j'entens par ces choſes extraordinaires des faveurs de Dieu, qui ſont quelquefois des marques d'une ſainteté conſommée, mais qui le peuvent eſtre auſſi d'une vertu naiſſante que Nôtre-Seigneur arroſe de ſes graces, comme on fait les jeunes plantes, juſqu'à ce qu'elle ſoient en état de porter du fruit. L'Hiſtoire que j'entreprens, n'a rien de grand & d'éclatant que les vertus de celle qui en fait le ſujet: & il me ſemble que c'eſt ſur ce pied qu'on doit meſurer la veritable ſainteté. Du moins c'eſt ce que nous devons rechercher dans la Vié des Saints, puiſque ce n'eſt pas tant pour eſtre admirée qu'on la propoſe au Public, que pour eſtre imitée, & que c'eſt la vertu qui eſt l'uni-

que objet de nôtre imitation.

La Vie des saintes femmes qu'on met au jour en ce temps, est plûtôt un recit de ce qu'elles ont dit, que de ce qu'elles ont fait: car elle est remplie, ou de visions, & de revelations, qu'on ne peut apprendre que de leur bouche : ou d'entretiens de devotion qu'on aura eu avec elles: ou c'est un ramas de leurs Lettres & de leurs Ecrits, qui contiennent les graces que Dieu leur a faites, & qu'on les a obligées de mettre sur le papier. Je ne sçay qui a introduit cette coûtume, qui n'étoit pas en usage dans les siecles passez. Peut-être que c'est la curiosité de quelques Directeurs, qui pour se rendre sçavans dans la conduite des ames, se rendent Disciples de leurs Penitentes, & les obligent à faire elles-mêmes le Commentaire de leur Vie. Peut-être que c'est le profit & la satisfaction que le Public reçoit, d'apprendre des personnes saintes les voyes que Dieu a tenuës sur elles, & les graces qu'il leur a communiquées.

Je serois imprudent & temeraire, si je voulois condamner une pratique qui a souvent de tres-bons effets ; mais je ne puis dissimuler que j'aurois de la peine à permettre à une personne de se copier elle-même, & de faire le portrait de ses mœurs,

à moins qu'elle ne fût auſſi ſage, auſſi humble & auſſi obeïſſante qu'une ſainte Thereſe. Et ſi l'on me permet de dire mon ſentiment, je n'eſtime rien de plus dangereux à un Saint, que de luy faire connoître ſa ſainteté, & de luy marquer l'eſtime qu'on fait de ſa vertu : principalement ſi c'eſt une femme, parce qu'il y en a peu qui ſoient capables de ſoûtenir une grande reputation, & qui puiſſent ſans vanité faire la leçon à ceux dont elles la doivent recevoir,

D'ailleurs, ces Lettres, ces Ecrits, ces viſions, & ces revelations, ſont des ſignes équivoques de ſainteté: car on trouve des gens de méchante vie, qui parlent auſſi délicatement de Dieu, que les plus grands Saints, & les Docteurs les plus habiles. Il y en a d'autres hypocrites, qui pour s'acquerir du credit, ſuppoſent des viſions & des revelations qui ne furent jamais. Et quand elles ſeroient veritables, je ne puis approuver la conduite de ceux qui leur font ouvrir les yeux à des images qui ſe preſentent à leur eſprit, & leurs oreilles à des voyes interieures qui leur parlent au cœur. Il n'y a point de perſonne, pour peu ſpirituelle qu'elle ſoit, qui ne ſçache que la veuë & le ſentiment, la curioſité & le

plaisir, sont des portes qui donnent entrée au demon dans une ame, & qu'il faut tenir fermées, à moins que l'on ne veüille être seduit par le Serpent, comme l'a été la premiere des femmes.

C'est pourquoy ceux qui sont conduits par des voyes extraordinaires, devroient, ce me semble, laisser passer tout ce qui se presente à leur esprit, sans s'y attacher, & sans y faire reflexion, & demeurer dans un état de mort, qui ne voit & qui ne sent rien: Car si l'operation est de Dieu, elle a son effet, dés-lors qu'elle a fait sentir sa premiere impression, & l'on peut ensuite sans crainte en détourner la veuë & en arrêter le cours. Que si elle est du demon, elle ne sçauroit nuire à celui qui n'y applique ny son cœur, ny son esprit, & qui la laisse doucement évanoüir de sa pensée, puis qu'il ne peut comme j'ay dit, entrer dans une ame que par la curiosité & la volupté. Au lieu que trouvant un esprit curieux & friant de ces douceurs celestes, comme il contrefait adroitement toute les operations de la grace, il ne manque jamais de le faire tomber dans ses filets, en lui presentant cet appas: de sorte qu'il arrive souvent, ce que dit S. Paul, que ceux qui avoient commencé par l'esprit,

finiſſent honteuſement par la chair.

Nous n'avons que trop d'exemples de ces chutes funeſtes, & de ces illuſions déplorables. Y en peut-il avoir de plus étonnante que celle de Tertulien? On ſçait dans quelles erreurs & dans quelles extravagances eſt tombé cet eſprit fort & ſçavant, pour s'être rendu Diſciple d'une Devote de ſon temps, qui avoit, diſoit-elle, des viſions & des revelations. Il en vint juſqu'à ce point, que de deferer davantage aux inſpirations de cette Vierge, inſenſée, qu'à la Doctrine de l'Egliſe, & de preferer ſes revelations à celles du S. Eſprit.

Je ne produis point l'exemple de pluſieurs autres grands hommes & ſaints perſonnages de nôtre ſiecle, qui ont été ſeduits de cette maniere par de fauſſes devotes, pour s'être laiſſé ébloüir à quelque éclat apparent de ſainteté, & pour avoir voulu faire quelque nouvelle découverte dans le Royaume de la Grace, par des recherches & des interrogations trop curieuſes. L'Arche d'Alliance étoit au fond du Temple, dans un lieu obſcur, & le Grand-Preſtre en y entrant, devoit avoir un encenſoir en main, afin que la fumée de l'encens luy en oſtaſt la veüe, comme dit le Texte ſa-

cré. Nous sçavons les terribles chastimens que Dieu tira des Betsamites, pour avoir jetté quelques regards curieux sur ce Sanctuaire de la la Divinité. Les Directeurs doivent apprehender la colere de Dieu, si au lieu de porter fidelement & respectueusement à la sainteté, les ames qui sont les Arches sacrées du Seigneur, ils s'en font plûtost un objet de curiosité, & s'amusent à en considerer les beautez & les ornemens.

Ce n'est pas que je blâme les visions & les revelations qui sont receuës & approuvées de l'Egiise; à Dieu ne plaise que je donne dans cette autre extremité : Mais je dis que ces voyes sont tres-dangereuses, & que ceux qui obligent les personnes qui ont quelque chose d'extraordinaire, à regarder ce qui se presente à leur esprit, & à écouter ce qu'elles entendent dans leur cœur, ou à remarquer ce qu'elles sentent dans leur ame, & leur en faire le rapport, ne manqueront jamais tost ou tard de les faire tomber dans les pieges de Satan.

Pour les Ecrits, j'avouë que les paroles des Saints ont une vertu secrete d'inspirer la devotion, & une onction de grace qui penetre jusqu'au fond du cœur : Cependant je ne trouve rien de plus capable

d'empêcher une ame d'arriver à la sainteté, que de l'obliger à mettre par écrit les graces extraordinaires que Dieu lui fait : Car outre que la vraye sainteté, comme j'ay dit, consiste à être dans un état de mort, qui n'a plus de mouvement propre & qui n'agit que par l'esprit de Dieu; cette attention que doit avoir une ame à remarquer tout ce qui se passe dans son interieur, pour le mettre par écrit, ou pour en faire le rapport à son Directeur, est un amusement d'esprit, & une distraction continuelle du cœur, qui rompt le beau commerce qu'il auroit avec Dieu, & qui empêche leur union. C'est pourquoy tous les Saints ont esté dans ce sentiment, que l'Oraison la plus excellente estoit celle où l'ame ne pouvoit dire ce qui s'y estoit passé.

Et puis quel moyen qu'une femme (car c'est principalement à ce sexe que Dieu se communique par des signes sensibles) qu'on oblige incessamment à se regarder soy-même, & à contempler ses graces & ses perfections, n'en conçoive point de vanité ? Quel sentiment peut-elle avoir d'elle-même, lors qu'elle se voit estimée, & consultée comme un oracle, par des gens habiles & sçavans, & par ceux mê-

mes dont elle doit prendre la direction? Je ne sçay si je me trompe, mais je me persuade qu'il y a peu de personne de pieté qui soient à l'épreuve de cette tentation; & que les ames qu'on oblige à tenir un compte exact de tout ce qui leur arrive, & à composer elles-mêmes leur histoire, à moins, comme j'ay dit, qu'elles ne soient aussi humbles que sainte Therese, tomberont avec Lucifer, du plus haut du Firmament dans un abysme d'orgüeil & d'impureté.

Je ne puis nier qu'il est necessaire qu'un Directeur connoisse l'ame qu'il gouverne, & qu'il sçache son état; mais qu'est-il necessaire que l'ame le sçache elle-méme? Son devoir est de la rendre sainte, & non pas de luy faire connoître sa sainteté; ce qui arrive lors qu'on l'occupe à la comtemplation de soy-même, au lieu de l'élever à la comtemplation de Dieu.

Quoy qu'il en soit, il y a toûjours beaucoup plus de seureté à faire parler une penitente, qu'à la faire écrire; & je serois d'avis qu'on obligeast ces personnes extraordinaires, à rendre compte de leur conscience, sans s'y étre preparées auparavant; car une parole qui échappe du cœur, en fait connoître sans peine l'état & la

disposition.

diſpoſition : Au lieu qu'en écrivant, la nature a le loiſir de joüer ſon jeu, de diſſimuler ſes paſſions, & de contrefaire les caracteres de la grace.

Quelqu'un croira peut-être que j'ay fait tout ce diſcours, quoyque d'ailleurs aſſez utile dans le temps où nous ſommes : ou pour excuſer la negligence du Directeur de Madame Helyot, qui n'a rien remarqué de ſes belles actions, & qu s'eſt oublié de la plûpart des choſes qu'elle lui a dites : ou pour juſtifier ſa conduite, ne lui ayant pas ordonné d'écrire ce qui ſe paſſoit entre Dieu & elle. Il confeſſe de bonne foy à ceux qui lui font ce reproche, qu'il auroit eu tort de ne garder aucun memoire de ce qu'elle lui diſoit ; s'il eût crû lui ſurvivre ; mais que n'y ayant aucune apparence qu'une jeune Dame, telle qu'elle eſtoit, dût mourir ſi-tôt : il n'a pas crû devoir laiſſer des memoires à ceux qui la gouverneroient aprés lui : Mais il a tout abandonné à la providence de Dieu, & s'eſt contenté de la conduire à la plus haute perfection, ſans lui donner à elle même la connoiſſance de l'eſtat ſublime où Dieu l'avoit élevée.

Or quoy qu'il ne lui ait pas ordonné d'écrire les conduites que Dieu tenoit ſur

elle pour l'en informer, beaucoup moins de composer sa Vie, il ne lui a pas défendu de marquer les graces particulieres qu'elle en recevoit, pour s'exciter à son amour, & pour lui en témoigner ses reconnoissances. En effet, une Dame qui estoit sa confidente, asseure qu'elle a lû des choses admirables du mariage de l'ame avec Dieu, qu'elle avoit écrites, & qu'elle lui fit voir pour la détacher du monde. Cependant comme aprés sa mort on n'a rien trouvé écrit de sa main, sinon quelques bonnes resolutions d'une sainte Dame défunte, qu'elle avoit copiées, & une formule d'un testament spirituel qu'elle avoit dressé sur le modele de celuy qui est dans le Livre *de la douce mort*: il y a sujet de croire qu'elle a tout mis au feu, pour être inconnuë, même aprés sa mort, & pour emporter jusques dans le thrône de la Gloire, le tresor de son humilité.

C'est pourquoy je supplie mon Lecteur de croire que tout ce que je diray d'elle dans cet Ouvrage, n'est qu'une tres-petite partie de ce qu'elle a fait, & que nous ne connoîtrons de ses graces & de ses belles actions, que ce que les personnes qui l'ont frequentée, ont remarqué, & ce que son Confesseur aura pû rappeller en sa memoire.

Il ſe croit obligé de faire ſçavoir deux choſes pour contenter quelques perſonnes de pieté. La premiere que Madame Helyot s'eſtoit perſuadée (comme je diray dans ſa Vie) qu'il faloit à la verité découvrir à ſon Directeur ſes fautes, ſes imperfections, ſes tentations, ſes penitences & ſa maniere d'Oraiſon : mais qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de lui faire ſçavoir ſes bonnes œuvres, beaucoup moins les graces extraordinaires qu'on recevoit de Dieu, à moins que d'en être interrogé, (qui eſt une erreur où ſon humilité l'a fait tomber.) C'eſt pourquoy le ſien ne lui ayant demandé que ce qui étoit neceſſaire pour la conduire à Dieu, & lui ayant donné une grande apprehenſion de tout ce qui frappe les ſens, pour la preſerver de la vanité & des illuſions du demon : Il eſt croyable qu'elle lui a caché par un eſprit d humilité, outre ſes bonnes œuvres, les faveurs les plus rares & les plus extraordinaires que Dieu faſſe aux ames ſaintes ; car c'eſt ſon ordinaire de ſe communiquer ſans reſerve, & avec des familiaritez étonnantes aux ames pures & mortifiées : & comme il eſt difficile de concevoir une plus grande penitence, jointe à une plus grande innocence, qu'eſtoit celle de cette Servante de Dieu,

il n'y a pas lieu de douter, qu'outre les graces d'oraison que je ne mets pas au rang des extraordinaires, Dieu ne lui en ait fait d'autres dont nous n'avons point eu de connoissance, & qu'il ne se soit presenté à elle, comme il fait aux autres Saints, sous des formes & des figures sensibles dont elle n'aura pûse défendre. Ce qui a paru au dehors de cette sainte Ame, marque assez aux personnes intelligentes ce qui se passoit au dedans, & si celui qui la gouvernoit, eût crû lui survivre il l'en eût peut-être interrogé pour la satisfaction du Public.

L'autre chose qu'il se croit obligé de faire sçavoir, est que sa memoire ne conservant presque rien de ce qui lui est confié, & ne lui fournissant pas de quoy remplir une page lors qu'il se mit en estat d'écrire sa Vie : aussi-tôt qu'il eut mis la main à la plume pour dresser quelque memoire, il lui sembla qu'on lui tiroit un rideau de devant les yeux, pour lui faire voir les tresors de grace qui estoient enfermez dans cette sainte ame. Ensuite il écrivit avec une tres grande rapidité l'espace de deux heures entieres sans relâche ce qui lui venoit dans l'esprit, & ce que sa memoire lui fournissoit. Ce qu'il attribuë à une grace tres-particuliere de Nôtre-Seigneur, qui vou-

ſoit faire connoiſtre à tout le monde les vertus heroïques qu'elle avoit ſi ſoigneuſement cachées pendant ſa vie.

Aprés ces declarations que j'ay crû neceſſaires, j'entreprens d'écrire la Vie de cette vertueuſe Dame, & pour la rendre profitable, je la diviſe en deux Parties. La premiere ſera l'Hiſtoire de ſa Vie, qui ſeruira de plan & de baze au recit que je feray de ſes vertus. Elle ſera fort courte, parce qu'elle a peu vêcu, & qu'elle n'a rien d'extraordinaire que ſes belles actions, qui doivent compoſer la ſeconde Partie. Et pour obeïr au Decret du Pape Urbain VIII. je declare que s'il m'arrive quelquefois de donner la qualité de Sainte à Madame Helyot, je ne prétens point prevenir le Jugement du S. Siege, ni la mettre au rang des Saints qui ſont dans le Ciel; mais que je la propoſe comme une perſonne qui a vêcu dans une grande innocence, & qui s'eſt diſtinguée par la pratique de toutes les vertus, ne donnant à tout ce que je rapporteray, qu'une foy & une certitude humaine.

APPROBATION.

JE sous-signé Provicial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de N. R. Pere General, permis au P. J. C. Religieux de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé qui porte pour titre *la Vie de Mame Helyot*, & qui a esté veu & approuvé de trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente. A Paris ce 12 Octobre 1683.

CLAUDE COLLET.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 12, jour de Janvier 1683. Signé, Par le Roy en son Conseil, MATHE', & scellé. il est permis à ESTIENNE MICHALLET, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer un Livre intitulé *la Vie de Madame Helyot, composée par un Pere Jesuite*, & ce durant le temps & espace de six années, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer : Et défenses sont faites à toutes sortes de personnes de quelques qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre ny debiter à peine d'amende arbitraire, & autres peines portées par ledit Privilege,

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraire & Imprimeurs de Paris, le 18. Janvier 1683.

C. ANGOT, Syndic.

LA

LA VIE DE Mme HELYOT.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De quelle maniere elle a passé sa jeunesse jusqu'à son mariage.

MADAME HELYOT naquit à Paris le sixiéme du mois de May de l'année 1644. Son pere se nommoit Jean Herinx, parent fort proche de Messire Guillaume Herinx, Evesque d'Ypre, qui est mort depuis peu en reputation de sainteté, & sa mere Elisabeth Olivier, tous deux riches & puissans ne

I. *Lieu de sa naissance.*

ſoient un tres-bon uſage, étant fort modeſtes & éloignez du faſte & de l'ambition du ſiecle. Ils eurent huit enfans de leur mariage, quatre garçons & quatre filles, dont Madame Helyot fut la ſeconde.

Elle reçût ſur les Fonts de Baptême le nom de Marie, ce qui l'obligea de ſe conſacrer plus particulierement au ſervice de la ſainte Vierge, qu'elle conſideroit comme ſa Reine, ſa Mere, & ſon Avocate, & qu'elle honoroit de toutes les manieres poſſibles. Elle fut élevée partie dans la maiſon de ſes Parens, partie dans un Convent de ſainte Claire, nommé vulgairement les petites Cordelieres, prés l'Hôtel d'Angouleſme.

II. *Son portrait.* Elle avoit tous les avantages de corps que les femmes deſirent avec tant de paſſion, & qui les font diſtinguer dans le monde: je veux dire la beauté, la grace, le port, la taille avantageuſe, & la modeſtie. Dieu, ce ſemble, avoit bâty ce beau Palais pour y loger une belle ame : car elle avoit un eſprit vif, fort & penetrant, un jugement ſolide, une memoire heureuſe, un naturel ſincere, honneſte, obligeant, qu'elle rendoit aimable à tout le monde, par ſes manieres humbles & reſpectueuſes, par une modeſtie angelique, par un accés aiſé, par une gayeté de viſage toûjours ſerein & content, & par une demonſtration d'amitié qui inſpiroit le reſpect au même tems qu'elle gagnoit les cœurs.

III. *Son education.* Je ne puis preſque rien dire de ſa jeuneſſe, ſinon qu'elle l'a paſſée dans une grande innocence, & dans la crainte de Dieu. La femme de chambre qui avoit ſoin des enfans, raporte, que lorſque ſa ſœur aînée alloit à la promenade avec ſes tantes, elle demeuroit au logis, & s'occupoit toute petite qu'el-

le étoit à lire la vie des Saints. Mais l'éducation qu'elle reçût des Religieuſes de ſainte Claire, eſt comme l'origine & le fondement de ſa ſainteté : car on ne peut dire combien ces ſaintes Filles ont de graces pour inſpirer la devotion aux enfans; leur douceur, leur modeſtie, leur union, leur charité, leur mortification, & leurs penitences ſont autant de Predicateurs domeſtiques, qui leur enſeignent le mépris du monde, & la pratique de la vertu.

Mademoiſelle Herinx fut ſi charmée de leur maniere de vie, & de la douceur de leur converſation, qu'elle vouloit à toute force reſter avec elles pour eſtre Religieuſe, & l'eût été, ſi ſa mere ne l'en eût retirée contre ſon gré. Les Dames la laiſſerent aller avec beaucoup de douleur, conſiderant la perte qu'elles faiſoient, & elles dirent à ſes parens, qu'en quelque état que fut cette jeune Demoiſelle, ce ſeroit une Sainte, parce qu'elles remarquoient dans elle un certain air de pieté qui ne ſe voyoit pas dans les autres filles ; principalement un amour & une inclination pour la reforme, pour l'auſterité de la vie, pour les penitences du corps, & pour tout ce qui donne aux autres enfans horreur de la Religion.

IV. *Sa pieté.*

Eſtant ſortie de ce Paradis d'innocence, elle ſe bâtit une eſpece de Monaſtere dans ſa maiſon, où elle vivoit dans la retraite, dans la pieté, & dans le ſilence. Comme la jeuneſſe eſt le fondement de la vie, & qu'un arbre ne peut porter de bons fruits lorſqu'il eſt gâté dans la racine, ſes parens prirent un grand ſoin de conſerver cette jeune plante, & de la cultiver avec tous les ſoins imaginables. On faiſoit la Priere tous les ſoirs dans un Oratoire fort devot, & c'étoit Mademoiſelle Herinx qui en avoit le ſoin.

V. *Son employ.* On ne lui aprit que deux choſes dans ſa jeuneſſe, l'une étoit de prier, & l'autre de travailler. Auſſi étoit-ce là tout ſon employ & toute ſon occupation. Le matin elle conſacroit à Dieu ſes premieres penſées, ſes premieres paroles & ſes premieres actions. Aprés s'être modeſtement vétuë, elle ſortoit pour aller entendre la Meſſe, & elle étoit ſi religieuſe à rendre ce devoir à Dieu, qu'elle n'y manquoit jamais. Enſuite ou elle travailloit à l'éguille, ou elle liſoit quelque Livre de devotion. Le ſoir elle ſe déroboit autant qu'il lui étoit poſſible, & s'en alloit à l'Egliſe, où elle paſſoit une heure à prier devant le S. Sacrement: de maniere que lors qu'on la demandoit, les domeſtiques avoient coûtume de répondre qu'elle travailloit en haut, ou qu'elle étoit à l'Egliſe.

Elle ſe confeſſoit pluſieurs fois la ſemaine, ſes tantes luy en demandant la raiſon, elle leur répondit que cela venoit de ſa miſere, & de ce que pechant toûjours, elle avoit toûjours beſoin de remede. Elle ſçavoit combien il importe de s'aprocher ſouvent de ce Tribunal de grace & de miſericorde pour y obtenir le pardon de ſes pechez, pour les empêcher de prendre racine dans l'ame, pour trouver du remede à ſes infirmitez, pour recouvrer, conſerver & augmenter la grace, pour s'humilier devant Dieu, pour ſe fortifier contre les tentations du demon, & pour être à tous momens en état de mourir. C'étoit là ſa devotion & ſon plaiſir.

V I. *Sa modeſtie.* Le jeu, les romans, & les autres divertiſſemens de cette nature n'étoient pas ſeulement pour elle des crimes, mais encore une eſpece de ſuplice. Elle employoit le moins qu'elle pouvoit de tems à s'habiller, & lors qu'il étoit neceſſaire de paſſer par les mains des Couturieres & Coiffeuſes, on eût

dit qu'elle étoit à la geſne, & que ce luy étoit un martyre que de ſe parer. Elle avoit un cœur grand, noble & bien ſitué, & traitoit d'amuſemens & de bagatelles toutes ces vaines occupations des filles & des femmes du ſiecle qui ſe veulent diſtinguer, ou par la beauté de leur viſage, ou par le luxe de leurs habits.

On ſçait la paſſion qu'ont les jeunes Demoiſelles d'eſtre braves & richement veſtuës, & le choix qu'il faut faire des plus belles étoffes pour les contenter. Mademoiſelle Herinx ne donnoit point dans ces vanitez. Elle ſe contentoit d'une robe fort modeſte qu'elle portoit tous les jours; & lors que ſon pere & ſa mere luy parloient de luy en faire faire une neuve pour changer, elle répondoit joliment, que *n'ayant qu'un corps, il ne luy faloit qu'un habit.*

Dés l'âge de douze ans elle avoit conçû du mépris & de l'horreur pour ces vains ornemens du ſiecle, comme contraires aux promeſſes de ſon Batême, aux maximes de nôtre Religion, & à l'exemple de Jeſus-Chriſt. *Je ne puis*, diſoit-elle, *ſouffrir ces dorures & ces meubles précieux : ce luxe ne s'accorde point avec l'Etable de Bethléem, pourquoy ſortir du chemin que Jeſus-Chriſt nous a enſeigné ?*

VII. *Sa pureté.*

Comme elle ne donnoit point d'entrée à l'eſprit de vanité dans ſon cœur, celuy d'impureté n'en trouva jamais dans ſon corps. Elle étoit ſi éloignée de ce vice, qu'elle ſe maria ſans ſçavoir que le mariage fût autre choſe qu'une ſocieté ſainte, honneſte & civile de deux perſonnes qui s'entr'aiment, & que le Sacrement rend indiſſoluble, comme elle l'a proteſté depuis à ſon Directeur. Que ſi elle en avoit quelque autre idée, elle étoit vague, gene-

rale & confuſe, & fort éloignée de l'impureté.

VIII. *Sa douceur.* Cette grande pureté, dont je parleray plus au long dans un autre lieu, étoit accompagnée d'une douceur d'eſprit admirable, d'une facilité à vouloir tout ce qu'on vouloit, & à faire tout ce qu'on luy ordonnoit. La gayeté, & la ſerenité de ſon viſage marquoit la paix & la tranquillité de ſon cœur, qu'elle a conſervée juſqu'à la mort.

J'ay apris qu'elle avoit une ſœur aînée que Dieu a retirée de ce monde, laquelle tirant avantage & de l'âge qu'elle avoit au deſſus d'elle, & de l'affection que ſa mere luy portoit, la faiſoit un peu ſouffrir. Cependant elle luy faiſoit mille amitiez, & ſa douceur fit dés-lors une telle impreſſion ſur les eſprits, que ſes domeſtiques qui vivent encore, ſe font un plaiſir d'en faire le recit, & n'en parlent qu'avec admiration. Elle ſe rioit, diſent-ils, de tout ce qui luy pouvoit faire de la peine, & jamais on ne la voyoit en colere.

IX. *Son obeïſſance à l'Egliſe.* Il y a peu de Demoiſelles qui n'ayent des ſoins empreſſez de conſerver leur ſanté, leur teint, leur embonpoint, & tout ce qui peut attirer ſur elles les yeux, & l'eſtime des hommes. C'eſt pour cela qu'elles paſſeroient pour homicides d'elles-mêmes ſi elles jeûnoient le Carême, avant que d'y eſtre obligées par le precepte de l'Egliſe. Mademoiſelle Herinx a eu toute ſa vie une ſi grande ſoûmiſſion à ſes ordres, qu'elle ſe faiſoit une loy indiſpenſable de luy obéïr dans les choſes mêmes auſquelles elle n'étoit point ſujette, quelque incommodité qu'elle en pût recevoir. Une Dame parlant du jeûne dans une compagnie où elle étoit, ſe tourna vers el-

le, & luy dit : Pour vous, Mademoiſelle, il n'y a pas d'apparence qu'à vôtre âge vous vouluſſiez jeûner le Carême. Elle luy répondit : *Quand on attend à jeûner, lors qu'on eſt mariée, il y a pour lors tant de beaux prétextes pour s'en diſpenſer, qu'il vaut mieux le faire par avance, & quand on le peut.*

X.

Le mépris qu'elle faiſoit du monde.

Comme elle avoit une devotion extraordinaire pour le ſaint temps de Carême, elle avoit auſſi une averſion tres-grande de tous les divertiſſemens du Carnaval. C'eſt dans ce temps de plaiſirs, de jeux & de compagnies qu'elle étoit la plus retirée : & quoy qu'elle eût de grands avantages pour ſe faire conſiderer parmi le beau monde, elle préferoit la ſolitude à toutes ces aſſemblées où les jeunes Demoiſelles ſe trouvent ſi volontiers. Lorſqu'on l'invitoit à ſortir dans ces temps-là, elle répondoit à ceux qui l'en prioient : *Que ſert d'aller voir des folies, qu'à ſe mettre en danger d'offenſer Dieu ?* Sans doute elle vouloit imiter ſainte Catherine de Sienne, que Nôtre Seigneur prit pour ſon Epouſe dans un temps de Carnaval, lors que ſes ſœurs s'eſtant allé divertir, elle demeura ſeule au logis, & paſſa la nuit en prieres.

XI.

Sa charité envers les pauvres.

Mademoiſelle Herinx pouvoit dire comme Job, que la miſericorde étoit crûë avec elle ; car elle avoit dés ſa tendre jeuneſſe un amour extraordinaire pour les pauvres. Une perſonne qui l'a connuë toute jeune, raporte, qu'elle luy a vû donner juſqu'à trois fois ſes chemiſes à de pauvres femmes. Une luy ayant dit, qu'elle n'en avoit point à changer pour le jour de Pâques, elle courut auſſi toſt prier ſa mere de luy permettre de luy en donner une ; ce qu'ayant obtenu, elle la luy porta avec

beaucoup de joie. Elle faiſoit la même choſe de ſes mouchoirs de col. Un jour voyant une pauvre femme qui avoit les épaules à demy couvertes, elle tira le mouchoir qu'elle avoit ſur ſon col, & le luy donna. Je l'ay vû, ajoûte cette même perſonne, pluſieurs fois faire ces ſortes de charitez, & ſa mere qui les remarquoit comme moy, l'appelloit pour cela, *ſa petite Sainte.*

On peut juger par ces premiers ſentimens de pieté, que Dieu avoit de grands deſſeins ſur cette ame, puiſqu'il luy inſpiroit un ſi grand mépris du monde, un ſi grand amour pour la pureté, une ſi grande haine pour ſoy-même, & une ſi grande tendreſſe pour le prochain. Le Pere Jeſuite qui l'a confeſſée l'eſpace de quatorze ans, ſe croit obligé de faire ſur ſon ſujet la même proteſtation que fit le Cardinal Bellarmin ſur celuy du B. Loüis de Gonzague, dont il étoit Confeſſeur : qu'il n'a point remarqué qu'elle eût jamais commis un peché conſiderable, tant cette ame étoit droite, pure & innocente. C'eſt tout ce que j'ay pû apprendre de ſa jeuneſſe.

CHAPITRE II.

De quelle maniere Madame Helyot a vêcu dans le mariage.

I. *Son mariage.*

QUelque inclination que Mademoiſelle Herinx eût pour la Religion, on parla de la marier à l'âge de dix-huit ans. Elle qui étoit dans la derniere innocence, & qui eût crû s'oppoſer aux deſſeins de Dieu, ſi elle eût reſiſté aux volontez de ſes parens, ſe ſoûmit à tout ce qu'ils voudroient

faire d'elle. Le premier parti qui se presenta, & qui fut agréé de la famille, fut Monsieur Helyot Conseiller du Roy en sa Cour des Aydes de Paris: mais parce qu'il y avoit entr'eux un degré d'affinité, ayant pris conseil de son Confesseur, qui étoit un homme sçavant & des plus qualifiez de sa Paroisse, il entreprit le voyage de Rome, & obtint ce qu'il desiroit.

II. *Sa complaisance pour son mary.*

A son retour le mariage fut conclu au grand contentement de l'une & de l'autre famille. Comme les jeunes femmes se font un devoir de plaire à leurs maris, Madame Helyot prit tous les ajustemens qu'elle crût pouvoir estre agreables au sien: mais avec une telle indifference pour ces vanitez & ces bagatelles, que si on luy eût dit qu'il y avoit du mal à les porter, ou de la vertu à s'en défaire, elle les eût incontinent foulées aux pieds.

En effet quoy qu'elle fût tres-richement parée, elle faisoit tous les jours une demie heure d'oraison; elle parloit déja de la pauvreté avec tant de joie & d'épanoüissement de cœur, qu'une Demoiselle de ses amies l'entendant tenir de tels discours, ne pût s'empêcher de luy dire qu'un jour assurément on luy verroit porter des juppes de serge grise. Elle a même protesté à une Dame qui étoit son amie & sa confidente, & à plusieurs autres, que c'étoit pour obéïr à son mary qu'elle portoit de si riches étoffes, qu'elle souffroit avec peine sur son corps tous ces vains ornemens du siecle, & que si elle eût eu alors un Confesseur qui l'eût aidée, elle eût été dés ce temps-là dans la grande reforme.

III. *Dieu luy donne un enfant, &*

Dix-huit mois, ou environ, aprés son mariage, Dieu luy donna un fils qui étoit beau comme un Ange. Elle l'aima avec toutes les tendresses que

le luy oſte auſſi-toſt. peut avoir une mere pour le premier de ſes enfans, & pour ſon fils unique qui n'avoit gueres de ſemblables en beauté. Comme Dieu vouloit être maiſtre unique de ſon cœur, & le poſſeder ſans partage, il luy enleva ce cher enfant à l'âge de quatre ans, dont elle fut touchée ſi ſenſiblement, qu'aprés en avoir fait un ſacrifice à Dieu, au plus fort de ſa douleur, elle prit reſolution de ſe retirer entierement du monde, de renoncer à toutes les viſites actives & paſſives, & de vivre en continence avec ſon mary, ce qu'ils ont obſervé inviolablement juſqu'à la mort d'un commun conſentemẽt.

V. *Son changement de vie.* Une Dame de pieté qui étoit ſa voiſine, & ſa bonne amie, ne contribua pas peu à ſa converſion. Voicy le recit qu'elle m'a fait de ſa connoiſſance, & du premier entretien qu'elle eut avec elle. Au » mois de May de l'année 1667. je connus Madame » Helyot, & dans ſa premiere viſite je fus ſurpriſe » de ſa maniere modeſte, qui ne convenoit pas avec » les ajuſtemens dont elle étoit parée ; ce qui me » fit craindre qu'elle n'y eut de l'attache. Noſtre » converſation, qui dura long-tems, ne fut que de » Dieu ; elle me parut tres-perſuadée de toutes les » maximes de nôtre Religion, & je vis bien qu'on » n'auroit pas beaucoup de peine à retirer ſon eſprit de la bagatelle, qui ſe portoit de luy-même » à tout ce qu'il y a de grave, de modeſte, d'honneſte, & de ſaint.

» Il n'y avoit que la lecture des bons Livres qui » ne luy plaiſoit pas alors ; Non pas qu'elle en lût » de méchans, ou qu'elle eût peine à entendre parler de Dieu, car c'eſtoit tout ſon plaiſir ; mais » parce que les Livres de devotion luy faiſoient mal » à la tête. Il faut croire que c'étoit une tenta-

tion, puiſque le reſte de ſa vie, tout ſon plaiſir étoit « de lire ces ſortes de Livres, & d'en donner aux autres. Quelque repugnance qu'elle m'en eût fait « paroître, je luy en preſentay un, & je la priay d'en « faire la lecture. Elle l'accepta par honneſteté « (car perſonne n'a eu plus de douceur, & de complaiſance qu'elle en avoit pour tout ce qui eſtoit « indifferent de ſoy-même.) Au bout de quelques « jours elle me le renvoya, & lors que je la vis elle « m'avoüa ſincerement qu'elle ne l'avoit point lû, « qu'elle ſeroit ravie d'entendre parler de Dieu, & « de la vertu, mais que la lecture l'incommodoit. «

Nous nous liâmes d'amitié, & je pris reſolution de la voir ſouvent, pour nous encourager « l'une & l'autre à ſervir Dieu : car nous avions été « mariées toutes deux preſque en même âge, & en « même temps, & la reſſemblance a une vertu ſecrete de lier les cœur. Autant de fois que je la « voyois, je découvrois dans elle un grand fond de « pieté, un naturel franc & ſincere, une ame née « pour la vertu, & diſpoſée à entreprendre de grandes choſes pour la gloire de Dieu. «

Je fus à la campagne au mois de Juillet, & je « n'en retournay qu'en Decembre. Pendant ce « temps elle perdit ſon fils, qui luy fut une playe « tres-ſenſible ; mais qu'on peut appeller le coup de « ſon ſalut. A mon retour je la trouvay fort tranquille, & dans de bonnes reſolutions de ne voir « que des perſonnes qui fuſſent tout à Dieu, & « qui la portaſſent au bien. Un jour neanmoins « qu'on dançoit un Ballet au Louvre, où tout « Paris alloit, elle fut tentée d'y aller comme les « autres. Je me rencontrai chez elle lorſqu'elle par- «

» toit, & je luy témoignay la peine que cela me
» faiſoit, luy diſant que je ne croyois pas que cela
» fut agreable à Dieu, Elle m'allegua pluſieurs rai-
» ſons tant bonnes que mauvaiſes, & pour me con-
» tenter m'aſſura qu'elle fermeroit les yeux dans
» le temps du ſpectacle, & qu'elle diroit ſon cha-
» pelet: mais Dieu qui ne vouloit pas qu'elle eut
» cette ſatisfaction, permît que le Ballet ne fut
» point danſé. Elle fut delà aux Thuileries dans un
» temps aſſez froid, où elle gagna un gros rheume.
» L'ayant appris, je fus la voir; & je la trouvai
» fort gaye, de ce que Dieu n'avoit pas permis
» qu'elle allaſt à ce divertiſſement mondain, & de
» ce qu'il l'avoit punie de ſa legereté. Elle fit au
» même tems reſolution de ne jamais voir aucun
» ſpectacle, & de ne plus rechercher que ce qui
» pourroit la porter à Dieu. Elle choiſit pour cela
» un Confeſſeur aux Peres Jeſuites. Comme c'étoit
» le mien auſſi depuis quelques années, je l'attendis
» aprés la Confeſſion pour luy parler, & je la trou-
» vai extraordinairement reveuſe. Deux jours aprés,
» qui fut le jour de ſaint Joſeph, je fus ſurpriſe de
» la voir ſe confeſſer au même Pere, & luy en ayant
» demandé la cauſe, elle me dit en ſoûriant, qu'elle
» avoit pris ſon parti, & qu'elle vouloit eſtre toute
» à Dieu.

» Depuis ce tems-là, elle a travaillé ſans relâche
» à l'étude de la perfection: Chaque jour de Com-
» munion elle retranchoit quelque choſe des vani-
» tez du monde. Elle commença par ſe défaire du
» carreau: enſuite elle ne ſe fit plus porter la ro-
» be dans l'Egliſe; puis en aucun lieu. Enfin elle
» ne voulut plus ſe faire ſuivre. Comme elle brûloit
» du deſir d'eſtre entierement à Nôtre Seigneur, &

qu'elle recevoit une plus grande abondance de « grace, à meſure qu'elle ſe retranchoit de ſes va- « nitez, elle eut envie de faire une retraite. Elle la « fit ſous la conduite du même Pere, & en ſortit ſi « penetrée de Dieu, qu'elle crut qu'il n'y avoit plus « rien à ménager avec le monde. En effet elle pa- « rut toute changée, & quant à l'interieur, & « quant à l'exterieur. Elle prit un veſtement fort « modeſte, & s'accoûtuma à marcher à pied, ce « qui ne luy étoit pas ordinaire; enſuite elle reforma « ſon train, ſes meubles, ſon logement, & ſe propoſa « de chercher en toutes choſes la plus grande gloi- « re de Dieu. «

C'eſt aprés cette retraite qu'elle diſoit, *J'eſtois « bien innocente de verſer tant de larmes que j'en ay « verſées pour la mort de mon fils. Le plus que j'en « pouvois eſperer, c'eſt qu'il fut un Saint: & puiſqu'il « eſt dans le Ciel, non ſeulement un Saint, mais un pe- « tit Ange, tant s'en faut que j'en doive pleurer, que « j'en dois avoir de la joie toute ma vie, & remercier « Noſtre Seigneur de luy avoir fait plus de grace que je « n'en pouvois eſperer.* Ces paroles font voir que « dans le tems de ſes plus grandes vanitez elle aſ- piroit déja à la plus haute perfection, puiſqu'elle ne deſiroit pas à ſon fils de grandes fortunes ſur la terre, comme font la plûpart des meres; mais une éminente ſainteté dans le Ciel.

En quatorze ans que je l'ai frequentée, pour- ſuit cette Dame, & en pluſieurs rencontres où « la nature avoit à ſouffrir, je ne l'ai pas vû com- « mettre la plus legere imperfection; elle étoit « parvenuë à une eſpece d'inſenſibilité pour tou- « tes les choſes creées, n'en faiſant état qu'au- « tant qu'elles nous portent à Dieu. Les ſujets de «

» joie ou de triſteſſe, la ſanté ou la maladie, la
» loüange ou le mépris, tout luy eſtoit indifferent;
» il ne faloit que la voir pour connoiſtre qu'il n'y
» avoit que la grace qui euſt de l'empire ſur ſon
» cœur.

Tout ce diſcours eſt tiré d'un memoire que m'a donné cette Dame, où elle raporte quantité d'autres belles choſes, que je produiray parlant de ſes vertus. Comme elle a eu part à ſa converſion (ſi l'on peut appeller ainſi ſon changement de vie) & qu'il n'y a qu'elle qui ait eu connoiſſance de ce petit détail, j'ay crû que je la devois faire parler elle-même, & qu'il eſt bon que tout le monde connoiſſe, combien il importe pour le ſalut de frequenter des gens de bien, & de faire quelque retraite.

Il faut remarquer que ce fut à la Fête de ſainte Madeleine qu'elle ſe convertit: car étant au Sermon magnifiquement parée, Dieu la toucha ſi vivement par la bouche d'un Predicateur, que du depuis elle ne penſa plus qu'à quitter le monde, & à faire penitence.

V. *Elle choiſit un Confeſſeur.*

Ce fut donc en l'année 1668. qu'elle prit un Pere Jeſuite pour ſon Confeſſeur, & qu'elle le pria de prendre ſoin de ſa conduire. Dés lors que le Pere eut connu l'état de ſon ame, & les deſſeins que Dieu avoit ſur elle, ſans luy parler de reforme ny de changemens d'habits, il l'exhorta à faire oraiſon, & lui en enſeigna la methode, lui propoſant à mediter les grandes veritez de nôtre Religion, & les exemples de vertu que nous en a donné Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt pendant ſa vie. A peine eût elle goûté cette manne celeſte, qu'elle en fut charmée: elle y trouva tant de douceur & de

consolation, qu'elle ne s'en pouvoit rassasier. Elle entra dans le sanctuaire de la Divinité, par la contemplation & par l'amour de son humanité sainte qui en est la porte, comme il nous dit luy-même, & trouva là des pâturages excellens, des fontaines d'eau vive, & des sources intarissables de plaisirs, dont nous dirons quelque chose, lors que nous parlerons de son oraison.

VI. *Elle regle sa famille.*

L'odeur des parfums que sainte Madeleine répandit sur les pieds de Jesus-Christ, remplit toute la maison, comme dit saint Jean, & l'odeur de la devotion de Madame Helyot, se répandit aussi-tôt sur toute sa famille. Elle commença par établir la priere du soir, où elle obligeoit tous ses domestiques d'assister. Elle faisoit lire d'abord la Vie d'un Saint; puis un Chapitre de quelque Livre de devotion, & ensuite on faisoit la priere. Pour elle, elle regla toutes ses heures, suivant l'avis de son Directeur, & elle y etoit si exacte, qu'elle n'y manquoit jamais, quelque occupation qu'elle pût avoir, à moins qu'il ne survint quelque empêchement insurmontable.

VII. *Elle renonce aux vanitez du siecle.*

Peu de tems aprés la mort de son fils, ayant changé ses magnifiques habits en des étoffes communes; elle se coupa les cheveux, pour ne perdre point, disoit-elle, tant de tems à se coëffer, & pour en employer davantage à la Priere; de sorte qu'elle n'avoit qu'un simple bonnet sous sa coëffe, au grand étonnement des personnes de son sexe, qui ne pouvoient comprendre qu'une Dame de son âge, & bien faite comme elle étoit, eût été capable de se dégrader de la sorte. Ensuite elle se défit de tous ses bijoux, de ses perles, & de ses diamans, & n'eut point de repos que son mari, pour la conten-

ter, n'eût osté les couleurs à ses laquais, qu'il n'en eût retranché le nombre, jusqu'à se contenter d'un seul, & ensuite qu'il ne se fût défait de son carosse & de ses chevaux. Ses parens le trouverent fort mauvais, & sa mere, quoique vertueuse, eut de la peine à souffrir une si grande reforme: mais elle ne pût rien gagner sur son esprit qui étoit ferme & inébranlable en tout ce qu'il entreprenoit, pourvû qu'elle sçût qu'il étoit agreable à Dieu, & qu'elle en eût la permission.

Au reste tout ce grand retranchement ne se fit pas sans peine; elle a confessé depuis peu à la Dame sa confidente, dont j'ay parlé, que lorsqu'il fallut faire ce changement, & renoncer à toutes ces vanitez, le monde, le diable & la nature, luy livrerent des combats furieux, & qu'on ne peut imaginer la peine qu'elle eut à s'y resoudre, non pas tant pour l'attache qu'elle y eut, que pour l'effet que ce changement subit devoit produire aux yeux du monde. Cependant elle en vint à bout avec la grace de Dieu. Et voicy comme elle triompha de ses ennemis.

VIII. *Ses combats & ses tentations.*

Elle alloit trouver de tems en tems son Directeur, & luy demandoit, tantôt s'il étoit necessaire qu'elle portât un collier de perles; tantôt si elle ne pouvoit pas quitter un crochet de diamans, & une montre qu'elle avoit; tantôt si elle ne feroit pas bien de ne porter plus que du linge uni; tantôt s'il ne vouloit pas bien qu'elle quittast la soye, pour prendre des habits de laine. Son Directeur répondoit à toutes ses demandes, qu'il n'étoit point necessaire d'être si bien parée, qu'il seroit à desirer qu'elle se mît dans un état plus humble, & plus modeste: mais qu'elle ne devoit rien faire

sans

sans le consentement de son mary; que s'il approuvoit cette reforme, elle pouvoit l'embrasser; mais s'il ne l'agreoit pas, qu'elle devoit se conformer à ses volontez. Incontinent aprés elle en faisoit la proposition à son mary, lequel desirant la contenter, & se sentant luy-mesme pressé de changer de vie, luy accordoit volontiers tout ce qu'elle luy demandoit, quoy qu'il vît bien que tous ces changemens luy feroient des affaires auprés de ses parens. Mais Madame Helyot ne prenoit point le change pour tout cela: au contraire se voyant en liberté de faire tout ce qu'elle voudroit, elle crut qu'il n'y avoit plus de mesures à garder ave le monde, & que puisqu'il ne pouvoit pas s'accommoder avec Dieu, elle ne devoit plus chercher d'accommodement avec luy. Cest pourquoy elle s'éloignoit des modes le plus qu'il luy estoit possible & les avoit en horreur. Un deüil en ce temps-là luy estant arrivé, elle dit à une de ses amies: *Voyez-vous, comme Dieu favorise mes inclinations? ce düeil me va mettre au dessus des vanitez du monde.*

IX. *Sa modestie en ses vestemens.*

Sa ferveur alla jusqu'à se vestir comme les femmes d'artisans, n'ayant sur son corps que des étoffes tres-viles, & souvent si usées que les servantes mesme auroient eu honte de les porter. Mais ayant appris qu'un exterieur si austere faisoit peur à plusieurs Dames de qualité, & les empeschoit de prendre le party de la vertu; pour leur en rendre le chemin plus aisé, & pour imiter Nostre-Seigneur, qui a mené une vie commune parmi les hommes, elle se vestit d'une maniere plus propre, quoyque toûjours modeste, & laissa croître ses cheveux; *Et c'est alors*, disoit-elle en

riant, *qu'elle devenoit coquette pour gagner les ames à Dieu.*

X. *Ses mortifications & ſes penitences.*

Ayant ainſi triomphé du monde, elle commença à tourmenter ſon corps, qui eſt un autre ennemy de Dieu. Quoy qu'il n'euſt aucun penchant pour le vice, dont elle avoit le plus d'horreur : Cependant elle l'affligea toute ſa vie d'une maniere tres-cruelle, ſoit pour le ſoûmettre plus parfaitement à l'empire de la Grace, & au regne de l'eſprit de Dieu; ſoit pour témoigner ſon amour envers Noſtre Seigneur, & pour imiter ſes exemples. Je ne parleray point icy de ſes penitences, dont je traitteray en un autre lieu. Je ne diray qu'un mot de deux victoires aſſez conſiderables qu'elle remporta ſur la delicateſſe de ſon corps.

XI. *Les victoires qu'elle remporta ſur elle-même.*

La premiere fut de s'accoûtumer à marcher à pied : elle y eut tant de peine d'abord, qu'elle ne pouvoit preſque faire cinquante pas ſans avoir la fiévre : mais comme elle avoit quitté le caroſſe ; il falut s'aſſujettir à cette dure neceſſité, qu'elle s'eſtoit volontairement impoſée par un eſprit de penitence ; & elle ſe fit de ſi grandes violences, qu'enfin elle en acquit l'habitude: de ſorte qu'elle alloit de ſon pied d'un bout de Paris à l'autre, ſans beaucoup d'incõmodité: tant il eſt vray, ce qu'a dit ce Sage, que ſi nous ne voulons pas les choſes, ce n'eſt pas parce qu'elles ſont difficiles; mais qu'elles ſont difficiles, parce que nous ne les voulons pas.

L'autre victoire qu'elle remporta ſur ſon corps, eſt d'autant plus grande, qu'il n'y alloit pas moins que de la vie. Saint Thomas parlant des tentations de Noſtre Seigneur, a fort bien remarqué que c'eſt par les neceſſitez du corps, que le demon tente les parfaits : car il leur perſuade qu'ils ſont

obligez de se ménager pour la gloire de Dieu, & pour le salut du prochain, & qu'ils seront homicides d'eux-mesmes, s'ils ne prennent soin de leur santé. Ce soin moderé de se conserver, les engage insensiblement à estudier le doux & l'amer; à se permettre beaucoup de choses, sous pretexte de necessité; à se relâcher dans leurs devotions; à rechercher le plaisir & la délicatesse dans les viandes; à consulter les plus habiles Medecins; à prendre toutes sortes de remedes; & à quitter l'exercice sacré de la penitence comme préjudiciable à la santé. C'est ainsi que le demon, cet ancien serpent qui a trompé le premier homme, tout parfait qu'il estoit, par les suggestions d'une femme, débauche souvent les esprits les plus nobles, par une grande tendresse qu'ils ont pour leur chair.

C'est par cet endroit qu'il attaqua Madame Heliot; sous pretexte de necessité il l'obligeoit de manger à toute heure. Elle dit un jour à son Confesseur qu'elle avoit un feu qui la devoroit, & que pour le moderer elle étoit obligée de manger cinq fois le jour. Celuy-cy luy dit simplement comme il le pensoit, que ce qui allumoit ce feu estranger dans son corps, estoit qu'elle mangeoit trop, & qu'elle devoit commencer par s'abstenir de rien prendre entre les deux repas. Elle qui recevoit les paroles de ses Confesseurs comme celles de Dieu méme, & qui leur obeïssoit en tout, sans se donner la liberté de repliquer un seul mot, se fit aussi tost une loy de ce conseil qu'on luy avoit donné, & se retrancha premierement le goûté, quelque incommodité qu'elle en ressentît; puis le déjeuné, ensuite le soupé, ne faisant qu'un leger repas à

midy, & ne mangeant le soir qu'un morceau de pain, & une pomme : coûtume qu'elle a gardée jusqu'à la mort, non pas pour conserver sa santé, dont elle faisoit fort peu d'estat ; mais pour affliger son corps par uue abstinence continuelle. Dieu donna une telle benediction à son obeïssance, que ce regime de vie, bien loin de luy estre préjudiciable, la délivra de toutes ses infirmitez; de sorte qu'elle joüit depuis ce temps-là presque l'espace de douze ans d'une parfaite santé.

XII. *Elle retranche les visites.*

Estant ainsi déchargée du soin de son corps, elle s'appliqua entierement à cultiver son esprit par la pratique de toutes les vertus, principalement de l'oraison, & de la mortification : Et parce qu'il est tres-difficile de converser avec Dieu & avec les hommes, & que l'esprit de devotion se perd & se dissipe dans le commerce du grand monde ; au lieu que dans la solitude on trouve, on voit, on entend, & on goûte Dieu ; elle prit resolution de se retirer de toutes les compagnies, & de ne plus faire ny recevoir aucune visite. C'est ce qu'elle a observé inviolablement l'espace de dix années : car pendant tout ce temps-là, elle ne voyoit que Madame sa mere une fois la semaine ; & depuis encore plus rarement, en ayant obtenu d'elle la permission. Encore demandoit elle souvent à son Confesseur, si cela estoit necessaire. Toutefois lors qu'elle estoit malade, elle y alloit fort souvent, luy parlant de Dieu, & l'exhortant à souffrir ses maux avec patience. C'est elle seule qui l'avertit du danger où elle estoit, & elle n'eust point de repos qu'elle n'eut receu ses derniers Sacremens.

C'estoit là presque l'unique visite qu'elle faisoit. Que si quelques Dames de ses parentes,

où de ſes voiſines la venoient voir, elles les recevoit avec toute la douceur & l'honneſteté poſſibles puis elle alloit demander à ſon mary, s'il eſtoit neceſſaire qu'elle leur rendît la viſite, Elle luy apportoit pour raiſon, que ces devoirs de civilité eſtoient inutiles & incommodes; qu'on y perdoit le temps, & qu'on y bleſſoit ſouvent la charité; qu'elle avoit renoncé à ce commerce du monde; qu'on ſçavoit qu'elle eſtoit ſur le pied de ne plus viſiter; & qu'on ne s'en offenſeroit point, ſi elle en uſoit de la ſorte. Ce ſont les raiſons qu'elle apportoit en faveur de la ſolitude.

Mais quoy qu'elle pût dire, il eſt certain qu'au commencement de ſa retraite, quelques Dames le trouverent mauvais, & attribuoient cette eſpece de mal honneſteté à une humeur ſauvage & ruſtique, ou à un eſprit ſuperbe & dédaigneux: mais ayant reconnu du depuis que ce n'eſtoit rien de ce qu'elles penſoient, & qu'elle en uſoit ainſi envers tout le monde, perſonne ne s'en offenſa plus: On luy demandoit ſeulement en grace, qu'elle trouvaſt bon qu'on vint quelquefois s'entretenir avec elle de choſes de devotion. Elle le permettoit à quelques-unes, qu'elle croyoit en devoir profiter, mais non pas à toutes, & cela fort rarement. Pour les hommes lors qu'ils demandoient à la voir, elle leur faiſoit dire ſans façon, qu'elle ne recevoir point de viſites d'hommes, & qu'elle les prioit de l'excuſer.

XIII. *L'employ de ſon temps.*

Quelqu'un, je m'aſſure, ſera bien aiſe de ſçavoir à quoy elle employoit le temps, & comment elle paſſoit la journée. Voicy l'ordre qu'ell gardoit.

Elle ſe levoit à quatre heures en tout temps, Hy-

ver & Eſté, ſans feu, ſans lumiere & ſans l'aide d'aucune de ſes filles: car elle s'eſtoit fait faire une robe, qu'il n'étoit point beſoin de lacer, afin qu'elle puſt ſe veſtir elle meſme, & qu'on n'apperceut pas les inſtrumens de mortification dont tout ſon corps eſtoit couvert. Les deux dernieres années de ſa vie elle demanda permiſſion de ſe lever à trois heures, parce qu'elle s'éveilloit en ce temps-là, & qu'elle ne dormoit plus: mais ſon Directeur voyant qu'elle devenoit infirme, luy ordonna au contraire de repoſer juſqu'à cinq heures; ce qu'elle obſervoit exactement, bien qu'elle ſentiſt que le lit luy eſtoit fort incommode.

Eſtant habillée, elle faiſoit ſa Priere du matin au pied de ſon Crucifix, puis ſon Oraiſon d'une heure dans ſon Oratoire.

Aprés l'Oraiſon, elle liſoit quelque Chapitre du petit Livre de l'Imitation de JESUS CHRIT pour ſe diſpoſer à la Communion; puis donnoit ordre aux affaires de la maiſon, & s'en alloit enſuite entendre la Meſſe, & Communier dans les Egliſes prochaines, où elle ſçavoit que le ſaint Sacrement étoit expoſé, quelque temps qu'il fiſt, & ne retournoit que vers les onze heures, de maniere qu'elle employoit trois ou quatre heures à ſes devorions. Neanmoins ſon Confeſſeur luy ayant repreſenté que ſon mary eſtant au logis, elle devoit luy tenir compagnie; qu'il pouvoit avoir des affaires à luy communiquer; que la meilleure devotion eſtoit de prendre ſoin de ſon ménage, & de veiller ſur ſes domeſtiques, qui pouvoient commettre quelque deſordre pendant ſon abſence; elle qui ne craignoit rien tant ſinon que Dieu fut offenſé, & qui ne s'attachoit qu'à ſon devoir

& aux ordres de l'obeïſſance, s'arrachoit par une eſpece de violence les dernieres années de ſa vie de la maiſon de Dieu qui faiſoit ſon Paradis, pour retourner à la ſienne, où elle ne ſe croyoit pas auparavant neceſſaire.

Eſtant donc de retour vers les onze heures, elle achevoit le petit Office de la Vierge, faiſoit quelque lecture, puis l'Examen avant le diſné, à quoy elle ne manquoit jamais.

Pendant le repas, un des domeſtiques liſoit quelque Livre de devotion. Aprés le repas elle s'entretenoit avec ſon mary, qu'elle ne voyoit, & à qui elle ne parloit que pendant ce temps-là.

A deux heures aprés midy, elle travailloit avec quelques jeunes filles qu'elle prenoit pour ſes ouvrages & en meſme temps pour les inſtruire, & les former à la vertu. Pendant le travail elle faiſoit lire ou liſoit elle meſme quelque bon Livre.

A trois heures elle alloit autrefois entendre Veſpres à l'Egliſe, & y demeuroit ſouvent juſqu'à la nuit: mais ayant ſceu que ſon mary ne trouvoit pas bon qu'elle s'abſentaſt ſi long-temps du logis, elle revenoit aprés Veſpres, ou les diſoit dans la Chapelle, puis ſe remettoit au travail.

A cinq heures elle faiſoit une Oraiſon d'une heure, quoy qu'à dire la verité pendant ces dix années de ſolitude elle eſtoit en Oraiſon depuis le matin juſqu'au ſoir; mais une Oraiſon douce, tranquille, delicieuſe, où les heures ne luy ſembloient pas des momens.

Elle ne manquoit aucun jour à dire ſon Chapelet; c'eſtoit ordinairement aprés les Veſpres.

Le ſoir elle recitoit Matines, & Laudes du petit Office de la Vierge pour le lendemain.

Aprés le ſoupé, ou plûtoſt la collation (car elle ne ſoupoit jamais) elle s'entretenoit un peu de temps avec ſon mary, & à huit heures & un quart on faiſoit monter les gens pour lire la Vie des Saints.

A huit heures trois quarts on montoit à la Chapelle pour faire la priere, aprés laquelle chacun ſe retiroit, hormis elle qui reſtoit quelquesfois là juſqu'à minuit, & juſqu'au lendemain.

Voilà comme elle paſſoit les jours ouvriers. Pour les Feſtes, & les Dimanches elle eſtoit toute la journée, hormis le temps du repas, dans les Egliſes où le S. Sacrement eſtoit expoſé, dans une Oraiſon cõtinuelle; diſant qu'on luy en avoit donné la permiſſion, parce qu'on luy avoit permis de faire Oraiſon pendant la Grande Meſſe, les Veſpres, & le Salut : mais joignant ſon heure d'oraiſon du ſoir avec tout le ſervice de l'Egliſe, il ſe trouvoit que toute la journée ſe paſſoit dans une communication tres-douce avec Dieu. Si ſon temps luy avoit eſté enlevé par des viſites, ou par des œuvres de charité, elle le reprenoit ſur la nuit, & ne ſe couchoit poit qu'elle n'euſt dit toutes ſes Prieres, & ſatisfait à tous ſes devoirs.

XIV. *Son ſilence.*

Moyſe autrefois ſe plaignoit de ce que depuis qu'il avoit parlé à Dieu, il ne pouvoit plus parler aux hommes. Le meſme en quelque façon arriva à cette ſainte Dame : car quoy qu'elle fuſt d'un naturel extrémement gay, cependant ces grandes & continuelles uniõs qu'elle avoit avec Dieu, luy oſterent, pour ainſi parler, l'uſage de la parole. Pendant l'eſpace de douze années elle garda chez elle un ſilence auſſi rigoureux qu'on fait en Re-

ligion: elle ne parloit jamais ſans nèceſſité, & cela en peu de paroles, & d'un ton ſi bas qu'à peine pouvoit-on l'entendre, & toûjours de choſes bonnes, ſans jamais proferer une parole inutile.

Qaund elle eſtoit en conference avec ſon Directeur, elle ne parloit preſque point, à moins qu'il ne l'interrogeaſt, ſinon lorsqu'elle rendoit compte de ſa conſcience, ou qu'elle avoit quelque choſe à luy propoſer : mais auſſi toſt qu'il ouvroit la bouche, & qu'il l'interrompoit, elle ſe taiſoit incontinent, ſans marquer jamais aucune envie de parler, ou tant ſoit peu de chagrin de ſe voir interrompuë, & privée de la liberté de s'entretenir avec luy. Elle s'exprimoit d'une maniere ſi ſage, ſi modeſte & ſi juſte, que ce Pere ne ſe ſouvient point de luy avoir entendu dire dans tous les entretiens qu'elle avoit avec luy, une parole ſuperfluë.

On connoiſt une perſonne en deux manieres ; par ſon viſage, & par ſa parole : Le viſage fait connoiſtre le corps, & la parole l'eſprit. On peut dire qu'il n'y avoit rien de plus caché aux yeux des hommes que Madame Helyot : car pour ſon viſage, il eſtoit preſque toûjours couvert, & ſa bouche toûjours fermée du ſceau du ſilence, ſçachant bien que c'eſt le Canal de la vie & de la mort, & que lorſque cette porte de l'ame eſt fermée, ſes treſors ſont en aſſeurance.

XV. *Ses retraites.*

Mais cette bouche qui eſtoit fermée au hommes, eſtoit toûjours ouverte pour parler à Dieu. Tous les ans elle faiſoit une retraite de huit, ou dix jours, tan toſt chez elle, de peur qu'il n'arrivât quelque deſordre dans ſa maiſon pendant ſon

absence tantoſt chez les Filles de la Croix, quand elle en avoit la permiſſion. Toutefois c'étoit toûjours à condition qu'elle mangeroit ſeule, & que perſonne ne luy parleroit, non pas meſme aprés le repas. On le luy promettoit pour la poſſeder : mais lorſqu'elle étoit dans la maiſon, ceſtoit un empreſſement de toutes les Sœurs à qui luy porteroit à manger, & aprés le repas à qui demeureroit un moment avec elle. Ces ſaintes Filles eſtoient ravies de ſa modeſtie, de ſa douceur, & de ſa devotion, & toute la maiſon eſt encore à preſent embaumée de l'odeur de ſa ſainteté. C'eſt aſſez à celles qui l'ont veuë, pour ſe recueillir, & pour avoir de la devotion, que de ſe ſouvenir d'elle. La plûpart l'ont devant les yeux comme ſi elle eſtoit encore vivante, & les charmes qu'elle avoit pour gagner les cœurs, ont fait une telle impreſſion ſur leurs eſprits, qu'elles ne peuvent encore ſe conſoler de ſa perte. Lors qu'elle faiſoit ſa retraite dans ſon logis, elle gardoit la chambre toute la journée, ne recevoit point de viſite, ne paroiſſoit que pendant le temps du repas.

Depuis qu'elle s'eſt conſacrée à Dieu, on ne l'a point veuë ny à la campagne ny à la promenade. Son Printemps, & ſon Automne, ſon plaiſir, & ſon divertiſſement eſtoit de faire pluſieurs retraites pendant l'année. On ne peut expliquer ſa joye, lors que le temps en approchoit, & ſon déplaiſir lors qu'il finiſſoit. Une autre ſatisfaction qu'elle avoit, eſtoit d'aller dans les Egliſes où le Saint Sacrement étoit expoſé. Elle y alloit dés la pointe du jour, & y entendoit le Salut, pour y recevoir la benediction du ſoir & du matin.

XV. *Son occu-*

Quelque grand que fût l'attrait qu'elle avoit pour

la solitude, & pour l'oraison, cela ne l'empeschoit pas de faire des œuvres de charité. Il y a eu des tems qu'elle travailloit uniquement pour les pauvres, leur faisant des chemises, ou raccommodant leurs pauvres hardes: d'autres où elle s'occupoit à faire des instrumens de penitence qu'elle distribuoit aux personnes qu'elle sçavoit en devoir profiter: d'autres enfin où elle travailloit pour les Eglises, se faisant un plaisir de son devoir, & un divertissement de son travail. Elle y employoit jusqu'au temps de la recreation, & celuy des visites qu'elle recevoit, croyant toûjours ne pas vivre longtemps, quoy qu'elle fust en parfaite santé, & ménageant avec un soin merveilleux tous ces precieux momens de l'Eternité. *pat'on au dehors.*

Elle alloit tous les Samedis à Nôtre-Dame, les Lundis au S. Esprit, les Mecredis à l'Hôtel-Dieu, les Vendredis au matin à sainte Geneviéve, & l'aprés midy elle retournoit à l'Hôtel-Dieu entendre l'instruction qu'on fait aux pauvres, & fourniſſoit à celuy qui fait les Catechismes de petits Livres de devotion, & des Chapelets avec des Medailles, pour distribuer à ceux qui y assistent. Aprés cette Instruction elle alloit dans les sales visiter les femmes malades.

Il n'y a que Dieu qui sçache les actes de vertu, & de mortification qu'elle a pratiquez dans ces belles Ecoles de patience. Comme elle n'apprenoit rien de la Vie des Saints qu'elle ne voulût imiter, je ne doute point qu'elle n'ait fait des choses extraordinaires qui ne sont point venuës à ma connoissance, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, & de tant d'autres, qui poussées par l'Esprit de Dieu, ont cru pouvoir faire sans congé, ce que

sans doute on ne leur eût jamais permis. Et quoy qu'il soit difficile de trouver, ou méme d'imaginer une perſõne qui eût plus de devotiõ à l'obeïſſance qu'elle avoit, & qui agiſt moins par ſa propre volonté, & par ſes propres lumieres: neanmoins s'étant perſuadée qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de declarer à ſon Confeſſeur tout le bien qu'elle faiſoit, à moins que d'en eſtre interrogée ; & le ſien luy laiſſant une ſainte liberté pour faire ce qui luy plairoit ; on ne doute point qu'elle n'ait fait des choſes merveilleuſes, dont nous n'aurons jamais de connoiſſance. Nous en rapporterons cependant de bien conſiderables dans un autre lieu.

XVI. *En quel temps elle parut en public.*

Le Fils de Dieu aprés trente années de ſolitude ne parut en public que trois ans avant ſa mort. Il eſt arrivé le meſme à Madame Helyot. On peut dire qu'elle a eſté ſolitaire & cachée l'eſpace de trente-quatre années de ſa vie, & qu'elle ne s'eſt produite en public, que trois ans avant ſa mort & cela par le conſeil de ſon Confeſſeur, lequel voyant cette ame remplie de l'eſprit de Dieu, & arrivée au comble de la perfection, crût qu'elle eſtoit en eſtat de travailler au ſalut des ames.

Il eſt vray que dans le moment qu'elle renonça au monde, elle parut une perſonne parfaite & conſommée en vertu : neantmoins comme tout ce qui eſt jeune a beſoin de nouriture pour croître & pour ſe fortifier, celuy qui la gouvernoit, la voyant dans les commencemens prevenuë de graces extraordinaires, attirée à une ſublime Oraiſon, devorée d'une faim inſatiable de ſouffrances, & de tout ce qui la pouvoit porter à Dieu: Sur tout remarquant dans elle un eſprit de ſilence, de retraite, & de ſolitude, & un progrez merveilleux qu'elle faiſoit tous

les jours dans la vertu, il crût qu'il la falloit encore tenir cachée, & laiſſer puiſer des graces en abondance, juſqu'à ce qu'elle pût enrichir les autres de ſa plenitude : mais ayant reconnu aprés pluſieurs années, tant par ſes grandes unions avec Dieu, que par ſa profonde humilité, qu'on pouvoit l'expoſer au grand jour, ſans crainte de vanité ; voyant auſſi le credit qu'elle s'eſtoit acquiſe, & l'opinion que tout le monde avoit conceu de ſa ſainteté ; ſur tout étant informé du deſir empreſſé que chacun avoit de la voir & de luy parler, & les effets merveilleux que ſa parole commençoit à produire dans les cœurs : Tout cela luy fit croire que Dieu vouloit mettre cette lumiere ſur le chandelier, & qu'il eſtoit temps de la manifeſter au Monde. Il luy permit donc de recevoir des viſites, & d'en faire quelques-unes, ſi elle eſperoit y faire du bien.

Or quoy qu'elle euſt cette permiſſion, elle en recevoit neantmoins tres-peu, & en faiſant encor moins, principalement aux perſonnes riches ; car elle ne les viſitoit pas volontiers. Son plaiſir eſtoit d'eſtre parmy les pauvres, *d'autant*, diſoit-elle, *que je trouve de l'onction dans leur compagnie*. Elle les viſitoit chez eux avec joye, & les recevoit chez elle avec beaucoup de ſatisfaction : Et quand elle en rencontroit dans les ruës, elle avoit toûjours quelque choſe à leur dire pour leur inſtruction & leur conſolation.

Une Dame de tres-grande qualité, & d'une pieté extraordinaire, ayant oüy faire recit de ſa vertu, la fit prier de la venir voir, ajoûtant que ſi cela luy faiſoit de la peine, elle iroit chez elle pour joüir de ſon entretien. Elle qui ne ſçavoit ce que c'eſtoit que d'écouter ſes repugnances, lors qu'il s'agiſſoit

de servir le prochain, s'y transporta par deux fois; mais ne l'ayant point trouvée, elle pria son Directeur de trouver bon qu'elle n'y retournât plus, ne jugeant pas qu'il y eût rien à gagner dans ces conversations honorables, quelque saintes qu'elles pussent estre, & n'y trouvant pas l'onction de grace, & de charité qu'elle sentoit parmy les pauvres, *Je ne fais*, dit-elle un jour à sa confidente, *aucune visite, s'il n'y a du bien à faire & quelque choses à gagner pour la gloire de Dieu.* J'aurois beaucoup d'autres choses à dire de son zele, & de ses actions de charité que je reserve pour la seconde Partie de cet Ouvrage.

CHAPITRE III.

La maladie, & la mort de Madame Helyot.

I. *Providence de Dieu sur la conduite de Madame Helyot.*

ON ne peut assez admirer la Providence de Dieu, qui laisse si peu vivre des personnes si utiles au monde, & qui éteint un flambeau presque aussi-tôt qu'il est allumé. Madame Heliot commençoit à estre connuë dans Paris: Le bruit de sa reputation s'étoit déja répandu dans tous les quartiers de la Ville, & l'odeur de sa sainteté attiroit quantité de gens à l'Hôtel-Dieu, pour avoir la consolation de la voir, & de luy parler, car on étoit toûjours asseuré de la trouver dans ce lieu de misere & de misericorde. On ne peut dire les biens qu'elle commençoit à faire, & combien d'ames elle retiroit du vice par ses discours, & par ses exẽples. Cela toutefois n'estoit rien en comparaison

de ce qu'on eſperoit de ſon zele, ſi elle eût ſurvêcu à ſon mary : car eſtant jeune, riche, liberale, deſintereſſée, tendre à la miſere des pauvres, & prompte à entreprendre tout ce qui regardoit le ſervice de Dieu ; de plus comme elle eſtoit ſage, judicieuſe, humble, modeſte, douce ; d'un grand ſens, & favoriſée de beaucoup de graces de corps & d'eſprit, à qui ſa vertu donnoit un grand relief; ayant outre cela un cœur noble, & genereux, qui ne s'amuſoit point à la bagatelle,& qui ne ſe ſentoit en rien de la foibleſſe de ſon ſexe : Ayant enfin une douceur charmante, une affabilité merveilleuſe, un port & un air qui gagnoit les cœurs; tout cela,dis-je, joint à une ſinguliere devotion,& à une parfaite experience de toutes les choſes ſpirituelles, donnoit lieu d'eſperer que ſi elle eût vécu plus long-emps, elle eût rendu de grands ſervices à Dieu, & au prochain, & que tout le monde eût profité d'un exẽple de vertu ſi extraordinaire.

Neanmoins Noſtre-Seigneur en a diſpoſé autrement. Il n'a fait que montrer au monde ce chef-d'œuvre de ſa Grace, & l'a caché auſſi-toſt. Il a tranſporté ce bel arbre de la terre au Ciel,ſans luy donner le temps de porter du fruit:mais je me perſuade qu'aprés ſa mort elle fera ce qu'elle n'a point fait pendant ſa vie, & que ſes vertus qui eſtoient parfaites, ne demeureront pas ſteriles & ſans fruit. Dieu ſans doute les rendra fecondes,& la connoiſſance qu'en auront ceux qui en verront la peinture dans cet Ouvrage, ſera comme une eſpece de ſemence divine qui les fera germer & fructifier dans les cœurs. C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait reſoudre à publier les vertus cachées de cette grande Servante de Dieu,& à la faire vivre

aprés sa mort. Nous avons veu jusqu'à present l'abregé de sa Vie, plûtost que sa Vie mesme ; il faut desormais en voir la fin.

II. *Son grand détachement.*

Qand l'Epy est meur, il se courbe vers la terre pour luy rendre ce qu'il en a receu : mais quand un esprit est meur, il regarde le Ciel comme son origine, & le centre de son repos, où il doit retourner. Celuy de Madame Helyot, sur la fin de sa vie, ne pensoit qu'au Paradis, & ne respiroit qu'aprés la joüissance de Dieu. Elle estoit si détachée du monde, qu'elle n'y tenoit plus que par les liens de la vie, & de la pure necessité. Son détachement, dit une Dame, estoit si grand pour toutes choses, qu'elle ne vouloit pas mesme qu'on l'aimast. Elle me pria, poursuit-elle, trois ans avant sa mort, de ne songer non plus à elle, que si elle n'eust plus esté au monde; qu'elle ne vouloit plus s'occuper d'aucune creature ; que le monde luy estoit mort, & qu'elle souhaitoit qu'on la traitât de meme. Ce discours m'attendrit le cœur, & je luy dis en pleurant, que je l'aimerois toute ma vie, & que je ne pouvois pas luy estre indifferente jusqu'à ce point, que de la mettre en oubly. Elle ne fit que rire de mes larmes, & me quitta en me disant, qu'elle ne vouloit plus estre aimée d'aucune creature.

III. *Ses infirmitez corporelles.*

Dieu tient des voyes admirables sur ses serviteurs. Il veut d'abord qu'ils luy fassent un sacrifice volontaire de leur corps, par quantité d'austeritez & de penitences : aprés quoy il prend luy-mesme les verges en main, & les exerce par de continuelles maladies. C'est la conduite qu'il a tenuë sur cette sainte Dame. Il l'a laissé l'espace de douze ans exercer sur son corps toutes les rigueurs imaginables :

ginables : puis il luy a arraché des mains les armes de la penitence, pour l'affliger par beaucoup d'infirmitez : quoy qu'on puisse dire en verité, qu'lle n'a dépoüillé le cilice, n'y mis bas les ceintures de fer, que la veille de la maladie dont elle est morte. Car comme elle estoit extrémement dure à elle-mesme, pour peu qu'elle eût de santé, elle n'avoit point de repos, qu'on ne luy eust permis de porter quelque instrument de penitence, alleguant pour raison qu'elle se portoit bien, & que cela la faisoit vivre : de maniere qu'on peut dire, qu'elle est morte les armes à la main.

Ses infirmitez pendant deux ans estoient de petites fiévres, des enflures de jambes, des dissenteries, des ereſipeles, des maux de costé, des coliques, des douleurs de teste, des amertumes de bouche, & des petillemens de sang, qui luy causoient des activitez d'esprit, dont elle ne faisoit rien paroistre au dehors. Au reste, dans toutes ces indispositions elle n'alitoit point ; mais alloit toûjours son train, & ne relâchoit rien de ses devotions, ny mesme de ses penitences, que lors qu'on luy défendoit d'en user : Et quoy qu'on reconnust bien à son teint, qu'elle estoit incommodée, cependant on ne voyoit point de changement, ny dans ses vestemens, estant propre à son ordinaire, ny dans son visage, qui estoit toûjours gay, tranquille, & serein.

IV. *Elle desire se passer de remedes,*

Tout son desir estoit pendant ses maladies, de se passer de remedes, comme ont fait plusieurs Saints, & d'abandonner á Dieu la santé de son corps, aussi-bien que celle de son ame : mais

parce qu'elle dépendoit d'un mary, & que le sien se croyoit responsable à Dieu, & aux hommes, de la conservation d'un tresor si precieux, il faisoit venir les Medecins, ou les consultoit luy-mesme, pour luy épargner la peine qu'elle avoit de les voir, & de leur parler : toutefois quand ils ordonnoient un remede, quelque repugnance qu'elle y eust, elle le prenoit avec une obeïssance aveugle ; elle goûtoit les medecines, & se faisoit un plaisir d'en sentir l'amertume & la mauvaise odeur.

Cet estat d'indisposition dura deux ans ou environ, pendant lesquels on voyoit sensiblement ses forces diminuer, son visage amaigrir, sa constitution changer. Elle perdoit l'appetit. Son sommeil n'estoit plus ny si long ny si tranquille. Elle s'éveilloit à deux heures apres minuit : Et parce qu'on luy avoit défendu de se lever, elle passoit tout ce temps en oraison jusqu'à cinq heures.

V
Sa derniere maladie.

Enfin le Samedy vingtiéme de Février de l'année 1682. ayant esté le matin à son ordinaire entendre ses quatre Messes à Nostre-Dame, & fait ses devotions au mesme lieu, elle s'en alla de là avec une Dame de ses amies sur le Pont de Nôtre-Dame, visiter une femme qui avoit la fiévre, & de là à la ruë de saint Honoré acheter de l'or & des étoffes, pour des ouvrages destinez aux Autels qu'elle vouloit achever. A son retour elle se trouva échauffée & fatiguée, & son mary l'ayant reprise d'estre retournée si tard, & à jeun, infirme comme elle estoit, & dans un temps de Careſme, elle avoüa sa faute, & luy promit qu'elle ne feroit plus ces sortes de voya-

ges, qu'il ne luy en eût donné la permiſſion.

VI. *Elle a des preſſentimens de ſa mort.*

Le ſoir ſa chaleur s'eſtant augmentée, elle ſe ſentit ſaiſie d'un mal de gorge ; & quoy qu'il l'incommodaſt beaucoup, il ne l'empeſcha pas d'aller à ſon ordinaire ſe confeſſer aux Peres Jeſuites, & d'y demeurer aſſez long-temps. Eſtant de retour au logis, elle dit à ſon mary d'un air aſſez gay ; *Ie viens de me confeſſer comme pour mourir* ; ce qui le ſurprit un peu. Dieu donne ordinairement aux predeſtinez quelque preſſentiment de leur mort, afin qu'ils ſe tiennent ſur leurs gardes, & quils ne ſoient pas ſurpris comme les reprouvez, qui ſont enlevez du monde, lors qu'ils y ſongent le moins.

VII. *Elle recommande trois choſes à ſon Confeſſeur.*

Le jour ſuivant ſon Confeſſeur ayant appris qu'elle eſtoit malade, l'alla trouver; & bien que ſon mal ne parut pas bien conſiderable, aprés s'être confeſſée (ce qu'elle faiſoit toutes les fois preſque qu'il l'alloit voir) elle luy dit nettement, qu'elle mourroit de cette maladie, & le pria de trois choſes. La premiere, qu'on luy fiſt recevoir les derniers Sacremens le plûtoſt qu'il ſeroit poſſible, ſans attendre juſqu'à la fin de ſa maladie. La ſeconde, que lorſqu'elle auroit perdu la parole, il luy donnaſt l'abſolution, declarant qu'elle la demandoit pour ce temps là avec toute l'affection & l'humilité poſſible. La troiſiéme, qu'on ne découvriſt point ſon corps aprés ſa mort, pour quelque raiſon que ce fuſt : mais qu'elle fuſt enterrée avec ſa chemiſe. Son Confeſſeur luy promit d'executer ce qu'elle deſiroit ; mais comme ſon incommodité n'eſtoit pas grande, il ne crut pas alors que la choſe en viendroit là. Il ne ſongea qu'a luy faire donner du ſoulagement.

En effet ayant esté saignée deux fois, & rafraîchie par de petits remedes, on crut qu'elle étoit guerie, & qu'il n'y avoit plus qu'à la purger. Elle persista neanmoins toûjours à dire à son Confesseur qu'elle en mourroit, & ne se declaroit à nul autre qu'à luy, non pas mesme à son mary : au contraire lorsqu'elle le voyoit, elle faisoit semblant de se porter mieux, jusqu'à dire de petits contes fort innocens en sa presence, pour ne pas l'affliger : Et lorsque pendant la nuit elle estoit extraordinairement pressée de son mal, elle défendoit à sa garde & aux domestiques qui la veilloient, de luy en donner connoissance.

VIII. *Elle a une vision qui l'effraye.*

On voit peu de malades qui ne soient tentez du demon avant que de mourir. Comme cette sainte Dame n'avoit aucune attache aux creatures, qu'elle avoit mené une vie fort innocente, & qu'elle avoit fait de grandes penitences, elle ne sentit aucune peine interieure dans sa derniere maladie ; mais elle en eut une exterieure qui la jetta dans une extréme frayeur. La nuit lorsqu'elle estoit éveillée, il luy sembla voir un grand & vaste Cimetiere plein de Morts, de squelettes : & autres spectres affreux qui alloient comme en procession. Cette veuë l'effraya tellement, que toute intrepide qu'elle estoit, elle fut obligée d'appeler ses gens qui estoient prés d'elle, & fut trois heures à revenir de sa crainte. Nostre-Seigneur voulut qu'elle fust autant de temps dans les tenebres & sur sa Croix, qu'il l'avoit esté sur la sienne. Le jour suivant son Confesseur l'estant venu trouver, elle qui ne se plaignoit jamais

d'aucune choſe, ne put s'empeſcher de luy dire : *O mon Pere, que j'ay ſouffert depuis que je ne vous ay vû !* Enſuite elle luy raconta ce qui s'eſtoit paſſé, & depuis ce temps-là elle joüit d'une paix, & d'une tranquillité admirable juſqu'à la mort. Elle luy diſoit : *Ie ſuis ſans force & ſans mouvement comme ſi on m'avoit déchargé un coup de maſſuë ſur la teſte. J'ay un feu dans mon corps qui me devore. J'ay un grand mal de teſte. Ie ne puis avaler ma ſalive ſans une extrême douleur Quoy qu'en diſe le Medecin, je ſuis mal ; mais je ſuis en paix, & je n'ay rien qui me faſſe de la peine.* Le Pere luy parlant du merite de ſes ſouffrances, elle luy répondit : *Pour moy, mon Pere, je ne penſe ny au merite, ny aux recompenſes : tout mon plaiſir eſt d'accomplir la volonté de Dieu.*

IX. *Sa patience, & ſa douceur.*

Dans le fort de ſon mal, encore bien qu'elle euſt une groſſe fiévre, & qu'elle ſouffriſt de grandes douleurs, on ne l'entendit jamais ſe plaindre ; on ne la voyoit point ſe debattre, ny ſe tourner d'un coſté & d'un autre, ny jetter les bras comme font les malades ; ny les tirer de deſſous la couverture, ny changer de ſituation. Elle demeuroit ſur ſon lit, comme ſi elle euſt eſté attachée à une croix ſans ſe tourner & ſans ſe remuer, ſinon lors qu'il faloit boire ou prendre un boüillon : car bien que ce fuſt grande affaire pour elle à cauſe de ſon mal de gorge, dés-lors qu'on approchoit de ſon lit, elle ſe ſoûlevoit ſans ſe faire prier, & avaloit tout ce qu'on luy preſentoit, comme ſi elle y euſt eu beaucoup de plaiſir.

Il n'y avoit qu'une choſe qui luy donnaſt de

la peine, c'eſt qu'elle incommodoit ſes gens: elle leur en demandoit humblement pardon, & les prioit de ne pas ſe ſcandaliſer du mauvais exemple qu'elle leur donnoit. Comme on luy eut mis un oreillé ſous la teſte pour le grand mal qu'elle y ſentoit, & pour l'inſomnie qui la tuoit. *Helas!* diſoit-elle, *vous me traitez bien delicatement. les pauvres de l'Hoſtel-Dieu ne ſont pas ſi bien couchez, & ſi bien aſſiſtez que moy, que direz-vous de ma ſenſualité?*

X

Sa derniere preparation à la mort

Aprés qu'elle eut eu cette viſion dont j'ay parlé, elle envoya querir chez le Brodeur une bourſe en broderie d'or ſur un veloux cramoiſy, qu'elle eſperoit eſtrenner lorſqu'on luy apporteroit le Viatique, celle qu'on portoit aux malades luy ayant ſemblé trop vieille & trop uſée. Son Confeſſeur la voyant ſur la table, luy demanda ce que c'eſtoit. Elle luy dit: *Mon Pere, j'ay envoyé querir cette bourſe, que je veux donner à ma Paroiſſe, pour recréer un peu mon eſprit; car il n'y a que la veuë des ouvrages que je fais, & que je fais faire pour les Egliſes, qui me donnent de la joye.* Pour le meſme ſujet elle avoit une petite fille qui travailloit à un parement d'Autel, & elle prenoit plaiſir à la voir travailler en ſa preſence.

Le ſeptiéme jour de ſa maladie, eſtant ſans fiévre apres une eſpece de criſe, on la crut hors d'affaire: mais la nuit du Dimanche la fiévre l'ayant repris, & le mal de gorge s'eſtant augmenté, bien que la nature fiſt tres-bien ſes fonctions & que les ſignes fuſſent tous favorables, elle voulut neanmoins ſe confeſſer encore comme pour mourir. Le Pere pour la contenter luy enſeigna tout ce qu'elle devoit faire, ſi Dieu diſpoſoit d'el-

le & luy fit produire tous les actes d'une perſonne mourante, pour le paſſé, pour le preſent, & pour l'avenir ; ce qu'elle fit avec une tranquillité d'eſprit, & une devotion de cœur admirable.

Le neuviéme ſur le ſoir, la fiévre commença à luy prendre avec des redoublemens, & le feu luy montant à la teſte, on delibera ſi on ne luy feroit pas recevoir le Viatique. Le Medecin qui eſtoit preſent, interogé là deſſus, dit que rien ne preſſoit, qu'il eſtoit tard & qu'on pouvoit attendre au lendemain qu'elle auroit l'eſprit plus libre, le redoublement eſtant paſſé.

XI
Sa reſignation, & ſa paix.

Le lendemain qui fut le jour de ſa mort, & le dixiéme de ſa maladie, la fiévre continuant & le tranſport commençant à luy monter à la teſte, avant que de luy faire aucun remede, qui fut un coup de Providence, comme nous verrons maintenant, on envoya à la Paroiſſe pour luy faire apporter le ſacré Corps de Noſtre-Seigneur. Cependant elle ſe confeſſa encore d'un eſprit auſſi raſſis que le jour d'auparavant, & elle diſoit en ſoûriant à ſon Confeſſeur : *Mon Pere, j'ay la teſte tout en feu, & je vois bien que j'ay quelques abſences d'eſprit.* Il eſt vray qu'elle en eut la nuit, & quelques-unes durant le jour, mais on ne s'en appercevoit preſque pas, & ſes diſcours n'eſtoient que de pieté. Lorſque ſon Confeſſeur luy parloit, elleluy répondoit avec la meſme preſence d'eſprit, que ſi elle euſt eſté en parfaite ſanté. Les dernieres paroles qu'elle dit, fut lors qu'aprés que le Medecin eut veu l'eſtat où elle eſtoit, elle prononça tout haut : *Ie ſuis une victime, je m'abandonne à la volonté de Dieu.* Enſuite joignant les mains, & levant les yeux au Ciel, elle com-

mença à reciter tout haut *Pater noſter qui es in Cœlis, ſanctificetur nomen tuum* Son Confeſſeur luy ayant dit qu'il n'eſtoit pas neceſſaire qu'elle parlaſt à cauſe de ſon mal de gorge, elle ſe teut incontinent, eſtant obeïſſante juſqu'à la mort, meſme dans les petits égaremens de ſon eſprit.

XII. *Elle reçoit les derniers Sacremens.*

On fut long-temps à luy apporter le Viatique ; je croy que le Sermon qu'on diſoit alors fut la cauſe de ce retardement. Pendant ce temps-là le feu ayant gagné la teſte, elle perdit preſque toute connoiſſance, quoy qu'elle euſt toûjours l'œil bon. Les Dames qui eſtoient au chevet de ſon lit, la voyant dans un aſſoupiſſement, luy dirent pour la reveiller : *Quoy Madame, vous dormez, lorſque Noſtre Seigneur vous vient viſiter ?* Auſſi-tôt qu'elle entendit ces paroles, elle s'écria par deux fois, d'un ton ferme, & qui marquoit ſa joye : *Où eſt-il, où eſt il ?* Enſuite elle voulut ſe mettre ſur ſon ſeant pour le recevoir : mais peu de temps aprés elle retomba dans ſon aſſoupiſſement, & du depuis elle ne parla plus. Cependant elle ne fut pas privée du bien qu'elle avoit tant deſiré & demandé ſi inſtamment : car elle receut Noſtre Seigneur, & enſuite l'extrême-Onction. Ceux qui étoient preſens, remarquerent ſur ſon viſage une beauté extraordinaire qui les ravit. Eſtant ainſi munie de tous les ſecours ſpirituels, on abandonna le corps à la volonté des Medecins, qui reſolurent dans une conſultation, qu'on la ſaigneroit à la gorge ; ce qui fut executé, afin qu'elle fût immolée ainſi qu'elle avoit dit, comme une pauvre victime. On luy tira deux

grands verres de ſang : mais il s'en perdit bien davantage dans ſon lit, car on l'en trouva toute baignée. Cette grande évacuation épuiſa toutes ſes forces, & on la vit auſſi-tôt aprés entrer dans l'agonie.

XIII. *Sa mort.*

Pendant qu'on faiſoit ces operations, ſon Confeſſeur eſtoit allé dire la Meſſe. A peine l'avoit-il achevée, qu'on l'appelle en diligence, en luy diſant que Madame Helyot ſe mouroit. Il fut extrêmement ſurpris d'un accident ſi inopiné ; il y va promptement, & entrant dans la chambre, il la trouve tirant à la fin, & pluſieurs Dames autour de ſon lit à genoux qui fondoient en larmes, & qui diſoient : *Mon Pere, elle vous attend pour mourir.* En effet il ſembloit qu'elle n'attendoit plus que cela. Il luy donna la derniere abſolution qu'elle luy avoit demandée au premier jour de ſa maladie, lors qu'elle auroit perdu la parole. Puis il recita les prieres de l'Egliſe pour la recommandation de l'ame, leſquelles eſtant finies, auſſi-toſt elle expira ſans aucune violence, les yeux, & la bouche demeurant fermez, comme ſi elle euſt doucement repoſé dans ſon lit.

XIV. *Sa beauté extraordinaire aprés ſa mort.*

Mais ce qui ſurprit tout le monde, c'eſt que ſon viſage devint ſi beau qu'on l'eut pris pour celuy d'un Ange, plûtôt que pour celuy d'une femme. Ceux qui en doutent, n'ont qu'à conſulter les perſonnes qui eſtoient preſentes en grand nombre, & qui atteſtent toutes la verité de ce que je dis. Quantité de gens ayant appris ſa mort, coururent incontinent pour la voir, & tous s'en retournoient ravis de ſa beauté, qui avoit je ne ſçay quoy de divin : juſques

là que quelques-uns ne pouvoient s'empêcher de s'écrier : Mon Dieu le beau visage ! Et les autres. Je l'ay veuë, c'est un Ange, je ne puis me lasser de le dire. Son Confesseur en fut luy même surpris, & en marqua son étonnement. Ensuite il déclara aux Dames qui estoient aux pieds du lit, la priere qu'elle luy avoit faite, qu'on ne découvrit point son corps, ce qui fut executé.

XV. *Concours de gens pour la voir, & pour avoir de ses reliques.*

Aussi-tôt qu'elle eut rendu l'esprit, le bruit de sa mort se répandit par toute la Ville, & on disoit par tout qu'il estoit mort une sainte dans la Paroisse de Saint Gervais. Le monde venoit en procession pour luy jetter de l'eau-benite. Les uns luy baisoient les pieds, les autres les mains, & la plûpart fondoient en larmes en la voyant. Tous ses cheveux furent coupez, & distribuez aux uns & aux autres. Plusieurs enleverent des pieces de son suaire, & on ne peut satisfaire aux personnes qui demandent tous les jours quelque chose qui ait esté à elle.

XVI. *Son enterrement.*

Son Testament ayant esté ouvert, on trouva qu'elle vouloit estre enterrée dans le Cimetiere de sa Paroisse parmy les pauvres, sans tenture, & sans pompe, & qu'elle faisoit l'Hôpital General legataire de tous ses biens, à l'exception de ce qu'elle avoit encore à partager avec ses freres, des successions qui luy estoient écheuës. Elle en prit la resolution dés le moment qu'elle eut perdu son fils, & declara son dessein à plusieurs personnes qui me l'ont dit depuis sa mort. Elle fut enterrée trois jours aprés son decez, & l'affluence du peuple fut si grande, principalement à l'entrée des ruës par où le corps devoit passer, que

ſans une diligence extraordinaire des Crieurs qui alloient devant, il n'eut pas eſté poſſible de conduire le Convoy juſqu'à l'Egliſe.

Ainſi mourut Madame Helyot âgée de trente-ſept ans, la plus douce, la plus honneſte, la plus aimable perſonne du monde; qui eſt morte par obéïſſance, & qui a verſé ſon ſang comme N. Seigneur, preſque juſqu'à la derniere goutte. On peut dire d'elle, ce qu'on dit de Moïſe, qu'elle eſt morte dans le baiſer du Seigneur, ayant rendu l'ame peu de temps aprés qu'elle l'eût receu, & dans ſa bouche, & dans ſon cœur. Les perſonnes qui l'ont connuë, ne peuvent encore ſe conſoler d'une ſi grande perte. Il n'y a que la penſée qu'on a qu'elle eſt dans le Ciel, & dont on a des ſignes aſſez viſibles, qui puiſſent arreſter le cours de leurs larmes.

Comme on n'a rien de ſes écrits que ſon Teſtament, je me perſuade qu'on ſera bien-aiſe que j'en rapporte icy une partie. Voicy comme il commence.

TESTAMENT DE MADAME HELYOT.

» AU nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit: Desirant me preparer à la mort pendant » que j'ay l'usage de mes sens, & de ma raison, je » declare par le present Testament, que je suis » fille de la sainte Eglise, & que je veux mourir » dans la Religion Catholique, Apostolique & » Romaine.

» Je croy un Dieu en trois personnes, le Pe- » re, le Fils, & le Saint Esprit. Je croy que le » Pere a creé le Ciel, & la Terre; que son Fils s'est » fait homme, & est mort en Croix pour nous ra- » cheter; que le Saint-Esprit est Dieu, & le San- » ctificateur de nos ames.

» Je rends graces à sa divine Majesté du benefice » de la Creation, de celuy de la Redemption, & » des autres faveurs qu'il m'a faites depuis que je » suis au monde.

» Je luy demande pardon tres-humblement de » toutes les fautes que j'ay commises, & confesse » que j'ay eu grand tort de l'offenser.

» Si la sainte Vierge, ma bonne Mere & Pa- » trone veut bien estre mon Avocate auprés de » luy, j'espere qu'il me pardonnera, & que son » Fils les effacera de son Sang. O divine Marie!

priez pour moy pauvre pechereſſe, maintenant, « & à l'heure de ma mort. «

O glorieux ſaint Michel ! & vous ô mon « ſaint Ange Gardien ! ne m'abandonnez pas en « cette extremité. Aſſiſtez-moy dans ce dernier « combat, & délivrez-moy des embuſches du de- « mon. «

Saint Joſeph, digne Epoux de Marie, obte- « nez moy la grace de mourir comme vous entre « les bras de JESUS, & de ſa ſainte Mere. «

Je declare que je n'ay aucun reſſentiment con- « tre perſonne, & je pardonne pour l'amour de » JESUS-CHRIST, toutes les injures qu'on m'a faites. «

Si j'eſtois attaquée de telle maladie, que je « perdiſſe l'uſage des ſens, & de la parole, mon « intention eſt de recevoir mes Sacremens, & « ſur cette declaration, & une autre que j'ay ſignée « de ma main, je prie mon Confeſſeur de me don- « ner l'abſolution de tous les pechez que j'ay « commis, ayant une extrême douleur d'avoir « offenſé Dieu, & me ſoûmettant à luy faire telle « ſatisfaction qu'il luy plaira. «

Aprés avoir declaré les ſentimens de mon « cœur touchant ma Religion; voicy ce que je de- « ſire qu'on faſſe aprés ma mort. «

Icy elle declare qu'elle veut eſtre enterrée dans le Cimetiere de ſa Parroiſſe ; que ſon corps y ſoit porté le ſoir ; qu'on y faſſe un ſervice le len- demain à 8. heures, ſans pompe, ſans tenture, & avec quatre cierges ſeulement ſur l'Autel.

Enſuite elle défend qu'on ouvre ſon corps aprés ſa mort, & ordonne qu'il ſoit dit cinq cens Meſ- ſes dans quelques Communautez Religieuſes.

Aprés, ſuivent les legs qu'elle fait aux Hô-

pitaux, aux Priſonniers, aux pauvres de ſa Paroiſſe, aux Religions, à ſes domeſtiques, & à quelques particuliers.

Elle prie ſon mary d'eſtre l'executeur de ſon teſtament, ſans prejudicier au Don mutuel qui eſtoit entr'eux. Puis elle finit par le legs qu'elle fait à l'Hôpital General en ces termes.

» Aprés mon decez, j'entends que mes biens » meubles, enſemble toutes les repriſes de mon » contract de mariage, & tout ce que j'ay partagé » avec mes freres, tourne au profit de l'Hôpital » General, que je fais mon legataire univerſel à » cet égard; & je ſupplie mes freres de croire que » ce n'eſt pas par averſion ce que j'en fais: mais » par un devoir indiſpenſable envers les pauvres » dudit Hôpital, qui ſont mes feres en JESUS-» CHRIST, attendu leur grand nombre, & l'ex-» trême neceſſité où ils ſont reduits.

Voilà le Teſtament de Madame Helyot, dont ſon Confeſſeur n'a eu aucune connoiſſance. Il ne plaira pas, je m'aſſure, à tout le monde: principalement à ceux qui ſont un peu trop attachez aux intereſts de la terre. Nous verrons en un autre lieu les raiſons, qui l'ont portée à faire les pauvres ſes heritiers.

Cependant il eſt bon que le public ſoit informé que les legs qu'elle a faits, ne montent tout au plus qu'à cent mille francs, & qu'elle a laiſſé à Meſſieurs ſes freres des biens tres conſiderables qui luy reſtoient à partager avec eux de la ſucceſſion de ſes pere & mere, & dont elle n'a point voulu diſpoſer pour leur donner des marques de ſon amitié, & pour maintenir ſa famille en paix.

LA VIE DE Mme HELYOT.

SECONDE PARTIE.

De ſes vertus en general.

QUoy que j'approuve fort ce que diſent les Peres, que la Perfection de cette vie conſiſte principalement à connoître ſon imperfection, & que tout manque à celuy qui croit ne manquer de rien : il eſt certain neanmoins que pour eſtre parfait, ce n'eſt pas aſſez de connoiſtre ſes defauts, mais qu'il les faut corriger ; & qu'il ne ſuffit pas meſme de déraciner les vices de ſon ame par une mortificati on generale & continuelle, mais qu'il y faut encore planter toutes les vertus, par la pratique des bonnes œuvres. Ce n'eſt pas eſtre bon preciſément que de n'ê-

tre point mauvais ; & bien qu'il ſoit difficile de trouver une ame ſans defaut , qui ne ſoit pas arrivée au comble de la perfection ; cependant il eſt toûjours vray que le vuide & le plein ſont deux choſes differentes , & qu'un homme n'eſt pas parfait preciſément pour eſtre ſans vice, mais qu'il doit eſtre encore orné de toutes les vertus. Je dis toutes : car comme un corps n'eſt pas entier qui manque de quelqu'un de ſes membres , une ame auſſi n'eſt pas parfaite qui manque de quelque vertu.

Je ne ſçay ſi je me trompe , & je crains de me rendre ſuſpect de flatterie ou d'exageration , ſi j'avance trois choſes de Madame Helyot , qui ſe rencontrent rarement dans les perſonnes vertueuſes. La premiere , qu'elle n'a preſque eu aucun défaut qu'on pût remarquer. La ſeconde , qu'elle a eu l'aſſemblage de toutes les vertus. La troiſiéme , qu'elle les a toutes poſſedées , & pratiquées dans un degré d'excellence tres-éminent. Quoy que cela paroiſſe incroyable, cependant tous ceux qui l'ont connuë , & qui ſont encore vivans , rendront encore témoignage à la verité que j'avance ; j'eſpere que ceux qui liront le reſte de cet Ouvrage , en ſeront facilement perſuadez.

Quant à ſes défauts , bien qu'il n'y ait point de Saint qui en ſoit exempt , cependant ſon Confeſſeur qui l'a étudiée l'eſpace de quatorze ans , n'en a preſque point remarqué. Elle rendoit de temps en temps compte de ſa conſcience : mais comme elle prenoit bien garde à ne pas faire voir ſon ame par les beaux endroits, ſans une grande neceſſité ; auſſi faiſoit-elle tout l'imaginable

l'imaginable pour en découvrir & en exagerer les defauts, qui se reduisoient toûjours à un ou deux ; sçavoir que lors qu'il faloit parler de Dieu, ou faire quelque bonne action, elle sentoit interieurement un boüillonnement d'esprit, dont elle n'estoit pas la maistresse, qu'elle retenoit avec force, & dont elle ne donnoit aucune marque au dehors. L'autre dont son Directeur la reprenoit souvent, est un trop grand éloignement qu'elle faisoit paroistre des personnes qu'elle sçavoit estre ou attachées à de mauvaises Doctrines, ou engagées dans des commerces honteux. L'un procedoit de la pureté de sa foy, & l'autre de la pureté de son cœur. Ce sont là tous les defauts qu'on a pû remarquer dans elle, qui pourroient passer dans d'autres personnes pour une grande perfection, & dont quelques Saints se sont fait un singulier merite auprés de Dieu.

Pour ses vertus je puis asseurer, selon la connoissance que j'en ay, & qui peut passer pour certaine, qu'elles les a toutes possedées & qu'elle a excellé generalement dans toutes: de maniere qu'on ne peut pas dire, quelle étoit sa vertu dominante. Car si l'on considere son humilité, on dira que c'est là, pour ainsi parler, sa favorite, & le propre caractere de sa saintété. Si l'on jette les yeux sur sa pauvreté, on dira que celle là l'emporte sur toutes les autres. Si l'on fait reflexion sur sa mortification, c'est dira-t'on pour celle là qu'elle avoit plus de penchant ; si sur son zele, sur sa charité, sur sa pureté, sur son obeïssance, on demeurera en suspens, & incertain à qui donner le prix. C'est

ce qu'on remarquera ſans peine dans les tableaux que j'en vay faire. Je commence par la Reine de toutes les vertus qui eſt la charité.

CHAPITRE I.

Sa Charité envers Dieu.

I. *Marques qu'on aime Dieu.*

POur eſtre Saint, il ne faut qu'aimer Dieu ; c'eſt ſur le pied de la charité que ſe doit meſurer la grandeur & l'éminence de la ſainteté. Il n'y a que Dieu qui ſçache la qualité de l'amour qui brule dans un cœur : les hommes n'en peuvent rien connoître que par les effets. Les principaux ſont, une fidelité inviolable à garder les Commendemens de Dieu, une conformité parfaite de nôtre volonté à la ſienne, une pure & droite intention dans toutes nos actions, une haine implacable de nous-meſmes, & un éloignement de nôtre cœur de tout ce qui peut déplaire à Dieu. Ce ſont là les marques d'un veritable amour de Dieu, & d'une charité conſommée que tout le monde a pû remarquer dans la vie de Madame Heliot.

II. *Elles ſe trouvent dans Madame Heliot.*

Car pour les Commendemens de Dieu, elle ne s'eſt pas contentée de les obſerver inviolablement toute ſa vie, elle a paſſé meſme juſqu'aux Conſeils, gardant la continence dans le mariage, la pauvreté dans les richeſſes, & l'obeïſſance dans une abnegation continuelle de ſa volonté. Elle s'étoit fait une eſpece de neceſſité d'obeïr à Dieu ; & lors qu'il s'agiſſoit de ſon ſervice, elle s'y portoit avec tant de joye

& de promptitude, qu'on eust dit qu'elle y estoit emportée par sa propre volonté. Les plaintes, les murmures, les excuses, les impatiences sont des vices, qu'elle n'a, ce semble, jamais connu, du moins on ne l'y a jamais vû tomber. La volonté de Dieu estoit l'unique regle de la sienne, & ce seul mot, *Dieu le veut*, luy eut fait traverser les mers, & s'en aller au bout du monde.

Ceux qui l'ont connuë & gouvernée, asseurent qu'ils ne l'ont jamais veuë ny troublée d'aucun accident, ny travaillée d'aucun scrupule; ce qui venoit de l'innocence de sa vie, de la pureté de son cœur, & de la droiture de ses intentions. Elle ne songeoit non plus à elle-mesme, que si elle n'eust eu rien, ny à gagner, ny à perdre; Elle ne s'appliquoit qu'à faire son devoir & à plaire à Dieu. La confiance qu'elle avoit en luy l'établissoit dans une paix & un repos immuable; & comme elle s'étoit entierement abandonnée à ses volontez, elle avoit une ame élevée au dessus de toutes les vicissitudes humaines, & qui n'estoit point sujette, ny au trouble, ny au changement. Son mesme Directeur proteste qu'en l'espace de quatorze ans, il n'a jamais remarqué qu'elle se soit recherchée elle-mesme en aucune chose, ny observé dans elle aucun mouvement qui pust satisfaire la nature. Il semble qu'elle avoit étouffé entierement l'amour propre, & que la nature chez elle estoit passée en grace, ou que la grace estoit passée en nature.

III. *Effets de son amour,*

Que si quelqu'un a de la peine à croire ce que je dis, il en sera persuadé par trois ou quatre

effets de son amour, qui ont paru dans le monde. Le premier est qu'elle ne s'est jamais relâchée de sa ferveur, & de sa devotion, comme je diray en un autre lieu. Le second, qu'elle brûloit d'un zele incroyable de la gloire de Dieu, & du salut des ames. Le troisiéme qu'elle portoit à son corps une haine qui aprochoit de la cruauté. Le quatriéme qu'elle ne perdoit jamais la presence de Dieu, & qu'elle luy estoit toûjours unie d'esprit & de cœur, comme on pourra voir dans la suite de cet ouvrage.

IV. *Elle ne parle que de Dieu.*

La langue est l'interprete de l'esprit, & la main du cœur : Pour connoître la grandeur de son amour, il faut l'entendre parler, & la voir agir. Elle parloit peu, mais lors qu'elle estoit sur l'amour de Dieu, elle ne tarissoit jamais. C'est par cet attrait qu'elle gagnoit tout le monde, parce que c'estoit celuy de son cœur Toutes les personnes qui l'ont frequentée, parlent avec une espece de ravissement de sa charité, & disent qu'on ne peut pas exprimer l'excez de l'amour qu'elle avoit pour Dieu. Voicy ce qu'en dit une personne de pieté, qui a eu souvent l'avantage de joüir de sa compagnie.

» Madame Heliot avoit une grace toute particuliere pour persuader le bien & pour exciter » à l'amour de Dieu. Ses discours estoient toûjours si saints & si édifians, qu'elle ravissoit » ceux à qui elle parloit. L'effet ordinaire de ses » entretiens estoit d'inspirer uue grande horreur » du vice, & un amour singulier pour la vertu. » On ne sortoit jamais d'auprés d'elle sans avoir » un puissant desir d'éviter l'un, & de pratiquer » l'autre. Dieu attachoit des graces merveilleu-

ſes à toutes ſes paroles; jamais elle n'en diſoit d'i- «
nutiles, & l'on n'eſtoit pas bien venu à luy conter «
des nouvelles, & à l'entretenir des affaires du «
monde. «

La grace & l'onction qu'elle avoit en tous ſes «
diſcours, eſtoient toutes divines: car bien qu'elle «
affectât de parler toûjours d'une maniere humble, «
ſimple & reſpectueuſe, & que ſa modeſtie jointe «
à ſa douceur, euſſent des charmes qui gagnoient «
les cœurs de ceux qui la voyoient, & qui l'enten- «
doient parler; cependant elle s'expliquoit en ter- «
mes ſi forts & ſi perſuaſifs, que quoy qu'on puſt «
faire, on ne pouvoit pas luy reſiſter. «

Tout avoit de la grace dans ſa bouche; mais il «
y avoit deux ſujets, ſur leſquels elle s'etendoit le «
plus: c'eſtoit l'amour de Dieu, & la pratique des «
vertus. Lors qu'elle parloit de l'amour de Dieu, «
on voyoit bien que ce qu'elle en diſoit, venoit de «
l'abondance de ſon cœur & qu'il n'y avoit qu'u- «
ne ſainte experience qui luy en puſt faire parler «
de la ſorte. Elle avoit ſouvent ſur ce ſujet ces pa- «
roles de ſainte Thereſe en bouche: *Pour trouver* «
toutes choſes faciles, il ne faut qu'aimer. Elle di- «
ſoit cela d'un air ſi gay, ſi vif & ſi ardent, qu'elle «
animoit les plus lâches, & diſoit qu'elle s'animoit «
elle meſme par ces paroles à entreprendre pour «
Dieu tout ce qui paroiſſoit de plus difficile & de «
plus repugnant à la nature. «

Pour ce qui regarde la pratique des vertus, elle «
en parloit avec une ſainte éloquence, & toûjours «
avec beaucoup de fruit. Elle la rendoit ſi facile, «
qu'aprés l'avoir entenduë on ſe ſentoit diſpoſé à «
tout faire, & à tout ſouffrir pour l'amour de Dieu «
Elle eſtoit admirable à enſeigner les moyens fa- «

» ciles, & aiſez de faire le bien, & d'éviter le
» mal.

» Lors qu'on luy voulut parler de quelque choſe
» du monde, & de quelques affaires temporelles,
» elle écoutoit un peu de temps ce qu'on diſoit avec
» beaucoup de bonté & de patience : puis interrom-
» pant le diſcours, elle diſoit agreablement : *Laiſ-*
» *ſons aux gens du monde les nouvelles & les affaires*
» *du monde ; pour nous, parlons de quelque choſe*
» *de meilleur. Ils ſe plaiſent à les entendre, parce*
» *qu'ils les aiment : pour nous, ſi nous aimons Dieu,*
» *prenons plaiſir à parler de Dieu, & de ce qui re-*
» *garde ſon ſervice.* Là deſſus elle commençoit l'en-
» tretien, & obligeoit les autres d'une maniere fort
» douce à parler du ſujet qu'elle avoit entamé. Au
» reſte elle avoit un don particulier d'inſpirer à tous
» ceux qui l'entendoient parler, le mépris du mon-
» de, la haine de ſoy-meſme, l'amour de Dieu, &
» le deſir de la vertu. C'eſt le recit qu'en a fait cet-
» te perſonne de pieté.

V. *Elle ſoûpire aprés le Paradis*

Un jour ſa mere vint la prendre pour la mener promener à une maiſon qu'elle avoit aux environs de Paris. Elle ſoûrianr à ſon invitation, luy montra le Ciel, & luy dit, que ſi elle pouvoit la mener en Paradis, elle iroit volontiers à cettepromenade. Enſuite elle luy fit un diſcours ſi touchant du bon-heur dont les ames joüiſſent dans le Ciel, que ſa mere en la quittant ne put retenir ſes larmes.

VI. *Elle ne reſpire que l'amour*

Ce que rapporte une ancienne Gouvernante d'un petit Hôpital, dont Monſieur Heliot étoit Adminiſtrateur, marque bien la pureté de ſon amour. Voicy ce qu'elle en dit. Dans les premieres viſites que je luy fis elle me demandoit toû-

jours : *Ma sœur, aimez-vous bien Dieu ? faites-vous tout ce que vous faites dans vostre employ pour le pur amour ?* Elle m'exhortoit à aimer & à ne considerer que ce pur amour ; & quand je me levois pour prendre congé d'elle, elle me repetoit avec ferveur : *Ma sœur, ne travaillons que pour le saint amour.*

VII. *L'amour la fait fondre en larmes.*

Une Dame de qualité l'ayant rencontrée à la porte d'une Eglise, Madame Helyot luy parla de l'amour de Dieu, & de ne rien faire que pour sa gloire l'espace d'une bonne heure avec un zele admirable. Ensuite elles s'agenoüillerent ensemble devant le S. Sacrement pour demander cette grace à Nostre-Seigneur : Et cette Dame a rapporté, que la voyant toute baignée de larmes pendant sa priere, elle ne pût s'empêcher de pleurer.

VIII. *Conseil qu'elle donnoit à ceux qui vouloient servir Dieu.*

Cet amour qui la brûloit & la consumoit, embrazoit de son même feu tous ceux qui l'approchoient. Le premier conseil qu'elle donnoit aux personnes qui vouloient se sauver, estoit de prendre un Confesseur zelé & sçavant. *Avez-vous*, disoit-elle, *une personne qui vous porte à Dieu, & qui aime Dieu, comment irez-vous à luy si vous n'y estes pas excitée & encouragée ? Que deviendra un aveugle qui est conduit par un autre aveugle ?*

IX. *Extase d'amour.*

Une Demoiselle a écrit elle même ce que je vas rapporter. Un jour estant chez Madame Helyot, elle me parla de l'amour de Dieu, & m'en dit des choses admirables. A mesure que son cœur « s'échauffoit, le feu luy montoit au visage : enfin « elle perdit la parole, & fut un demy quart d'heures sans me rien dire, ayant le visage d'un Ange, « & demeurant comme extasiée. Cet accident me «

» ſurprit beaucoup, & toute eſtonnée que j'eſtois, » je luy dis : *Madame, achevez donc : eſt ce que vous* » *vous trouvez mal ?* Alors jettant un grand ſoû- » pir, elle reprit ſes ſens, & me parut fort confuſe » de ce qui luy eſtoit arrivé.

La ſœur Catherine Clerc, & la ſœur Geneviéve Boſſot, Religieuſes de ſainte Claire de Bourg en Breſſe, qui ont beaucoup pratiqué noſtre Sainte Dame, m'ont envoyé un écrit ſigné de leur main, où elles font recit d'une choſe extraordinaire que je rapporteray en un autre lieu. Puis elles ajoû- » tent ce qui ſuit. Un jour que Madame Helyot » nous parloit de devotion dans une viſite que nous » luy fiſmes, elle tomba ſur le pur amour ; ſurquoy » elle nous fit un entretien fort touchant, qu'elle fi- » nit par ces paroles. *Eh ! mes ſœurs, que ne fait-on* » *point pour le pur amour ?* Aprés cela elle fut quel- » que temps ſans parler, ce qui nous ſurprit : mais » revenant à ſoy, elle s'enfuit de la Chambre où » nous eſtions, & nous y demeurâmes ſeules un » quart-d'heure ou environ. Nous prenions garde » que lors qu'elle nous parloit du pur amour, ſon » viſage devint tout rayonnant, & les paroles qui » ſortoient de ſa bouche, eſtoient comme des flam- » mes qui nous embraſoient le cœur. Voilà ce que » ces deux bonnes Religieuſes atteſtent dans leur » Certificat datté du 26. de May 1683.

X. *Sa devotion envers ſainte Madeleine.*

Entre ſes devotions elle en avoit une ſinguliere à ſainte Madeleine, tant parce qu'elle avoit changé de vie le jour de ſa Feſte, que parce qu'elle avoit beaucoup aimé Dieu. Une Demoiſelle m'a » fait ce rapport. Un jour Madame Helyot ſortant » de l'oraiſon, me dit des choſes ſi admirables de » cette ſainte Penitente, qu'il ſembloit que Dieu les

lui euſt revelées. Elle me repeta pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport : *Eh qu'a-t'elle fait ? Eh qu'a t'elle fait ? elle a beaucoup aimé , elle a beaucoup aimé.* Elle prononça ces paroles toute embraſée d'amour, & avec une joye extraordinaire qui paroiſſoit ſur ſon viſage.

IX. *Elle inſpire l'amour de Dieu à tous ceux qui l'approchent.*

Deux Demoiſelles, ajoûte la même, ſur le recit que je leur avois fait de ſes admirables vertus, avoient un grand deſir de la connoiſtre & de l'entretenir. Une des deux trouva moyen de lui parler chez elle, ſous pretexte de la porter à faire quelque charité à une pauvre femme. A ſon ſeul abord elle fut tellement ravie, qu'elle s'oublia de ce qu'elle vouloit luy dire, pour luy marquer l'eſtime qu'elle faiſoit de ſa vertu, & s'emporta juſqu'à luy dire qu'on la tenoit pour une Ste. L'humble ſervante de Dieu entendant ce diſcours luy répondit modeſtement, mais dans un grand ſerieux: *Ce n'eſt pas ſur la terre, mais dans le Ciel que ſont les Saints. Si j'eſtois connuë de vous, vous ſeriez bien perſuadée du contraire, & vous verriez combien le monde ſe trompe en ſes jugemens.* Elle trancha court ſur ce chapitre. Je ne ſçay quel fut leur entretien : mais je ſçay bien que la Demoiſelle ſortit d'avec elle ſi charmée & ſi édifiée, qu'elle ne pouvoit ſe contenir. Elle alla trouver ſa compagne, & luy dit : c'eſt vraiment une Sainte: on ne nous en a pas tant dit encore qu'il y en a, je la croy telle, & ſi elle mouroit aujourd'huy, je l'invoquerois ſans ſcrupule. Il ne faut pas s'étonner qu'un cœur qui brûloit de l'amour de Dieu, embraſaſt tous ceux qui l'approchoient: une maiſon qui eſt en feu, brûle celle qui la touche : Et nous pouvons dire à noſtre confuſion, que ſi nos

discours échauffent si peu le prochain, c'est que nostre cœur est de glace, & qu'il n'a pas une seule étincelle d'amour. Tout son plaisir estoit, comme je diray, de travailler pour les Eglises. Lorsqu'elle faisoit quelque ouvrage, elle mettoit un Crucifix sur son Mestier, & disoit qu'il faloit, s'il estoit possible, faire autant d'actes d'amour de Dieu, que de points d'aiguille.

XII. *Actions heroïques de charité.*

Quoyque la bouche parle de l'abondance du cœur, cependant on n'aime pas Dieu, pour faire de beaux discours sur son amour : il faut faire outre cela des actions heroïques de vertu, où la nature n'ait point de part. Aussi le Fils de Dieu parlant aux Juifs, leur proposoit ses actions comme une preuve inconteſtable de sa saintetè. *Si vous n'ajoûtez point de foy à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.* Lors qu'on verra dans le reste de cet ouvrage le zele qui brûloit le cœur de cette sainte Dame, ses unions & ses communications intimes avec Dieu, ses mortifications & ses penitences extraordinaires, ses liberalitez, ses tendresses & ses actions de charité envers les pauvres, on sera obligé de dire ce que le Fils de Dieu disoit de la Madeleine, *qu'elle a beaucoup aimé* : Mais il y a quelques effets particuliers de son amour, qu'il est bon de rapporter en ce lieu, & qui nous en marqueront la grandeur & la pureté. Je mets entre ces effets les victoires qu'elle a remportées sur elle même, & sur les repugnances de la nature, car ce sont là les marques les plus certaines d'un veritable amour.

Une Dame qui l'accompagnoit presque par tout les deux dernieres années de sa vie, & à qui elle s'ouvroit plus qu'aux autres par l'avis de son Con-

feſſeur, rapporte ce que je vas dire. Je me ſouviens dit-elle, qu'allant à l'Hoſtel Dieu avec Madame Helyot, & paſſant par une Salle où il y avoit un pauvre qui vomiſſoit, quelque peine qu'elle ſentir à s'arreſter dans la Salle des hommes, elle eut la charité de luy tenir la teſte pendant tout le temps qu'il vomiſſoit, & de luy donner enſuite à boire.

Lors qu'elle aſſiſtoit à l'inſtruction qu'on fait aux pauvres, il vint un petit garçon contre elle tout plein de galle & de poux, ce qui faiſoit une telle horreur à voir que chacun le rebutoit. Elle voyant que tout le monde le chaſſoit, le fit approcher, & le tint auprés d'elle pendant tout le Cathechiſme : Comme je luy en marquois mon étonnement, elle me répondit *que c'eſtoit* Jesus-Christ *que ce petit enfant, & qu'il ne falloit pas avoir averſion de luy.*

Il y avoit dans l'Hôtel-Dieu, une femme toute gâtée & corrompuë d'une maladie infame, & l'infection eſtoit ſi grande que perſonne n'en pouvoit approcher. Cette miſerable ayant oüy parler de la charité de Madame Helyot, la fit prier de la venir voir. Elle y alla ſur le champs & fut une heure & demie auprés de ſon lit à luy parler, à l'inſtruire, & à la conſoler.

Une autre eſtant au deſeſpoir & ne pouvant ſe reſoudre à la mort, elle l'alla trouver, & luy fit un diſcours ſi touchant ſur les miſeres de la vie ſur le bonheur de ceux qui mouroient dans la grace de Dieu ; qu'elle calma ſon eſprit, la convertit & la rendit douc comme un agneau.

Je luy ay entendu dire, ajoûte cette Dame, qu'elle avoir peigné des teigneux, lavé & enſeve-

» ly des morts ; & voyant que j'en paroiſſois éton-
» née, elle me dit en riant : *J'en ay bien fait d'au-*
» *tres :* Mais elle ne voulut pas s'expliquer davan-
» tage.

Ces paroles & les choſes que nous allons rapporter, nous donnent ſujet de croire qu'elle a fait des actions heroïques dans l'Hôtel-Dieu & ailleurs au commencement de ſa converſion qui ne ſont connuës que de Dieu ſeul : Car elle ne vouloit pas qu'on la vît lors qu'elle aſſiſtoit les pauvres, & cette Dame ne l'a connuë que deux ans avant ſa mort, auquel temps elle eſtoit infirme & avoit ordre de ſon Confeſſeur de ménager ſa ſanté. Pour moy qui la connoiſſois aſſez particulierement, je ne doute point qu'elle n'ait remporté ſur elle-même les victoires que Sainte Catherine de Sienne & Saint François Xavier ont remportées, baiſant & ſuçant les ulceres, comme je l'ay dit dans ſa vie ; Car elle ne liſoit rien de grand dans la vie des Saints, qu'elle ne crut devoir imiter ou ſurmonter.

En effet une fille de ſon quartier aſſure l'avoir veu trois ou quatre fois à l'Hôtel-Dieu aſſiſter les femmes bleſſées & baiſer leurs playes. Elle ajoûte que racontant un jour cette action à une Religieuſe de la maiſon, celle-cy luy répondit, qu'elle ne s'en eſtonnoit pas, puis qu'elle l'avoit ſurpriſe elle-même, baiſant les emplâtres d'une playe qu'on venoit de penſer.

La Sœur de ſaint François, Religieuſe converſe à la ville l'Eveſque, rapporte, que demeurant chez elle à l'âge de quinze ans, cette ſainte Dame la menoit quelquefois à l'Hôtel-Dieu, & qu'elle l'envoyoit porter de petits pains aux malades

pendant qu'elle alloit broſſer & peigner les enfans. Elle choiſiſſoit, dit-elle, ordinairement les teſtes les plus gaſtées & les plus galeuſes, & j'entendois dire aux paſſans : *Mon Dieu quel courage ! il faut avoir bien de la charité pour faire des actions de cette force.*

XIII. *Triomphe de ſon amour ſur les repugnances de la nature.*

Une jeune fille, qui luy eſtoit affidée, dit qu'elle alloit ordinairement aſſiſter les petits enfans qui avoient le ſcorbut, dont l'infection eſtoit inſupportable. Ils l'appelloient leur mere, & ils étoient ravis dés lors qu'elle paroiſſoit. Elle faiſoit leur lit, puis leur donnoit de petites douceurs ; enſuite elle tiroit du linge de ſes poches dont elle envelopoit leurs petites mains pleines de galle & les remettoit ſous la couverture. Mais ce qui eſt plus étonnant, elle les baiſoit pluſieurs fois à la bouche, qui eſtoit toute gâtée & pleine d'ulceres contagieux, avec un plaiſir incroyable. Voyant cela, dit cette jeune fille, je m'écriois : Eh, Madame, que faites vous ? Elle me répondit en riant : *Rien en comparaiſon de Sainte Catherine de Sienne.* Je la voyois, pourſuit-elle, embraſſer les plus ſales & les plus dégoûtans, & je luy diſois que je ne pouvois demeurer là, & que cela me faiſoit mal au cœur.

XIV. *Autre victoirt de ſon amour.*

Une autre aſſure luy avoir ſouvent veu faire la meſme choſe & baiſer ces bouches toutes gâtées d'ulceres qui leur mangeoient quelquefois les joües. Je luy repreſentois, dit-elle, qu'elle couroit riſque de ſe perdre & de gagner le ſcorbut : Mais elle me répondoit en riant : *L'amour eſt invulnerable.* Elle avoit deffendu à cette fille affidée de ne jamais rien dire à perſonne de ce qu'elle luy avoit veu faire. Auſſi a-t'elle gardé le ſe-

cret pendant ſa vie : aprés ſa mort on a eu bien de la peine à luy faire declarer ce qu'elle ſçavoit, diſant que Madame Helyot luy avoit defendu d'en parler, & ne l'euſt pas fait, ſi on ne l'euſt aſſeurée qu'elle n'eſtoit plus obligée à ſa promeſſe.

XV. *Son détachement.* L'amour de Dieu produit un grand détachement de toutes choſes, comme ſon effet naturel: ſoit parce qu'on ne peut ſervir deux maiſtres: ſoit parce qu'ayant une fois goûté Dieu, on ne peut plus rien goûter ſur la terre aprés luy. Toutes les perſonnes qui ont connu cette vertueuſe Dame, & qui ſont encore vivantes, ont admiré dans elle ce grand détachement, qui alloit juſqu'à une eſpece d'inſenſibilité pour tout ce qui fait le plus d'impreſſion ſur le cœur de l'homme. Jamais on n'a pû découvrir ſon penchant ny ſon inclination, ſi ce n'eſt pour Dieu & les pauvres. Elle aimoit ſa mere autant qu'un enfant puiſſe aimer la ſienne. Ayant appris qu'elle eſtoit grievement malade, elle la fut voir, & à ſon retour elle alla viſiter une bonne Religieuſe à qui elle dit : *Je viens de dire à ma mere que bien-toſt elle doit comparoiſtre devant Dieu : puiſque c'eſt ſa volonté je ne m'y dois pas oppoſer, quand meſme il ne m'en couſteroit qu'un Ave Maria.*

XVI. *Autres effets de ſon amour.* L'amour eſt prompt & agiſſant : les langueurs, les retardemens, les delais, les inapplications ſont des maladies qui le tuënt; il ne peut vivre s'il n'agit, & il n'y a point de milieu chez luy entre connoiſtre & faire. Tel eſtoit celuy de Madame Helyot. Elle n'a jamais differé d'un moment de faire une action de vertu, quelque difficile qu'elle puſt eſtre; & il luy eſt quelquefois échappé de dire,

parlant de l'amour de Dieu, & de la promptitude avec laquelle on le doit servir ; qu'elle ne déliberoit jamais sur une bonne pensée, mais que l'action la suivoit aussi-tost, lorsqu'elle connoissoit que Dieu la demandoit d'elle.

Une Religieuse des Filles de saint Thomas qui estoit sa parente, l'ayant prié de contribuer à la dote d'une jeune Demoiselle qui vouloit estre Religieuse, elle luy répondit avec un visage plein de joye, & de la maniere du monde la plus honneste, qu'elle la remercioit, & qu'elle luy estoit sensiblement obligée de luy fournir des occasions d'exercer la charité: car elle comptoit pour une grande grace qu'on receust quelque bien d'elle; & sans differer elle donna ce qu'on luy demandoit Voilà ce que j'appelle aimer Dieu d'un amour sincere & efficace.

La crainte est le commencement de la sageſſe : mais l'amour en est le comble & la perfection. Cette sainte ame craignoit infiniment d'offenser Dieu, & l'ombre du peché la faisoit trembler : Cependant c'estoit l'amour qui lui imprimoit cette crainte, & elle ne craignoit que parce qu'elle aimoit. L'amour estoit l'ame de tous ses desseins, & le principe de tous ses mouvemens. Elle servoit Dieu non seulement pour luy plaire, mais encore parce qu'il luy plaisoit, & l'accompliſſement de sa volonté luy tenoit lieu de recompense. J'aime, disoit-elle avec saint Bernard, parce que j'aime, & le fruit de mon amour est l'amour meſme, ne trouvant rien sur la terre de plus digne de mon amour qu'un Dieu infiniment aimable, & qui m'a infiniment aimé. C'est dans cette disposition qu'elle a vescu, & qu'elle a perseveré jusqu'à la mort,

ne penſant dans ſa derniere maladie, ny au Paradis, ny à l'Enfer : mais ſeulement à contenter Dieu, à obeïr à ſes volontez, à luy marquer ſon amour, & à ſacrifier à ſa gloire le reſte de ſa vie.

XVII. *La douleur qu'elle avoit d'avoir offenſé Dieu.*

L'amour eſt le principe de la douleur : car on ne ſouffre que parce qu'on aime, & on ſouffre autant qu'on aime. C'eſt pourquoy le Fils de Dieu dit que Madeleine l'aimoit beaucoup, parce qu'elle avoit une grande douleur de l'avoir offenſé. Il faut donc meſurer la grandeur de l'amour ſur la grandeur de la contrition, & de la penitence : Les larmes des yeux ſont le ſang d'un cœur bleſſé, comme dit tres-bien ſaint Auguſtin. Quoyque Madame Helyot ait mené une vie tres-innocence, elle a fait neanmoins des penitences, qu'on n'impoſeroit pas aux plus grands criminels. Entre tous ſes pechez, il n'y en a point qu'elle ſe ſoit moins pardonné que ceux qui bleſſoient la charité du prochain, ou qui luy avoient cauſé du ſcandale. En voicy deux ou trois exemples entre pluſieurs autres aſſez conſiderables.

XVIII. *La vengeance qu'elle tiroit de ſon peché.*

Un jour eſtant proche de Noſtre-Dame, une ouvriere qui l'accompagnoit, luy demanda des Livres de devotion pour ſes filles d'apprentiſſage. Elle fut auſſi toſt en acheter aux portes de l'Egliſe: Mais comme elle payoit la Marchande quelqu'un paſſa rudement, qui fit tomber cette pauvre ouvriere aux pieds de Madame Helyot. Comme elle ne crut pas qu'elle ſe fût bleſſée, elle s'en retourna chez elle ſans s'y arreſter, & ſans y faire beaucoup de reflexion. Mais cette femme eſtant revenuë deux jours aprés pour travailler aux ouvrages qu'elle luy faiſoit faire, elle luy repro-

cha

cha assez fortement son peu de charité, luy disant qu'elle en estoit toute scandalisée. Madame Helyot la remercia selon sa coûtume de la bonté qu'elle avoit de luy dire ses fautes. Puis elle prit son Crucifix, se mit à genoux, & fut une grosse heure & demie, pleurant à chaudes larmes, le baisant & luy demandant pardon de sa faute: Et quoy qu'elle fit ces actes de douleur le plus secretement qu'elle pouvoit, l'ouvriere cependant entendit ces paroles qu'elle repeta plusieurs fois : *Mon Dieu, je vous demande pardon, j'ay manqué de charité.* Aprés cela s'estant relevée, elle s'approcha d'elle d'un visage gay,& la pria de ne la point épargner,quand elle manqueroit à quelque chose.

Mais elle ne se contenta pas de cela, poursuit cette ouvriere : Comme elle croyoit m'avoir offensée,elle voulut m'en faire satisfaction.Elle prit jour avec moy pour me rendre chez elle,& à l'heure marquée elle entra dans la salle où je l'attendois chargée d'un gros pacquet de hardes qu'elle portoit dans sa juppe. Je ne sçavois pas ce qu'elle vouloit faire. Alors elle ferma la porte & se dépoüilla de ses habits pour faire amende honorable à Dieu, & à moy : puis se mettant à genoux,elle me dit avec beaucoup d'humilité : *Voulez vous bien souffrir une mortification pour l'amour de Nostre-Seigneur, & recevoir une charité de ma main?* Disant cela, elle m'ôste mes habits qui estoient fort pauvres, & me donne les siens, dont elle voulut me revestir elle mesme. J'estois dans une extrême confusion de la voir presque toute nuë pendant qu'elle me faisoit cette charité;car elle me donna jusqu'à ses bas & ses souliers, & n'avoit sur son corps que sa tunique. Je la priay

» inſtamment de ne pas s'incommoder pour moy ;
» mais elle n'eut point de repos qu'elle ne m'euſt re-
» veſtuë de ſes habits. Enſuite elle défit ſon pac-
» quet & je vis que c'eſtoit un deshabillé qu'elle
» mit à la haſte, pour ne demeurer pas le corps dé-
» couvert.

» Quoy qu'elle puſt faire pour ſe cacher, j'apper-
» ceus dans ce petit deſordre, qu'elle n'avoit point
» de linge, & au lieu de chemiſe qn'elle portoit une
» tunique de ſerge. Je vis auſſi tomber à terre la moi-
» tié d'un cilice qu'elle ramaſſa promptement; aprés
» quoy elle me renvoya, & me pria inſtamment de
» ne rien dire à perſonne de ce qui s'eſtoit paſſé.

On a ſceu cette hiſtoire par hazard: car cette ouvriere s'eſtant trouvée dans une maiſon, où l'on diſoit qu'on travailloit à la Vie de Madame Helyot ; elle ſe prit à pleurer, & montrant ſes veſtemens, declara tout haut que c'eſtoient là les habits de cette Dame, qu'elle lui avoit donnez pour le ſujet que nous venons de rapporter. Je les porteray
» dit-elle tant qu'ils ſoient uſez, & aprés cela je
» les garderay précieuſement. Elle ajoûta enſuite un
» autre effet de ſa charité, qui eſt que luy ayant don
» né la coëffe qu'elle portoit qui eſtoit encore bon-
» ne, elle la reprit neanmoins trois jours aprés, &
» lui en donna une neuve à la place.

» Je n'ay, diſoit-elle, jamais travaillé pour cet-
» te Dame, qu'avec un profit conſiderable. Je ne
» faiſois pas un pas qu'elle ne miſt la main à la bour-
» ſe pour me dédommager du temps que j'eſtois
» avec elle. Lorſqu'elle me menoit quelque part,
» elle me payoit mes journées ; & quand j'allois
» avec elle à l'Hoſtel-Dieu, pour entendre l'inſtru-
» ction qu'on y fait aux pauvres tous les Vendre-

dis, elle me payoit liberalement tout le temps que « j'y avois eſté, comme ſi elle me l'euſt dérobé. «

Voilà ce que nous avons appris depuis peu de cette perſonne, & que nous n'aurions jamais ſceu ſi on ne luy euſt dit qu'on écrivoit la Vie de Madame Helyot : tant il importe de travailler à celles des gens de bien incontinent aprés leur mort, & pendant que les témoins de leurs belles actions ſont encore vivans. Nous rapporterons pluſieurs choſes ſemblables en d'autres occaſions.

Les Saints ne ſont point impeccables, ils font des fautes legeres, comme les autres : mais ils en font de grandes penitences, que les autres ne font pas. Lorſqu'on faiſoit la Priere du ſoir chez Madame Helyot, ſes domeſtiques s'eſtant pris à rire, il luy échapa de rire comme eux. Elle en conceut au meſme moment une telle douleur, & une ſi grande confuſion, que le lendemain pour reparer ſa faute, ayant épié le temps qu'une jeune fille qu'elle avoit chez elle, eſtoit dans la Chapelle avec ſa femme de chambre, elle y entra les yeux baiſſez, ſe mit à genoux devant elles, declara qu'elle eſtoit une miſerable, & leur demanda pardon du ſcandale qu'elle leur avoit donné. La femme de chambre s'enfuit, mais elle l'alla trouver au lieu où elle eſtoit, & fut obligée de luy donner la ſatisfaction qu'elle deſiroit. Elle a fait ſouvent la meſme choſe, comme nous verrons dans la ſuite.

On avoit veu Madame Helyot au commencemẽt de ſon mariage dãs des habits un peu trop vains & trop magnifiques, qui eſt une faute que les perſonde ſon ſexe ſe pardonnent aiſément: Et quoyqu'elle n'y euſt point d'attache, elle s'en punit néan-

moins tres-ſeverement, paroiſſant pluſieurs années depuis qu'elle eut changé de vie, dans un ſi mauvais eſtat, qu'on l'euſt priſe pour une femme qui demandoit l'aumoſne. Et c'eſt dans ce meſme eſprit de penitence que lors qu'elle paſſoit par le petit ſaint Antoine, au lieu de faire ſa priere au bas de l'Egliſe, comme font ceux qui paſſent, elle ne manquoit jamais quelque monde qu'il y euſt dans l'Egliſe, de la traverſer pour aller à la Chapelle de la Vierge qui touche le Chœur. Interrogée pourquoy elle en uſoit ainſi, puiſqu'elle n'aimoit pas à ſe faire voir, elle répondit: *I'ay donné autrefois du ſcandale dans cette Egliſe; j'y ay paru portant les livrées de Satan, & veſtuë dans la magnificence: je deſire reparer ma faute, & effacer les veſtiges de ma vanité que j'ay imprimez dans un ſi ſaint lieu.*

Si cette Dame s'eſt cruë ſi coupable pour avoir paru dans une Egliſe avec un air un peu mondain, quoy que ſans mauvaiſe inrention, & la gorge toûjours modeſtement couverte; quels chaſtimens doivent attendre ces Dames du monde, qui paroiſſent dans ces lieux ſaints dans un eſtat ſi pompeux, & ſi immodeſte, qu'on diroit qu'elles entrent dans un Temple profane, & qu'elles vont ſacrifier au demon la victime du monde la plus precieuſe? c'eſt comme ſaint Auguſtin appelle la pudeur. Comment pourront-elles reparer le ſcandale qu'elles donnent aux Anges, & aux hommes? Si elles aimoient Dieu comme cette Dame, elles imiteroient ſon exemple, & feroient penitence dans le lieu où elles ont commis & fait commettre tant de pechez. Que ſi elles ont perdu des ames, elles doivent faire tout leur poſſible pour en gagner

d'autres. C'eſt l'unique moyen de reparer leur faute, de dédommager la juſtice de Dieu, lezée infiniment par un tort ſi conſiderable qu'on luy a fait. Et c'eſt à quoy s'eſt employé le zele de Madame Helyot, comme nous allons voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Son Zele pour le ſalut des ames.

LE zele eſt une ſaillie & une impetuoſité d'amour, ou plûtoſt c'en eſt un débordement, qui arrive lorſque le cœur ne pouvant contenir ny arreſter le feu qui le devore, eſt contraint de le répandre au dehors. C'eſt pourquoy celuy qui a beaucoup d'amour, a beaucoup de zele; celuy qui a peu de zele, a peu d'amour, & celuy qui manque de l'un manque de l'autre, comme dit tres-bien S. Auguſtin: *qui non zelat, non amat.* Il eſt rare de trouver des femmes qui ayent beaucoup de zele pour le bien ſpirituel du prochain; je parle de celles qui vivent dans le monde, ſoit parce qu'elles ne ſont pas appellées à ce haut & divin Miniſtere de la Predication, qui exerce le zele des perſonnes Apoſtoliques; ſoit parce que leur cœur qui eſt tendre, n'eſt ordinairement touché que des miſeres du corps, & ne travaille qu'à ſon ſoulagement. Auſſi voyons-nous que toutes les aſſemblées des Dames de Charité, n'ont preſque pour fin que d'exercer les œuvres de miſericorde corporelles envers les pauvres, ſans beaucoup s'appliquer aux ſpirituelles.

I. *Le zele eſt un debordement d'amour.*

II. *Le zele de Madame Heliot.*

Madame Helyot estoit tres-sensible aux miseres corporelles du prochain, comme nous verrons lorsque nous parlerons de sa charité envers les pauvres : mais elle l'estoit incomparablement plus aux spirituelles. Comme elle avoit une foy vive, & qu'elle connoissoit la dignité d'une ame, la malice infinie du peché, & l'abysme incomprehensible des maux où il precipite les hommes; autant qu'il y a de difference entre les peines éternelles de l'Enfer, & les afflictions temporelles de cette vie, autant y en avoit-il en quelque maniere, entre la douleur qu'elle ressentoit de voir un homme pauvre & malade, & celle de le voir méchant, & ennemy de Dieu.

III. *Qualitez de son zele.*

On ne peut dire ou imaginer la grandeur, & la qualité du zele qui la brûloit. Il estoit vaste & étendu, embrassant generalement tout le monde. Il estoit pur & dés-intereſſé, n'y ayant rien dans ses bonnes œuvres, qui pust flatter la nature. Il estoit ardent & insatiable, comme le feu, qui ne dit jamais c'est assez. Il estoit fort, patient, genereux, & triomphoit de toutes les difficultez. Il estoit constant & inébranlable, l'ayant exercé jusqu'à la mort. C'est ce qu'on pourra voir dans ce Chapitre, & dans les suivans.

IV. *Elle s'attache principalement au salut des pauvres.*

J'ay dit que son zele n'avoit point de bornes; car il s'estendoit sur toutes sortes de gens de quelque condition qu'ils fussent : mais il s'attachoit principalement au salut des pauvres, sçachant qu'ils sont plus abandonnez des secours spirituels, que des corporels; que personne presque ne s'applique à les instruire, & qu'on se contente de leur entretenir la vie du corps, sans se mettre beaucoup en peine de celle de l'ame.

Elle a esté plusieurs années à l'Hôtel-Dieu, exercer envers les malades les offices les plus bas & les plus repugnans à la nature. Aprés avoir soulagé les corps, elle alloit de lit en lit instruire & consoler les ames. Elle s'adressoit tantost aux jeunes filles, tantôt aux femmes âgées, & ordinairement à celles qu'elle voyoit abandonnées, & pour qui la nature avoit moins d'attrait. Elle les interrogeoit de l'état de leur ame, & du temps qu'il y avoit qu'elles s'estoient confessées. Et comme elles avoient pour elle des ouvertures de cœur extraordinaires, elles luy découvroient entierement l'estat de leur ame. Ensuite elle les exhortoit à frequenter les Sacremens, à rompre les mauvais commerces, si elles en avoient, à supporter leurs maux avec patience, & à mener une meilleure vie. Elle finissoit son Instruction spirituelle par une aumône qu'elle leur faisoit, pour les mieux disposer à recevoir ses avis lors qu'elle retourneroit les voir.

Autant de pauvres qu'elle rencontroit dans les ruës qui lui demandoient l'aumône, elle s'arrêtoit à les interoger de leur creance & de leur devotion, & ne leur faisoit presque jamais aucune aumône corporelle qu'elle ne l'accompagnast d'une instruction spirituelle, disant qu'elle estoit bien aise de faire du bien à l'ame en soulageant le corps. Jamais elle n'abordoit une personne qu'avec un petit compliment de pieté : & sans s'informer que fort peu de la santé du corps, elle luy demandoit agreablement des nouvelles de son ame, & du progrez qu'elle faisoit dans la vertu.

V. *Charité ra-*

Comme nôtre salut dépend principalement de la frequentation des Sacremens, pouſſée qu'elle étoit

re envers les pauvres.

de l'Esprit de Dieu elle exhortoit tout le monde à manger à la table du Seigneur ; principalement les pauvres, les boiteux, les aveugles, les malades, & les estropiez, & les forçoit en quelque maniere d'entrer dans la salle du festin. Lors qu'elle connoissoit de pauvres ménages, où il y avoit des Paralytiques qui ne pouvoient pas aller à l'Eglise pour y faire leurs devotions, elle les alloit visiter au temps des bonnes Festes, & s'offroit à les y faire porter au jour qu'elles en auroient la commodité. Ce qu'elle executoit ponctuellement, leur donnant de l'argent, ou leur faisant tenir une voiture preste à la porte de leur maison.

VI. *Principalement envers les enfans.*

Elle avoit un desir extrême que les enfans fissent de bonne heure leur premiere Communion, de peur que Nostre-Seigneur entrant la premiere fois dans leur corps, ne trouvast son Temple déja soüillé & profané par un demon d'impureté : car il fait tous ses efforts, dit Saint Bernard, pour corrompre leur chair innocente, avant qu'elle soit alliée & incorporée à celle du Fils de Dieu. Il y avoit un petit garçon fort libertin, & qui n'avoit point encore communié. Madame Helyot fut prier son pere de consentir qu'il fist sa premiere Communion, disant qu'elle feroit sa caution, s'il ne profitoit pas de cette grace. Il y consentit, & depuis on remarqua un si grand changement dans cet enfant, que les parens & les voisins en furent surpris.

VII. *Assistances qu'elle rendoit aux pauvres.*

La sœur de Saint François Religieuse à la Ville-l'Evesque dont nous avons parlé, aprés avoir rapporté des actions heroïques de vertu qu'elle exerçoit envers les pauvres, ajoûte ce qui suit.

C'eſtoit, dit-elle, une grande joye aux pauvres « femmes malades, lors que Madame Helyot les « alloit voir, & elle n'eſtoit pas moins ſatifaite de « ſe trouver avec elles : On peut dire que c'eſtoit « tout ſon plaiſir & tout ſon divertiſſement. Elle les « inſtruiſoit, animoit & encourageoit à ſouffrir leurs « maux avec patience, & à les offrir à Noſtre Sei- « gneur. Elle leur diſoit quelquefois dans l'ardeur de « ſa devotion : *ou ſouffrir ou mourir.* Elle leur faiſoit « produire toutes ſortes d'actes de vertu, particu- « lierement d'acceptation de leurs maladies & d'a- « ctions de graces à Noſtre Seigneur qui leur fai- « ſoit part de ſa Croix. Elle leur enſeignoit des Pra- « tiques de devotion, les interrogeoit de leur Ca- « techiſme, le leur apprenoit, quand elles ne le « ſçavoient pas. Elle leur demandoit compte de ce « qu'elles avoient fait depuis ſa derniere viſite, aprés « quoy elle leur faiſoit de groſſes aumônes & leur « donnoit des chapelets, pour les porter à aimer, « honorer & ſervir la ſainte Vierge. Jamais je ne « l'ay veuë plus contente que lors qu'elle ſortoit de « ces lieux. Je l'ay accompagnée, pourſuit-elle, à la « Conciergerie lors qu'elle alloit viſiter les priſon- « niers ; Elle les exhortoit à la patience, & contri- « buoit quelquefois à leur délivrance par des au- « mônes conſiderables. «

Tant que j'ay eu l'honneur d'eſtre avec elle, je « ne l'ay jamais veu refuſer l'aumône à aucun pau- « vre : lors qu'elle rencontroit de petits ramoneurs « elle les interrogeoit de leur creance, & leur fai- « ſoit produire des actes d'amour de Dieu. Elle les « menoit quelquefois chez elle, & leur faiſoit quel- « que charité ſelon la neceſſité où elle les trouvoit « Souvent elle alloit dans des greniers viſiter les «

» pauvres malades, & affligez, & les consoloit dans
» leurs peines. Je le sçay par le rapport qu'ils m'en-
» ont fait : car ils me disoient qu'ils n'avoient pas
» de plus grande consolation que lors qu'elle les al-
» loit voir ; que ses paroles avoient tant de force
» & d'efficace sur leur esprit, qu'elle leur faisoit
» souhaiter encore plus de miseres & de peines
» qu'ils n'en avoient.

» Tout ce que j'en puis dire, ajoûte cette bonne
» Religieuse, n'est rien en comparaison de ce qui en
» est. On ne pourra jamais rendre toute la justice
» qu'on doit à ses admirables vertus, qu'elle a toû-
» jours cachées sous le voile de la modestie, de l'hu-
» milité & du silence, ce qui nous en a dérobé la
» plus grande partie. Je luy rends ce témoignage
» que je dois à la verité, qu'aprés Dieu, je luy suis
» obligée de ma vocation Religieuse. Ses exemples
» me tenoient lieu de beaux Sermons; & lors qu'el-
» le me parloit de Dieu, je me sentois toute em-
» brazée de ce feu divin, qui la consumoit. Jamais
» je n'ay eu des sentimens de Dieu si pressans que
» lors que j'estois avec elle, & le plus grand de tous
» mes plaisirs estoit d'estre en sa compagnie, parce
» qu'elle me donnoit des exemples de vertu, que je
» ne pouvois assez admirer. Voilà ce que cette bon-
ne Religieuse nous a fait connoistre de son zele.
Comme elle a esté plusieurs années toute seule
dans les greniers, il n'y a que Dieu qui sçache ce
qu'elle y a fait : mais elle n'a pû si bien se cacher
dans l'Hôtel-Dieu. Voicy en quoy elle exerçoit
son zele.

VIII. *Sa charité envers les*

Elle y alloit plusieurs fois la semaine, & y assi-
stoit les malades les plus délaissez. Il y avoit une
femme, dont le corps n'estoit plus qu'une boule,

parce que les extremitez en avoient esté mangées par les cochons. Elle estoit outre cela idiote, innocente, & paralytique de la langue : de sorte qu'elle ne donnoit aucune marque de reconnoissance pour tous les bons offices qu'on luy rendoit. Elle ne souffroit pas mesme que les Religieuses l'approchassent; il faloit pour cela se servir d'adresses que toutes n'avoient pas. Cette Dame charitable ayant eu connoissance de l'estat de son corps & de son esprit, jugea que c'estoit là un sujet propre pour exercer sa charité & sa patience. Elle commença donc par luy témoigner de l'amitié, & de la compassion : ensuite elle faisoit son lit, luy donnoit ses boüillons, & luy portoit les morceaux à la bouche. *malades de l'Hostel-Dieu.*

Cette pauvre femme montroit, qu'elle estoit contente, lors qu'elle se tenoit en repos, & si elle ne l'estoit pas, elle se debatoit dans son lit, & donnoit des marques d'impatience: mais quand cette sainte Dame arrivoit elle se tenoit en paix. Il n'y avoit qu'elle qui entendist son jargon, qui estoit une voix enfantine & mal articulée. Il est impossible de raconter toutes les vertus qu'elle a pratiquées auprés de cette malade. Aprés l'avoir assistée corporellement, elle s'appliquoit à l'instruire du mieux qu'elle pouvoit ; elle luy enseignoit sa creance, & luy faisoit de saintes lectures, comme si elle eust esté une personne fort raisonnable.

Comme elle avoit des manieres humbles & honnestes qui gagnoient les cœurs, lors qu'il y avoit quelque malade difficile qu'on ne pouvoit reduire, on la prioit de le voir ; & lors qu'elle luy avoit parlé, on en faisoit tout ce qu'on vouloit. Il y en

avoit un fâcheux au poſſible dans un quartier de Paris fort éloigné, qui gardoit le lit il y avoit long-temps. Cet homme eſtoit extrêmement prompt & violent de ſon naturel, & ſon mal contribuoit encore à ſa mauvaiſe humeur : mais ce qui eſtoit de plus déplorable, c'eſt qu'il n'avoit aucun ſoin de ſon ſalut, & n'en vouloit pas entendre parler. Madame Helyot l'entreprit, & ſe fit un devoir de l'aſſiſter juſqu'à la mort. Elle le fit & corporellement & ſpirituellement. Corporellement, luy portant elle-meſme, ou prenant ſoin de luy faire donner ce qui luy eſtoit neceſſaire: ſpirituellement, l'exhortant à la patience avec ſa douceur & ſa modeſtie ordinaire. Depuis qu'elle luy eut parlé, il devint ſi modeſte, & fut ſi vivement touché de Dieu, que tout le monde en eſtoit dans l'étõnement. Il mourut quelque temps aprés dans des ſentimens d'une devotion extraordinaire ; juſques là que ſon Confeſſeur aſſeura qu'il étoit mort en predeſtiné: ayant invoqué juſqu'à la fin, la ſainte Vierge, les Anges, & les Saints, ſous la protection deſquels cette Dame charitable l'avoit mis avec des marques d'une pieté, & d'une confiance tout à fait Chreſtienne.

Une jeune fille qui l'accompagnoit, dit s'eſtre trouvée avec elle à l'Hoſtel-Dieu dans la ſalle des femmes, lorſque les Religieuſes leur portoient à diſner. J'en vis, dit-elle, d'imbecilles d'eſprit, & » d'autres malicieuſes qui rebutoient ces ſaintes Fil- » les, & qui leur diſoient meſme des injures; or c'é- » toit à celles-là que Madame Helyot s'attachoit » pour leur rendre ſervice, & j'eſtois ſurpriſe de ſon » adreſſe à les gagner. Les autres malades luy di- » ſoient quelquefois: Madame, celle-là eſt ſourde,

elle ne vous entendra pas si vous ne parlez plus « haut : cela ne la dégoûtoit point, & quelque « incommodité qu'elle en receuſt, elle continuoit à « les inſtruire. Les naturels les plus difficiles, & les « moins traitables ſe laiſſoient gagner à ſa dou- « ceur. «

Outre le plaiſir qu'elle ſe faiſoit de conſoler les malades, elle en avoit un autre tres-grand d'aſſiſter les perſonnes mourantes. Quelques affaires qu'elle euſt, elle quittoit tout pour les aller trouver. Une Dame eſtant chez elle, & s'entretenant enſemble de devotion, Madame Helyot luy dit: Souffrez que je vous quitte : car j'ay une bonne « malade qui a beſoin de ſecours, & qui m'attend. « Si vous n'aimez mieux venir avec moy ; vous la « conſoleriez beaucoup. Je vais paſſer une partie de « la ſoirée avec elle : car elle s'attend à mourir, & « je crois que ſon ame eſt bien contente. C'eſt ce « qui me réjoüit extrêmement. «

IX. *Elle inſtruit les petites filles.*

Quoy qu'elle euſt un ſi grand zele pour les pauvres malades, elle ne negligeoit pas les ſains ; lors que l'occaſion ſe preſentoit de les aſſiſter, elle n'épargnoit rien pour les attirer à Dieu. Comme elle eſtoit connuë dans le quartier, dés lors qu'elle ſortoit de ſon logis, & qu'elle paroiſſoit dans la ruë, c'eſtoit un plaiſir de voir accourir les petites filles, l'environner & la ſuivre pour en recevoir des inſtructions. Quand il y en avoit pluſieurs, elle ſe mettoit dans quelque allée pour leur faire une petite exhortation ; en ſuite elle leur donnoit des images, des chapelets, des crucifix, & aux plus grandes des petits Livres de pieté. Il ſemble qu'elle diſoit comme le Fils de Dieu: *Laiſſez venir à moy les petits enfans : car le*

Royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

X.
Elle prend soin d'une Manufacture.

Une Manufacture s'étant établie depuis peu dans Paris, où quantité de jeunes filles apprenoient à faire des ouvrages de fil, elle s'informa de quelle maniere on y vivoit, & si avec le travail manuel, on n'y faisoit point quelques exercices de pieté : & luy ayant esté rapporté qu'on y apprenoit à gagner sa vie, & rien davantage, elle y fut aussi-tost, s'insinua dans l'esprit de la Maistresse, & l'ayant gagnée, elle fit acheter des images de devotion dont elle tapissa la salle où les filles travailloient ; elle y établit la Priere, & en fit une Ecole de pieté, où elle alloit de temps en temps les animer à la vertu, leur portant des livres, & des chapelets : mais parce que la Manufacture estoit dans un Fauxbourg fort éloigné, & qu'elle ne pouvoit pas y aller si souvent qu'elle eust bien desiré, elle y envoyoit en sa place une vertueuse fille de sa connoissance qui leur faisoit des instructions. Cette fille dit qu'elle y a porté de sa part quinze ou seize Livres de pieté, pour y faire des leçons, & un de Cantiques spirituels composé par un Pere Jesuite, pour abolir les chansons profanes. Un des grands biens qu'elle a procuré à cette maison, c'est que les garçons n'y entrent plus.

XI.
Elle s'arreste à instruire une servante dans les ruës.

Une Dame nous a dit qu'allant un jour par les ruës derriere Madame Helyot, & desirant la voir au visage, parce qu'elle ne la connoissoit pas, elle en eut une occasion favorable qui la réjoüit, & l'édifia extrêmement. Je vis, dit-elle, qu'elle s'arresta pour parler à une servante, qui balayoit devant sa porte, & m'estant approchée

j'entendis qu'elle luy disoit : *Puis-je vous demander, si vous pensez à Nostre Seigneur, quand vous faites cette action ? Elle est basse en apparence : mais si vous la faites pour son amour, elle est d'un merite infini. Je me persuade que vous luy offrez ls matin toutes vos actions, & que vous regardez vostre maistre & vostre maistresse comme* Jesus & Marie, *que vous servez. Je vous en prie, faites-le, & vous vous en trouverez bien.* Cette Dame ajoûte, qu'en la quittant, elle luy fit une profonde reverence, & quoy qu'elle eût plus d'attention à l'action, & aux paroles de Madame Helyot, qu'aux réponses de cette pauvre fille, elle luy parut neanmoins touchée & penetrée de son discours. C'est ainsi que son zele profitoit de toutes les rencontres, & qu'elle faisoit trouver aux servantes dans la bouë des ruës la dragme precieuse que cette bonne femme de l'Evangile cherchoit dans sa maison.

XII. *Elle lit des Livres de devotion aux malades.*

La mesme dit l'avoir veuë plusieurs fois à l'Hôtel-Dieu dans la salle des femmes malades, & qu'estant à leur lit elle tiroit le rideau sur elle pour se dérober à la veuë des passans. Qu'un jour neanmoins les rideaux du lit où elle estoit, estant entr'ouverts, elle vit qu'elle faisoit une lecture de devotion à une pauvre malade.

XIII. *Charitez qu'elle rendoit aux personnes riches.*

Ce zele qu'elle avoit pour les pauvres ne negligeoit pas les riches : elle faisoit tout son possible dans les rencontres pour les détacher du monde. Un homme d'honneur & de probité qui a demeuré dans son propre logis, vient de m'écrire une grande Lettre sur ce sujet. Voicy ce qu'il dit de son zele. L'honneur que nous eusmes ma femme & moy de demeurer dans son logis, devoit

» nous tenir lieu d'une grace particuliere que Dieu
» nous faisoit pour nour attirer a luy, si elle n'eust
» pas trouvé une terre aussi ingrate que la nôtre ;
» & nous devons avoüer à nôtre confusion, que si
» nous n'en avons pas joüy tout le temps que nous
» esperions, c'est que nous n'en estions pas digne :
» car il est vray que l'homme ne connoist jamais
» assez ce qu'il possede, que lors qu'il ne le possede
» plus : mais il n'a pas tenu à elle que ny nous ny
» les nôtres, & je pourrois dire tout le monde, ne
» fussent convertis à Dieu.

» Son zele ne s'occupoit qu'à chercher les ames
» & à les ramener à leur Createur, & cela sans di-
» stinction de personne. Elle ne revenoit jamais
» de ses occupations qui n'estoient que saintes,
» qu'elle ne s'arrestast à instruire nos domestiques
» de leurs devoirs, y ajoûtant quelques livres de
» devotion, & ne manquant jamais de leur distri-
» buer tous les mois des sentences de quelques
» Saints à pratiquer, à nos enfans des images &
» des crucifix ; & à tous des chapelets.

» La douceur estoit tellement peinte sur son visa-
» ge, qu'il n'y avoit qu'à la regarder pour calmer
» ses passions. Sa modestie estoit si grande, qu'elle
» attiroit d'un chacun des respects, & de l'admira-
» tion : mais la chatité qu'elle avoit pour son pro-
» chain n'avoit rien de comparable. Un jour pour
» consoler ma femme sur la perte de sa veuë, elle
» luy disoit, qu'elle envioit son bon-heur, puis
» qu'estant privée de la veuë des creatures elle pou-
» voit ne plus voir que Dieu seul, qui est l'unique
» objet dans qui toutes choses se rencontrent,
» qu'ainsi elle seroit ravie d'estre en sa place. Elle
» s'offroit de la conduire aux Hôpitaux, au defaut

de

de ſa femme de chambre, & ne manquoit point « de la faire avertir de toutes les devotions de « chaque jour, afin que ſi ſa ſanté luy permettoit « d'y aller, elle la puſt accompagner, & luy ſer- « vir de guide. «

Ce diſcours me fait ſouvenir d'une autre Dame de qualité, qui n'ayant point ſon équipage, & ne pouvant ſans quelque meſſeance marcher à pied par les ruës pour aller faire ſes dévotions, Madame Helyot qui n'aimoit pas à paroiſtre au dehors avec des perſonnes de conſideration, pour engager celle-cy à frequenter les Sacremens, & à entendre la parole de Dieu, s'offrit de l'accompagner comme une perſonne de ſa ſuite, & le fit l'eſpace de pluſieurs années, allant avec elle dans tous les lieux de devotion, attendant pluſieurs heures à l'Egliſe, qu'elle eût ſatisfait à ſa pieté, & retournant au logis avec elle.

Quelque ardent que fuſt ſon zele, il eſtoit ſage & diſcret. Elle ne precipitoit rien, & attendoit que le fruit fuſt meur pour le cueillir ſans vouloir l'arracher par violence. Elle viſitoit ſouvent une Dame du monde qu'elle vouloit gagner à Dieu, & porter à la devotion; mais comme elle avoit le cœur attaché à la bagatelle, ſes inſtructions n'avoient pas grand effet. Elle avoit ſur tout une paſſion extreme pour ſes mouches, dont elle ne pouvoit ſe défaire, & en conſervoit toûjours une ſur ſon viſage. La bonne amie de Madame Helyot luy ayant repreſenté qu'elle perdoit ſa peine, la preſſant de dire à cette Dame qu'elle devoit oſter cette mouche: elle luy répondit ſagement: *Ne l'arrachons*

point, mais laissons-la tomber d'elle mesme.

XIV. *Sa charité envers une femme incommodée.*

C'est ainsi qu'elle ménageoit les riches : mais pour les pauvres elle n'y apportoit point tant de façons : elle les trouvoit disposez à faire tout ce qu'elle vouloit, parce qu'elle leur gagnoit le cœur par sa douceur, par son humilité, & par les services charitables qu'elle leur rendoit. Une femme incommodée depuis long-temps dit, que Madame Helyot l'ayant rencontrée une fois lors qu'elle alloit à saint Mederic, & une autre fois revenant de saint Denys de la Chartre, & voyant qu'elle avoit de la peine à marcher, elle eut la charité de la conduire par dessous le bras, & de la ramener jusqu'à sa boutique, & qu'étant obligée de faire des pauses, tantost sur une pierre, tantost sur un banc quand elle en pouvoit rencontrer, elle avoit la patience de l'attendre, l'entretenant de choses saintes qui luy donnoient beaucoup de devotion. Elle pratiquoit exactement le conseil que donne un Saint aux Religieux, *de parler toûjours ou à Dieu, ou de Dieu.*

Cette mesme femme assure qu'elle doit sa conversion ; & celle de ses trois filles aux bonnes instructions de cette sainte Dame ; qu'avant que de la connoistre, elle & ses enfans s'approchoient rarement des Sacremens ; & qu'elle avoit des peines domestiques en grand nombre : mais que depuis qu'elle a eu la charité de les porter à Dieu, tout est en paix dans son ménage, qu'elles vivent tres-contentes, & que Dieu a donné une telle benediction à son petit trafic, qu'elle ne sçait quelquefois par quel canal l'argent vient dans sa maison.

XV. *Son zele.*

On craint autant qu'on aime. Comme elle

avoit un tres-grand amour pour Dieu, elle ne craignoit rien tant que de le voir offensé. C'est ce qui l'obligea une fois de se jetter entre deux femmes qni se battoient. Cette charité luy attira mille injures, mais elle en triomphoit de joye, voyant qu'elle les avoit separées, & qu'elle avoit rencontré une occasion de souffrir quelque chose pour Dieu.

pour empêcher que Dieu ne fût offensé.

XVI. *Son industrie pour appaiser les querelles.*

Elle fit le mesme sortant de l'*Ave Maria*, voyant une Demoiselle qui en querelloit une autre, sur ce qu'elle ne luy payoit pas ce qu'elle luy devoit, & sa colere estant si grande qn'elle en estoit hors d'elle-mesme, Madame Helyot, qui sentoit déchirer ses entrailles, lors qu'elle voyoit blesser la charité, s'avança pour luy dire un mot, & l'ayant insensiblement attirée dans la chambre des Sœurs Tourieres, elle luy parla avec tant de force, & luy apporta tant de raisons pour supporter l'injustice qu'on luy faisoit, qu'elle s'en retourna fort tranquille & édifiée de son entretien. Les Tourieres qui estoient presentes, disent que cette Demoiselle revint le lendemain les trouver pour sçavoir le nom & la demeure de cette Dame, ne pouvant assez estimer sa vertu, & declarant à ces bonnes Sœurs qu'il n'y avoit qu'une douceur pareille à la sienne, qni pust luy remettre l'esprit dans l'émotion où elle estoit.

Elle fit bien davantage dans une autre rencontre; car voyant un homme qui disputoit avec une de ses voisines, pour de la marchandise qu'il soûtenoit luy avoir payée; l'autre au contraire pretendant qu'elle luy estoit deuë, & les choses allant aux injures & aux outrages, nostre bonne

Dame parut, qui tâcha de les appaiſer : mais voyant qu'elle n'y gagnoit rien, elle tira l'argent de ſa bourſe, & paya la marchandiſe, ce qui les mit d'accord. Si les perſonnes riches en uſoient de la ſorte, on termineroit bien-toſt les procez, & on appaiſeroit bien des querelles.

Elle uſa de la meſme charité envers une Lingère qui pleuroit inconſolablement dans les ruës de ce que le linge qu'elle portoit eſtoit tombé dans la bouë. Madame Helyot paſſant par là vint pour la conſoler, & voyant que les paroles ne ſervoient de rien, elle luy paya ſa marchandiſe, & la renvoya bien contente. Ceux qui avoient coûtume de l'accompagner, diſent qu'elle ne manquoit jamais, lors qu'elle voyoit des gens ſe quereller dans les ruës, d'y courir auſſi-toſt, & de fendre la preſſe au hazard fort ſouvent d'y recevoir des injures & des coups.

V I.
Tous ceux qui l'approchent en deviennent meilleurs.

On rapporte de ſainte Catherine de Sienne que perſonne ne s'approchoit d'elle qui ne s'en retournaſt meilleur. Celle dont j'écris la vie, avoit receu la meſme grace de Dieu : on ne pouvoit luy parler ſans concevoir un grand deſir de ſervir Dieu, & de changer de vie. Une jeune Demoiſelle ayant une grande paſſion de la voir, ſes parens l'en empeſcherent, craignant qu'elle ne devint trop devote : car elle eſtoit tres-bien faite, & ils la deſtinoient au mariage : mais une perſonne à leur inſçû luy ayant procuré un entretien avec elle, la Demoiſelle s'en retourna ſi touchée, qu'elle entra peu de temps aprés dans un Monaſtere où elle a fait Profeſſion. Pluſieurs autres Demoiſelles ſe ſont fait Re-

ligieuſes, animées par ſes diſcours.

XVIII. *Son zele pour le ſalut des infideles & des heretiques.*

Ce zele qui la brûloit, ne ſe bornoit point à la converſion des Catholiques, mais s'eſtendoit ſur les Infideles & les Heretiques. Elle a fondé des Miſſions pour la Converſion des Infideles du Levant, dont je parleray en un autre lieu. Pour les Heretiques, autant qu'elle en pouvoit aborder, elle les engageoit à avoir quelque conference avec ſon Confeſſeur: mais elle leur gagnoit le cœur avant qu'il emportaſt leur eſprit.

Une jeune Huguenote ne vouloit point ſe convertir, & reſiſtoit à tout ce qu'on luy diſoit avec beaucoup d'obſtination, qui eſt le caractere de l'Hereſie: Madame Helyot luy parla des nouvelles Catholiques, & l'exhorta d'y entrer pour ſe faire inſtruire: Elle luy acheta même pour cela tout le petit meuble qui luy eſtoit neceſſaire: mais elle n'y voulut point entendre. C'eſtoit ſa coûtume de faire dire quelques Meſſes, ou de communier pour les perſonnes qu'elle vouloit gagner à Dieu: elle fit donc une Communion pour elle, & on fut ſurpris qu'elle y alla peu de jours aprés de ſon propre mouvement. Elle y a fait ſon abjuration, & eſt à preſent tres-bonne Catholique.

Il n'y avoit point de perſonne, quelque endurcie qu'elle fuſt dans le vice & dans l'erreur, qui puſt reſiſter aux charmes de ſa douceur admirable, pourvû qu'elle puſt avoir quelque conference avec elle. Une jeune fille de ſon quartier qui l'avoit ſervie autrefois, travailloit dans le voiſinage pour de jeunes Demoiſelles qui eſtoient heretiques. La Servante de Dieu le

sçachant l'avertit plusieurs fois qu'elle couroit risque de se perdre, & qu'elle estoit obligée de fuïr ces sortes de compagnies : mais celle-cy luy representant sa neceſſité, & les engagemens qu'elle avoit, & qu'elle ne pouvoit rompre avec elles, elle luy donna les moyens non seulement de se conserver, mais encore de les gagner elles-mesmes. Comme c'estoit le temps de Noël, elle leur fit dire par cette fille que si elles vouloient assister à la Messe de minuit chez les Jesuites, elles auroient la satisfaction d'y voir les ceremonies de l'Eglise dans une de ses Festes les plus solemnelles, n'y ayant rien dans leur Religion, qui approchât de ces actions de pieté. Elle leur fit encore donner de petits Livres de devotion, sur tout des pratiques pour honorer la Ste Vierge, se persuadant que si elles pouvoient concevoir quelque tendresse pour elle, Dieu leur feroit la grace de se convertir. Elle furent donc aux Jesuites à la Messe de minuit pour contenter leur curiosité, & ayant veu depuis cette sainte Dame dans les ruës, elles furent si ravies de sa douceur & de sa modestie, que peu de temps aprés, de trois filles qu'elles estoient, il y en eut deux qui firent leur abjuration. Leur frere est mort aussi depuis peu, & quoyque son pere ait empesché qu'on ne luy donnast un Confesseur, il a neanmoins protesté dans sa derniere maladie, qu'il mouroit dans la Religion Catholique & Romaine. La troisiéme sœur est fort ébranlée, & ce qui est estonnant, le pere, quoy qu'obstiné dans sa Religion, luy permet de suivre l'exemple de ses sœurs. Je laisse quantité d'autres belles actions de charité qu'elle a exercées envers

les Heretiques, de quelque nation qu'ils fussent, pour ne pas trop charger cet ouvrage.

Or si elle avoit tant de soin de ramener à l'Eglise ceux qui en estoient égarez, elle n'en avoit pas moins d'y conserver ceux qui estoient en danger d'en sortir. Une fille estant recherchée par un Huguenot qui avoit du bien, & dont le party luy estoit fort avantageux, elle estoit sur le point de l'épouser. Madame Helyot trouva moyen de luy parler, & luy toucha si puissamment le cœur, qu'elle ne voulut plus le voir. Ensuite elle luy fit faire une retraite aux filles de la Croix, & la défraya pendant quinze jours qu'elle y fut. Cette fille a eu toûjours du depuis beaucoup de pieté, & s'estant mariée à un Catholique, Dieu luy a donné beaucoup de prosperité & de benediction.

XIX. *Témoignage d'une personne de pieté.*

Avant que de finir ce Chapitre, il est bon que je rapporte ce que m'écrit une Demoiselle qui a toûjours esté dans la pratique de la vertu, & qui en est maintenant un grand exemple, pour le zele qu'elle a du salut des miserables. Il « y avoit long-temps, dit-elle que j'estois pres- « sée interieurement de mener une vie plus par- « faite que celle que je menois. Madame Helyot « estant aux Jesuites, fut inspirée de Dieu, de m'of- « frir sa maison pour y apprendre à le servir. El- « le me vint trouver jusqu'à cinq fois pour cela, « & me faisoit cette offre de la meilleure grace du « monde. Comme je luy faisois plusieurs difficul- « tez, elle les leva toutes par un excez de bonté & « de charité, & me donna son appartement, me « traitant en toutes choses comme si j'eusse esté « sa propre sœur. «

» Elle avoit une telle attention à tous mes be-
» ſoins, que je n'oſois luy marquer avoir envie de
» quelque choſe qu'elle ne me la fit donner auſſi-
» toſt : & elle en uſoit de la meſme maniere envers
» tout le monde. Je luy ay veu couper des ſervier-
» tes, qui eſtoient, diſoit-elle, trop longues pour
» en faire des manches à de pauvres femmes. Je
» luy ay veu accommoder deux juppes, & les por-
» ter à ſa ſervante en luy diſant; choiſiſſez la meil-
» leure, & ne vous trompez pas. Quelquefois elle
» donnoit ſa coëffe, ſon mouchoir, ſon manchon,
» lors qu'elle en portoit, & ſes hardes à de pau-
» vres gens qu'elle rencontroit. Elle envoyoit à
» quelques-uns du bois, & leurs autres neceſſitez,
» & tout cela pour gagner les ames à Dieu : car el-
» le avoit pour luy un amour admirable.

Il n'y a que Dieu qui ſçache la multitude des perſonnes qu'elles a converties & ſanctifiées par ſes diſcours & par ſes exemples. Il y a des Communautez aux environs de Paris, qui ſont gouvernées par des Filles de merite, qui ſe croyent redevables de leur ſalut au zele de cette vertueuſe Dame. Une Demoiſelle rapporte qu'elle a gagné à Dieu par ſon moyen plus de cinquante perſonnes. Mais qui peut tenir compte des pauvres qu'elle a inſtruits, retirez du vice, & engagez dans la pratique de la vertu ? Nous en verrons quantité d'exemples dans la ſuite.

Cecy ſuffit pour nous faire connoiſtre la force, la pureté, & l'eſtenduë de ſon amour, & pour donner de la confuſion à la plûpart des Dames du monde, qui ne travaillent quà perdre les ames que JESUS-CHRIST a rachetées de ſon ſang, & qui tendent par tout des filets à l'in-

nocence, au lieu que celle-cy s'employoit de toutes ſes forces à les gagner à Dieu, & à les retirer de la dommination de Satan. Voyons maintenant de quelles induſtries elle ſe ſervoit pour reüſſir dans un ſi noble deſſein.

CHAPITRE. III.

De quels moyens elle ſe ſervoit pour gagner les ames à Dieu.

I. *Ses induſtries pour gagner les ames.*

L'Amour eſt ingenieux : il prend toutes ſortes de formes, & apprend toutes ſortes de meſtiers pour gagner un cœur. S. Paul ſe faiſoit tout à tous pour gagner tout le monde à Jesus-Christ. Madame Helyot qui avoit le même deſſein, mettoit tout en uſage pour y reüſſir. Voicy quelques-unes des induſtries dont elle ſe ſervoit.

II. *Elle commence par la Priere.*

La premiere & la principale eſtoit la Priere. Elle n'entreprenoit rien ſans l'avoir bien recommandé à Dieu. C'eſtoit en levant les mains au Ciel comme Moyſe, qu'elle triomphoit de tous ſes ennemis, & ſans ces armes ſpirituelles elle n'entroit jamais au combat. C'eſt pour quoy lors qu'on luy recommandoit quelque choſe, elle diſoit toûjours, *Nous prierons Dieu pour cela.*

Une Dame fort engagée dans le monde, luy avoit reſiſté fort long-temps, & n'en pouvant venir à bout, elle recita pour elle la Priere des trente jours, qui ne manquoit gueres d'avoir ſon effet, lorſqu'elle la preſentoit à Dieu pour

quelque necessité que ce pust estre. Quelque temps aprés une perſonne qui en avoit la connoissance, luy demandant si la chose avoir reüssi. *Elle est à nous*, dit-elle, *Dieu y a mis la main.*

Comme elle estoit fort humble, & qu'elle ne se croyoit pas digne d'obtenir des graces extraordinaires de Dieu, lors qu'elle se proposoit de convertir une ame, elle faisoit dire quantité de Messes, persuadée qu'elle estoit, & par la foy, & par la raison, & par sa propre experience, que Dieu ne peut rien refuser à son Fils, qui s'immole sur nos Autels pour sa gloire, & pour nôtre salut, & que c'est cette victime adorable qui nous obtient toutes les graces que nous recevons, principalement celle de penitence. C'estoit là sa grande devotion, & bien qu'elle n'ignorast pas que ce sacrifice ne manque jamais d'avoir son principal effet independemment des bonnes ou des mauvaises qualitez du Ministre qui le presente, elle sçavoit aussi qu'un bon Prestre contribuë beaucoup par ses Prieres à impetrer de Dieu ce qu'on luy demande: c'est pour cela qu'elle s'adressoit ordinairement à ceux qu'elle croyoit estre gens de bien.

III. *Elle employe les prieres des autres*

Elle employoit encore pour convertir une ame les prieres de quelques personnes Religieuses, sçachant ce qu'a promis le Fils de Dieu, que lors que deux ou trois s'uniront ensemble, pour quoy que ce soit, il ne manquera point de les exaucer. Elle en a ressenty les effets une infinité de fois, mais principalement dans une occasion que je vas dire.

Une mere affligée l'ayant rencontrée par les ruës, se vint plaindre à elle de son fils qui luy

donnoit bien de la peine, disant que c'estoit un débauché, un jureur, & un yvrogne, qui étoit tout le jour au cabaret. Prions Dieu, luy dit-elle, & nous le gagnerons. Aprés quoy ayant découvert de loin un bon Religieux de sa connoissance (c'est un Frere d'un Ordre fort reformé.) Voilà, dit-elle, un serviteur de Dieu, dont les Prieres sont efficaces; addressons nous à luy, & je ne doute point que nous n'en venions à bout par son moyen. Disant cela elle le fait appeller par cette femme, qui luy ayant déclaré le sujet de son affliction le conjura de joindre ses prieres à celles de nôtre vertueuse Dame qui l'avoit adressée à luy. Il promit de le faire, & pritent ensemble le terme de quinze jours pour demander à Dieu sa conversion. Le temps estant expiré, le jeune homme parut extrémement changé au grand étonnement de tout le monde. Madame Helyot attribuoit cela aux pieres du bon Religieux, & le Religieux l'attribuoit aux prieres de Madame Helyot

IV. *Elle invite ceux qu'elle veut gagner à entendre la parole de Dieu.*

Un autre moyen dont elle se servoit pour reüssir dans son dessein, estoit de les inviter à entendre la parole de Dieu; car c'est là cette épée dont parle saint Paul, qui porte le coup de mort à l'homme criminel; c'est cette semence Evangelique qui produit tous les enfans de Dieu. Or elle s'estoit persuadée qu'elle avoit une grace, une force & une benediction toute particuliere, lors qu'on l'annonçoit sans affectation, & qu'on l'entendoit avec quelque incommodité de la nature; c'est pour cela qu'elle invitoit les riches & les pauvres dés la premiere entreveuë

qu'elle avoit avec eux, de venir entendre l'instruction qu'on fait aux pauvres à l'Hôtel Dieu & de recüeillir quelques miettes qui tombent de leur table. Aprés l'instruction du Prestre elle faisoit la sienne, je veux dire qu'on s'assembloit autour d'elle, & c'estoit alors qu'elle parloit du bon-heur qu'il y a de servir Dieu, & de l'obligation que nous avons de travailler à nôtre salut. Il n'y avoit point de cœur qu'elle ne touchât par ses discours & par ses exemples : car ensuite de cela on la voyoit aller de lit en lit instruire & consoler les pauvres, & y menoit toutes les Dames qu'elle pouvoit.

La Mere de Sainte Barbe Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris, dit que cette Dame charitable peu de temps avant son decez, luy demanda si elle vouloit bien aller de lit en lit, aprés l'instruction qu'on y fait tous les Vendredis aux pauvres, communiquer aux femmes malades qui n'avoient pû s'y trouver, ce qu'on y avoit enseigné & qu'elles y allerent ensemble. Aprés ce premier essay, la servante de Dieu luy dit qu'elle inviteroit les Dames de sa connoissance qui y assistent à faire la mesme chose à l'avenir, & qu'elle avoit dessein d'establir une petite societé de Dames charitables, qui s'appliqueroient à nourrir spirituellement l'ame des pauvres du pain de la parole de Dieu, comme il y en a qui s'emploient à nourrir leurs corps de viandes materielles : mais la mort l'a empeschée d'executer son dessein.

V. *Elle touche elle-mesme les cœurs.*

Ceux qui ont eu le bon-heur de la frequenter, confessent qu'elle parloit de la maniere du monde la plus touchante. Toutes ses paroles

étoient des traits embrazez du feu de l'amour de Dieu, qui penetroient les ames les plus dures. Elle ne s'arreſtoit point à couper les branches, mais elle alloit droit à la racine du mal qui eſt le cœur. C'eſt ce qu'elle répondit à quelques perſonnes qui la prioient de dire un mot à une jeune Demoiſelle de ſon quartier qui eſtoit extrémement vaine, friſée & ajuſtée. *Allons au cœur*, leur dit-elle, *& laiſſons-là tous ces dehors. Pour moy c'eſt à l'ame que j'en veux. Quand nous aurons gagné le cœur, nous emporterons aiſément le reſte.*

Il faut que je découvre icy un de ſes defauts dont ſon Confeſſeur l'a ſouvent repriſe. C'eſt que parlant aux perſonnes qui s'adreſſoient à elle, riches ou pauvres, vertueuſes ou vicieuſes, elle leur propoſoit auſſi tôt des motifs de la plus haute perfection, & la pratique des vertus les plus heroïques. Comme elle prenoit ce chemin là, elle croyoit auſſi que tout le monde le devoit tenir : & parce qu'elle faiſoit toutes choſes dans la derniere perfection, & par des intentions les plus pures, elle ne parloit que de pur amour, & de détachement de ſoy-meſme. Elle ne pouvoit comprendre qu'on fut inſenſible à ce qu'elle ſentoit, & qu'on ne goûtaſt pas ce qu'elle goûtoit. Et c'eſt pour cela qu'elle exhortoit indifferemment tout le monde à ſervir Dieu par les motifs les plus nobles & les plus relevez de nôtre Religion.

Son Confeſſeur qui admiroit ſa prudence en toute autre choſe, la blâmoit d'indiſcretion en celle-cy, luy repreſentant que les ames n'alloient pas toutes à Dieu par le meſme chemin ;

qu'il faloit gagner chacun par son attrait, & par des raisons conformes à son estat ; qu'ordinairement parlant les personnes du grand monde, ou qui estoient engagez dans le vice n'étoienr attirez à Dieu que par la crainte ou par le plaisir ; que la veuë de cette haute perfection qu'elle leur proposoit, les dégoûtoit de la vertu, & les faisoit desesperer d'y pouvoir arriver ; qu'elle ne devoit d'abord les entretenir que des miseres du monde, que du plaisir qu'on sent a servir Dieu, que de la paix & du repos d'une bonne conscience, que du compte qu'il faudra rendre à Nôstre Seigneur, que de l'abus des graces, & du danger qu'il y a d'estre surpris de la mort, & qu'elle les devoit exhorter ensuite à faire une bonne Confession.

Elle écoutoit ce que luy disoit son Confesseur, & la reprimende qu'il luy faisoit avec une modestie angelique, sans s'excuser, & sans répondre un seul mot, sinon qu'elle luy étoit bien obligée de la correction qu'il luy faisoit, & des bons avis qu'il luy donnoit, & s'en alloit fort resoluë de suivre ses ordres : mais parce qu'on ne parle volontiers que de ce qu'on aime, & que ce qui vient du cœur a tout un autre effet sur les cœurs que ce qui procede de l'esprit, elle retomboit souvent dans cette mesme faute, quelque soin qu'elle prit de s'en corriger, ayant comme j'ay dit, de la peine à comprendre qu'on pust se prescrire des bornes dans le service qu'on doit rendre à Dieu, & qu'on pust estre touché d'autres motifs que de celuy de luy plaire & de l'aimer.

Or quoy que ce qu'elle disoit passast bien la

portée des personnes à qui elle parloit : cependant l'ardeur avec laquelle elle le prononçoit, l'onction qui estoit dans ses paroles, sur tout son exemple, & son exterieur si composé, faisoit une tres grande impression sur les cœurs, & persuadoit plus fortement que tous les Livres qu'on pouvoit lire, & que tous les Predicateurs qu'on eut pû entendre. Elle n'avoit pas cependant cette opinion d'elle-même : au contraire elle exhortoit tout le monde à entendre les Sermons, & à lire les bon Livres. Et c'est icy un troisiéme moyen dont elle se servoit pour gagner les ames.

VII. *Elle preste, & donne des Livres de devotion.*

Elle avoit chez elle une petite Bibliotheque où il y avoit plusieurs Livres de devotion, & plusieurs exemplaires de chacun. Elle en prestoit aux uns ; elle en donnoit aux autres ; elle en laissoit mesme quelquefois à dessein dans les Eglises, auprés de quelques personnes du grand monde, pour leur donner occasion de les lire. Rien ne luy coûtoit pourveu qu'elle gagnast une ame à Dieu.

Les Vies des Saints avoient pour elle des charmes qui luy enlevoient le cœur. Il y en a qui les lisent par curiosité ; les autres par divertissement ; les autres pour en profiter. Cette Dame s'en faisoit une regle de vie qu'elle devoit suivre & imiter. Ayant lû que sainte Therese avoit resolu de ne laisser passer aucun jour sans faire quelque œuvre de charité, & que lors qu'elle y avoit manqué, si elle entendoit la nuit quelque Religieuse passer sans chandelle, elle sortoit de sa Cellule pour luy donner de la lu-

miere, elle se resolut de l'imiter, & de ne passer aucune journée qu'elle n'eut obligé le prochain. C'est pour cela qu'elle portoit sur elle tout ce qui pouvoit estre utile à ceux qu'elle rencontroit ; comme des Heures pour prier Dieu, de petites bougies dont elle faisoit present dans les Eglises à ceux qui en avoient besoin, & d'autres plus grosses qu'elle donnoit aux femmes âgées & incommodées qu'elle rencontroit le soir dans les ruës. Sa couturiere porte encore à present une de ses juppes où il y avoit six grandes poches. Elle ajoûte qu'elle luy en a vû une où il y en avoit huit, qu'elle rempliſſoit de biscuits, de linge & autres choses dont elle faisoit des charitez aux malades lors qu'elle alloit à l'Hôtel-Dieu.

Mais les principales richesses qu'elle y mettoit, estoient plusieurs sortes de livres spirituels qu'elle donnoit aux uns & aux autres. Elle consideroit que les erreurs de l'esprit & les impuretez du corps ne se répandent dans le monde que par les méchans livres qu'on preste, qu'on donne, & qu'on fait entrer dans toutes les maisons : Hé pourquoy, disoit elle, aurons nous moins de zele pour la gloire de Dieu, pour la défense des veritez de la Foy, & pour la puteté des mœurs, qu'en ont les méchans pour les interests de Satan dont ils étendent l'empire ? S'ils n'épargnent rien pour debiter leurs mauvaises marchandises, pourquoy ne ferons nous pas nôtre possible pour donner cours aux bonnes ?

En effet elle ne croyoit jamais son argent mieux employé qu'en quantité de petits livres de

de pieté, de feüille volantes ; de Catechiſmes, & d'inſtructions Chreſtiennes qu'elle ſemoit par tout : Mais entre tous elle aimoit ceux qui traittoient de la Communion ; de la devotion envers la ſainte Vierge & de l'Ange Gardien. Je ne parle point des Crucifix, des Medailles, des Chapelets & autres choſes ſemblables qu'elle donnoit à quantité de pauvres Paroiſſes pour diſtribuer aux petits enfans & aux perſonnes indignes, & qu'elle envoyoit meſme juſqu'à l'Amerique & au Canada.

Eſtant un jour allé voir une Dame de qualité, & la trouvant qui enfiloit des boutons de Diamans pour luy ſervir de parure : Cette Dame vint auſſi toſt pour la recevoir, en luy diſant : Je ne ſçay ce que vous direz de moy, me voyant occupée à des choſes que vous avez mépriſées ſi genereuſement pour l'amour de Nôtre Seigneur. Elle répondit d'un air modeſte & avec un petit ſouris : *Ie diray, Madame, que Dieu vous regarde alors comme un enfant qui fait des Châteaux de cartes. L'édifice n'eſt pas plutoſt élevé qu'il tombe à bas. Il recommence ſouvent, & il luy arrive toûjours la meſme choſe : ſi bien qu'il vient à ſe laſſer & quite tout là. Chaque choſe a ſon temps : Il arrivera qu'après vous eſtre diverty la veuë de vos pierreries, Dieu vous fera quitter tous vos amuſemens, qui ne ſont pas dignes d'occuper un cœur qui ne doit eſtre que pour luy.* Aprés ce petit diſcours elle luy preſenta un livre de devotion que la Dame receut avec beaucoup d'honneſteté & de reconnoiſſance ; puis elles ſe mirent a parler de Dieu qui eſtoit le ſujet de tous ſes entretiens & la fin de toutes ſes viſites.

Une autre Dame de qualité la mena un jour au Mont-Valerien. Aprés avoir fait leur priere dans l'Eglise, elle se déroba secretement de la compagnie & fut donner un gros pacquet de petits livres de devotion à un Prestre pour les distribuer aux pauvres. Chaque année au jour de l'Exaltation de sainte Croix, elle faisoit distribuer au mesme lieu, de saintes instructions pour augmenter la pieté des fideles qui viennent de toutes parts y rendre leurs hommages à la Croix de JESUS-CHRIST. Voilà les saintes industries dont elle se servoit pour amplifier le Royaume de Dieu. Voilà la divine semence qu'elle jettoit dans toutes les campagnes: on ne sçauroit dire l'ample moisson qu'elle en a recüeillie.

VIII. *Elle va dans les Boutiques des Marchands y chercher des ames.*

Mais elle avoit pour les Villes d'autres stratagêmes innocens dont elle tiroit de tres-grands avantages. En voicy un qui luy estoit ordinaire & qui luy a tres-bien reüssi. Pour gagner à Dieu les gens de commerce & les porter à la pieté, elle épioit le temps qu'il n'y avoit qu'eux dans leurs boutiques, & alors elle y entroit. Pendant qu'elle achetoit des choses dont elle se pouvoit passer, elle les entretenoit de devotion. Elle s'adressoit particulierement aux jeunes filles, à qui elle parloit de Dieu, de l'affaire de leur salut, de la frequentation des Sacremens & du choix d'un bon Confesseur avec tant d'ardeur, de zele, & de devotion qu'elle leur gagnoit le cœur & les engageoit à la pratique de la vertu. Elle n'entroit jamais dans une maison qu'elle ne l'embaumast de l'odeur de sa pieté, & ne retournoit presque jamais chez elle sans

avoir fait quelque conqueſte.

IX. *Elle entretient de devotion les perſonnes qui la viſitent.*

Lorſqu'elle recevoit quelque viſite, au lieu de parler comme font les Dames du monde, de juppes, de mouchoirs, de jeux, de ſpectacles, & le plus ſouvent de choſes criminelles, elles s'entretenoit avec les perſonnes qui la venoient voir de choſes ſaintes: puis elle prenoit le petit livre de l'Imitation de Jesus-Christ & en liſoit un Chapitre, ſur lequel elle faiſoit des reflexions ſages & affectueuſes & renvoyoit ſon monde tout charmé de ſa devorion.

Une Dame qu'elle aimoit & qu'elle viſitoit ſouvent, m'a dit qu'entrant dans ſa chambre, elle commençoit par ſe mettre à genoux, & recitoit devotement le *Veni Creator*. Pendant cette priere, je remarquois, dit-elle, que ſon viſage eſtoit tout en feu. Enſuite elle me parloit de Dieu avec une ardeur & une devotion qui ne ſe peut exprimer.

X. *Elle inſtruit les Laitieres & les Bouquetieres.*

Elle ne laiſſoit échapper aucune occaſion d'exercer ſon zele & de travailler au ſalut du prochain. Elle faiſoit entrer dans ſon logis des Laitieres, des Bouquetieres & autres femmes de tres-vile condition, & aprés avoir acheté leur marchandiſe qu'elle payoit au double, elle les inſtruiſoit de leur creance & les exhortoit à porter leurs maux avec patience & à frequenter les Sacremens. Il y en eut une à qui elle eut la bonté d'enſeigner la maniere dont il faloit entendre la Meſſe. Cette pauvre femme fut ſi charmée, qu'elle s'en alla pleurant de joye & de devotion.

Comme elle paſſoit preſque toûjours par le petit Saint Antoine, trouvant dans l'allée des

vendeuses de bouquets, elle ne manquoit jamais de leur parler. Une d'entre elles a rapporté, que depuis douze ans qu'elle la connoissoit, elle luy avoit fait mille biens & pour l'ame & pour le corps; qu'elle luy apprenoit son Catechisme & l'exhortoit à faire ses devotions, & qu'aprés cela elle la prioit de porter deux beaux bouquets de jasmin ou de tubereuses à la Chapelle de la Vierge & devant une de ses images qui est vis à vis la porte de cette Eglise; qu'elle luy payoit toûjours au de-là de ce qu'ils valoient, & qu'elle estoit comme assurée d'avoir le debit de sa marchandise lors que Madame Helyot passoit par là.

Une pauvre porteuse d'eau qu'elle faisoit quelquefois monter à sa chambre dit qu'y estant entrée lors qu'elle s'habilloit, elle apperceut qu'elle ne portoit point de chemise, & comme elle en parut étonnée, elle luy dis *qu'il faloit faire penitence en cette vie; qu'elle estoit une grande pechereſſe; qu'elle avoit elle seule crucifié Nostre-Seigneur & qu'il auroit mieux valu qu'elle ne fût jamais venuë au monde.* Mais ce qui est plus considerable, c'est que cette femme n'ayant jamais appris à lire, elle avoit l'humilité, la charité & la patience de luy enseigner des pratiques de devotion: entre autres de dire tous les jours trois fois: *Loué soit le tres saint Sacrement de l'Autel.* D'adorer trois fois le Verbe Incarné, de salüer trois fois la Sainte Vierge, & le glorieux S. Joseph, & d'y ajoûter ce petit Cantique.

Je veux chanter toute ma vie,
Vive JESUS, Vive MARIE.

Elle avoit quantité d'autres adreſſes pour gagner les ames à Dieu : mais celle dont elle faiſoit plus d'état eſtoit une retraite de huit ou dix jours pour penſer à l'affaire de ſon ſalut ; pour conſiderer les grandes veritez de nôtre Religion ; pour pleurer ſes pechez & en chercher les remedes ; pour ſortir d'un eſtat de langueur & de tepidité ; pour étudier le grand modele de nôtre vie & de nos mœurs, qui eſt Jesus-Christ noſtre Sauveur ; pour reformer ſa conduite ſur la ſienne ; pour s'embrazer du feu de ſon amour ; pour s'unir à luy & joüir de ſa preſence dans ces ſacrées ſolitudes, où il parle au cœur de ſes épouſes.

XI. *Elle invite tous le monde à faire une retraite.*

Comme elle avoit reconnu le fruit que produiſent ces ſortes de retraites, & qu'elle étoit perſuadée qu'il n'y a rien de plus capable de deſabuſer les ames de l'eſtime de ces faux biens dont elles ſont enchantées, elle y portoit tout le monde & népargnoit rien pour vaincre les difficultez que forme le Demon pour empeſcher un deſſein d'une telle importance. Et parce qu'il y a quantité de Dames du monde qui ne veulent pas ſe déclarer ſi ouvertement pour la devotion juſqu'à ſe retirer dans des Communautez Religieuſes ou ſeculieres ; & qu'il y a auſſi beaucoup de pauvres gens qui ne peuvent pas faire la dépenſe neceſſaire pour cela ; deſirant rendre à tout le monde l'uſage de cette devotion aiſé, elle avoit eu deſſein de conſacrer ſa maiſon à cet exercice de pieté, & d'y recevoir des perſonnes de ſon ſexe, qui ne pourroient, ou qui ne voudroient pas ſe retirer dans une Communauté. Pour cet effet

XII. *Elle deſtine ſa maiſon pour des retraites.*

elle avoit fait meubler deux ou trois chambres fort proprement, & y receut quelques personnes qui furent charmées de sa conversation, & du soin qu'elle prenoit de leur rendre cette solitude agreable. Elle se proposoit de les faire appeler *les Filles de la Sainte Vierge*, & de les mettre sous la protection de cette Reyne des Anges. Mais son mary n'ayant pas jugé qu'il fût de la bien-seance de recevoir des femmes dans sa maison, sous quelque pretexte que ce fut; elle qui se faisoit un plaisir de luy plaire, & une obligation indispensable de luy obeïr, changea incontinent son dessein sans marquer aucun chagrin; & ne pouvant plus retirer personne chez elle, sinon quelquefois de pauvres filles lorsqu'elle en avoit la permission, elle portoit tout le monde à faire des retraites chez les Filles de la Croix de la ruë saint Antoine, où elle se retiroit elle-mesme, & lorsque les personnes estoient pauvres, elle fournissoit à la dépense.

Une personne estant venuë chez elle pour y estre en retraite, au temps que ses chambres n'estoient pas encore meublées, elle luy fit dresser un lit: mais ne trouvant point de paillasse pour y mettre, elle donna la sienne, & coucha huit jours durant sur une tenture de tapisserie qui estoit dans sa chambre.

Elle fit un jour le possible auprés d'une Dame pour l'avoir en retraite dans une des chambres qu'elle avoit destinées à cela. Celle-cy s'excusant sur quantité d'affaires qu'elle avoit sur les bras, elle s'offrit d'aller chez elle deux fois le jour, si elle ne vouloit point quitter son

logis. Cette meſme Dame nous a dit que dans la derniere retraite que fit Madame Helyot à la Croix, elle prit à part la ſœur qui a ſoin de ceux qui s'y retirent, & qu'elle luy mit entre les mains dequoy payer la retraite de trois perſonnes neceſſiteuſes qui auroient la devotion d'y entrer. Voilà l'effet de ſon zele & de ſa charité.

XIII. *Elle contribuë à l'éducation des enfans.*

Le dernier moyen dont elle ſe ſervoit pour gagner & ſauver les ames, eſtoit de contribuer de tout ſon pouvoir à l'éducation de la jeuneſſe & à l'établiſſement des petites écoles pour les pauvres enfans : car elle ſçavoit que les jeunes ſuccedent aux vieux, & que ſanctifiant les enfans, on ſanctifie, pour ainſi dire, tout le monde. J'ay remarqué comme allant par les ruës elle amaſſoit quantité de petites filles qu'elle conduiſoit & inſtruiſoit dans des allées, c'eſtoit là le plus grand de ſes plaiſirs.

Une ouvriere ſe plaignant à elle de ce qu'elle l'avoit quittée, elle luy fit cette réponſe : *Vous avez de l'ouvrage : les pratiques ne vous manquent point. Pour moy je vay chercher les filles délaiſſées & qui ſont dans les greniers. Vous ne m'en aimerez pas moins : car nôtre amitié doit eſtre deſintereſſée.* Or elle faiſoit venir ces jeune filles travailler chez elle pour avoir occaſion de les inſtruire ; elle en avoit meſme toûjours quelques-unes qui demeuroient dans ſon logis, & qu'elle gardoit quelques années. On a remarqué que la pluſpart de celles qui ont paſſé par ſes mains, ſont entrées en Religion.

Mais ſon zele ne ſe contenoit pas dans l'enceinte de Paris ; il s'étendoit ſur les petits enfans de la campagne. Une Dame de ſes bonnes

ames qui avoit contribué à la tirer du monde, luy ayant comuniqué le dessein qu'elle avoit
La Ferté sous Jouare. détablir de petites Ecoles dans une petite Ville prés de Paris qui est remplie d'heretiques, & où la jeunesse estoit fort mal élevée, jusques là que les filles & les garçons avoient appris jusqu'alors confusément à lire, & à écrire sous un Maître de la Religion P. R. ce qui avoit produit des accidens fâcheux, & d'assez grands scandales. Elle, dit cette Dame, qui ne respiroit que la gloire de Dieu, & le salut des ames, approuva fort mon dessein que j'avois recommandé à ses prieres: Et la veille de Pasques de l'année 1677. me donna dix loüis d'or, en me disant que c'estoit pour commencer l'établissement & me quitta au mesme moment. Quelques jours aprés je retournay chez elle pour luy rendre son argent, luy disant que je ne voyois aucun moyen d'executer mon dessein, & que l'entrepriſe m'en paroissoit temeraire. Elle me répondit que si je ne le remportois, elle alloit le mettre dans le premier tronc; qu'il estoit temps de commencer cet établissement, & que Dieu y mettroit la main. Mais comme je luy eus representé que mon mary ne vouloit pas que je m'en chargeasse, ny que je disposasse des charitez qu'on feroit pour cette Communauté, elle me dit qu'elle prieroit Dieu qu'il le fist changer de volonté, & qu'il consentist à ce que je me mêlasse de cet établissement. En effet elle en vint à bout & j'attribuë à ses prieres, dit cette Dame, son commencement & son progrez: car il y a maintenant dans cettte petite Ville une Communauté considerable qui

enſeigne gratuitement aux petites filles à lire, à écrire, & à gagner leur vie du travail de leurs mains. Les Feſtes & les Dimanches les Sœurs font des Conferences ſpirituelles aux filles & aux femmes plus âgées, & pendant l'année leur font faire des retraites, ce qui produit un bien qu'on ne ſçauroit exprimer.

Comme elle avoit jetté les premiers fondemenens de cette Communauté, elle avoit beaucoup de zele pour ſa conſervation & ſon progrez. Elle logeoit chez elle les ſœurs qui venoient à Paris, lors que cette Dame en eſtoit abſente: Et ayant appris qu'il y avoit une Chapelle dans la maiſon, elle donna deux cens francs pour y faire dire la Meſſe, & y euſt fait plus de bien ſi quelques raiſons particulieres ne l'en euſſent empeſché.

Tout cela marque le zele admirable qu'avoit cette ſainte Dame pour la gloire de Dieu, & pour le ſalut des ames que le ſang de ſon Fils à rendu ſi precieuſes. Ce qui nous doit bien confondre, nous qui faiſons ſi peu de choſe pour Dieu, qui n'avons du zele que pour nôtre gloire & pour nôtre intereſt; qui pouſſons les ames dans les Enfers par nos diſcours, & par nos mauvais exemples, au lieu de les en tirer, & qui nous ſommes vendus au demon, comme parle l'Ecriture pour faire le mal, pour empeſcher le bien, pour faire la guerre à Dieu, & pour étendre l'empire de ſon ennemy.

CHAPITRE IV.

Son Oraiſon mentale.

L'ORAISON eſt l'Echelle de Jacob, par laqu'elle l'homme monte de la Terre au Ciel, & s'unit au prince de ſon être, & de ſon bonheur. Il y en a de deux ſortes: l'une eſt mentale, & l'autre vocale. Madame Helyot les a pratiquées toutes deux dans l'excellence. Je commence par la mentale; puis je parleray de la vocale.

Pour découvrir les voyes que Dieu a tenuës ſur cette ame, & pour donner quelque connoiſſance de ſon Oraiſon, Je me ſens obligé de faire un petit diſcours de la nature & des effets de la contemplation: Sans cela tout ce que je dirois de ſes unions, & de ſa maniere de prier, ou ne ſe pourroit comprendre, ou pourroit étre ſoupçonné d'illuſion. C'eſt pourquoy, je ſupplie mon Lecteur, de ne ſe point offenſer ſi je m'écarte en ce Chapitre de temps en temps, de mon hiſtoire: C'eſt pour la rendre, & plus utile & plus agreable.

Je pourrois produire l'exemple de la pluſpart de ceux qui ont écrit la Vie des perſonnes de grande pieté qui ſe ſont donnez cette liberté, & qui ont joint l'inſtruction à l'exemple. Le Pere du Pont dans la Vie du P. Baltaſar Alvarez. Sainte Thereſe dans la ſienne qu'elle a compoſée. Le P. S. Jure dans la vie de M. de Renty, & quantité d'autres dont les Ouvrages ſont eſtimez. Cependant je n'en uſeray que dans ce

Chapitre, aprés quoy je m'attacheray à mon ſujet ſans m'en écarter que tres peu, & tres-rarement.

Ceux qui ſçavent la crainte que cette ſainte Dame avoit de tomber dans l'illuſion ; la ſincerité avec laquelle elle ouvroit ſon cœur, & manifeſtoit ſa conſcience à ſes Directeurs ; la force de ſon attrait, & l'immobilité de ſon corps auſſi bien que de ſon ame l'eſpace de pluſieurs heures pendant ſon Oraiſon, comprendront ſans peine, qu'il n'y a aucun eſtat dans ce Chapitre où je conduis une ame qui veut connoiſtre ces voyes, par lequel elle n'ait paſſé, & que je ne rapporte rien en general qu'elle n'ait experimenté en ſon particulier, & communiqué à celuy qui la gouvernoit.

I. *Deux ſortes d'Oraiſons,*

Il y a deux ſortes d'Oraiſons mentales, l'une s'appelle meditation, & l'autre contemplation. La premiere eſt principalement dans l'eſprit, & la ſeconde dans le cœur. Celle-là cherche ce qu'elle deſire ; celle cy joüit de ce qu'elle a deſiré. La meditation eſt un mouvement de l'ame qui tend à Dieu par le raiſonnement de l'eſprit, & la contemplation eſt un repos de l'ame qui joüit de Dieu par l'union du cœur. ainſi l'on devroit plûtoſt l'appeller union que contemplation ; mais on confond ces deux operations de l'ame, quoy qu'elles ſoient infiniment differentes l'une de l'autre : car la contemplation naturelle eſt un repos de l'eſprit dans une verité connuë, & la contemplation ſurnaturelle eſt un repos du cœur dans un bien infini, qu'on goûte & qu'on poſſede.

Il y en a qui mépriſent la meditation comme

une occupation penible, & laborieuſe qui empeſche l'ame de s'unir à Dieu, & qui tient plus de la nature que de la grace. D'autres rejettent la contemplation, comme le repos des lâches & des faineans, qui pour ſe diſpenſer du travail, ſe font un ſommeil myſterieux d'une oyſiveté naturelle, & font repoſer leurs paſſions, au lieu de les combattre, & de les détruire. Du moins, diſent-ils, c'eſt un état dangereux, & ſujet à beaucoup d'illuſions. Ce ſont là les deux extremitez qu'un homme ſage & prudent doit éviter comme deux écüeils de la vie ſpirituelle.

II. *La Medtation eſt neceſſaire pour arriver à la contemplation.*

Pour la Meditation, c'eſt le ſentiment de tous les Sçavans qu'elle eſt neceſſaire à ceux qui veulent entrer dans le ſanctuaire de la contemplation; & qu'à moins qu'une ame ne ſoit parfaitement convaincuë des veritez Chreſtiennes, ou qu'elle n'ait conſervé ſon innocence, ou qu'elle n'ait eſté purifiée dans le feu de l'affliction & de la mortification, il eſt moralement impoſſible qu'elle arrive a ce repos, & à cette union du cœur qui fait la felicité de cette vie.

En effet quel moyen qu'une ame ſe repoſe paiſiblement en Dieu, ſi elle ne le connoiſt pas, ou par une foy vive, ou par un raiſonnement éclairé de la Foy? Comment le peut-elle trouver, ſi elle ne la point cherché? Comment peut-elle dormir ſi elle eſt encore agitée de paſſions, qui la troublent, qui la déchirent qui la tourmentent, & qui luy cauſent une eſpece de fievre continuë? Qui ne ſçait que l'union ſuppoſe une reſſemblance? & quelle alliance peut

il y avoir entre Dieu qui eſt la pureté même, & une ame qui eſt impure ?

III. *Preſomption de ceux qui veulent contempler ſans avoir medité.*

A la verité, c'eſt une preſomption étrange à une ame eſclave de ſes vices, & de ſes paſſions, de vouloir entrer dans le Cabinet du Roy, & de traiter avec luy comme ſi elle eſtoit ſon épouſe. C'eſt l'ordre de la grace auſſi bien que celuy de la nature, de commencer par les choſes imparfaites pour arriver aux parfaites. Il faut ſe dépoüiller du vieil homme pour ſe reveſtir du nouveau. L'Arreſt en eſt prononcé, *Nul homme ne verra Dieu, s'il ne meurt auparavant.* Comme on ne le peut voir dans le Ciel, ſi on ne meurt d'une mort naturelle ; on ne le peut voir ſur la terre, ſi on ne meurt d'une mort myſtique. Jesus eſt la voye, la verité & la vie. Il eſt la voye pour ceux qui commencent ; il eſt la verité pour ceux qui avancent ; il eſt la vie pour ceux qui ont atteint la perfection. Ceux qui veulent renverſer cet ordre, & commencer par l'eſtat de perfection, ſe trouveront égarez de la voye, privez de la verité, & en danger de perdre la vie. Il faut que les enfans rebelles comme Abſalon, quoy que reconciliez à leur pere, demeurent deux ans dans Jeruſalem, avant que de voir le Roy. Il faut que le grand Preſtre Aaron ſe ſoit lavé & purifié avant que d'entrer dans le Sanctuaire. Il faut que Jacob ſoit luitteur avant que de porter le nom d'Iſraël ; c'eſt à dire, celuy qui voit Dieu. Il faut qu'Eſter ſe prepare long-temps avant que d'épouſer le Roy Aſſuerus. Il faut que Madelene pleure ſes pechez, & ſuive Jesus au Calvaire avant que de ſe repoſer ſur une montagne de baume & de parfums. Il faut paſſer par le

Purgatoire, pour entrer dans le Paradis. Il faut avoir le cœur net, pour voir Dieu en ce monde & en l'autre. Ceux donc qui aſpirent au repos de la contemplation, doivent beaucoup s'appliquer auparavant à l'exercice de la meditation & de la mortification.

IV. *Sentimens des Peres & des Docteurs ſur ce ſujet.*

Si quelqu'un doute de cette verité, il doit lire Saint Thomas dans ſa Somme, où il traite de la contemplation, & tous les Theologiens aprés luy, & entre les Peres, Saint Auguſtin au Livre de la quantité de l'Ame, où il demande ſept degrez pour arriver à la contemplation, & à l'union avec Dieu, dont le quatriéme eſt de ſe purifier de tous ſes vices, & le cinquiéme de pratiquer de bonnes actions. Qu'il liſe encore ſaint Bernard dans ce Livre admirable qu'il adreſſe aux Religieux du Mont-Dieu, où il met huit degrez pour arriver à cette union divine; c'eſt le Livre qui a pour titre l'Echelle Clauſtrale, ou la maniere de prier. C'eſt là qu'il montre divinement, que pour arriver à la contemplation trois choſes ſont neceſſaires, la lecture, la meditation, & l'oraiſon. La lecture, dit-il, cherche; la meditation trouve; l'oraiſon demande: mais la contemplation goûte *Cherchez*, dit Nôtre-Seigneur, *& vous trouverez*; *frappez & on vous ouvrira*; cherchez en liſant, & vous trouverez en meditant; frappez en priant, & on vous ouvrira en contemplant. La lecture met, pour ainſi dire, la viande dans la bouche; la meditation la rompt & la maſche, l'oraiſon en tire le ſuc, & la contemplation la gouſte.

Si je ne craignois de m'égarer trop de mon

hiſtoire, je produirois encore le diſcours admirable qu'il fait ſur les Cantiques entre cette épouſe temeraire & impudente, qui n'ayant point lavé les pieds de Noſtre-Seigneur par ſes larmes, ny baiſé ſes mains par la pratique des bonnes œuvres, a bien l'inſolence d'entrer dans ſon cabinet, & de luy demander un baiſer de ſa bouche. Ce ſeul endroit ſuffiroit pour condamner la temerité de ceux qui oſent s'ingerer dans ces voyes extraordinaires, ſans y apporter les preparations neceſſaires, qui ſont la meditation de l'eſprit, la mortification du corps, & la pureté du cœur. Mais ce que j'ay dit, eſt plus que ſuffiſant pour montrer l'injuſtice de ces gens qui blâment la meditation. Ceux qui en voudront des convictions plus fortes, n'ont qu'à lire la premiere Partie du Traité que Grenade a fait de l'Oraiſon, & de la Meditation, où il montre ſon utilité & ſa neceſſité par des preuves tres-fortes, & le Pere Rodriguez dans le traité de l'Oraiſon.

V. *Qu'il y a une Oraiſon de contemplation.*

Je ne croy pas qu'il y ait un homme ſur la terre, pour peu qu'il ait de bon ſens & de raiſon, qui oſe auſſi blaſmer l'uſage de la contemplation, puiſque les Philoſophes même Payens ſe la ſont propoſée pour le dernier terme de la raiſon, & le comble de la felicité humaine. Les Saints Peres & les Docteurs de l'Egliſe, en ont parlé comme de l'Eſtat le plus parfait & le plus heureux de la Religion. Les Theologiens la défendent & l'autoriſent dans leurs Ecrits. Tous les Saints, ou l'ont connuë par leur experience, ou ont deſiré paſſionnnément de la connoître. Toutes les perſonnes devotes

la recherchent avec ardeur, comme la fin de tous leurs raisonnemens, comme la recompense de tous leurs travaux, comme le comble de tous leurs desirs, comme le centre de leur repos, & leur felicité sur la terre. S'il y a des Sçavans qui s'emportent contre ces sortes d'Oraisons, & qui les traitent d'illusions ou d'oisivetez criminelles, ce n'est pas la veritable contemplation qu'ils condamnent; mais la fausse dont je viens de parler. C'est celle qui cherche le repos sans avoir travaillé, & qui endort ses vices, au lieu de les combatre, & de les mortifier.

VI. *En quoy consiste la veritable contemplation.*

La veritable contemplation, comme j'ay dit, consiste dans l'union de l'ame avec Dieu, par une douce joüissance, & un repos tranquille de tous ses mouvemens: de mesme que le fer se repose lors qu'il touche l'aimant; le fleuve lors qu'il est entré dans la Mer; la pierre lors qu'elle est dans son centre; le soldat aprés avoir bien combattu; le voyageur aprés avoir bien cheminé; l'homme qui a faim aprés avoir bien mangé. Heureux ceux qui sont appellez à ces nôces de l'Agneau, à ce repos des Saints, & à ce Mariage sacré de l'ame avec Nostre-Seigneur.

VII. *Les voyes qu'a tenu Madame Helyot pour y arriver.*

Madame Helyot pouvoit y aspirer dés le commencement de sa conversion; car estant, comme j'ay dit, parfaitement convaincuë de toutes les veritez de la Foy, elle n'avoit plus besoin de discours ny de raisonnement pour en estre persuadée: d'ailleurs ayant mené une vie tres-pure & tres-innocente, elle n'avoit point de mauvaises habitudes à combattre, & à déraciner.

Cependant

Cependant son Confesseur voyant qu'elle avoit un esprit fort, & qui raisonnoit juste, & desirant donner de bons fondemens à l'édifice de la grace qu'elle vouloit bâtir, la mit d'abord dans la meditation des grandes veritez de nôtre Religion, des vanitez du monde, des quatre fins dernieres, des paroles & des exemples de Nôtre-Seigneur, & tant qu'elle trouva du goût à ruminer ces veritez, il ne la tira point de cette pratique. Ensuite il lui enseigna l'Oraison du cœur par voïe de soûpirs & d'aspirations, où elle demeura quelque tems.

Mais enfin aprés quelques années, elle lui aïant declaré que son esprit ne pouvoit plus s'occuper d'aucune chose, & que son cœur ne trouvoit plus de goût ni de saveur dans ces douces veritez qui l'avoient charmée autrefois, il jugea qu'il étoit tems de la faire passer du travail de la meditation, au repos de la contemplation, & qu'aïant beaucoup mangé, il étoit tems de la laisser dormir avec le Disciple bien aimé sur le sein de Jesus dans le Cenacle. Aussi tôt qu'on lui eut permis de s'appliquer à Dieu d'une autre maniere qu'elle ne faisoit, le feu divin descendit du Ciel dans son cœur, comme dans une matiere bien preparée, & y alluma une fournaise d'amour qui l'a brulée, & consumée jusqu'à la mort. Son ame étoit comme un pauvre Cerf alteré, lequel trouvant les eaux aprés lesquelles il soûpire, se jette & se plonge dedans avec un plaisir extréme. Elle étoit semblable à un voïageur las & fatigué du chemin, lequel trouvant un bon lit, se couche, s'endort & se repose doucement. *Mon Dieu*, dit David, *que grande, & qu'abondante est la multitude des dou-*

ceurs que vous cachez à ceux qui vous craignent & qui vous aiment! C'eſt là cette manne celeſte, qui eſt cachée aux ames ſuffiſantes & indociles ſuperbes & preſomptueuſes, ſenſuelles & charnelles. Il n'y a que les ames pauvres indigentes, humbles & mortifiées qui goûtent la douceur de cette manne, & qui mangent de ce gâteau de miel.

Il n'y a que les chaſtes épouſes qui ſe ſont bien preparées, comme parle l'Ecriture, qui ſoient trouvées dignes d'entrer dans la ſalle des nôces, & de recevoir le ſacré baiſer de la bouche de leur divin Epoux.

Il y avoit déja quelques années que nôtre vertueuſe Dame ſe preparoit à ces nôces par de rudes penitences; par des ſoûpirs continuels, par le retranchement de toutes ſortes de plaiſirs & par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes; auſſi fut-elle receuë dans le Pàlais de l'Epoux & miſe au nombre de ſes épouſes, contractant avec lui un mariage ſpirituel dans les ombres de la Foi, dont il nous faut dire quelque choſe.

VIII. *Occupation de l'eſprit de Madame Helyot pendant ſon Oraiſon.*

Pous comprendre ce Miſtere d'amour, & pour ſatisfaire à la curioſité de pluſieurs perſonnes de pieté, qui m'obligent contre mon inclination de parler de ces matieres, il nous faut declarer ce qui ſe paſſoit dans l'eſprit & dans le cœur de cette ſainte femme, lors qu'elle étoit en Oraiſon. Si je m'y arreſte un peu, mon Lecteur me le pardonnera: les connoiſſances que je donnerai de ces divers états ne deplairont pas à ceux qui deſirent d'y entrer. Pour donc commencer par ſon eſprit, il m'eſt évident qu'il n'étoit point travaillé de ces diſtractions importunes qui font gemir les plus gens debien, puiſque ſon Confeſſeur ne ſe

ſouvient point qu'elle s'en ſoit jamais ni plainte ni accuſée, elle qui ſe confeſſoit des fautes les plus legeres, & de ce qui avoit la moindre apparence de peché. Comme elle avoit le cœur détaché de l'affection de toutes les creatures, elle s'appliquoit à Dieu, ſans peine & ſans degoût, & demeuroit unie d'eſprit à ce divin objet, ſans preſque s'en pouvoir divertir.

IX. *Comme elle s'élevoit à la contemplation.*

Dés-lors qu'elle commençoit ſon Oraiſon, elle s'élevoit par une veuë tranſcendante au deſſus de tout ce qui eſt créé, & contemploit la Divinité ſans forme & ſans figure: ſçachant bien que Dieu n'eſt rien de ce qui tombe ſous les ſens, & qu'étant infini & incomprehenſible de ſa nature, il eſt impoſſible à l'eſprit humain de le renfermer dans ſes connoiſſances. C'eſt pourquoi depuis que Dieu l'eut attirée à une voïe d'Oraiſon extraordinaire, toute ſon application étoit de mourir à toutes ſes penſées, à tous ſes diſcours & à tous ſes raiſonnemens, & d'empêcher la nature de troubler les operations de la grace par ſes activitez indiſcrettes.

Auſſi-tôt qu'elle avoit fait ceſſer tous ſes mouvemens, elle ſe ſentoit comme tranſportée dans le Roïaume de la grace & de la verité, où l'on voit Dieu ſeul depoüillé de toutes ces figures, & de ces images dont nôtre imagination a coûtume de le revétir. Elle entroit dans un abyſme de tenebres qui environnent le Trône de la Divinité, & qui le rendent inacceſſible à tous les eſprits créez, s'ils ne ſont éclairez & fortifiez par la lumiere de gloire. Comme Dieu n'eſt que lumiere, il eſt impoſſible qu'il y ait des tenebres dans ſon Palais: mais ce grand abyſme de clarté eſt à nôtre eſprit

qui n'en peut ſupporter l'eclat, un abyſme de tenebres qui l'ébloüiſſent, qui l'aveuglent, & qui lui dérobent la connoiſſance des creatures.

X. *Tenebres myſtiques.* C'eſt dans cette obſcurité que Dieu appella Moyſe du haut de la montagne de Sina, où étant entré, il ſe vit d'une maniere ineffable, environné & penetré des clartez de Dieu, avec lequel il traitoit comme un ami avec ſon ami. Le même à proportion arrivoit à cette Servante de Dieu. Aprés qu'elle avoit fait évanoüir toutes les images dont la nature a tant de peine à ſe défaire, & qu'elle s'étoit plongée dans ces tenebres myſterieuſes qui font tant de frayeur aux ames qui n'ont point marché dans ces routes, elle ſe trouvoit tout d'un coup elevée dans la Jeraſalem celeſte, où il n'y a ni Lune ni Soleil, parce que c'eſt l'Agneau de Dieu qui en eſt la lumiere. Elle ſe voïoit comme plongée dans ce grand & vaſte Oceande la Divinité, qui n'a ni fond ni bornes, & où elle ſe perdoit heureuſement. Elle voïoit l'Eſtre de Dieu, ſans pouvoir rien comprendre de ſa nature, que ſa grandeur immenſe & incomprehenſible Son eſprit penetré comme un Globe de Criſtal de cette lumiere ſubſtantielle, demeuroit tout ravy de ſe trouver dans Dieu, ſans pouvoir dire ce qu'il voïoit; & par cette perte heureuſe de ſa raiſon, elle arrivoit juſqu'à ces ſacrez tenebres & ces obſcuritez lumineuſes qui ſurpaſſent toutes nos veuës & toutes nos intelligences.

XI. *Veuë de Dieu ſans figure* On ne peut exprimer l'état où elle ſe trouvoit, que par la difference qu'il y a entre la veuë d'un Ciel ſerein, & celle d'un Ciel couvert de nuages: car quoi que ſon eſprit ne vît rien de borné & de figuré, & qu'il fermât les yeux à toutes les

lumieres qui le pouvoient tirer du fond de ces tenebres : Cependant il se sentoit comme englouty & absorbé dans le profond abysme de la divinité, de même qu'une riviere se perd heureusement dans la Mer où elle entre : & comme un fleuve est toûjours fleuve, tant qu'il est resserré & bordé de deux rivages ; mais dés-lors qu'il a quitté ce lit de terre, & qu'il s'est déchargé dedans la Mer, il cesse d'être fleuve, & devient Mer par le mélange & la confusion de ses eaux avec celles de l'Ocean, où il entre comme dans son origine. Il en est de même de nôtre ame, elle se resserre, & se retrécit en quelque façon dans elle-même, tant qu'elle est bornée par ces especes crées, & ces images sensibles : mais dés-lors qu'elle s'est plongée dans Dieu, comme dans un vaste Ocean, elle se transforme en quelque maniere en lui, non pas par la perte de son être qu'elle conserve toûjours : mais par un écoulement de son esprit dans celui de Dieu, & une union sacrée, qui des deux n'en fait qu'un.

C'est dans cette disposition qu'étoit ordinairement son esprit, qu'on peut appeller avec le docte Suarez, *une expression & une participation de la félicité des Saints.* En effet trois choses composent leur bonheur ; une veuë de Dieu sans especes, une union auec Dieu sans milieu, & une joüissance de Dieu sans mouvement. Or c'est dans ces trois choses que consiste aussi la vraie & parfaite contemplation. L'ame y voit Dieu sans espece, sans forme, & sans image. Elle lui est unie sans forme & sans image. Elle lui est unie sans milieu d'aucune creature ; & elle joüit de luy sans aucun mouvement, n'aïant ni crainte, ni desir, &

Ref. 2. c. 1. Suarez to. 2.

ſe repoſant dans ſon ſein comme dans le centre de ſon bon-heur. Il y a cette difference entre ces deux états, qu'on voit Dieu clairement dans le Ciel, & qu'on ne le voit qu'obſcurement ſur la terre. Cependant on le découvre dans cette obſcurité d'une maniere inéffable, que ſaint Bonaventure appelle *une apparition de Dieu.* Il y a, dit-il, trois degrez pour arriver à la plus haute contemplation de la Divinité. Le premier eſt de s'élever au deſſus de tous les objets ſenſibles. Le ſecond, de s'élever au deſſus de tous les objets intelligibles. Le troiſiéme, d'entrer dans l'obſcurité caligineuſe où Dieu ſe fait voir. C'eſt dans ces ombres plus lumineuſes que le Soleil, qu'étoit ordinairement l'eſprit de Madame Helyot. Elle s'élevoit au deſſus de tous les objets ſenſibles, & intelligibles, & s'abyſmoit dans cette vaſte mer de l'eſſence divine qu'elle trouvoit ſans forme, ſans figure, ſans proprieté & ſans difference. C'étoit dans ces ſacrées tenebres qu'elle dreſſoit comme Job, le lit de ſon repos.

XII. *Amour ſans connoiſſance.*

Quelqu'un me dira; comment eſt-ce qu'elle pouvoit aimer, ſi elle ne voyoit rien, quiſque l'amour depend de la connoiſſance? Pour répondre à cette difficulté, il faudroit examiner cette grande queſtion qui eſt entre les Theologiens Scolaſtiques & Myſtiques, ſi la volonté peut aimer ſans connoiſſance. Les premiers diſent que cela eſt impoſſible, & ſe fondent ſur la raiſon. Les ſeconds ſoûtiennent que cela eſt poſſible, & ſe fondent ſur la raiſon & ſur l'experience. Il me ſemble qu'on les peut accorder, en diſant, qu'on peut aimer Dieu ſans connoiſſance intellectuelle: mais

qu'on ne le peut aimer ſans une connoiſſance du moins experimentale, par laquelle Dieu ſe fait ſentir à l'ame, ſans la participation de l'entendement. Suarez prouve par une raiſon demonſtrative, que l'eſprit peut contempler la verité indépendemment des phantômes. C'eſt le ſentiment de ſaint Thomas, de ſaint Bonaventure, & de pluſieurs autres Theologiens. Le Cardinal Tolet, & Gregoire de Valence, qui ſont ſuivis de pluſieurs autres, eſtiment que cela ſe peut faire meſme naturellement, comme lorſque nous concevons l'être en general.

S. Thom. in 3. diſt. 34 q. 1. a. 4. & lect. 1. in 2 Cor. c. 12. S Bonav. l. de Miſt. Theol & in 1. Sent diſt. 2. Aluar. de Paſ. to. 3 l. 5 part. 3. c. 1. Tolet. q. 21 Greg. à Val. to. 1. diſt. 6. p. 1.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Peres & les Docteurs de l'Egliſe, qui ont traité de la Contemplation, demandent tous une élevation d'eſprit au deſſus de tous les phantômes, de tous les diſcours & de toutes les conceptions les plus pures. Ce ſont là, dit Richard de ſaint Victor, les trois Cieux qu'il faut paſſer avec ſaint Paul, pour contempler Dieu d'une maniere inéffable. Le premier eſt le Ciel imaginaire. Le ſecond le Ciel raiſonnable. Le troiſiéme le Ciel intelligible, Madame Helyot s'élevoit ainſi au deſſus de tous les êtres créez pour s'unir immediatement à l'eſprit increé de Dieu. Il eſt vrai qu'elle étoit quelquefois remplie d'une telle abondance de dons du Saint-Eſprit, & ſi penetrée dans ſon entendement des lumieres infuſes de la grace, qu'il lui ſembloit voir la divinité clairement, & à découvert, Mais l'état d'obſcurité luy plaiſoit davantage, comme étant plus ſeur, plus meritoire, plus proportionné à l'état de cette vie, & moins ſujet aux illuſions.

XIII. *Moyen de ſe preſerver de l'illuſion.* C'eſt pour l'en preſerver que ſon Confeſſeur l'avertiſſoit de ne rien regarder curieuſement, & de fermer les yeux à toutes ces lumieres éclatantes, mettant ſur ſon eſprit le voile ſacré de la Foi, & lui dêfendant de faire aucune reflexion ſur les operations de la grace. Dés-lors qu'elle ſe mettoit en Oraiſon, elle laiſſoit écouler & évanoüir de ſon eſprit toutes les eſpeces qui l'occupoient; comme un homme qui veut dormir tâche à ne penſer à rien; & ne conſervoit que la penſée de Dieu, qui rempliſſoit auſſi-tôt le grand vuide de ſon entendement. Il ſe repreſentoit à elle comme une lumiere pure, & un Soleil inviſible qui l'ébloüiſſoit de ſa clarté, & qui effaçoit toutes les autres lumieres: ou comme une Mer infinie, dans laquelle elle ſe plongeoit; ou comme un vaſte firmament au milieu duquel tous les êtres s'évanoüiſſent, & paroiſſent comme des atomes, ou comme un être immenſe, infiny & incomprehenſible, dont la grandeur engloutiſſoit & aneantiſſoit, pour ainſi parler, toutes ſes puiſſances, ne leur laiſſant que le pouvoir de dire; *ô Seigneur qui vous eſt ſemblable?* mais lors que ſon eſprit plioit ſous le poids de cette grandeur infinie, & de cette majeſté incomprehenſible, c'eſt alors qu'il la comprenoit mieux, parce qu'il avoit une connoiſſance proportionnée à ſon objet; car ſe le repreſentant comme un être immenſe qui ne ſe peut comprendre, ſa conception n'avoit ni bornes ni limites, & par conſequent étoit en quelque maniere infinie comme lui.

XIV. *Avantages* Ceux qui contemplent Dieu dans des formes imaginaires, ſont ſemblables, dit Denys le Char-

treux, à un homme qui verroit un bras de l'Ocean bordé de deux rivages : mais ceux qui contemplent Dieu ſans images, reſſemblent à celui qui verroit tout l'Ocean d'une haute montagne. Autant qu'il y a de difference entre un homme qui voit le Ciel dans un ſeau d'eau, ou du fond d'un puits, & celui qui le voit d'une haute tour: autant y en a-t'il entre celui qui voit Dieu dans des figures, & celui qui le contemple ſans eſpece & ſans image. Toutes les eſpeces créées étant bornées & limitées, elles ne peuvent pas repreſenter l'immenſité de Dieu, qui n'a ni bornes ni limites : mais l'eſprit le concevant ſans formes : s'unit (comme parle ſaint Bonaventure) à ſon incomprehenſibilité, & par ce moyen devient en quelque maniere immenſe & infiny comme lui.

qu'il y a de contempler Dieu ſans figure.

Je ne puis mieux exprimer l'état où ſe trouvoit quelquefois cette ſainte Ame, qu'en repreſentant un homme qui ſeroit tout d'un coup tranſporté dans ces eſpaces infinis qu'on s'imagine eſtre au deſſus des Cieux, & qu'on appelle pour cela imaginaires. Quel éſtonnement le ſaiſiroit, ſe voïant en un lieu où il n'y auroit ni Ciel, ni terre, ni feu, ni eau, ni Soleil, ni Lune, ni lumiere, ni couleur, ni montagne, ni vallée, ni campagne, ni prairie, ni homme, ni bête, ni creature aucune qui lui tinſt compagnie : mais un vaſte deſert, & un certain vuide infiny, inviſible, incomprehenſible éternel & immuable, qui n'auroit point de bornes ? Quel ſeroit, dis-je, l'étonnement de cet homme de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien goûter, de ne rien toûcher, de n'avoir rien pou ſe ſoûtenir & pour s'apuïer ? Il ſeroit là comme ſuſpendu entre l'être & le non être. C'eſt

dans ces deſerts inconnus à la nature, & dans ces vuides myſterieux, & dans ces neans de tout ce qui eſt creé, que ſe trouvoit quelquefois cette ſainte Dame dont j'écris la vie. C'eſt là qu'elle voyoit Dieu ſeul, & qü'elle joüiſſoit de ſa douce preſence sans en être divertie par la veuë d'aucune creature.

Car à dire la verité, comme celui qui paſſeroit le plus haut des Cieux, trouveroit Dieu ſeul dans ce vaſte neant qu'on appelle eſpace imaginaire: de même quand l'eſprit s'éleve dans l'Oraiſon au deſſus de toutes les creatures, & qu'il ſe vuide de toutes ſes images, il trouve auſſi-tôt Dieu ſeul dans l'aneantiſſement de toutes ſes conceptions, & le contemple purement ſans le ſecours de ſon imagination.

XV. *Diſpoſition pour arriver à cette contemplation, & quelques-uns de ſes effets les plus conſiderables*

Il n'appartient pas à tout le monde d'entrer dans ces ſacrées Solitudes. Il faut, comme Moyſe, être ſorty d'Egypte, & du commerce du grand monde; il faut avoir fait beaucoup de chemin dans le deſert, par des Meditations laborieuſes, & par la privation des plaiſirs ſenſuels; il faut s'être élevé de degré en degré, juſqu'aux tenebres qui environnent le Trône de Dieu. C'eſt le chemin qu'à tenu Madame Helyot pour arriver à cette ſublime contemplation où Dieu l'a élevée. Elle s'eſt ſeparée du monde, & privée de toutes les conſolations de la terre. Auſſi dés-lors qu'elle ſe mettoit en Oraiſon, toutes les creatures s'evanoüiſſoient de ſa penſée, comme la terre diſparoît à un vaiſſeau, à meſure qu'il cingle en haute Mer. Dieu lioit toutes ſes puiſſances, & les empêchoit d'agir, ſoit par un débordemēt impetueux de lumiere qui éblouiſſoit ſon entendement; ſoit

par une ſouſtraction de concours qu'il retiroit, ou d'objets qu'il lui cachoit, ou d'eſpeces qu'il faiſoit évanoüir, ſoit en empéchant la memoire de fournir des images à l'eſprit pour former ſes connoiſſances.

Quelquefois Dieu ramaſſoit toutes ſes puiſſances intellectuelles autour de ſon ame, comme un Berger d'un coup de ſiflet ramaſſe ſes brebis au tour de ſoi. Ce qui ſe fait ou par une voix interieure, ou par un doux attrait, ou par le ſouffle du Saint Eſprit, ou par un odeur du Paradis, qui penetrant les ſens interieurs & exterieurs, fait fondre l'ame en douceur, & la fait tomber en défaillance. La cauſe ordinaire de ce plaiſir infiniment delicieux, eſt un goût & une ſaveur celeſte, joint à un attouchement ineffable, que Louis de Blois appelle, *contactus ſubſtantialis divinitatis*. Car de tous les ſens, ſoit interieurs, ſoit exterieurs il n'y a que le goût & l'attouchement qui s'uniſſent immediatement à leur objet.

C'eſt une choſe déplorable que dans un ſiecle auſſi corrompu qu'eſt celui où nous ſommes, on n'oſe parler comme les Saints, ni exprimer en nôtre langue ce qu'ils ont écrit en la leur. Jamais les entretiens parmi les gens même de different ſexe, ne furent ni plus hardis ni plus honteux. La pudeur paſſe à preſent pour une vertu ruſtique & ſauvage qui n'eſt plus du beau monde: & cependant on ne peut ſouffrir qu'un Ecrivain parle des unions ſacrées de l'ame avec Dieu, & c'eſt bleſſer la modeſtie que d'expliquer les careſſes qu'il ait à ſes épouſes. Donnons quelque choſe à leur delicateſſe veritable ou apparente, & paſſons ſous ſilence la plusgrande de toutes les faveurs que Dieu

ait faites à la perſonne dont j'écris la Vie. Obeïſſons plûtôt au Fils de Dieu ; qui nous dit : *Ne jettez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, & que ſe tournant contre vous mêmes ils ne vous déchirent.*

Matt. 7. Je dirai ſeulement ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir, que lorſque cette operation divine ſe paſſe dans le cœur, toutes les puiſſances ſpirituelles courent à l'odeur de ces parfums, & s'aſſemblent autour de ce Palais de la Divinité, ſans pouvoir entrer dedans, parce que la porte leur en eſt fermée. Mais quoi qu'elles ne voïent rien, & ne découvrent rien de ce qui s'y fait, elles ſont neanmoins dans une eſpece de raviſſement par la part qu'elles prennent au plaiſir du cœur. Et c'eſt là ce ſilence myſterieux qui ſe fait dans le Ciel ſuperieur de l'ame, C'eſt là ce ſommeil doux & agreable qui repare ſes forces, & qui la comble de joïe : car de même que pendant le ſommeil la chaleur ſe ramaſſe dans l'eſtomach, & les ſens étant liez, ceſſent d'operer comme auparavant : ainſi lorſque ces merveilles ſe paſſent dans le cœur, toutes les puiſſances ſpirituelles demeurent interdites : & c'eſt dans ces ombres du S. Eſprit, que l'ame devient feconde en bonnes œuvres, & qu'elle conçoit quantité d'enfans ſpirituels qu'elle donne enſuite à Jeſus Chriſt ſon Epoux.

XVI. *Des viſions & apparitions ſenſibles*

Il y en qui deſirent ſçavoir ſi Madame Helyot a eu des viſions, & des apparitions. Son Confeſſeur en doute ; car bien que dans ſes Oraiſons Dieu lui manifeſta ſouvent des choſes fort ſecretes, & que la ſainte Trinité s'imprimât dans ſon ame d'une maniere ſi forte qu'elle n'eût jamais pû douter de la verité de ce Myſtere,

quand bien, ce lui semble, elle en eût perdu la foi; toutefois elle ne lui a jamais declaré qu'elle ait eu des veuës sensibles & corporelles. Comme elle étoit instruite du danger qu'il y a dans ces sortes de lumieres, & de la fidelité qu'on doit avoir à s'en détourner, elle fermoit soigneusement toutes les portes de ses sens à la curiosité, & faisoit mourir toutes ses connoissances pour ne pas troubler les douces operations de son amour.

Les precautions qu'on lui avoit données sur ce sujet lui plurent si fort, qu'elle se crut même dispensée de rapporter à son Directeur les grandes & extraordinaires faveurs qu'elle recevoit de Dieu, sous pretexte qu'elle ne s'y arrêtoit point, & qu'elle pratiquoit fidelement ce qu'il lui avoit ordonné. C'est la reponse qu'elle fit à une sainte Fille, qui lui demandoit si elle ne declaroit pas à son Directeur les grandes communications qu'elle avoit avec Dieu. *Qu'est-il besoin,* lui dit-elle, *de declarer ce qu'il faut oublier?* En quoi elle peut avoir failly, lui cachant par un excez d'humilité la plûpart des graces qu'elle recevoit, & les bonnes œuvres qu'elle pratiquoit. Ce qui peut l'excuser, c'est que lors qu'elle se mettoit en devoir de declarer à son Directeur ce qui se passoit dans son ame, lui qui connoissoit parfaitement son état, & ce que la grace operoit dans elle, & tous les degrez de sa contemplation, pour la preserver de l'illusion, & des vaines complaisances, aprés avoir entendu à demi mot ce qu'elle vouloit dire, détournoit aussi-tôt le discours, & lui marquoit qu'il ne faloit point faire d'attention à toutes ces choses, ni en parler beaucoup, & que le plus seur étoit de les

mettre en oubly. Cette conduite qui favoriſoit ſon humilité, & qui la cachoit à elle-même, étoit fort à ſon goût, & elle s'en eſt ſi bien trouvée, qu'elle l'a gardée juſqu'à la mort, n'ayant jamais parlé d'aucune viſion, ſinon de celle qu'elle eut en ſa derniere maladie.

Pluſieurs perſonnes fort ſpirituelles avoient un deſir extrême d'avoir quelque connoiſſãce de ſon Oraiſon, & de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; entre autres une qui la touchoit de fort prés, qui lui découvroit le ſien, & pour qui elle n'avoit preſque rien de caché. Elle en demanda conſeil à ſon Directeur, lequel lui aïant répondu qu'il n'y avoit que Dieu & le Confeſſeur (lors qu'il étoit ſnffiſãment éclairé) qui deuſſent ſavoir ce qui ce paſſoit dans une ame; elle s'en tint à ſon avis, & ne fit à cette perſonne aucune ouverture de ſon interieur.

XVIII. *Ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Madame Helyot.*

Aprés avoir declaré ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit, il faut ouvrir les portes de ſon cœur; & declarer en peu de paroles ce que la grace y operoit, C'eſt là le Trône de la Divinité, le lit ſacré de l'Epoux, la ſalle des nôces & le ſanctuaire de la contemplation. C'eſt là que ſe forment ces unions ineffables, & que ſe conſomme le mariage ſpirituel de l'ame avec Dieu. Ce que j'en viens de dire, ou plûtôt ce que je n'en ai pas dit, eſt ce qu'il y a de plus grand, & de plus delicat; & j'aurois droit de me diſpenſer d'en parler davantage, veu la foibleſſe de l'eſprit humain, la corruption de la nature, le déreglement des mœurs & le petit nombre de gens qui puiſſent profiter de ces connoiſſances. Cependant pour contenter ceux qui m'obligent d'écrire, j'ajoûterai quelques choſes qui feront connoître ce qui ſe paſſoit dans

ſon cœur, lors qu'elle traittoit ſi familierement avec Dieu.

XIX. *Diverſes unions qu'on peut avoir avec Dieu.*

On peut être uni à Dieu en pluſieurs manieres: ou par une union de dépendance qui eſt cõmune à tous les Etres; ou par une union de preſence, qui nous tient inſeparablement liez à ſon immenſité, ou par une union de grace ſanctifiante qui nous rend ſes enfans, & qui nous anime de ſon eſprit: ou par une union ſubſtantielle & naturelle, qui ne convient qu'à Jesus-Christ, & qui le rend vrai Dieu, & vrai Homme: ou par une union myſtique qui conſiſte dans un écoulement de la Divinité dans la ſubſtance de l'ame, dont elle eſt penetrée, & remplie d'une maniere ſi admirable, que ſans changer ſon être, elle eſt comme transformée en celui de Dieu: de méme que le fer devient feu aprés avoir été long-tems dans une fournaiſe. Si cette union ſe fait dans les lumieres de la gloire, elle produit la felicité du Ciel: ſi elle ſe contracte dans les ombres de la Foi, accompagnée de tous les dons du Saint-Eſprit, elle fait la felicité de la terre.

XX. *Union de l'ame dans la contemplation.*

C'eſt dans cette union, comme j'ai dit, que conſiſte la contemplation Chrétienne, qu'on peut definir proprement: *Une union immediate de l'ame avec Dieu dans la nudité de toutes ſes images.* Je l'appelle immediate en trois manieres, parce qu'elle ſe fait ſans milieu de connoiſſance, & ſans milieu de diſtance, & ſans milieu de ſubſtance. De connoiſſance; car l'ame s'unit à Dieu ſans le voir, ſinon par la lumiere de la Foi: de diſtance, parce qu'elle s'unit ſans deſir qui ſe porte à un objet abſent: de ſubſtance, parce qu'elle s'unit par un attouchement ſubſtantiel ſans l'en-

d'aucune creature, le ſens du toucher, comme nous avons dit, s'uniſſant immediatement à ſon objet. Saint Bernard, ſaint Bonaventure, Gerſon, & les autres Docteurs Myſtiques diſent des merveilles de cette union, & de cette entrée de JESUS-CHRIST dans le cœur, toutes les portes des ſens interieurs, & exterieurs étant fermées.

C'eſt donc dans cette union qu'étoit l'ame de MadameHelyot pendant ſon oraiſon. Lors qu'elle étoit jeune dans ſa devotion, elle s'en alloit avec lesFilles de Jeruſalem chercher l'Epoux divin parmi toutes les creatures; elle faiſoit le tour de la ville avec elles, & demandoit aux gardes en quel lieu il faiſoit ſa demeure: mais aïant appris qu'il étoit au fond de ſon cœur, & l'y aïant trouvé, elle s'enferma dedans avec lui, ſans permettre à ſon eſprit d'y entrer; & c'eſt alors qu'elle devint Epouſe de JESUS, par un lien ſacré d'un mariage ſpirituel, dont je n'oſe parler.

Ceux qui ont connoiſſance de la vie ſpirituelle, ſçavent qu'il y a des graces qui font une ſi puiſſante impreſſion ſur l'eſprit, que quoi qu'on puiſſe faire pour s'en oublier, il eſt impoſſible d'en perdre la memoire. Il y en a d'autres dont le ſouvenir excite l'ame à l'amour de Dieu, & à la reconnoiſſance de ſes bontez. C'eſt celles-ci comme j'ai dit, qu'on peut marquer, non pas pour en faire raport à ſon Directeur, car cela occuperoit l'eſprit pendant l'Oraiſon; mais pour conſerver l'onction de la grace, & pour entretenir ſa devotion. Et c'eſt auſſi ces dernieres que Madame Helyot écrivoit: mais ſon humilité nous les a ravies: Aïant brûlé tous ſes écrits avant que de

de mourir, ce qui eſt bien éloigné d'écrire elle-même ſa Vie, comme font quelques perſonnes de pieté, pour obeïr à ceux qui les gouvernent.

XXI. *Effets de cette union.*

Qui pourroit declarer les effets admirables que produiſoit cette union dans ſon cœur : ces tranſports, ces raviſſemens, ces ferveurs, ces langueurs, ces ſoupirs, ces deſirs extatiques, ce ſommeil myſterieux, cette yvreſſe ſpirituelle, cet abîme profond de plaiſirs où elle étoit plongée ; ces voyages inconnus dans le païs de l'Eternité où elle ſe voïoit hors des tems dans une ſituation immuable de toutes ſes puiſſances, ces privations heureuſes de tout ce qui n'eſt point Dieu : ces paroles ſecrettes, ces goûts delicieux, ces parfums divins, ces veuës charmantes de JESUS transfiguré, ces morts myſtiques, & ces doux aneantiſſemens, où elle ſe trouvoit heureuſement perduë, detruite & conſumée ? Ceux, dit ſaint Bernard, qui ont l'experience de ces choſes, n'ont pas beſoin d'en être inſtruits : Ceux qui ne l'ont pas ont un deſir extrême de l'avoir : mais ils ne les concevront jamais, s'ils n'en ont l'experience Cette ſcience celeſte s'appelle myſtique, parce qu'elle eſt cachée ; on l'apprend, dit ce même Saint, non pas par l'étude des Livres, mais par l'onction de l'eſprit de Dieu ; non pas en raiſonnant, mais en aimant : non pas en s'attachant à de ſaintes pratiques, mais en ſe détachant de toutes choſes. Ce qui fait connoître l'erreur & la temerité de quelques perſonnes qui n'aïant point l'experience de ces choſes, comme ils l'avoüent eux-mêmes, oſent neanmoins les condamner, & blâment indiſcretement ce qu'ils n'entendent pas. L'effet principal de cette union eſt une joïe

ineffable, laquelle est si grande, que comme declare Saint Augustin qui l'a experimentée, si elle duroit long-tems, l'ame tomberoit en defaillance, & pourroit se separer de son corps.

Quand Moyse descendit de la montagne de Sina, où il avoit eu des communications tres-particulieres avec Dieu, il parut le visage éclatant d'une si grande lumiere, qu'il fut obligé de mettre un voile sur sa tête pour se rendre accessible aux hommes. Madame Helyot avoit beau mettre sur son visage le voile de sa modestie, & de son humilité aprés son Oraison, il jettoit des raïons de lumiere, dont plusieurs personnes sont témoins, comme nous dirons en un autre lieu, & quelque effort qu'elle fît pour cacher la plaie que l'amour avoit fait à son cœur elle n'en pouvoit venir à bout : sa douleur éclattoit par des soupirs qui lui échapoient, & par des larmes qu'elle versoit en abondance.

XXII. *Pureté & fermeté de l'ame de Madame Helyot.*

Ce n'est pas l'amour qui languit, dit trés-bien l'Abbé Gilbert, c'est l'amant qui devient languissant. Plus l'amour est fort, plus l'amant devient foible, si on ne lui donne pas ce qu'il aime. Ceux qui s'attachent aux consolations sensibles, sont sujets à des abbatemens, & à des defaillances, croïant ne point posseder le divin Epoux, s'ils ne le sentent operer dans le fond de leur cœur. Cette sage Epouse faisoit un discernement admirable des mouvemens de la nature, & de la grace. Elle ne donnoit point dans ces devotions tendres que recherchent avec tant de passion les personnes de son sexe : mais comme elle avoit le cœur noble, elle s'élevoit au dessus de toutes ces foiblesses, & ne s'attachoit qu'à la pure volonté

de Dieu, qui faiſoit tout ſon plaiſir & tout ſon repos. Elle reſiſtoit même aux aſſauts de l'amour, & lors que ſon cœur s'amolliſſoit, elle l'affermiſſoit en éloignant de ſa penſée tout ce qui faiſoit trop d'impreſſion ſur lui.

XXIII. *Victoire de l'amour divin.*

Mais quoi qu'elle pût faire, elle étoit obligée ſouvent de ſuccomber à ſes aſſauts. Une parole de ce divin Epoux qui poſſedoit ſon cœur, le faiſoit fondre comme de la cire devant le feu. Ses careſſes la deſoloient & lui ôtoient la force de ſe défendre. Il entroit dans ſon ame, comme un Conquerant victorieux de toutes ſes reſiſtances, & par la violence de ſon amour la brûloit & la conſumoit. C'eſt alors qu'elle ſe ſentoit comme detruite & aneantie, n'aïant ni force; ni mouuement, ni vie, ni être devant la Majeſté infinie de Dieu.

XXIV. *Mort myſtique & vie interieure.*

Elle pouvoit dire auſſi bien que Sainte Catherine de Gennes, qu'elle ne ſentoit dans elle qu'une plenitude de Dieu, qui lui ôtoit l'uſage de toutes ſes puiſſances, qu'elle voïoit ſans yeux, qu'elle entendoit ſans entendement; qu'elle goûtoit ſans goût, & ſentoit ſans ſentiment, qu'elle n'avoit ni forme, ni meſure, parce qu'elle étoit perduë dans l'immenſité de Dieu; qu'elle ne voïoit que Dieu dans ſoi, & hors de ſoi, & qu'elle n'avoit point d'autre mouvement que celui que lui donnoit ſon eſprit, qui étoit l'ame de ſon ame & le principe de ſa vie.

C'étoit lui qui l'avertiſſoit à tous momens de ce qu'elle avoit à faire & qui l'appliquoit lui-même à ſon devoir. Lorſquelle s'en étoit acquittée, elle en effaçoit auſſi-tôt le ſouvenir & rentroit dans ſon neant pour êre remplie de l'être & de

la vie de Dieu; c'eſt pour cela qu'elle ne pouvoit former aucune reſolution, ni prevoir aucune choſe qu'elle eut à dire ou à faire, parce qu'elle n'agiſſoit que par le mouvement du Saint Eſprit qui la gouvernoit, l'inſtruiſoit & la pouſſoit par une douce impreſſion au lieu où elle devoit aller.

S'il lui arrivoit quelquefois de former quelque deſſein, ou de preparer quelque diſcours, lors qu'elle étoit dans l'occaſion, tout s'évanoüiſſoit de ſa penſée, & elle étoit obligée de ſe tenir comme un corps mort qui n'a point d'autre mouvement que celui qu'on lui donne: en ſorte que toute ſon occupation étoit d'aneantir ſes penſées, ſes deſirs & ſes operations, pour laiſſer agir l'Eſprit de Dieu qui l'animoit & qui la poſſedoit. C'eſt ce qu'elle diſoit ſouvent à ſon Confeſſeur avec étonnement, comme ſi elle eût eu un autre ame que la ſienne qui la faiſoit agir, & qui ne lui permettoit pas de ſonger à ce qu'elle avoit à faire d'un moment à l'autre. Elle pouvoit dire veritablement avec Saint Paul. *Je vis, non ce n'eſt pas moi, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi.* C'étoit le principal effet de ſon Oraiſon & de ſon union intime avec Dieu.

XXV. *Qui ſont ceux qui doivent reprendre la meditation.*

Il y en a qui pour avoir receu quelque grace extraordinaire dans l'Oraiſon, ſe croïent fondez en droit de quitter la methode ordinaire, & pour avoir joüy une ou deux fois de Dieu, s'imaginent être en état de joüiſſance. C'eſt un grand abus, dit S. Bernard: car il y a des graces qui ſont prêtées, & il y en a qui ſont données. Il y a des graces d'attrait & il y en a de recompenſe. Dieu fait quelquefois à un novice & à un ame fort imparfaite les mêmes faveurs qu'il fait aux plus par-

faits : Mais c'eſt ou pour la détacher du monde, ou pour l'encourager à la perfection, ou pour la rendre capable d'inſtruire & de diriger les autres, ſi ſa profeſſion l'engage à ce miniſtere comme on donne les viandes les plus delicates aux nourrices des Princes en conſideration de l'enfant qu'elles élevent. Mais lors que ces attraits ſont paſſez, cette ame qui ſe croyoit dans l'union, ſe trouve eſclave de ſes meſmes paſſions & ſujette à ſes meſmes foibleſſes : & ſi elle ne ſe ſert des methodes ordinaires pour arracher les erreurs de ſon eſprit, & les vices de ſon cœur, elle ne manquera pas, ou de retourner dans ſes premiers deſordres, ou de tomber dans l'illuſion.

Il n'y a que les ames innocentes, ou penitentes, & qui ſont appellées de Dieu, comme Moyſe à ces Etats divins qui puiſſent traiter avec luy, comme un amy avec ſon amy. Il n'y a, dis je, que les perſonnes qui ſont arrivées à la contemplation par une vocation divine, & par les degrez de la meditation & de la mortification qui puiſſent y demeurer ſeurement & conſtamment, ſans eſtre obligez de retourner à leurs premieres pratiques. C'eſt au Confeſſeur habile & experimenté à juger de leur eſtat, & à leur marquer leurs devoirs.

Madame Helyot eſtoit de ce nombre : comme elle ne s'eſtoit point ingérée d'elle-meſme dans ces voyes, & qu'elle n'eſtoit entrée dans la ſalle du feſtin qu'avec la robe nuptiale d'une veritable Epouſe, elle a perſeveré juſqu'à la mort dans cet eſtat d'union, qui a fait ſon bon-heur, & ſa ſainteté ſur la terre.

XXVI. *Trois queſ-*

Si quelqu'un me demande ce qu'elle faiſoit pendant ſon Oraiſon, & comment elle s'y pre-

tions ſur l'Oraiſon de Madame Helyot.

paroit, & quels actes elle y produiſoit ? Je répondray à la premiere de ces demandes, que ſon eſprit eſtoit comme lié, & ne pouvoit penſer à autre choſe qu'à la grandeur incomprehenſible de Dieu, qui ſe rendoit preſent ſans ſe faire voir, & qui par ſa majeſté infinie aneantiſſoit toutes ſes operations, & toutes ſes connoiſſances ; Que ſa volonté ſe repoſoit en Dieu. comme au centre de ſa paix par une joüiſſance douce & tranquille, & qu'elle luy demeuroit unie, liée & collée, comme le fer à l'aimant auſſi-tôt qu'il l'a touché.

Quant à la preparation, elle n'avoit pas beſoin d'en apporter d'extraordinaire, parce qu'elle eſtoit toûjours préparée. Elle avoit en tout temps ſon ſujet d'oraiſon preſent qui conſiſtoit en ces quatre paroles : *Mon Dieu, mon tout, mon ſouverain bien, & ma vie.* Ou quelque trait d'amour que le Saint Eſprit fait ſentir au cœur, & qui ramaſſe incontinent toutes les puiſſances de l'ame.

Pour ce qui regarde les actes qu'elle formoit en ce temps-là ; je répons qu'elle en produiſoit un d'amour tres-parfait qui duroit depuis le commencement de ſon oraiſon juſqu'à la fin. Cet acte eſt celuy des Bien-heureux dans le Ciel, & le plus parfait qu'on puiſſe produire ſur la terre ; ſçavoir un acte de joüiſſance, qui eſt un repos de l'ame en Dieu, comme en ſa derniere fin : car ce repos n'eſt pas une ſimple ceſſation de deſir qui ſe porte à un bien abſent qu'on ne poſſede pas, mais c'eſt une union réelle de l'ame avec ſon ſouverain bien, qu'elle poſſede, & qu'elle embraſſe, aprés l'avoir long-temps, & cherché, & deſiré.

Telle eſtoit l'union que cette ſainte ame avoit avec Dieu. Elle l'avoit cherché long-temps par

toutes les operations de ſon eſprit, par tous les deſirs & tous les mouvemens de ſon cœur, priant, ſoûpirant, & demandant inceſſamment comme l'Epouſe des Cantiques, le lieu où il demeuroit, où il ſe repoſoit, & où il mangeoit: mais l'ayant trouvé dans le fond de ſon ame, & ayant receu de luy cette pierre precieuſe que nul ne connoît, ſinon celuy qui la reçoit & qui eſt le gage de ſon amour, & de ſes divines alliances, elle ne ſe mit plus en peine de le chercher, mais diſoit comme l'Epouſe à toutes ſes compagnes : *I'ay trouvé celuy que mon cœur aime uniquement, & qu'il deſiroit paſſionnément. Ie le tiens je l'embraſſe, je ne le laiſſeray jamais aller. Il m'a fait deſcendre dans ſa cave, & m'a enyvré de ſon vin.*

XXVII. *Yvreſſe ſpirituelle de l'ame & transformation en Dieu.*

Il eſt vray que l'ame dans ces premieres careſſes de la Divinité, perd, pour ainſi dire, toute connoiſſance, & ne ſçait preſque plus ce qu'elle fait, ny ce qu'elle dit, comme ſi elle eſtoit yvre, & c'eſt dans cet eſtat que fut d'abord Madame Helyot : mais aprés ces premieres fleurs d'un amour qui eſtoit encore dans ſa jeuneſſe ; aprés ces tranſports, & ces yvreſſes ſpirituelles ; aprés ces alienations des ſens que cauſoit la chaleur de ce vin nouveau, elle devint ſemblable à un vin pur & raſſis, à une claire fontaine, où le Soleil prend plaiſir à peindre ſon image; & à un gros charbon de feu qui n'a plus ny flame ny fumée, & qui ſe conſume luy-même par la violence de ſa chaleur. C'eſt là cette transformation myſtique, & ce mariage ſpirituel, dont les delices ſont ineffables, & qui ne peuvent eſtre connuës que de ceux qui les ont experimentées. On en peut cependant juger par ſon aſſiduité à la priere & par la force de ſon attrait, dont nous allons parler.

CHAPITRE V.

Effets sensibles de son Oraison & la force de son attrait.

TOUT ce que j'ay rapporté jusqu'à present de l'Oraison de cette sainte ame & de la force de son attrait, estoit caché dans son cœur & n'estoit connu que de Dieu & de celuy à qui elle découvroit sa conscience : mais comme il est impossible qu'une maison soit en feu, sans que la flame en paroisse au dehors, aussi quoy qu'ait pû faire cette humble Epouse de Nôtre-Seigneur, pour renfermer au dedans de soy-même ce grand incendie d'amour qui la consumoit, elle n'a pû empescher qu'il n'ait éclaté au dehors & qu'on n'ait reconnu les intimes communications qu'elle avoit avec Dieu, par quelques marques exterieures que je rapporteray dans ce Chapitre.

I. *Marques de l'attrait de Madame Hebyot, qui ont paru dehors.*

Une personne de pieté qui l'observoit de prés » nous a fait ce recit. Je me suis, dit-elle, ren» contrée plusieurs fois, lorsque cette sainte Da» me sortoit de l'Oraison, & elle m'a toûjours » paru dans ce temps toute absorbée en Dieu. Je » voyois qu'elle avoit de la peine à revenir à elle » même, & à me parler. Ses discours estoient » alors pour l'ordinaire entre-coupez de soupirs, » & je remarquois qu'elle jettoit des regards ten» dres & amoureux vers le Ciel, ou vers le lieu » où elle venoit de faire son Oraison. D'autres » fois elle paroissoit dans une joye, un épanoüis» sement, & une gayeté toute celeste ; & quoy

qu'elle parlaſt, & agiſt à ſon ordinaire, on voyoit « bien qu'elle n'eſtoit point encore revenuë de ſon « recüeillement.

II. *Elle demeure pluſieurs heures immobile pendant ſon oraiſon.*

Je ne ſçay ſi elle ne perdoit point l'uſage des ſens, lors qu'elle eſtoit des cinq heures entieres & davantage immobile dans une Egliſe, comme ſi elle eût eſté dans le Paradis. Elle y eſtoit d'une maniere ſi humble, ſi reſpectueuſe, & ſi modeſte, qu'elle donnoit de la devotion à ceux qui la regardoient. Je l'ay veuë pluſieurs fois, dit une perſonne, les quatre & cinq heures entieres dans l'Egliſe, à genoux, ſans ſe remuer, quoy qu'on la pouſſaſt & heurtaſt rudement. Un jour eſtant dans les Minimes, une Demoiſelle de qualité avec laquelle j'eſtois, & qui deſiroit fort la connoiſtre, & la voir au viſage, pour le recit qu'on luy avoit fait de ſa vertu, attendit cinq heures entieres tout de ſuite qu'elle ſe retournaſt : mais elle ne le fit jamais, quoy qu'on marchaſt ſur elle, & qu'on la pouſſaſt à tout moment. Elle fut enfin contrainte de la laiſſer dans l'Egliſe, ſans avoir la ſatisfaction qu'elle deſiroit. Je l'ay toûjours veuë ainſi dans les Egliſes, lors qu'elle eſtoit en oraiſon.

Une autre rapporte, qu'entrant dans l'Hoſtel-Dieu avec une jeune Demoiſelle, elles l'apperceurent qui eſtoit en Oraiſon devant le ſaint Sacrement, & que ravies de la voir, elle ſe dirent l'une à lautre : demeurons icy, nous avons trouvé un threſor. S'eſtant arreſtées à laconſiderer l'eſpace de deux heures avec une tres-grande ſatisfaction, elles furent obligées de la quitter pour aller viſiter les malades : mais elles furent bien étonnées de la trouver à leur retour, au même lieu.

Une Dame nous a dit que c'eſtoit toute ſa joye de la voir à l'Egliſe ; que lors qu'elle l'y trouvoit, elle avoit de la devotion pour toute la journée ; que la meſme choſe arrivoit à beaucoup d'autres, & que c'eſt pour cela qu'un chacun la cherchoit, & tâchoit de l'approcher.

III. *Sa modeſtie & ſon recueillement.*

Une Demoiſelle qui eſt maintenant Religeuſe à Argenteüil, & qui la voyoit ſouvent, dit qu'elle l'invitoit fort à faire Oraiſon, & qu'elle la luy faiſoit faire. Quand je la voyois, dit-elle, en » priere, je m'imaginois de voir un Ange ſur terre. » C'eſtoit une autre ſainte Théreſe qui brûloit de » l'amour de Dieu. Elle ne me parloit que du pur » amour, & me diſoit que lorſque je ſerois Religieuſe, je ſerois ſeparée de tout ce qui n'eſt point » Dieu. Quand j'eſtois avec elle, je prenois un tres» grand plaiſir à l'entendre, & à la regarder ; car on » voyoit ſur ſon viſage une modeſtie, & un recüeil» lement qui faiſoit connoiſtre l'intime union qu'» elle avoit avec Dieu, dont elle eſtoit toute rem» plie.

IV. *Son viſage paroiſt lumineux.*

» Une autre ſervante de Dieu qui a eſté quelque temps chez elle en retraite, dit qu'il n'y avoit qu'à luy parler de l'amour de Dieu pour luy faire monter le feu au viſage ; que c'eſtoit un Seraphin pendant la priere, & qu'elle avoit une telle ſatisfaction de la voir en oraiſon, qu'elle ne ſe pouvoit laſſer de la regarder. J'ay veu, dit elle, plus d'u» ne fois un rouge ſur ſon viſage beaucoup plus vif » que le naturel, & qui eſtoit quelquefois ſi écla» tant, qu'il me paroiſſoit comme une lumiere de » gloire qu'on repreſente dans le viſage des Saints. » Cela lui arrivoit, lorſqu'elle eſtoit en oraiſon. Elle » y paſſoit une partie de la nuit immobile comme

une ſtatuë, les yeux élevez au Ciel, & ſi abſorbée en Dieu, qu'elle ne s'appercevoit pas que je la regardois en face ; ce qui me donnoit le loiſir de la contempler à mon aiſe, comme les Apoſtres qui voyoient Jesus transfiguré ſur le Thabor. Un ſoir faiſant oraiſon avec elle, & voyant qu'il eſtoit entre minuit & une heure, je me levay pour luy dire : Madame, il eſt temps d'aller prendre voſtre repos. A quoy elle me repartit : *l'Eternité n'eſt-elle pas aſſez longue pour ſe repoſer ? joüiſſons, joüiſſons maintenant de Dieu tant que nous le pourrons.*

V. *Rien ne la détourne de la priere.*

Au reſte elle n'avoit que faire de chercher des lieux retirez pour ſe recüeillir : par tout où elle ſe rencontroit dans une Egliſe, elle trouvoit Dieu, qui l'occupoit ſi fortement, que rien ne l'en pouvoit divertir. Une Demoiſelle qui l'accompagnoit ſouvent, la voyant prier Dieu devotement dans une Egliſe pleine de monde qui la heurtoit, & la fouloit aux pieds, luy dit en ſortant qu'elle n'avoit point de devotion dans la preſſe, & que pour prier Dieu il luy faloit eſtre dans un lieu retité. Madame Helyot luy répondit : *Lors qu'on ne cherche que Dieu, on le trouve par tout. La preſſe où l'on eſt, & l'embarras du monde n'empeſche point qu'on ne joüiſſe de ſa preſence. Quand on vit de Dieu, on meurt à toutes les creatures.*

VI. *Elle eſt toute abſorbée en Dieu.*

Une fille qui a demeuré chez elle rapporte ce qui ſuit. J'avois, dit elle, l'honneur de la voir preſque tous les jours, & je me ſouviens de l'avoir trouvée dans le fort de l'hyver dans ſa petite Chapelle en oraiſon ſans lumiere. Pour moy j'en avois une lorſque je luy parlois : mais elle avoit toutes les peines du monde à me répondre, & bien

» long-temps aprés luy avoir parlé, elle ne ſçavoit
» ce que je luy avois dit, & me prioit de l'excuſer,
» diſant qu'elle ſe ſentoit de ſon oraiſon.

VII. *Elle ne peut plus parler.*

» Quelquefois je voyois un ſi grand changement
» ſur ſon viſage, & un ſi grand recüeillement dans
» ſon eſprit, que j'en eſtois toute eſtonnée. Je re-
» marquois qu'elle ne demandoit qu'à demeurer
» dans le ſilence, & que la complaiſance qu'elle
» avoit pour moy, l'obligeoit à ſe faire une eſpece
» de violence pour me parler. C'eſt pourquoy pour
» luy faire plaiſir, je luy diſois : Madame, gardons
» le ſilence. Alors je remarquois la ſatisfaction que
» luy donnoient ces paroles, & je la voyois rentrer
» dans ſa ſolitude interieure avec autant de plaiſir
» qu'en ſent un homme qu'on éveille, & qui eſtant
» accablé du ſommeil, ſe rendort auſſi-tôt: ou qu'un
» enfant qu'on a arraché de la mamelle de ſa nour-
» rice, qui la reprend avec avidité. C'eſt ce que j'ay
» reconnu pluſieurs fois dans elle.

VIII. *Son égalité dans tous les eſtats.*

Ce diſcours nous fait connoiſtre la force de ſon attrait, & le deluge de conſolations qui inondoit ſon ame, lors qu'elle eſtoit en oraiſon. Au reſte cette joye n'eſtoit pas comme celle de la plûpart des perſonnes devotes, qui dure autant que dure leur devotion. Elle eſtoit ſtable, & permanente, & en quelque temps qu'on l'abordaſt, on la voyoit toûjours peinte ſur ſon viſage. Ce que j'admirois dans elle, dit une perſonne de vertu, c'eſt qu'elle eſtoit toûjours égale. Luy parlant un jour de cette égalité d'eſprit, elle me dit, que ſaint François de Sales avoit remarqué qu'il eſtoit plus aiſé de trouver une parfaite chaſteté, qu'un eſprit toûjours égal & dans une meſme aſſiette.

Cette joye qui rejailliſſoit au dehors, procedoit

de l'union intime qu'elle avoit avec Dieu, qui estoit une source intarissable de consolations qui arrosoient toutes les puissances de son ame. C'est de là que procedoit ce recüeillement interieur, cette faim insatiable des souffrances, ce zele de la gloire de Dieu, ces ferveurs, ces langueurs, & ces aneantissemens où elle se trouvoit lors qu'elle étoit en son particulier, & qui paroissoient mesme quelquefois en public.

Une bonne Religieuse de Lannoy prés de Tournay du tiers Ordre de S. François qui a logé chez elle avec ses Compagnes trois ou quatre Carêmes, nous a écrit une grande Lettre, dont nous ferons un extrait dans un autre lieu : mais voicy ce qu'elle dit de son oraison. J'ay plusieurs fois « admiré son oraison continuelle, & je l'ay veuë « quelquefois à l'Eglise à genoux estre poussée de « toutes parts sans se remuer non plus qu'une sta- « tuë. Elle estoit si fervente en ses prieres, que moy « Sœur Marie Isabelle Feret, je l'ay vûë plusieurs « fois comme en extase, & immobile comme un « rocher. Voilà quel estoit son attrait. «

XI. *Combien de temps elle mettoit en l'oraison.*

Pour le temps qu'elle y employoit, elle y mettoit reglément deux heures chaque journée, une le matin, l'autre le soir. Toutefois on peut dire avec verité qu'elle estoit dans une oraison continuelle : car elle y employoit encore les deux heures du matin qu'elle estoit dans l'Eglise, & le tems du service divin de l'aprés midy. Les Dimanches & les Festes, elle n'estoit au logis qu'aux heures du repas; tout le reste de la journée elle le passoit en prieres devant le saint Sacrement : ce qu'on lui avoit permis pour contenter sa devotion. Ceux qui couchoient à costé de sa chambre, assurent

qu'elle ſe levoit à minuit, & qu'elle paſſoit une partie de la nuit en priere. Deux filles qui l'ont ſervie, m'ont dit que c'eſtoit ſa coûtume, & qu'elle n'y manquoit jamais, ne pouvant ſe reſoudre à dormir pendant que les Religieuſes ſe levoient pour chanter les loüanges de Dieu.

X. *Elle y employe une grande partie de la nuit.*

La petite fille qui luy eſtoit affidée, dit qu'elle y eſtoit ſi exacte, que meſme pendant une maladie elle ſe levoit à minuit pour dire Matines. Elle ajoûte qu'apres la Priere du ſoir, qui ſe faiſoit à neuf heures, elle ſe retiroit dans ſa chambre : mais que ſes gens eſtant couchez, elle s'en retournoit à la Chapelle, où elle paſſoit une partie de la nuit, & qu'elle achettoit de la chandelle exprés à l'inſceu de ſes gens.

XI. *Quelquefois les nuits entieres.*

D'autres m'ont aſſuré qu'elle y a ſouvent paſſé les nuits entieres, & qu'ils la trouvoient le matin au meſme eſtat qu'ils l'y avoient laiſſée le ſoir. Une fille fut bien ſurpriſe de l'y voir encore le matin à genoux ayant devant elle une teſte de mort. Si elle en ſortoit, c'eſtoit à deux & trois heures aprés minuit, & elle eſtoit tout ce temps-là en oraiſon ſans lumiere.

Lors qu'elle alloit voir ſon Directeur, elle attendoit quelquefois trois heures pour luy parler, & pendant ce temps-là elle eſtoit en oraiſon dans un confeſſional, d'où elle ſortoit le viſage tout en feu, & ſi penetrée de devotion, qu'elle avoit de la peine à luy parler. Elle trouvoit tant de ſatisfaction à s'entretenir avec Dieu, que ſon corps meſme s'en reſſentoit : car lors qu'elle eſtoit incommodée, elle avoit coûtume de dire, que de faire oraiſon eſtoit un remede infaillible à ſon mal. Un jour ſa petite confidente la trouvant changée,

prit la liberté de luy dire qu'elle avoit mauvais visage. Elle luy répondit, *Ma fille, c'eſt que j'e n'ay pas fait mon oraiſon ; quand j'auray fait mon devoir, tout ira bien.* Ainſi elle pouvoit dire avec le Roy Prophete, que ſon cœur, & ſa chair, ſe faiſoient un plaiſir extréme d'eſtre en la preſence, & en la compagnie du Dieu vivant.

XII. *Son oraiſon vocale.*

Aprés avoir parlé de ſon oraiſon mentale, il ne me reſte plus qu'à dire un mot de la vocale. Il y a des Contemplatifs, leſquels enyvrez d'abord de la force du vin nouveau qu'ils ont bû, & charmez de ſa douceur, font de faux pas & tombent dans une erreur tres dangereuſe, qui eſt celle des *illuminez*, en diſant qu'il ne faut plus prier Dieu vocalement ; que cette maniere d'oraiſon eſt imparfaite ; que Dieu eſtant un eſprit, il le faut adorer en eſprit & en verité ; que ces paroles exterieures troublent la paix de l'ame, la tirent de ſon ſilence, de ſon repos, & de ſon eſtat de mort ; qu'elles rempliſſent l'eſprit d'images, le cœur de mouvemens, l'image de phantoſmes & diſſipent l'attention qu'on doit avoir à faire mourir toutes les operations de la nature : Enfin que puiſque Dieu voit tout ce que noſtre cœur luy veut dire, il n'eſt pas neceſſaire qu'il luy en faſſe le recit.

Cette doctrine eſt dangereuſe, & il s'en faut défier comme d'un artifice de l'eſprit d'erreur. J'avouë que l'Oraiſon mentale eſt preferable à la vocale, que c'en eſt l'ame & l'eſprit, & qu'une priere ſans attention, n'eſt pour ainſi parler, que l'écorce, ou plûtoſt le cadavre de l'oraiſon. Cependant il faut bien ſe donner de garde de mépriſer la vocale : car outre qu'elle eſt ſouvent d'obligation, elle eſt ſainte & approuvée de l'Egliſe,

& nous a esté prescrite par le Fils de Dieu mesme, qui nous en a donné & la forme & l'exemple. Ce ne sont pas seulement les imparfaits qui doivent reciter l'Oraison Dominicale, mais generalement tous les Fideles. Il faut honorer Dieu de l'esprit & du corps, du cœur & de la langue. S'il n'est point nessaire que je prie de bouche, parce qu'il sçait ce qui est dans mon cœur; je n'ay que faire de le prier d'esprit, parce qu'il sçait ce qui est dans mon ame. Ainsi cette doctrine tend à abolir l'Oraison mentale & vocale.

Nostre sainte Dame estoit bien éloignée de ces sentimens: car quoy qu'elle fust puissamment attirée de Dieu, & que son oraison ne fust presque jamais interrompuë; cependant comme elle estoit animée du Saint Esprit, & que l'Esprit de Dieu est humble, docile, & sujet mesme aux Prophetes, comme parle saint Paul, & qu'il n'écarte jamais une ame de l'ordre que luy prescrit l'Eglise & son devoir; elle ne se laissoit jamais emporter à ces devotions inconsiderées, mais conservoit toûjours l'empire de son cœur, & de sa raison, quelques assauts que luy pust livrer la violence de son amour.

Ainsi la contemplation ne l'empeschoit point de reciter tous les jours le petit Office de la sainte Vierge, & son Chapelet. Elle chantoit mesme quelquefois des Cantiques spirituels, pour donner un peu d'air & de rafraîchissement à son cœur En entrant & sortant de la maison, elle prenoit de l'eau benite, & ne manquoit jamais de se mettre à genoux pour demander à Dieu sa benediction, & pour se recommander à son Ange tutelaire, dont la protection nous est si necessaire

pour

pour nous défendre contre Satan, qui épie tous nos pas, & qui nous dreſſe des pieges en tout lieu. Et comme elle avoit appris ce que rapporte ſaint Gregoire, qu'il jette ſouvent des malefices ſur les viandes qui peuvent nuire à l'ame, & au corps, & qui ſont diſſipez par la priere, elle eſtoit fort exacte à leur donner ſa benediction, & à remercier Dieu aprés avoir pris ſa refection.

XIII. *Reflexion ſur le bonheur de cette ſainte Dame.*

Je demanderois maintenant volontiers à toutes ces Dames du monde, qui s'entretiennent ſi rarement avec Dieu, ou qui le font de ſi mauvaiſe grace, & qui regardent le temps de la priere comme un martyre long, ennuyeux, & inſupportable; je leur demanderois, dis-je, ce qu'elles penſent de cette jeune Dame, qui eſtoit ſi contente lorſqu'elle eſtoit en priere, & à qui l'eſpace de quatre heures ne duroit pas un moment? Diront-elles que c'eſtoit un eſprit mélancholique, qui ne ſe nourriſſoit que de chagrin, & qui fuyoit la compagnie du beau monde pour s'entretenir dans ſes noires penſées? Mais tous ceux qui l'ont pratiquée, rendront témoignage, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver une perſonne qui fût plus gaye, & de plus belle humeur qu'elle eſtoit. Il faut donc qu'elle ait trouvé dans l'oraiſon la ſource de toutes ces conſolations, dont elle eſtoit remplie. Et ſi tout le monde cherche le plaiſir, d'où vient qu'on en va puiſer dans ces ciſternes bourbeuſes & corrompuës du ſiecle, & non pas dans ces fontaines pures de la contemplation?

Elles me diront ſans doute, que ſi elles avoient le don d'oraiſon comme elle, elles ne fuïroient

pas la priere, & qu'elles s'en feroient le plus grand de tous les plaiſirs. J'en ſuis perſuadé; mais que font elles pour l'obtenir? que de temps donnent-elles pour apprendre à lire, à écrire, à joüer, & à danſer? qu'ont-elles fait pour apprendre à prier? ont-elles demandé ce don à Dieu? helas, elles le craignent plûtoſt qu'elles ne le deſirent. Se ſont-elles informées du chemin qu'il faut prendre pour arriver au ſommet de cette belle montagne de Thabor, où l'on voit JESUS transfiguré? Quelles bonnes œuvres ont-elles pratiquées pour meriter cette grace? quel plaiſir ſe ſont-elles retranchées? J'entens bien, on veut joüir en meſme temps des conſolations du Ciel & de celles de la terre. On veut s'entretenir avec Dieu, ſans renoncer aux compagnies du ſiecle; on veut avoir le don d'oraiſon, ſans qu'il en coûte rien, & ſans faire la moindre dépenſe pour le meriter.

Ce n'eſt pas ainſi qu'a fait Madame Helyot. Elle a eſté élevée au plus haut degré de la contemplation, mais elle a bien travaillé pour y parvenir: car elle s'eſt retranchée toutes ſortes de plaiſirs, & s'eſt tourmentée en toutes les manieres imaginables. C'eſt ce que nous allons voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Ses penitences & mortifications.

I. *Mortification neceſſaire pour obtenir l'eſprit d'oraiſon.*

Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loy, qu'il y euſt toûjours du feu allumé ſur ſon Autel. Ce feu repreſente l'oraiſon qui doit toûjours brûler dans le cœur de l'homme : mais le bois qui le doit nourrir & entretenir, eſt celuy de la Croix, je veux dire la mortification des ſens, qui eſt abſolument neceſſaire pour acquerir & conſerver l'eſprit d'Oraiſon. De là vient qu'il eſt impoſſible de trouver un homme d'oraiſon, qui ne ſoit pas un homme de mortification : & il eſt tres-rare & tres-difficile de trouver un homme de mortification, qui ne ſoit pas un homme d'oraiſon.

Les anciens Peres du deſert demandoient du ſang à leurs novices pour leur donner de l'eſprit : c'eſt à dire un corps bien mortifié pour eſtre capable de recevoir l'eſprit de Dieu : parce que l'eſprit & le corps ſe font mutuellement la guerre ; autant qu'on fortifie l'un, autant affoiblit-on l'autre. C'eſt pour cela que tous les Saints qui eſtoient animez de l'eſprit de Dieu, ont fait une guerre implacable à leur corps, & l'ont ruïné de penitences, pour y eſtablir le Regne & l'Empire de Jesus Christ, ſçachant ce que dit Job, que la ſageſſe de Dieu ne ſe trouve point dans les païs de ceux qui vivent dans les délices. Pour donc juger du caractere de l'eſprit de Madame Helyot, il faut voir de quelle ma-

niere elle traitoit son corps, & mesurer l'excellence de son oraison sur la grandeur de sa mortification.

II. *Madame Helyot a un desir insatiable des souffrances.*

On peut dire avec verité qu'elle estoit comme affamée & insatiable de souffrances ; que tout ce qu'on appelle croix, faisoit ses délices ; & que tout ce qu'on appelle délices, faisoit ses croix. Pour en estre persuadé, il n'y a qu'à voir comment elle mortifioit & crucifioit tous ses sens.

Le premier que la Penitence doit sacrifier à Dieu, est celuy du goust & de la gourmandise : car c'est le sentiment des Peres, que comme l'appetit de manger du fruit défendu, a dépoüillé l'homme de sa justice originelle, il la faut recouvrer par le jeûne & l'abstinence, & que lors qu'on a vaincu le demon de gourmandise, on a bon marché de tous les autres.

III. *Mortification du goût.*

Madame Helyot mangeoit au commencement de sa conversion presque de deux heures en deux heures pendant la journée, croyant en avoir besoin : mais depuis qu'on luy eust fait entendre qu'il y avoit de l'intemperance en cela, elle se retrancha tous ces repas extraordinaires, & se reduisit à n'en faire qu'un le jour, qui est celuy de midy, comme j'ay dit dans sa vie. Cette maniere de vivre luy devint si commode, & si agreable qu'elle deploroit l'aveuglement de ceux qui ont des Medecins à gages pour conserver leur santé & qui se font un point de conscience de ne rien refuser à leur corps, & mesme de luy procurer toutes les douceurs & tous les soulagemens possibles, n'y ayant point de meilleur moyen pour se bien porter, que de ne se pas tant ménager & de se retrancher mille petites delicatesses, q

sous pretexte de neceſſité produiſent des maladies, nourriſſent & fomentent la ſenſualité.

Elle ne mangeoit qu'à regret, & en ſoûpirant comme Job, de ſe voir reduite à une neceſſité ſi honteuſe, & ne pouvant ſe priver de nourriture, elle ne parloit d'autre choſe que de regler le temps du repas, & de le reduire à une demie heure, ou à un quart d'heure ſeulement, s'il euſt eſté poſſible.

Eſtant à table elle ſe faiſoit apporter du pain bis le plus noir qu'on puſt trouver, diſant pour couvrir ſa vertu, qu'elle s'en trouvoit parfaitement bien, & que cela contribuoit à ſa ſanté: cependant il eſt certain qu'elle le faiſoit par mortification; & il luy eſt échappé de dire à une perſonne qui s'eſtonnoit de luy voir manger du pain de la ſorte: *Je le trouve auſſi bon que le pain de Gonneſſe. Si je trouvois du plaiſir à manger du pain blanc, je n'en mangerois jamais.*

Une des filles qui ont demeuré chez elle, & qui eſt encore à Paris, m'a dit qu'elle luy faiſoit acheter du pain d'orge, où il y avoit des pailles longues comme la moitié du doigt, & qu'elle le mangeoit avec un appetit incroyable; qu'elle luy faiſoit auſſi cuire des féves à l'eau, & que de l'eau elle en faiſoit faire un potage où elle mettoit ce pain d'orge, & que c'eſtoit là pour elle une biſque delicieuſe. Pluſieurs autres de ſes domeſtiques ajoûtent, qu'elle alloit ſouvent à la cuiſine mettre à part toutes les croutes moiſies qu'elle pouvoit y rencontrer, & ordonnoit à ſes gens de les mettre ſous ſa ſerviette, afin que ſon mary n'en viſt rien.

Un Mecredy voulant ne point manger de

viande, elle avertit la veille la Cuisiniere de luy apreſter pour ſon diſner des féves, & un potage au lait : les féves n'eſtant qu'a demy cuites lors qu'il faloit ſe mettre à table, elle ne laiſſa pas de ſe les faire ſervir : mais ſon mary les luy fit oſter, diſant que cela luy feroit mal. Je ſuis obligé de dire icy, qu'elle ſouffroit d'étranges mortifications de ſa part, quoy qu'elle n'en fiſt rien paroiſtre à l'exterieur, parce qu'il ne luy permettoit pas de faire toutes les penitences qu'elle euſt bien deſiré : mais auſſi lors qu'il diſnoit en ville, elle ſe donnoit carriere, & contentoit ſon appetit.

Ceux qui la voyoient tous les jours manger, diſent que ſes plus friands morceaux étoient les endroits de la viande les plus durs & les plus coriaces ; & que ce que les autres euſſent laiſſé comme le plus dégoûtant, c'eſt ce qu'elle mangeoit avec une eſpece de friandiſe. Ne luy eſtant pas permis de manger des choſes mauvaiſes, elle eſpioit de mettre la main au plat, lors qu'elle n'eſtoit apperceuë de perſonne, & alors elle tiroit adroitement ſur ſon aſſiette, ce qu'il y avoit de plus méchant. Pendant le repas on remarquoit qu'elle jettoit inceſſamment des regards amoureux ſur un Crucifix, & ſur une Image de la ſainte Vierge qu'elle avoit devant ſes yeux, & qu'elle mangeoit avec une telle modeſtie, qu'on euſt dit qu'elle eſtoit en oraiſon.

Elle n'eſtoit pas de ces gens qui ſe plaignent toûjours de ce qu'ils ne ſont pas ſervis à leur gouſt, & que les viandes ne ſont pas bien apprêtées : elle ne faiſoit que gemir du ſoin qu'on prenoit de la faire manger, & de ce qu'on luy

ſervoit les meilleurs morceaux. Elle avoit donné le mot à ſes gens, lors qu'on ſerviroit ſur la table, de mettre toûjours de ſon coſté tout ce qui ſeroit de plus vil & de moins agreable au gouſt, afin que ne mangeant que ce qui eſtoit devant elle, ſon choix paſſaſt plûtoſt pour une diſcretion que pour une mortification.

Les jours maigres elle ne touchoit point au poiſſon ſi elle n'y eſtoit preſque forcée. Elle jeûnoit tous les jours, & faiſoit ſa collation de deux onces de pain bis avec un verre d'eau: les Dimanches & les Feſtes on y ajoûtoit une ou deux pommes.

Lors qu'elle s'appercevoit que quelque choſe n'étoit pas au gouſt de ceux qui eſtoient à table, elle quittoit les autres mets, & ne s'attachoit qu'à celuy-là, ſe faiſant un plaiſir tres-delicieux de manger ce qui ne leur plaiſoit pas. Que ſi on luy ſervoit quelque choſe de bon, elle avoit une boëte d'abſynthe, dont elle le ſaupoudroit pour mortifier ſon gouſt.

Une Demoiſelle qui a demeuré chez elle, dit qu'il n'y avoit rien de plus ſobre ny de plus auſtere que ſes repas. Je l'ay veuë, dit-elle, ſouvent manger ce qu'on auroit jetté aux chiens, avec les morceaux de pain les plus durs qu'elle prenoit en cachette dans la cuiſine: mais ſon mary l'obſervoit, & lors qu'il avoit découvert ſes petites malices, il l'en reprenoit, & luy faiſoit oſter les choſes qui luy eſtoient nuiſibles. Un jour qu'il faiſoit grand froid, je luy vis manger du lait crû, & des féves à moitié cuites ſans ſel, & ſans beurre. Lors qu'on luy oſtoit ces ſortes de ragoûts, elle ſouffroit cette mortifica-

» tion ſans ſe plaindre, & ſans s'opiniaſtrer à en
» vouloir manger, comme font les devotes en-
» teſtées de leurs penitences.

Il n'eſt pas croyable combien elle eſtoit ennemie de toutes les délicateſſes. Lors qu'on luy faiſoit preſent de boëtes de confitures, ou autres ſemblables douceurs, elle n'en goûtoit jamais, mais les envoyoit ſur le champ au Convent de l'*Ave Maria*, pour les Religieuſes malades. S'il arrivoit que de la viande, ou du pain, ou du fruit fuſt tombé dans les cendres, elle le ramaſſoit froidement, & le mangeoit ainſi aſſaiſonné.

Elle avoit tellement ruiné ſon gouſt & tous ſes appetits, qu'elle ne s'appercevoit plus de ce qui eſtoit doux ou ſalé, froid ou chaud; & quand on luy en demandoit ſon ſentiment, elle répondoit tout ſimplement qu'elle n'en ſçavoit rien. Il n'y avoit que les choſes ameres ou inſipides qui flattoient ſon appetit: c'eſt pourquoy lors qu'on luy ordonnoit de prendre une medecine, elle la compoſoit elle-meſme, & la rendoit la plus dégoûtante qu'elle pouvoit. Aprés en avoir mortifié quelque temps ſa veuë & ſon odorat, elle l'avalloit lentement, roulant dans ſa bouche les matieres les plus épaiſſes, & la lie du remede pour en conſerver plus long-temps le mauvais gouſt. Une perſonne luy voyant prendre une medecine d'un air auſſi gay, que ſi elle euſt pris un breuvage delicieux, & la priant de mettre quelque choſe à ſa bouche pour en oſter l'amertume, elle luy demanda ſi elle ſe mocquoit, & ſi Noſtre-Seigneur avoit pris au-

crement ſon Calice qu'en le beuvant juſqu'à la lie ?

Cette jeune fille, dont j'ay parlé, qui luy étoit affidée, dit que Madame Helyot eſtant malade pendant un temps de Careſme, elle luy ordonnoit de porter aux Sœurs de la charité les œufs, & la viande qu'on luy ſervoit, luy enjoignant de n'en rien dire à ſon mary. Elle ajoûte qu'elle faiſoit le même des remedes, diſant qu'elle s'en pouvoit paſſer, & que les pauvres s'en accommoderoient mieux qu'elle. Voilà comme elle avoit mortifié ſon goût.

IV. *Mortification des yeux, & des autres ſens.*

Pour la veuë, l'oüye & l'odorat, elle leur refuſoit tout ce qui les pouvoit ſatisfaire, & leur procuroit tout ce qui les pouvoit affliger. Elle ne prenoit aucun plaiſir qu'à entendre la parole de Dieu, & le chant de l'Egliſe ; hors de là, elle ne donnoit aucune ſatisfaction à ſes oreilles, par les concerts de muſique, & par les contes agréables, qui étoient bien plus capables de la tourmenter que de la divertir.

Je dis le même de la veuë, & de l'odorat. On ne l'a jamais veu rechercher les bonnes odeurs, ny regarder les belles choſes par curioſité. Jamais elle n'a pris aucun divertiſſement pour ſatisfaire ſon inclination. Elle n'alloit dans ſon jardin que par complaiſance, & pour tenir compagnie à ſon mary, ou aux Dames qui la venoïent voir. Hors de ces rencontres elle eſtoit toûjours, ou dans ſa chambre, ou à ſon Oratoire.

Elle ne ſe contentoit pas, comme j'ay dit, de refuſer à ſes ſens les plaiſirs innocens, qu'ils pouvoient deſirer ; mais elle les tourmentoit en

toutes les manieres imaginables, leur faisant voir & sentir ce qui ne leur plaisoit pas. C'est pour cela qu'elle étoit toûjours dans l'Hôtel-Dieu, & qu'elle y exerçoit la charité dans les salles les plus infectes, sur les sujets les plus hideux, & auprés des personnes les plus contagieuses. Nous en avons rapporté des exemples assez considerables, & nous en rapporterons encore d'autres dans la suite.

Mais je ne puis omettre icy ce que la Sœur de saint François, dont nous avons parlé, témoigne avoir veu tres-souvent. Lors, dit-elle, » qu'elle sortoit du logis pour aller à l'Hôtel-» Dieu, elle portoit un peigne, une brosse, & » une serviette qu'elle mettoit devant soy. Elle al-» loit de lit en lit, & choisissoit les petits pau-» vres qui avoient la teste la plus gâtée pour les » peigner & les nettoyer. Pour moy je me reti-» rois, tant cela me faisoit mal au cœur, & lors » que je luy témoignois la peine que j'avois de » voir une Dame de qualité faire des choses si » basses, & qui font tant d'horreur à la nature, » elle me répondoit : *Ma fille, il n'y a point d'autre chemin pour arriver à l'amour de Dieu, que la mortification des sens.*

Elle s'estoit tellement accoûtumée à voir, & à ensevelir les morts qu'elle s'en faisoit une recreation. Une Dame de qualité l'ayant priée de l'accompagner à l'Hôtel-Dieu, vint à l'issuë de son dîner la prendre dans son carrosse. Madame Helyot desiroit y aller à pied & luy en demanda la permission, mais ne l'ayant pu obtenir, elle fut obligée de ceder, & prit place auprés d'elle. La Dame avoit porté dequoy faire

la charité aux malades, qu'elle leur distribua avec beaucoup de pieté. Aprés quoy Madame Helyot luy conseilla de faire la charité aux morts, comme elle avoit fait aux vivans, & de les visiter dans la sale où on les porte pour les ensevelir. La Dame y consentit : mais comme elles traversoient les salles ensemble, quelques Religieuses arrestérent Madame Helyot, & la Dame continuant son chemin se trouva à quatre pas de la salle. Aussi tôt qu'elle en vit la porte, elle fut saisie d'une si grande frayeur, qu'elle perdit la resolution d'y entrer, & mesme presque la parole. Nôtre vertueuse Dame survenant là-dessus, & la voyant toute effrayée, la prit par la main, & la fit entrer. Cette Dame a rapporté qu'ayant senti sa main, elle se trouva tout d'un coup animée & fortifiée, & que sans elle jamais elle n'eut osé faire ce pas. Elle prenoit un plaisir indicible à voir, à sentir, & à manier ces cadavres infects, dont la veuë fait horreur aux personnes les plus mortifiées.

Ce n'estoit pas seulement dans l'Hôtel Dieu qu'elle remportoit ces victoires sur elle-mesme : mais encore en divers quartiers de la Ville, où elle alloit visiter, servir, & assister de pauvres malades qui estoient dans de petits trous si sales, & si infects, qu'il falloit une force extraordinaire pour en souffrir la veuë & l'odeur. Elle leur rendoit les services les plus bas, & comme elle y alloit ordinairement sans compagnie, nous ne pouvons dire ce qu'elle y a fait.

Elle pria un jour son Confesseur de voir une

pauvre femme malade qu'elle avoit disposée à la Confession. Il y fut, & ayant remarquéle danger où elle se mettoit allant seule dans des lieux perdus, infects, & qui faisoient horreur à voir, il luy deffendit d'y aller desormais sans compagnie ; ce qui la mortifia beaucoup, parce qu'elle ne vouloit poinr avoir de témoins de ses bonnes actions. C'estoient là ses spectacles, ses promenades, & ses divertissemens. Voyons maintenant comme elle traitoit son corps pour lequel les femmes ont tant de tendresse, & premierement la maniere qu'elle prenoit son sommeil.

V. *Mortification dans son sommeil.*

Elle s'est couchée l'espace de plusieurs années toute vestuë, & sans linge sur un ais de sapin qui estoit étendu sur une paillasse, & son oreiller estoit remply de paille. Les domestiques ont esté long-temps sans s'en apperceuoir ; parce qu'elle ne permettoit à personne d'entrer dans sa chambre qui étoit dans la derniere pauvreté. Elle l'accommodoit elle même pour leur cacher ses mortifications : mais un jour s'estant oubliée de la fermer, sa femme de chambre entra dedans, & vit le matelas à terre au pied du lit, une paillasse, & un oreiller de paille. Madame Helyot qui estoit au pied de l'escalier, s'estant souvenuë qu'elle avoit laissé sa chambre ouverte, remonta promptement pour la fermer : Mais depuis ne pouvant en refuser l'entrée à quelques personnes qui vouloient voir son appartement, elle fut obligée de la mettre en meilleur ordre. Une fille qui l'a servie rapporte, qu'un jour estant malade, son mary fit mettre un matelas, & des draps à son lit. Elle

ne s'y oppoſa point : mais ſi-tôt que les gens furent partis, elle les jetta à bas, diſant qu'elle ſe trouvoit mieux de coucher ſur la dure, y eſtant accoûtumée.

VI. *Mortification dans ſes veſtemens.*

J'ay dit qu'elle portoit une tunique de ſerge l'Hyver & l'Eſté : mais ſon Directeur luy ayant ordonné de porter du linge pendant l'Eſté, elle ſe fit elle-meſme des chemiſes de toile d'étoupes : dont on fait des torchons, que pluſieurs perſonnes ont veuës, & qui en eſtoient dans l'eſtonnement. Encore les trouvoit-elle trop douces & eut eu de la peine à les porter, ſi elle n'y euſt couſu des cilices qui luy prenoient depuis le cou juſqu'aux genoux. On luy ordonna auſſi un peu avant ſa derniere maladie d'oſter ſon oreiller de paille pour un rheumatiſme qu'elle avoit. Aprés avoir un peu plaidé pour le conſerver, diſant que cela ne l'incommodoit point (car c'eſt ce qu'elle diſoit de toutes ſes auſteritez à celuy qui la gouvernoit) elle obeït: mais elle prenoit au lieu d'un oreiller, ſes veſtemens, dont elle faiſoit un pacquet qu'elle mettoit ſous ſa teſte. On eut bien de la peine à luy faire mettre un matelas ſur ſa paillaſſe les dernieres années de ſa vie.

VII. *Mortification dans ſes indiſpoſitions.*

Elle ne ſe contentoit pas de retrancher à ſon corps toutes ſes commoditez : mais elle luy faiſoit ſouffrir toutes ſortes de douleurs, & recevoit avec joye celles que Dieu luy envoyoit, comme ſont les indiſpoſitions ſans ſe plaindre, & ſans en parler, ſinon à ſon Directeur & quelquefois à ſon mary, lorſqu'elle en eſtoit interrogée, & ne ſe rendoit qu'à l'extremité, diſant qu'il ne failloit ſe mettre au lit que lorſqu'on

avoit une groſſe fiévre, & qu'on ne pouvoit plus ſe tenir ſur ſes pieds. C'eſtoit là une de ſes maximes

VIII. *Mortification dans la rigueur des ſaiſons.*

Elle n'approchoit du feu qu'aux heures du repas, & par contenance, ou plûtoſt par obeïſſance, diſant toûjours qu'elle ne ſentoit point de froid. Sortant du lit elle levoit le chaſſis de ſa chambre, & au plus fort de l'Hyver, elle s'habilloit les feneſtres eſtant ouvertes. Son mary luy ayant repreſenté que cela luy cauſeroit à la fin quelque incommodité, elle luy apporta l'exemple de S. Pierre d'Alcantara, lequel au cœur de l'Hyver quittoit ſon manteau pour quelque temps, afin que le reprenant il ſentît mieux la chaleur: Ainſi, diſoit-elle, lors que j'abaiſſe mes chaſſis, je trouve ma chambres plus chaude & plus commode.

Il n'y avoit rien de plus froid que ſon appartement, eſtant expoſé au Septentrion: Cependant elle ne ſouffroit jamais qu'on fiſt du feu dans ſa chambre, quelque rude que fut la ſaiſon, bien qu'elle ſe levaſt de grand matin, & qu'elle paſſaſt une partie de la nuit en priere Un jour ſon mary y eſtant entré, & ayant apperceu dans un temps d'Hyver que pluſieurs vitres eſtoient caſſées, par où le vent ſouffloit de toutes parts, il en fut ſenſiblement touché. & l'obligea ſur le champ à prendre une autre chambre plus commode, qui eſt celle où elle eſt decedée. On ne peut concevoir l'extréme dureté qu'elle avoit pour ſon corps: elle l'appelloit, comme faiſoit Saint François, *ſon frere l'aſne*, & le traitoit comme une beſte de charge qu'on épargne point.

Bien qu'elle euſt changé de chambre, elle ne changeoit point ſa maniere de vivre, & ne donnoit aucun ſoulagement à la nature. Une Demoiſelle y eſtant entrée au fort de l'Hyver, un jour qu'il faiſoit grand froid, & l'ayant trouvée qui s'habilloit. Quoy, Madame, s'écria-t'elle, ſans feu en ce temps-cy, & ſans avoir perſonne qui vous ſerve ? elle luy répondit : *La ſainte Vierge eſtoit donc bien à plaindre : car dans la Crêche de Bethléem elle n'avoit ny bois pour ſe chauffer, ny fille pour la ſervir* ; Quand ſon mary luy en faiſoit allumer, elle le faiſoit eſteindre incontinent aprés qu'il eſtoit ſorty, meſme dans ſes maladies, diſant qu'elle eſtoit trop bien, en comparaiſon de tant de pauvres qui ſont expoſez aux injures de l'air ; car elle ne croyoit pas devoir eſtre mieux logée, ny mieux traitée qu'eux.

On l'a veuë plus d'une fois aprés de grandes pluyes lors qu'on ne pouvoit paſſer les ruiſſeaux des ruës que ſur des planches, paſſer au travers, ayant l'eau juſqu'à my-jambe, pour s'humilier & ſe mortifier, & pour expier la vanité qu'elle avoit euë autrefois d'eſtre bien chauſſée. Ceux à qui cette mortification ne plaiſt pas, doivent condamner tout ce qu'ont fait les Saints pour vaincre leurs tentations pour affliger leur chair & pour ſe rendre mépriſables aux yeux des hommes.

Elle eſtoit ingenieuſe au dernier point à ſe tourmenter, & profitoit de toutes les rencontres. Qu'il fiſt chaud, qu'il fiſt froid, qu'il pluſt, ou qu'il neigeaſt, jamais elle ne ſe mettoit à couvert des inujres du temps. Il luy eſt arrivée ſou-

vent que revenant de ville le soir en temps d'Hyver, elle ostoit ses souliers, & ses bas, & demeuroit ainsi sans se chauffer, les pieds & les jambes nuës le reste de la journée, détroussant ses juppes pour couvrir sa mortification. Sa petite confidente remarquoit tout cela : mais cette bonne Dame luy deffendoit d'en rien dire à son mary.

IX. *Mortification en tous temps, & en toutes choses.*

Il y en a qui se mortifient dans les grandes choses, & qui se contentent dans les petites : d'autres se surmontent dans les petites, & se laissent vaincre dans les grandes. Quelques-uns travaillent à composer leur exterieur, & negligent leur interieur. Quelques autres ne font état que de l'interieur, & abandonnent le soin de l'exterieur. La mortification de cette sainte Dame estoit generale & universelle : elle s'étendoit sur le corps & sur l'ame, sur les petites choses & sur les grandes. Il n'y avoit ny temps, ny lieu, où elle ne s'appliquast à mortifier ses desirs, & à vaincre ses passions.

Une de ses maximes estoit qu'il ne failloit pas plus d'une année pour se défaire de ses défauts exterieurs, & que c'estoit lâcheté que d'y croupir plus long-temps, puisque les mouvemens du corps n'estant pas si prompts que ceux de l'ame, ils surprennent moins, & sont plus aisez à corriger. Agissant sur ce principe, on ne peut dire combien son exterieur estoit honneste, modeste, & composé. Elle estoit maistresse de sa langue & de ses yeux : elle ne se permettoit rien qui pût tant soit peu satisfaire la nature : ses actions & ses démarches estoient si bien reglées qu'en quelque lieu qu'elle fût, vous

vous euſſiez dit qu'elle euſt eſté dans une Egliſe.

Elle s'eſtoit accoûtumée de bonne heure à ne faire aucune choſe, ny à demeurer dans aucune poſture, qui ne fuſt dans la bien-ſeance : c'eſt pourquoy on ne l'a jamais veuë accoudée ſur une table, ny appuyée ſur un baluſtre, ny croiſer les jambes, ny ſe coller au doſſier d'une chaiſe, lors qu'elle eſtoit aſſiſe. Elle ſe tenoit par tout, ſoit dans l'Egliſe, ſoit dans la maiſon, dans une ſituation droite & modeſte, refuſant à ſon corps toutes les poſtures commodes, qu'on prend ſi volontiers pour ſoulager la nature : principalement lors qu'on eſt fatigué ou incommodé.

Quoy qu'elle fuſt des cinq heures dans les Egliſes, elle y eſtoit toûjours à genoux, & on ne l'y a point veu s'aſſeoir ſur ſes jambes, qu'un peu avant ſa derniere maladie, lors qu'elle avoit la fievre. Encore y a-t'il fort peu de gens qui s'en ſoient apperceus : & ceux qui la voyoient en cet eſtat, jugeoient auſſi-toſt qu'elle eſtoit malade. Il eſt vray que lors qu'elle paſſoit les nuits en prieres, elle s'aſſeyoit un peu : mais c'eſtoit ſur un petit eſcabeau de bois plus capable de luy faire de la peine, que de luy donner du ſoulagement : car les pieds qui le portoient, paſſoient de beaucoup au deſſus du ſiege : ainſi l'on peut dire qu'elle eſtoit aſſiſe ſur quatre pieux pointus, ne cherchant rien moins que le repos dans le repos meſme.

Elle ne faiſoit rien pour ſe défendre du froid, & revenant de ville on ne la pouvoit reſoudre de s'approcher du feu. Voicy ce que rapporte

une jeune fille qui luy enseignoit à lire, & a
» écrire correctement. Elle avoit, dit-elle, choisi
» pour cela les onze heures du matin, dans un
» temps d'hyver fort rude qu'elle revenoit de l'E-
» glise, où elle estoit dés la pointe du jour. Lors
» qu'elle estoit arrivée, elle commençoit par al-
» ler querir du feu elle-mesme à la cuisine, &
» l'ayant allumé, elle m'en faisoit approcher,
» m'obligeant de m'asseoir dans un fauteüil qu'el-
» le m'avoit preparé. Pour elle, elle se mettoit à
» genoux à costé de moy comme un enfant, la plus
» éloignée du feu qu'elle pouvoit, & lisoit tout
» haut pendant une demie-heure, ou environ.
» Elle estoit le plus souvent si saisie de froid,
» qu'elle ne pouvoit presque parler : ce qui l'obli-
» geoit de s'arrester & d'interrompre sa lecture :
» mais elle ne laissoit pas de se vaincre, & passoit
» tout ce temps-là sans se chauffer. Cela arrivoit
» tous les jours, & elle ne laïssoit point échapper
» aucune occasion de se mortifier : elle les recher-
» choit mesme, & lors qu'il s'en presentoit, on
» voyoit à son visage qu'elle en avoit de la joye.
C'est le recit qu'en a fait cette jeune Maîtresse.

Lors qu'on luy retranchoit une penitence, elle en inventoit aussi-tost une autre : Comme on luy eut ordonné de se chauffer, parce qu'elle avoit les jambes enflées, ne pouvant plus se mortifier en souffrant le froid, elle s'approchoit du feu le plus prés qu'elle pouvoit pour se brûler les jambes.

On m'a dit qu'elle a marché souvent par les ruës, les pieds nuds avec des souliers sans semelle. Je n'ay pas de peine à le croire : car c'estoit

assez qu'un Saint eust fait une chose, pour l'obliger à l'imiter : Et comme S. Ignace de Loyola marchoit ainsi par les ruës pour cacher sa mortification, je ne doute point qu'elle ne l'ait fait à son exemple.

X. *Mortification en tous lieux.*

Il n'y avoit point de lieu où son corps fust à couvert de sa persecution. Elle le tourmentoit jusques dans les Eglises, sans luy donner ny relâche ny repos. Quand elle estoit au Sermon, & qu'elle voyoit quelque personne debout, pour n'avoir pas le moyen de prendre une chaise, elle l'appelloit doucement ; & lors qu'elle estoit auprés d'elle, elle la faisoit mettre sur sa chaise. Ces pauvres gens luy en témoignoient de la peine : mais elle les en prioit de si bonne grace, qu'ils estoient obligez de l'accepter. Pour elle, elle cherchoit quelque petit coin où elle entendoit le Sermon à genoux, & souvent avec une telle incommodité, qu'on n'eust pas crû y pouvoir demeurer un moment. Quand des personnes la poussoient, ou la traitoient rudement de paroles, elle n'en paroissoit nullement émeuë ; au contraire elle les excusoit, & leur faisoit beaucoup de civilité.

XI. *Ses instrumens de penitence.*

Tout ce que j'ay dit de sa mortification n'est que douceur, en comparaison des rigueurs extrêmes qu'elle a exercées sur son corps. Il n'y avoit aucune sorte de penitence qu'elle ne fist, & elle estoit admirable à en inventer de nouvelles. On a trouvé aprés sa mort en plusieurs endroits de la maison, ces instrumens de penitence dont elle se servoit : un cilice en morceaux usé, & presque tout pourry : un autre encore tout entier ; une haire, une ceinture de

crin, une de fer à quatre rangs toute armée de pointes, & large de trois doigts; deux disciplines, l'une de corde & l'autre de parchemin; plusieurs petits Scapulaires heriſſez de cloux. Son Confeſſeur luy a ôté deux ceintures de fer à cinq rangs, dont chaque anneau a quatre pointes, des braſſelets de la meſme maniere, des haires & des cilices qu'il luy fit rendre pendant une maladie qu'elle eut: mais elle en acheta d'autres, dés lors qu'elle fut retournée en ſanté.

Elle portoit donc ſur ſon corps eſtant vétuë, ces grandes ceintures de fer piquantes à cinq rangs, & ces braſſelets au bras dont il eſtoient tous meurtris & déchiquetez; un cœur de clous ſur ſon cœur, avec un grand Crucifix de cuivre. Lors qu'elle n'avoit pas ces ceintures elle portoit, ou des Scapulaires de clous, ou la haire ou le cilice. Elle ne dépoüilloit gueres ce dernier, ſa chemiſe en eſtant doublée par dedans, & ordinairement pleine de vermine. Si ces paroles font de la peine à quelques eſprits delicats, comment auront-ils le cœur de pratiquer la meſme choſe?

Une jeune Dame à qui elle ne cachoit rien eſtant un jour dans ſa chambre, & parlant en ſemble d'auſteritez, luy dit qu'elle avoit un grande paſſion de voir une haire & un cilice n'en ayant jamais veu. Madame Helyot, dit elle, ſe prit à rire, & je connus qu'elle en avoit. Je la priay inſtamment de me les faire voir. Elle ne le vouloit pas d'abord: mais à la fin elle me dit qu'elle me les montreroit pourvû que cela ne me fiſt point de peur. Comme

elle eut porté la main dans un endroit où » étoient tous ces instrumens de penitence, elle » me montra sa haire & son cilice : mais j'apper- » ceus encore une ceinture de fer qui estoit à plu- « sieurs rangs, & des brasselets de mesme, qui « estoient cousus sur de la toile ; une autre grosse « ceinture de crin, & une discipline cirée qui « estoit fort grande, avec une autre de fer armée « de petites rosettes, & une petite robe nuptia- « le, ou Scapulaire, où il y avoit des bandes de « chamois, qui formoient le nom de Jesus & de « Marie, & toutes les bandes estoient pleines de « clous, dont la pointe entroit profondement « dans la chair. Je vis encore un cœur de clous, « & d'autres choses dont je ne me souviens pas. « Je m'estonnay fort de voir tout cela : mais elle « se prenant à rire, me dit : *Tout ce que vous voyez* « *s'appelle graisse à orgüeil ; dans la premiere ma-* « *ladie que j'auray, je veux jetter tout cela au* « *feu.*

Il faut que je rapporte icy une chose que j'ay appriſe depuis que sa vie a paru, de la Couturiere qui la servoit. Elle me donna, dit-elle, une « fois la commission de luy acheter une ceinture « de fer de la largeur de la main. Je luy ay vû un « Scapulaire de clous devant & derriere d'un « quartier de large qu'elle a porté fort long- « temps ; & depuis elle m'en fit faire un autre d'un « tiers de large de chaque costé, où je mis des « clous jusqu'à un demi-milier. Elle me le fit fai- « re dans sa chambre, où elle m'enferma durant « quatre jours, & afin que les domestiques n'y « entrassent pas, elle avoit la bonté de m'y appor- « ter à manger aux heures du repas. Ce Scapulai-

» re luy entouroit tout le corps, & descendoit
» jusqu'à la ceinture comme une espece de cuiras-
» se : mais parce qu'elle avoit de la peine à s'agraf-
» fer à cause de son épaisseur, elle me prioit de
» l'aider. Je le fis, mais avec tant de peine, que je
» me blessois les doigts. Lorsque je l'agraffois, je
» jettois de temps en temps les yeux sur son visa-
» ge, & je la voyois toute bleuë pour la douleur
» qu'elle sentoit.

» Elle men faisoit faire encore de petits pour
» distribuer aux personnes de sa connoissance
» qu'elle voyoit portées à la mortification. Une
» Demoiselle un jour l'ayant pressée de luy en don-
» ner un, elle le luy accorda, à condition toutefois
» qu'elle ne le porteroit point qu'elle n'en eût ob-
» tenu la permission de son Confesseur, & voulut
» que je l'accompagnasse pour le luy faire voir.
» D'abord que son Confesseur vit ce Scapulaire, il
» en eut horreur, & sçachant que je l'avois fait,
» il me dit que sans doute j'estois la fille d'un
» Mareschal, puisque je faisois des cilices ferrez
» qu'il ne voyoit pas que personne s'en pust ser-
» vir, & qu'il ne permettroit jamais à aucune de
» ses Penitentes d'en porter. Voilà ce que rappor-
te cette ouvriere. Madame Helyot ayant de-
puis appris à en faire elle-mesme, elle en don-
noit à ceux qui luy en demandoient : son Con-
fesseur en a quantité de grands & de petits
qu'elle a faits, avec les deux brasselets qu'elle
portoit à ses bras. C'estoient là les ornemens de
cette Epouse de JESUS-CHRIST. Le Scapu-
laire estoit son habit de nopces & sa robe nup-
tiale. Cette chaîne de fer dont elle se ferroit les
reins, estoit sa chaîne de diamans ; elle appel-

loit les deux bandes de clous & d'anneaux de fer armez de pointes qu'elle portoit à ſes deux bras, ſes braſſelets : & ſa couronne d'épines étoit une groſſe toile ſur laquelle elle avoit formé une croix, & le nom de Jesus, avec des bandes de chamois toutes pleines de petits clous qu'elle mettoit ſur ſa teſte.

Une femme de chambre trouva un jour dans ſon Oratoire, une diſcipline de fer, & une ceinture tres-rude armée de picquans de fer tout rouges de ſang. David ne pouvoit marcher avec les armes dorées de Saül : Mais cette Servante de Dieu toute armée de fer & percée de toutes parts de pointes tres-aiguës qui luy entroient profondement dans la chair, eſtoit toûjours droite, leſte, propre, & marchoit d'un air fort libre & dégagé.

Une perſonne rapporte, qu'ayant rencontré cette ſainte Dame, & luy ayant demandé quelques inſtrumens de penitence, elle luy préta deux de ſes braſſelets armez de pointes de fer à quatre ou cinq rangs, pour les mettre certains jours de la ſemaine, comme les Vendredys, en memoire de la Paſſion de Jesus-Christ, luy enjoignant pourtant ſelon ſa coûtume, d'en demander la permiſſion à ſon Confeſſeur, ce qu'elle fit : Mais les ayant mis une fois, elle fut contrainte un quart d'heure aprés de les oſter, tant elle en eſtoit incommodée. On peut juger de là, quelle eſtoit la douleur que reſſentoit celle qui en portoit preſque ſur toutes les parties de ſon corps, & qui en eſtoit toute couverte. Il eſt vray qu'elle changeoit preſque chaque jour d'inſtrumens de penitence, pour ne pas accabler le

corps, & pour donner le loisir aux playes de se fermer.

On fait courir un bruit dans Paris qu'un jour sa ceinture de fer luy entra si avant dans la chair qu'elle ne paroissoit plus, & qu'elle alla consulter un Religieux, si elle devoit se mettre entre les mains des Chirurgiens. Mais ce bruit est faux, & cet accident qu'on luy attribuë, est arrivé à une Dame de Province, dont on luy avoit raconté l'histoire.

Or quoyque ces penitences fussent rigoureuses; cependant il n'y en a point qui luy semblât plus rude que la discipline. Elle qui ne se plaignoit jamais, sinon de ce qu'on l'épargnoit trop, avoüa une fois à son Confesseur, que celle-là luy estoit extrêmement sensible, & qu'elle la prenoit rarement, qu'elle n'en eust la fievre, ou que le cœur ne luy manquast. Le Pere luy ayant dit qu'elle ne la fist plus, elle vit bien qu'elle avoit fait un faux pas, & se releva incontinent, en disant que ce n'estoit rien, & que cela n'arrivoit pas toûjours; qu'elle en useroit plus moderément, & qu'elle s'y accoûtumeroit à la fin. En effet elle ne manquoit jamais de la prendre presque tous les jours tres-rudement au haut du logis, si les domestiques estoient en bas; & en bas, s'ils estoient en haut; & quelque soin qu'elle prist de se cacher, on l'entendoit de toutes parts l'espace presque d'un quart-d'heure qu'elle la prenoit.

C'est ainsi que cette jeune Dame traitoit son corps: Mais l'amour de Dieu est un doux tyran, qui fait autant de Martyrs qu'il a de Sujets, comme parle un Pere de l'Eglise. Aimer & ne

rien ſouffrir, c'eſt le plus grand martyre des gens de bien.

XII. *Reponſe à ceux qui blâment ſon Confeſſeur.*

Quelqu'un peut-eſtre entendant le recit que j'ay fait des ſaintes cruautez que cette Dame exerçoit ſur ſon corps, s'eſtonnera que ſon Confeſſeur luy ait permis ou ordonné de commettre ces excez, & l'accuſera peut-eſtre d'avoir avancé ſes jours, & d'eſtre cauſe de ſa mort. Ayant eſté interrogé par pluſieurs perſonnes ſur ce ſujet, voicy ce qu'il a répondu.

Premierement, que les Confeſſeurs remarquant que des perſonnes ſont appellées à une haute ſainteté, & voyant le deſir que Dieu leur inſpire de faire des penitences, ſoit pour expier les pechez de leur vie paſſée, ſoit pour ſe rendre plus ſemblables à ſon Fils, ſoit pour leur faire meriter les graces qu'il leur veut donner, ſont obligez quelquefois & pouſſez interieurement à leur permettre beaucoup de choſes qu'ils ne permettroient pas aux autres. Ainſi preſque tous les Saints au commencement de leur converſion ont fait des penitences extraordinaires & ont commis des excez dont ils ont eu regret ſur la fin de leurs jours, & dont ils ſe ſont meſme confeſſez, pour s'eſtre ruiné la ſanté ſuivant leur propre conduite & le mouvement indiſcret de leur devotion.

Il dit en ſecond lieu, que ce ne ſont point les penitences qui ont ruiné la ſanté de Madame Helyot : mais au contraire, qu'elles l'ont délivrée de toutes ſes infirmitez. Car elle eſtoit ſouvent malade avant que de ſe donner à Dieu, & mangeoit inceſſamment pour un feu qui la devoroit ; Mais s'eſtant retranchée tous ces repas,

& affligeant ſon corps de toutes les manieres que nous avons dit, elle a joüi 12. ans durant d'une ſi parfaite ſanté, qu'elle n'a eu beſoin d'aucun remede. Dés-lors qu'on luy a defendu d'uſer de ſes penitences ordinaires, pour quelque legere infirmité qui luy arriva, elle eſt inſenſiblement décheuë de cet eſtat de force & d'impaſſibilité où elle eſtoit, & s'eſt ſentie attaquée de petites maladies qui arrivent aux perſonnes du monde qui ſe ménagent le plus. Auſſi eſtoit-elle perſuadée que le moyen le plus ſeur de guerir ſes maux, étoit d'y en ajoûter d'autres; qu'il faloit faire des mortifications volontaires pour ſe garantir des neceſſaires, & que la plûpart de nos infirmitez viennent de ce que nous ſommes trop tendres ſur nous-meſmes.

En effet où ſont les Dames du monde, je parle de celles qui accuſent cette ſainte Penitente de cruauté, & qui ne ſont pas d'humeur à l'imiter, qui paſſent douze ans entiers dans une parfaite ſanté, ſans avoir beſoin de remede? Elle s'en eſt paſſée tout ce temps-là, elle qui eſtoit obligée d'en prendre tres-ſouvent avant qu'elle ſe donnaſt à Dieu. Pourquoy donc accuſer la penitence, d'un crime dont elle eſt innocente?

D'ailleurs il n'y a point de perſonne raiſonnable qui puiſſe dire que ce ſont les penitences qui l'ont fait mourir: Car ſa maladie eſt une de celles qui attaquent les perſonnes les plus ſaines, puiſque c'eſtoit une fiévre & un mal de gorge qui luy eſt arrivé pour s'eſtre trop échauffée à marcher à jeun toute une matinée dans les ruës de Paris. Encore n'eſtoit-ce rien que ſon mal, au jugement meſme des Medecins

qui la traitoient, & qui perſiſtoient à dire juſqu'à la veille de ſa mort, qu'ils n'y voyoient aucun danger, la fiévre eſtant intermittente & toutes les fonctions de la nature telles qu'on les pouvoit deſirer. Il n'y a que la ſaignée de la gorge qui l'a fait mourir.

Pourquoy donc faire le procez à ſes penitences comme ſi elles eſtoient cauſe de ſa mort? N'eſt-ce pas une injuſtice que commettent la plûpart des Chreſtiens contre les abſtinences du Careſme, qui ſont, comme parle l'Egliſe, ſalutaires & à l'ame & au corps? Les excez du carnaval tuent une infinité de gens, & on n'en voit point qui ſe diſpenſent de les faire. Je ne crois pas que le Careſme ait jamais fait mourir perſonne: Cependant ſi on ſe ſent tant ſoit peu incommodé pendant ce temps-là, il faut en avoir diſpenſe pour le reſte de ſes jours, & c'eſt eſtre homicide de ſoy-meſme que de jeûner.

Le Pere ajoûte à cela, qu'encore bien que Madame Helyot fuſt la perſonne du monde la plus ſincere: cependant elle avoit dans cette unique choſe des adreſſes merveilleuſes pour avoir le conſentement de ſon Confeſſeur: ſoit en luy diſant que cela ne l'incommodoit point, mais plûtoſt contribuoit à ſa ſanté: ſoit en ſe ſervant des permiſſions anciennes, dont le Pere ne ſe ſouvenoit plus, qu'elle joignoit aux nouvelles, accumulant ainſi penitences ſur penitences, comme un avare fait treſor ſur treſor: ſoit enfin en ne jugeant pas neceſſaire de venir à un grand détail dans les permiſſions qu'elle demandoit ſur ce ſujet. Ainſi, lors qu'on luy ordonnoit d'oſter un oreiller de pail-

le, elle obeïſſoit ; mais elle ne diſoit pas qu'elle faiſoit un pacquet de ſes hardes pour luy ſervir d'oreiller. Et quand elle demandoit permiſſion de faire la diſcipline, elle ne déclaroit pas que c'eſtoit avec des chaînettes de fer, armées les unes de roſettes, & de petits crochets au bout ; les autres toutes heriſſées de pointes de fer. Ayant obtenu permiſſion de porter un Scapulaire, où il y avoit une Croix faite de clous, elle ne diſoit pas qu'elle le mettoit ſur ſa teſte, comme elle faiſoit, en quoy elle peut avoir failli.

Quoy qu'il en ſoit on ne peut nier qu'elle ne ſoit tombée dans la faute ordinaire de tous les Saints dans cette matiere, qui s'abandonnent trop à la ferveur de leur devotion, & qui ne demandent pas dans les commencemens avis à leurs Confeſſeurs : Car elle a declaré à une Dame ſa confidente qu'elle avoit commis des excez en matiere de penitence, & luy recommandoit fort de n'en point faire ſans en demander permiſſion à ſon Confeſſeur : ce qui montre qu'elle ne l'a pas toûjours fait.

Le Pere enfin reconnoiſt de bonne foy qu'elle a alteré ſa ſanté, non pas par ces penitences exterieures qui ſont à fleur de peau : mais par la mauvaiſe nourriture qu'elle prenoit à l'inſceu de ſon mary, mangeant du pain d'orge, des féves cuites à l'eau, de la graiſſe & des peaux, qui ont affoibly ſon eſtomach : Mais elle ne communiquoit rien de tout cela à ſon Confeſſeur, qui luy recommandoit au contraire de donner à ſon corps le repos & la nourriture qui luy eſtoit neceſſaire, & de le mettre ſur ſon tort

s'il faiſoit difficulté de porter le joug de Jesus-Christ.

C'eſt ce que dit ſon Confeſſeur pour ſa juſtification, ou plûtoſt pour la défenſe de la vie Chreſtienne, qui eſt une vie penitente, & pour la condamnation de ces perſonnes du monde qui ne voulant point ſe diſpenſer de pecher, ſe diſpenſent de toutes les obligations qu'ils ont de ſatisfaire à Dieu pour leurs pechez, ſacrifiant à leur ſanté leurs ſoins, leurs biens & le ſalut meſme de leur ame.

Ceux qui ont veu Madame Helyot dans le fort de ſes penitences & lors qu'elle ſe mortifioit le plus, confeſſent qu'il n'y paroiſſoit rien ſur ſon viſage : qu'au contraire elle avoit un teint frais, un œil vif, & generalement toutes les marques d'une perſonne qui ne s'épargne rien & qui mene une vie douce & aiſée. Elle reſſembloit à Judith qui ne dépouilloit point le cilice, & qui jeûnoit tous les jours de ſa vie ; & cependant il n'y avoit point de femme qui luy fuſt comparable en beauté ; & Dieu meſme en relevoit le luſtre & l'éclat par une grace extraordinaire qu'il répandoit ſur ſon viſage. Quelle excuſe auront donc ces Dames du monde, qui prennent tant de precautions contre les incommoditez du corps & qui ont tant de ſoin de leur ſanté, que pour la conſerver, elles renoncent aux devoirs les plus eſſentiels de la Religion, ſe croyant legitimement diſpenſées de faire penitence, quoy qu'il n'y ait peut-eſtre guere de perſonnes qui ſoient plus obligées d'en faire que celles qui ſe delicatent le plus.

XIII. *Mortification de l'esprit.*

La mortification du corps ne sert qu'à faire des penitences superbes, si elle n'est accompagnée de celle de l'esprit. C'est à quoy manquent plusieurs faux devots, qui sous ombre qu'ils affligent leur chair par des jeûnes, par des haires & par des disciplines, croyent avoir droit de prendre mille autres petites douceurs, & d'accorder à leur esprit toutes les satisfactions qu'il desire, l'abandonnant à sa propre conduite, à ses humeurs bizarres, au cours de ses passions & au mouvement de ses desirs déreglez. Le sacrifice de l'ame peut plaire à Dieu sans celuy du corps; mais le sacrifice du corps ne luy plaira jamais sans celuy de l'ame. Celle dont j'écris la vie a sacrifié l'un & l'autre par une mortification continuelle. Nous avons veu comme elle a affligé son corps, nous verrons en la suite de cet Ouvrage comme elle a mortifié son esprit par l'humilité, par la patience & par l'obeïssance.

Pour déclarer en un mot toutes les mortifications de son esprit, celuy qui l'a gouvernée assure, qu'il n'a jamais veu personne moins attachée à son sens, plus soûmise à ses Superieurs, qui eût moins de volonté, & qui fist une guerre plus generale, plus constante & plus irreconciliable à ses passions. De sorte qu'on peut dire qu'elle n'avoit ny jugement, ny volonté propre, & qu'il n'y avoit que l'esprit de Dieu qui regnast dans son cœur. C'est ce que nous allons voir dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE VII.

De ſon Humilité.

L'Humilité eſt la marque & le ſeau de la ſainteté. C'eſt cette vertu qui fait le diſcernement de la vraye & de la fauſſe devotion. Madame Helyot a excellé dans toutes les vertus : Mais on peut dire que l'humilité a eſté ſa vertu dominante, & que c'eſt le propre caractere de ſa ſainteté, comme elle l'a eſté de celle du Fils de Dieu. Il y en a de deux ſortes ; l'une eſt interieure & l'autre exterieure. L'interieure qui eſt comme l'ame & la racine de l'exterieure conſiſte dans les bas ſentimens qu'on a de ſoy-meſme. L'exterieure qui en eſt le fruit, ſe produit dans les actions & dans les paroles. Comme il n'y a que Dieu qui ſonde le cœur de l'homme, il n'y a que luy qui ſçache les ſentimens qu'il a de ſoy-meſme : nous ne pouvons nous autres en rien connoiſtre que par les ſignes exterieurs qui ſont les paroles & les actions. Entrons donc par ces deux portes dans le ſanctuaire du cœur de cette Dame, & découvrons les treſors admirables d'humilité que Dieu y a renfermez.

I. *Deux ſortes d'humilité.*

Comme le jugement eſt le thrône de l'orgueil, c'eſt auſſi celuy de l'humilité. Un ſuperbe s'eſtime beaucoup & veut enſuite eſtre honoré de tout le monde. L'humble au contraire ne s'eſtime rien & ne peut ſouffrir qu'on luy rende aucune marque d'eſtime & de deference. Ce fut là

II. *Humilité de ſon eſprit,*

l'eſprit, le goût & le plaiſir de Madame Helyot. Elle avoit de ſi bas ſentimens d'elle-même, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût creature au monde pour vile qu'elle fût, qui ne luy deût eſtre preferée, & qui ne fût meilleure qu'elle.

Il y a des gens qui cherchent la gloire en faiſant ſemblant de la fuir, & qui à force de dire qu'ils ſont de grands pecheurs, veulent paſſer pour de grands Saints & pour des perſonnes d'un merite extraordinaire. La grande maxime de celle dont j'écris la vie eſtoit qu'il ne falloit jamais parler de ſoy, ny en bien, ny en mal qu'avec beaucoup de precaution. En bien, pour ne pas paroiſtre ſaint; en mal, pour ne pas paroiſtre humble. Ce qu'elle a pratiqué auſſi exactement qu'aucune perſonne du monde.

III. *Elle n'eſt point attachée à ſon ſens.*

L'abnegation du jugement eſt la premiere & la derniere conqueſte de l'humilité. C'eſt la premiere; parce qu'il faut croire & ſe laiſſer gouverner pour eſtre humble. C'eſt la derniere, parce que le jugement eſtant gagné, l'ame n'a preſque plus rien à craindre du coſté de la vanité. Le Fils de Dieu nous proteſte avec une eſpece de ſerment que nous n'entrerons jamais dans ſon Royaume, ſi nous ne ſommes purs, innocens, ſimples & obeïſſans comme des enfans. La Dame dont je parle eſtoit doüée d'un eſprit fort & penetrant: Elle avoit un jugement ſolide & une prudence qui voyoit de loin, & qu'il eſtoit difficile de ſurprendre. Cependant il eſt rare de trouver une ame qui ſe ſoit moins gouvernée par ſes propres lumieres, & nous pouvons dire d'elle ce que ſaint Hierôme dit d'une Sainte de ſon temps: *Voilà la ſervante du Seigneur*,

Seigneur, voilà la simplicité mesme. C'estoit un enfant en innocence, & en simplicité; il n'y avoit aucune duplicité, ny dans son esprit, ny dans ses paroles; & dés-lors qu'elle remarquoit qu'une personne, pour sainte qu'elle fust, n'estoit pas sincere, il luy estoit impossible de s'accommoder de sa saintеté, & se retiroit aussi-tost de sa compagnie.

Elle deferoit si peu à son sens; qu'on eust dit qu'elle n'en avoit que pour croire ce qu'on luy disoit, & pour faire ce qu'on luy ordonnoit. On ne l'a jamais entenduë disputer avec ses Superieurs, ny preferer son jugement à celuy même de ses inferieurs. Ceux qui la gouvernoient, se trouvoient un peu incommodez de son obeïssance; car quoy qu'on luy dit, elle le croyoit tout simplement, & venoit aussi-tost à l'execution: de sorte qu'ils estoient toûjours obligez d'estre sur leurs gardes lors qu'ils luy parloient, n'y ayant aucun milieu chez elle, entre dire & faire. Nous connoistrons mieux cela, lorsque nous parlerons de son obeïssance.

IV. *Effets considerables de son humilité.*

Une personne qui l'a pratiquée, m'a fait ce recit d'elle. Elle, ne vouloit presque jamais decider une chose, quoyque petite en elle-mesme: mais elle en demandoit toûjours l'avis à quelqu'un, qu'elle preferoit au sien; bien qu'il fust moins judicieux, & raisonnable, ou que ce fust celuy d'un enfant, ou qu'elle y sentist de l'opposition. Lors qu'elle donnoit des avis sur ce qu'on luy demandoit, ce n'estoit qu'à condition qu'on ne s'en raporteroit point à elle, & renvoyoit toûjours les gens à leur Confesseur. Elle estoit dans ce sentiment que de deux cho-

» ſes dont on avoit le choix, il falloit toû-
» jours prendre la plus humble & la plus par-
» faite.

» Ce bas ſentiment qu'elle avoit d'elle-meſme,
» ne luy permettoit pas de croire qu'elle fuſt ca-
» pable de faire aucun plaiſir à perſonne ; & lors
» qu'on la remercioit des graces qu'on recevoit
» d'elle inceſſamment, elle s'en défendoit, diſant:
» *qu'elle n'eſtoit bonne à rien, & que c'eſtoit à elle à*
» *remercier les gens de la bonté qu'ils avoient eu de*
» *ſouffrir ce qu'elle avoit fait ſi imparfaitement.* El-
» le diſoit cela d'une maniere ſi humble & ſi mo-
» deſte, qu'il eſtoit aiſé de voir qu'elle le diſoit
» comme elle le penſoit, & rompoit avec adreſ-
» ſe les repliques qu'on eût pû faire à ce qu'elle
venoit de dire.

Lors qu'elle donnoit l'aumoſne aux pauvres, elle tâchoit de ne leur point faire de confuſion, & tenant à grace qu'ils vouluſſent recevoir ce qu'elle avoit à leur donner, elle les preparoit toûjours par des paroles humbles & charitables, en leur diſant : *J'ay honte de vous preſenter ſi peu de choſe : je ne ſçay ſi vous agréerez le peu que je vous donne : mais je ne puis pour le preſent vous faire plus de bien.* Elle diſoit cela avec une ſi grande modeſtie & humilité, que les pauvres meſme en eſtoient ſurpris.

V. *Humilité de ſon cœur*

Que ſi de l'eſprit nous deſcendons au cœur, nous remarquerons dans elle une averſion extréme de toutes les grandeurs, loüanges & flatteries ; & un amour incroyable du mépris. C'eſt un friand morceau que l'honneur : dés-lors que le ſerpent l'eut preſenté à la premiere femme, elle le mangea avidement, & en fit part à ſon ma-

ry. L'humble Servante de Dieu en avoit une horreur qu'on ne peut expliquer, & l'on peut dire que c'eſtoit la martyriſer que de la loüer. Elle diſoit ſouvent qu'il n'y avoit rien qui luy donnaſt plus de frayeur que ces paroles de l'Ecriture : *Ce qui eſt grand aux yeux des hommes, eſt une abomination devant Dieu.* Auſſi lors qu'on la loüoit, on la faiſoit trembler, & quand elle s'appercevoit qu'on luy donnoit quelque marque d'eſtime, & de diſtinction, elle en témoignoit beaucoup de douleur, & ſupplioit avec des paroles tres-preſſantes les perſonnes qui luy rendoient quelque deference, de n'en plus uſer de la ſorte, mais de n'avoir aucune conſideration pour elle.

VI. *Elle avoit averſion des loüanges*

Un jour elle entendit qu'on diſoit qu'elle avoit bonne grace, meſme ſous une écharpe. Depuis ce temps-là elle n'en porta plus. Elle aimoit autrefois à eſtre bien chauſſée, & comme quelque temps aprés ſon changement de vie, on remarquoit qu'elle avoit des ſouliers aſſez mignons : ayant ſceu cela ſi-toſt qu'elle fut dans la ruë, elle mit les pieds dans un ruiſſeau, & les couvrit entierement de bouë, & ne porta plus que des ſouliers de gros cuir comme les ſervantes. S'il arrivoit qu'on loüaſt ſa taille, ſon bel air, ſur tout la propreté de ſes veſtemens, le lendemain on ne les voyoit plus.

Eſtant obligée de ſe faire faire un habit qu'il luy falloit rendre du jour au lendemain, parce que c'eſtoit un deüil ; une Demoiſelle de ſes amies luy offrit ſon Tailleur, qui eſtoit un Tailleur de Cour des plus habiles, & des plus diligens; Celuy-cy le fit auſſi proprement qu'on

le peut desirer dans la maniere qu'elle les portoit. Lorsque cette Demoiselle la vit ainsi vestuë, elle crut luy faire plaisir de luy dire que son habit avoit le bel air, & qu'elle étoit mieux mise de cette sorte qu'elle n'estoit pas à l'ordinaire, quand des personnes moins habiles y avoient travaillé. Il n'en falut pas davantage pour luy en donner de l'horreur. D'abord qu'elle fut partie, elle envoya querir l'ouvriere qui avoit coûtume de travailler pour elle, & qui sçavoit ses manieres, & le fit défaire pour ne pas s'attirer les yeux & l'estime du monde. La passion qu'elle avoit pour le mépris, vint à tel excez, qu'on fut contraint de luy donner des bornes.

Une personne qui a joüy long-temps de sa conversation, parle ainsi de son humilité. Les honneurs qu'on luy rendoit, les complimens qu'on luy faisoit, & les loüanges qu'on luy donnoit luy estoient des choses insupportables. » Elle recevoit les honneurs d'une maniere si indifferente, qu'on pouvoit douter si c'estoit à » elle qu'on les rendoit, ou à quelque autre, & » elle en usoit ainsi pour obliger les gens à ne luy » en plus faire. Elle avoit coûtume de dire *qu'il falloit avoir de l'insensibilité pour tout ce qui n'est que* » *vanité, & que mensonge.* Pour les complimens » elle n'en faisoit jamais & ne donnoit pas le » temps aux personnes qui l'abordoient, de luy » en faire, rompant adroitement leurs discours, » & s'ils continuoient, elle disoit agreablement » *Laissons cela aux gens du monde, c'est ce qu'il leur* » *faut; pour nous disons quelque chose de meilleur* » & alors elle commençoit quelque discours de » pieté selon sa coûtume.

Lors qu'elle ne pouvoit pas fermer la bouche à ceux qui la loüoient elle écoutoit d'un air grave & ſerieux les loüanges qu'on luy donnoit, ſans beaucoup s'en défendre, à ce qu'il ſembloit, mais aprés elle prenoit la parole, & s'adreſſant à ceux qui l'avoient ainſi mortifiée, elle leur repreſentoit avec beaucoup de douceur & de modeſtie, qu'encore qu'ils duſſent toûjours avoir de bons ſentimens de leur prochain; il ne leur eſtoit pas neanmoins permis de le loüer, principalement en ſa preſence, pour ne le pas faire tomber dans quelque vanité, & pour ne luy pas enlever le merite de ſes bonnes œuvres: & que quand bien il n'y ſuccomberoit pas, c'eſtoit toûjours l'expoſer à un combat dont la victoire eſtoit fort incertaine; qu'on riſquoit beaucoup en loüant, qu'on ne riſquoit rien en ne loüant pas, & que le party le plus ſeur eſtoit de ne dire jamais du bien d'une perſonne en ſa preſence; qu'il falloit ſe contenter d'approuver & d'imiter le bien qu'on voyoit dans les autres, & en loüer Dieu, qui en eſtant le ſeul auteur, en meritoit ſeul la loüange.

Elle diſoit cela d'un air grave, & cependant ſi humble & ſi modeſte qu'il perſuadoit autant qu'il inſtruiſoit, & faiſoit prendre la reſolution de ne plus loüer perſonne à moins qu'il n'y euſt quelque raiſon d'en uſer autrement: aprés quoy on ne s'expoſoit pas une ſeconde fois à la loüer elle-meſme, qui eſtoit la fin qu'elle s'eſtoit propoſée en faiſant tout ce diſcours. Pour moy je ne l'ay jamais pû faire, tant j'avois de reſpect & de veneration pour elle, &

» pour tout ce qu'elle me disoit, & je crois que
» toutes les personnes qui avoient le bonheur de
» l'approcher, en usoient de la mesme maniere
» que moy.

» Elle n'estimoit pas qu'on dust se mépriser
» quand on estoit loüé, comme font la plûpart
» des gens ; parce, disoit-elle que plus nous
» nous défendons des loüanges en nous mépri-
» sant, plus nous nous en attirons, & nous ne les
» faisons jamais mieux cesser, que par nostre si-
» lence, parce que cela fait voir que nous les mé-
» prisons. Tout ce recit est d'une personne qui l'a
beaucoup pratiquée.

VII. *Elle brûle son portrait & ses écrits.*

La crainte qu'elle avoit qu'on ne conceust quelque opinion avantageuse de son merite, soit pour les talens naturels, soit pour les surnaturels, luy fit brûler avant que de mourir, son portrait & ses écrits ; son portrait qui faisoit voir la beauté de son corps, & ses écrits qui faisoient connoistre celle de son ame, desirant d'estre ensevelie dans l'oubly & dans le mépris pour le temps & pour l'éternité.

VIII. *Elle ne peut souffrir qu'on dise du bien d'elle.*

Une Demoiselle fort sage dit que prenant congé d'elle pour s'en retourner à Roüen, elle la pria instamment de ne point parler d'elle à quelques-unes de ses amies qui la connoissoient en ce païs là ; disant qu'elle avoit veu une miserable qu'il faloit oublier, & qu'elle ne pouvoit pas en conscience en dire aucun bien. Je ne luy ay pas obéy, dit-elle ; au con-
» traire si j'avois eu cent bouches, j'aurois publié
» par tout les vertus heroïques que je luy ay veu
» pratiquer.

C'eſt la paſſion generale de tous les hommes de ſe faire valoir & de ſe montrer par le plus bel endroit de leur vie. Les perſonnes les plus humbles & les plus vertueuſes ont bien de la peine à reprimer cette paſſion & à faire le bien ſi ſecretement qu'on n'en ait point de connoiſſance. Madame Helyot avoit des adreſſes merveilleuſes pour cacher ſes vertus & les bonnes œuvres qu'elle pratiquoit. Lors qu'on s'adreſſoit à elle comme à une perſonne charitable, elle diſoit qu'on ſe méprenoit, & qu'il y en avoit d'autres de meſme nom qu'elle, qui avoient cette reputation. Ayant eu la devotion de donner un Dais à ſa Paroiſſe d'une étoffe brodée d'or, qu'elle avoit fait à ſes heures de recréation, ce fut avec toutes les precautions imaginables, pour qu'on ne ſceût pas que le preſent venoit d'elle, le faiſant porter par des perſonnes interpoſées, avec deffenſe d'en rien declarer. Elle a fait à d'autres divers endroits des preſens tres-conſiderables, ſans que jamais on ait ſceu qu'ils venoient de ſa part. Elle en uſoit de la meſme maniere au regard des aumônes, qu'elle envoyoit à de pauvres Convens: elle recommandoit fort qu'on ne dît point la perſonne qui les envoyoit. Jamais avare n'eut plus de ſoin de cacher ſes treſors, qu'elle en avoit de cacher ſes bonnes œuvres, ſi elle eut pû, elle les eût cachées à Dieu meſme.

IX. *Elle cache ſes vertus & ſes bonnes œuvres.*

C'eſt pourquoy elle fuyoit toutes les actions d'éclat, & couvroit tant qu'elle pouvoit toutes ſes bonnes œuvres du voile de l'humilité. *Je compare*, diſoit-elle, *ces perſonnes du monde qui font des œuvres de charité & qui font conſiſter en*

cela toute leur devotion à ces arbres fleuris, qui ont beaucoup d'apparencce, il ne faut qu'un vent ou une gelée pour mettre tout à bas. Ainsi par un petit vent de vanité, ces bonnes œuvres qui font tant de bruit & qui ont tant d'éclat, s'en vont le plus souvent en fumée.

X.

Elle fuit les honneurs & cherche le mépris.

Dieu a fait un partage qui ne plaist pas aux superbes, il s'est reservé la gloire de nos bonnes actions, & il nous en laisse le merite : Mais l'homme superbe veut avoir l'un & l'autre, & sans se contenter du merite, il veut ravir à Dieu la gloire qui luy en est deuë. Jamais on a veu tomber cette humble Dame dans ce defaut ; elle fuyoit l'honneur & les reconnoissances avec autant de passion que la pluspart des hommes les recherchent. Lorsqu'elle avoit avancé des filles dans la vertu & dans tout le bien dont elles estoient capables selon leur portée & leur condition, elle ne les voyoit plus, pour ne pas s'attirer des marques d'estime & de reconnoissance qui suivent ordinairement les bien-faits. Ceux qui ne penetroient pas dans ses intentions, n'en portoient pas toûjours un jugement favorable, & il s'en est trouvé qui l'ont accusé d'inconstance, de ce qu'elle traitoit avec quelque sorte d'indifference celles pour qui elle avoit autrefois beaucoup de tendresse. Une fille de pieté à qui elle s'ouvroit assez, luy en ayant fait le reproche, & luy ayant dit qu'on la taxoit de legereté elle luy répondit : *C'est ce que je demande ; on ne sçauroit me faire un plus grand plaisir. Cela vaut mieux que toutes les loüanges qu'on me pourroit donner.* Elle luy ajouta ensuite ces divines paroles. *Comme je*

ne veux plaire qu'à Dieu, lorsque j'ay fait tout ce que j'ay pû pour sa gloire, je me retire des creatures pour ne pas m'attirer ny leur estime ny leur affection. Je ne veux pas que la nature ait aucune part au petit bien que je fais, ny entrer dans un cœur qui appartient à Dieu, & que je serois bien faschée de partager avec luy. C'est dans ce mesme esprit qu'ayant souvent commencé une bonne œuvre, elle la faisoit achever par un autre, pour luy en ceder toute la gloire.

Or comme elle avoit les loüanges en horreur, elle avoit aussi une passion incroyable pour la confusion, & le mépris : Elle appelloit cela *son morceau friand.* Voicy comme en parle une De- «
moiselle qui a demeuré quelque temps chez el- «
le. Son plus grand plaisir estoit de s'exposer à la «
risée du monde. Je luy ay veu des chausses par «
lambeaux, & toutes déchirées, & luy en disant «
ma pensée elle me répondit : *que c'estoit des li-* «
vrées de saint Francois, dont elle n'estoit qu'une petite écoliere.

XI. *Elle prend plaisir à estre reprise & corrigée.*

On ne luy pouvoit faire un plus grand plaisir que de la reprendre, & la corriger. Elle prioit incessamment tout le monde de luy marquer ses défauts, & si pour la contenter, on relevoit quelques legeres imperfections, qui n'estoient pour l'ordinaire que des excez de vertu, elle promettoit sur l'heure mesme de ne plus tomber dans ces fautes, avec des paroles si humbles qu'elle donnoient de la confusion & de la devotion à ceux qui la reprenoient. S'il arrivoit quelquefois que des personnes un peu ambitieuses prissent le pas sur elle à une porte, & le haut du pavé dans une ruë, ou elle n'y faisoit pas

de reflexion, ou elle tenoit à grand honneur d'en estre mépriſée, & de paſſer pour leur ſervante. Cela ne l'empeſchoit pas de les voir & d'aller en leur compagnie.

XII. *Elle neglige ſon viſage.*

On ſçait la paſſion que les femmes ont pour leur beauté, & le ſoin qu'elles prennent de l'augmenter, & de la conſerver. Elle faiſoit ſi peu d'eſtat de la ſienne, qu'eſtant du monde elle ne s'eſt jamais regardée dans un miroir avec complaiſance, & depuis qu'elle eut changé de vie, elle n'en voulut plus ſouffrir dans ſa chambre: mais fit oſter celuy qu'elle avoit, & mit un Crucifix en ſa place. Et parce qu'un portrait eſt une eſpece de miroir qui repreſente les traits & la beauté d'un viſage, elle ne pouvoit ſouffrir le ſien. Avant qu'elle l'euſt brûlé, elle le trouva dans une chambre, qu'on mettoit en couleur. Alors elle prit la broſſe des frotteurs, & le barboüilla de telle maniere qu'il n'eſtoit plus connoiſſable. Elle ſe conſideroit par tout comme une perſonne vile & abjecte, qui ne meritoit pas d'eſtre veuë, beaucoup moins d'eſtre eſtimée du monde. C'eſt ce qui la rendoit ſi familiere aux pauvres gens avec qui elle converſoit, les traitant comme des perſonnes qui luy eſtoient égales, ou ſuperieures en toutes choſes. Cet amour du mépris, & cette averſion des loüanges du monde luy a fait mener une vie cachée & impenetrable à la curioſité meſme.

XIII. *Les ſentimens de ſon cœur ſur la vertu d'humilité.*

On n'eſt pas humble pour bien parler de l'humilité. Le Royaume de Dieu ne conſiſte pas dans les paroles, mais dans les actions: la bouche cependant eſt le canal par où le cœur ſe répand,

& ſe décharge, comme dit Noſtre Seigneur. Ceux qui ont le plus frequenté cette ſainte Dame, diſent qu'il n'y a point de matiere ſur laquelle elle fût plus éloquente que ſur celle de l'humilité. Voicy le recit qu'en a fait une perſonne à qui elle ſe communiquoit. Elle diſoit que le vice qu'il faloit le plus combattre, eſtoit celuy « de l'orgüeil, parce qu'il eſtoit la ſource de tous « nos maux, & que la vertu que l'on devoit le « plus cherir eſtoit l'humilité, parce que c'étoit « le fondement, & comme la racine de toutes les « autres vertus. Que c'eſt aſſez pour nous obliger « à l'aimer, & à la pratiquer, que ces paroles du « Sauveur : *Apprenez de moy que je ſuis doux & « humble de cœur.* «

Elle s'eſtendoit ſur l'explication de ces divi- « nes paroles de la maniere du monde la plus tou- « chante, & elle s'exprimoit avec des penſées ſi « belles, & des termes ſi forts qu'elle raviſſoit « ceux qui l'entendoient. J'ay eu cet avantage « trois ou quatre fois, & j'en eſtois dans l'admi- « ration. Je ſortois d'auprés d'elle ſi édifiée, que « je conſerve encore le ſouvenir de ce qu'elle me « diſoit. Et bien que je ne puiſſe pas me ſouve- « nir de ſes paroles qui eſtoient admirables, je « ne puis neanmoins effacer de mon eſprit la hau- « te idée qu'elle donnoit de cette vertu. Je luy « ay entendu dire qu'elle avoit de la peine à ſouf- « frir les femmes qui parloient d'un ton haut & « élevé, meſme des choſes bonnes & ſpirituelles : « que c'eſtoit s'eriger en prêcheuſes, & que cela « leur eſtoit défendu par l'Apoſtre ſaint Paul, « qui ne permet pas aux femmes d'enſeigner. «

Elle ſe donnoit bien de garde de tomber «

» dans ce défaut : car elle faiſoit en ſorte que
» celles à qui elle parloit, parlaſſent à leur tour,
» afin que l'entretien reſſentiſt plûtoſt une con-
» verſation, qu'une inſtruction. Elle ſe ſervoit
» de ce que les autres diſoient, le relevoit & en
» faiſoit eſtat, diſant à la fin du diſcours qu'elle
» avoit grande envie d'en profiter. C'eſt ainſi
» qu'elle donnoit à ſon zele un air d'humilité &
» de modeſtie qui eſtoit admirable. Son ton de
» voix n'avoit rien d'imperieux ; il eſtoit doux &
» grave & toûjours égal. Quelque animée qu'el-
» le fuſt par la beauté du ſujet dont elle parloit,
» elle ne s'élevoit jamais, & hors de la converſa-
» tion elle gardoit un profond ſilence, ne parlant
» que dans la neceſſité, & ne proferant jamais au-
» cune parole inutile.

» Elle commençoit ordinairement la conver-
» ſation par quelques paroles de l'Evangile, ſur
» leſquelles elle faiſoit des reflexions tres-belles,
» & des diſcours d'une demie-heure tout á fait
» admirables : puis elle reduiſoit le tout en pra-
» tique Par exemple, lors qu'elle parloit de
» l'humilité, elle avancoit ces maximes de mo-
» rale, qu'elle s'appliquoit à elle-meſme en les
» inſinuant aux autres. Ne nous excuſons jamais
» aprés avoir fait une faute, mais tâchons de
» nous en corriger. Ne parlons jamais de nos
» vertus & de nos vices, qu'en deux cas :
» de nos vertus, lorſque les ames ſont tou-
» chées & encouragées par les exemples, pour-
» veu qu'on les publie ſous des noms empru-
» tez ; de nos vices, lors qu'on veut repren-
» dre les autres, & que la correction leur pro-
» fite ; car diſant que nous ſommes ſujets aux

meſmes defauts, & que nous y tombons à toute heure, on nous écoute avec plus d'attention. Quand nous voulons reprendre les defauts du prochain, ſervons-nous toûjours de paroles humbles & modeſtes, commençant par ces mots : *Voulez-vous bien que je vous avertiſſe? oſeray-je prendre la liberté, &c.*

Or ſi elle inſtruiſoit & exhortoit ſi bien les gens par ſes diſcours, elle le faiſoit encore mieux par ſes exemples. Il nous en faut rapporter quelques-uns qui ſont venus à nôtre connoiſſance.

XIV. *Son humilité exterieure.*

Comme elle avoit paru dans le monde toûjours bien miſe & richement vétuë, auſſi toſt qu'elle fut conſacrée à Dieu, elle renonça, comme j'ay dit dans ſa vie du conſentement de ſon mary, à tous les ornemens du ſiecle, & marchoit par les ruës vétuë comme une ſervante. Elle euſt toûjours continué cette vie, ſi on ne l'euſt obligée de ſe veſtir plus proprement, quoyque toûjours tres modeſtement. Pour ne pas repeter ce que j'ay dit ailleurs de ſes meubles, de ſa table, & de ſon train, je paſſe à ſon humilité interieure.

Saint Gregoire le Grand a fort bien remarqué, que le propre de l'homme eſt de nier le mal qu'il a fait, & de l'excuſer, s'il ne peut pas le nier ; parce que le peché eſt un égarement d'eſprit. un defaut de jugement & de raiſon, une marque de folie, de corruption & de foibleſſe qui eſt fort contraire à ce deſir paſſionné qu'il a de s'élever & de ſe maintenir dans l'eſtime qu'on a conceuë de luy. Au contraire il n'y a

point de marque plus certaine d'une veritable humilité, que de recevoir les corrections juſtes ou injuſtes, ſans ſe defendre, & au lieu de s'excuſer, de ſe donner le tort en toutes choſes. Combien trouvons nous de gens qui arrivent à ce degré de perfection ?

C'eſt en cela que Madame Helyot s'eſt renduë admirable, & je ne ſçay ſi l'on trouvera dans pluſieurs ſiecles une perſonne qui l'ait égalée en cette vertu. Il ne falloit que la reprendre & l'outrager de parole, comme ont fait pluſieurs gens de tres vile condition, pour gagner ſon amitié : & pour en recevoir ſur le champ de tres-humbles actions de graces. Son Directeur aſſure & proteſte que pendant l'eſpace de quatorze ans qu'il l'a gouvernée, il ne luy eſt jamais arrivé une ſeule fois de s'excuſer, lors qu'il la reprenoit de quelque choſe.

Il la blâmoit quelquefois, comme j'ay déjà dit, avec les termes les plus humilians qu'il pouvoit trouver, comme ſont ceux d'imprudence, & d'indiſcretion, de ce que parlant de Dieu aux gens du plus grand monde, & à ceux qui eſtoient puiſſamment attachez aux vanitez du ſiecle, ou qui eſtoient engagez dans quelque vice, ou qui n'avoient aucune teinture de vertu, elle leur propoſoit des motifs de la plus haute, & de la plus ſublime perfection, s'imaginant que tout le monde eſtoit touché de ce qui la touchoit, & trouvoit du goût à ce qu'elle goûtoit. Comme c'eſtoit là ſon defaut le plus ordinaire, il l'en reprenoit aſſez ſouvent, & d'une maniere aſſez forte.

Dans toutes ces rencontres elle écoutoit ſon

Confeſſeur les yeux baiſſez, dans un profond ſilence, d'une maniere douce & modeſte, ſans l'interrompre jamais, & ſans s'excuſer; en ſorte qu'il eſtoit obligé de la faire parler, & de la preſſer de ſe défendre elle-meſme : mais il n'en pouvoit tirer autre choſe, ſinon qu'elle eſtoit bien obligée à ſa charité des avis qu'il luy donnoit, & des corrections qu'il luy faiſoit; que c'eſtoit là la plus grande grace qu'on luy pût faire; qu'elle luy en auroit des obligations éternelles, & qu'elles tâcheroit de s'amender. Elle diſoit cela joignant les mains, & d'un viſage riant, qui marquoit la joye & l'épanoüiſſement de ſon cœur. Elle goûtoit ces mépris, ces humiliations, & ces reproches, comme font les autres les loüanges & les honneurs qu'on leur rend.

Le Pere ſe ſouvient de l'avoir une ou deux fois repriſe aſſez fortement d'une choſe dont il reconnut depuis qu'elle eſtoit innocente, & cela en partie pour la corriger, en partie pour l'éprouver & pour voir ſi elle ne repouſſeroit point par quelque parole la faute dont on l'accuſoit : Mais elle demeura toûjours dans un reſpectueux ſilence, & le Pere la preſſant de ſe juſtifier, il n'en eut point d'autre réponſe que des remercimens tres-ſinceres & tres-affectueux du ſoin qu'il prenoit de ſon ame & de la charité qu'il avoit de la corriger.

XVI. *Elle ne ſe défend point eſtant repriſe à tort.*

Chacun ſçait combien il eſt difficile de ne ſe point échaper quelquefois, lorſqu'on ſe voit accuſé à tort : du moins de ne point ſentir quelque trouble dans ſon eſprit ou quelque amertume dans ſon cœur : principalement lorſqu'on

eſt incommodé du corps, ou qu'on ne s'attend pas à ces ſortes d'épreuves. Saint François de Sales qui eſtoit la douceur meſme, confeſſe qu'il ſe ſentit émeu de colere entendant un homme qui luy parloit inſolemment, & qu'il fut obligé de ſe retrancher dans ſa fortereſſe ordinaire qui eſtoit le ſilence. Madame Helyot a receu toutes les corrections qui luy ont eſté faites ſans qu'il luy ſoit jamais échappé de ſe plaindre ou de murmurer, & ſon Confeſſeur luy ayant demandé aprés vne reprimande aſſez forte, ſi ce qu'il luy avoit dit, ne luy avoit point fait de peine, comme il le croyoit: Elle luy répondit à ſon ordinaire, joignant les mains & en ſouriant: *De la peine, mon Pere, Et peut-on nous faire une plus grande grace que de nous corriger de nos defauts? Ie n'ay dans le cœur que des ſentimens de reconnoiſſance pour les biens que vous me faites.*

Le Pere ajoûte qu'il admiroit toutes ſes vertus, lorſqu'il luy parloit: mais que ce qui l'a jetté dans l'eſtonnement, a eſté ce ſilence conſtant l'eſpace de tant d'années, & dans des accidens ſenſibles & impreveus; cette attention continuelle ſur elle-meſme qui ne ſe dementoit jamais; cette mortification generale de ſes paſſions; cette douceur, cette humilité, cette patience inébranlable, cette fermeté dans le bien, & cette ſatisfaction qu'elle faiſoit paroître, lorſqu'on l'humilioit, qu'on la reprenoit, & qu'on l'accuſoit meſme à tort, ſans qu'il luy ſoit arrivé jamais de s'excuſer ou de ſe défendre, imitant en cela Noſtre-Seigneur qui ſe taiſoit, lors qu'on l'accuſoit. Il croit qu'on entrera

trera dans son sentiment si l'on fait reflexion sur le furieux penchant que tous les hommes ont à défendre leur honneur, & à repousser l'injure qui leur est faite.

XVII. *Elle cede à tout le monde.*

C'est un vice encore fort ordinaire aux femmes qui font profession d'une pieté extraordinaire, d'être bien-aise de conferer avec leur Directeur sur l'état de leur conscience, & de se plaindre ou de murmurer interieurement, lors qu'il ne leur donne pas assez de temps pour luy parler : Beaucoup plus si elles voyent qu'on les neglige, qu'on les renvoye, & qu'on leur en prefere d'autres. Tous ceux qui ont connu cette humble Servante de Dieu, luy rendront ce témoignage, que lors qu'elle venoit se confesser, elle laissoit passer tout le monde devant elle, & demeuroit toûjours la derniere. Le même arrivoit lors qu'elle venoit pour conferer avec son Directeur. Elle laissoit parler toutes les autres, disant qu'elle n'étoit point pressée, & demeuroit des deux & trois heures dans l'Eglise, à attendre, comme nous avons dit, employant tout ce temps-là à faire oraison. Le Pere l'a renvoyée plus de cent fois aprés qu'elle avoit attendu fort long-temps, disant qu'il n'avoit plus le temps de luy parler, & on n'a jamais remarqué qu'elle en conçeût de la tristesse. Elle s'en retournoit tranquille, & contente, sans témoigner aucun chagrin ; sans se plaindre, & sans murmurer. Ce qui est d'autant plus admirable, que toute sa consolation étoit de l'entretenir de plusieurs choses qui regardoient ou son profit spirituel, ou celuy du prochain, & qu'elle voyoit qu'on luy preferoit des gens

qui luy étoient inferieures en toutes choſes.

L'envie & la jalouſie ſont des vices qui s'attachent aux perſonnes les plus ſpirituelles, à moins qu'elles ne ſoient bien fondées dans l'humilité; mais ils n'ont jamais trouvé d'entrée dans le cœur de cette ſainte Dame. Le tems qu'elle prenoit pour s'entretenir avec ſon Directeur, étoit aprés s'être confeſſée; encore elle demandoit toûjours: *Mon Pere, y a t'il là quelqu'un qui attende?* Et dés lors qu'il luy diſoit qu'oüy, elle interrompoit ſon diſcours, & ſe levoit auſſi-tôt ſans ajoûter une ſeule parole.

Cette paix & cette égalité d'eſprit qu'elle faiſoit paroître dans ces rencontres, procedoit de ce qu'elle ne regardoit que Dieu dans ſon Confeſſeur, & de ce qu'elle ne venoit pas preciſément pour luy parler ou pour ſe faire inſtruire; mais purement pour obeïr à Dieu, qui veut inſtruire & ſanctifier les ames par le miniſtere des Prêtres. « Si Dieu, diſoit-elle, veut que je lui parle, il « m'en fournira l'occaſion: ſi elle ne ſe preſen- « te pas, c'eſt qu'il ne le veut pas; & puis-je vou- « loir quelque choſe qui luy déplaiſe? Pourveu « que je m'acquitte de mon devoir, je ſuis con- « tente. Dieu veut que je me preſente à celuy « qui tient ſa place: ſi je ne puis luy parler, je « n'ay rien à me reprocher, & voilà ce qui fait « ma paix. Mettons nôtre confiance en nôtre « Confeſſeur, tandis qu'il fait une même choſe « avec Dieu: Mais qu'il eſt dangereux de le re- « garder, de l'aimer & de s'appuyer ſur luy ſe- « paré de Dieu! La marque qu'on le ſepare, eſt « lors qu'on s'y attache trop d'affection, qu'on « s'en occupe l'eſprit & qu'on s'abandonne au

chagrin, s'il ne nous donne pas tout le temps " que nous demandons. C'étoit-là les sentimens " de cette grande ame, qui ne cherchoit & ne consideroit que Dieu dans toutes les créatures, & par une suite necessaire étoit indifferente à tout ce qui pouvoit luy arriver.

XVIII. *Elle se donne le tort en toutes choses.*

Non seulement elle ne s'excusoit point lors qu'on l'accusoit, & ne murmuroit point quand on luy refusoit la satisfaction qu'elle eût pû desirer; mais elle s'accusoit, toute innocente qu'elle étoit, en se donnant le tort en toutes choses, qui est un autre degré d'humilité plus relevé & dont on voit fort peu d'exemples. Lorsqu'il arrivoit que les viandes étoient mal apprêtées ou qu'on ne servoit pas à temps, ou que ses gens en toute autre occasion avoient été mal adroits & fait les choses de travers, elle ne manquoit jamais d'en faire retomber la faute sur elle-même, en disant que son indiscretion étoit la cause que la chose étoit arrivée de la sorte: & lorsqu'elle ne pouvoit pas s'en prendre à elle-même, elle les excusoit avec beaucoup de charité le mieux qu'elle pouvoit. Que s'il luy arrivoit de commettre quelque petite faute, à laquelle toute autre qu'elle, n'eut pas pensé, elle faisoit des satisfactions tres-grandes. Elle l'exaggeroit de telle maniere, qu'elle persuadoit ses gens qu'elle étoit fort grande, & les obligeoit malgré qu'ils en eussent de la condamner.

XIX. *Elle reçoit avec plaisir la correction de ses inferieurs.*

Mais ce qui est encore plus admirable, c'est qu'elle recevoit avec plaisir la correction que lui faisoient ses inferieurs. Une jeune fille prit un jour la liberté de luy dire, qu'elle exigeoit des gens une trop grande perfection, & qu'elle leur

demandoit des choſes auſquelles les plus parfaits auroient bien de la peine à parvenir; qu'il faloit ſe meſurer ſur les forces d'un chacun, & qu'elle deſeſperoit ceux à qui elle parloit, de pouvoir atteindre à la pratique des vertus heroïques qu'elle exigeoit d'eux. Elle m'écouta, dit cette jeune fille qui m'en a fait le recit, fort patiemment & me répondit : Ce que vous me dites, eſt vray : vous n'êtes pas ſeule qui avez eu la bonté de me reprendre de ce defaut; pluſieurs m'en ont parlé & repris, & vous voyez que j'y retombe toûjours. Je demande plus des autres que de moy-même ; ainſi jugez de là ce que je ſuis. J'eſpere pourtant que Dieu me fera la grace de me corriger. Je vous prie de la luy demander avec moy, & je vous aſſure que je vais bien travailler à ne pas commettre cette imprudence : ſi Dieu m'en fait la grace, je vous en auray aprés luy l'obligation. Elle me fit, ajoûte-t'elle, mille amitiez pour l'avoir repriſe ſi groſſierement, ce que je n'aurois pas fait, ſi je n'avois bien cru que ſon humilité admirable luy feroit prendre en bonne part ce que je luy diſois.

XX. *Elle fait les offices les plus ravalez de la maiſon.*

Puiſque nous ſommes dans le domeſtique, il eſt bon de nous y arrêter encore un peu, pour y recüeillir les précieux exemples d'humilité qu'elle y a pratiquez, puis nous verrons ce qu'elle a fait au dehors. Tout ſon plaiſir étoit de faire les offices les plus ravalez, & de s'abaiſſer juſqu'aux fonctions les plus viles de la maiſon.

On l'a veuë pluſieurs fois balayer les montées comme une ſervante, lorſque les domeſtiques étoient pareſſeux à s'acquiter de leur devoir. Un matin la cuiſiniere tardant trop à deſcendre, on

la trouva qui mettoit le pot au feu. Enſuite elle lava la vaiſſelle, tira de l'eau du puits & s'en retourna à ſa chambre ſans dire mot. Elle nettoyoit elle-même ſes ſouliers, & ſouvent ceux de ſon mary, quand elle les trouvoit ſous ſa main.

Il y avoit au logis un laquais fort pareſſeux, qui faute d'eau laiſſoit mourir les plantes du Jardin. On avoit beau l'en reprendre, il ne s'en corrigeoit point. Cette humble & charitable maîtreſſe voyant cela, prenoit le temps qu'il étoit à table tiroit elle même l'eau du puits & en arroſoit le jardin. On luy a veu faire ſouvent cette action d'humilité & de charité.

Aprés la priere du ſoir, elle demeuroit, comme nous avons dit, quelquefois dans la Chapelle juſqu'à minuit & au delà, partie pour faire oraiſon, partie pour la frotter & la tenir en bon état, ſe chargeant volontiers de cet employ penible & laborieux pour en décharger ſes domeſtiques. Quelquefois elle envoyoit la ſervante en haut accõmodant la Chapelle, & pendant ce tems-là elle s'en alloit à la cuiſine laver la vaiſſelle.

Une Demoiſelle fort vertueuſe qui demeuroit avec elle, m'a rapporté tout ce que je vas dire. Elle me prevenoit, dit-elle, & me rendoit ſervice en tout ce qu'elle pouvoit. Un jour, ſans y penſer, je luy dis, je ne ſçay, Madame, ſi j'auray des « manchettes blanches pour demain. Ayant entendu cela, elle eut l'humilité de blanchir mon linge, « ſans que je le ſceuſſe, juſqu'a onze heures du ſoir, & « le lendemain je le trouvay attaché à la clef de ma « porte, ne voulant pas qu'on ſceut que c'étoite elle « qui avoit fait ce coup. Quoy que ſa vie fût irre- « prochable, & preſque ſans defaut, neanmoins s'il «

„ arrivoit que les domestiques fissent quelque rail-
„ lerie d'elle pendant leur recreation, elle le rappor-
„ toit à son mary en ma presence avec une joye ex-
„ traordinaire, & remarquant que j'étois surprise
„ de la voir parler de ces choses d'un air si gay, elle
„ me dit qu'il ne faloit rien perdre de ces occasions
„ si precieuses.

XXI. *Elle se plaint de ce qu'on ne la corrige pas.*

J'ay parlé d'une jeune maîtresse d'Ecole qui luy enseignoit à lire correctement : elle se mettoit devant elle dans la posture d'un enfant, & lui rendoit autant & plus de respect que les enfans n'en rendent à leurs Maistres. Il est bon d'entendre parler la Maistresse même. Elle ne vouloit
„ pas quand elle lisoit, adoucir les mots rudes &
„ les prononciations gauloises, disant que c'étoit
„ s'écouter parler, & que cela sentoit la vanité; com-
„ me aussi afin qu'on la crût ignorante. Dans cette
„ veuë elle voulut apprendre à lire & écrire ; mais
„ elle obligea celle qui lui montroit, à ne la pas é-
„ pargner & à la bien gronder quand elle manque-
„ roit comme la moindre de ses écolieres. Lors qu'-
„ elle faisoit quelque faute, elle la remarquoit elle-
„ même, & l'exaggeroit fort pour en être reprise,
„ comme il lui sembloit qu'elle le meritoit bien : si
„ la Maistresse ne lui en disoit rien, elle en paroissoit
„ affligée, & luy disoit en se plaignant, que Dieu
„ luy donnoit une autorité sur elle, & qu'elle ne s'en
„ servoit pas ; qu'elle la laissoit faire tout ce qu'el-
„ le vouloit, & qu'elle montroit par son silence
„ qu'elle n'avoit point de charité pour elle. Puis
„ elle lui faisoit promettre qu'à l'avenir elle ne lui
„ pardonneroit rien. & de sa part elle lui promet-
„ toit pour cela quantité de prieres.

„ Elle prioit son mary d'user de son autorité, &

de ne la point épargner lors qu'elle commettroit quelque faute. Luy pour la contenter, la reprenoit assez souvent, même devant le monde de quelques manieres qui n'étoient pas polies; mais elle au lieu de s'en fâcher en triomphoit de joye, & l'en remercioit comme d'une grande grace qu'il luy avoit faite. Que s'il arrivoit de luy donner quelque sujet de mécontentement, ce qu'elle ne faisoit jamais de volonté déliberée, elle alloit aussi-tôt luy en demander pardon. Il est bon de rapporter icy les propres termes de son mary. Lors « qu'elle croyoit, dit-il, m'avoir causé quelque dé- « plaisir, elle ne se couchoit point qu'elle ne vint « se jetter à mes pieds, m'en demandant pardon les « larmes aux yeux, & le plus souvent elle le faisoit « sur le champ, ce qui me donnoit beaucoup de « confusion.

XXII. *Elle demande pardon à ses Superieurs & à ses Inferieurs.*

Mais qui s'étonnera qu'elle demandât pardon à son mary, puis qu'elle le demandoit même à ses serviteurs? ayant fait un jour une correction fort douce à une servante, sçachant neanmoins que cela l'avoit attristée, elle alla sur l'heure même se jetter à ses pieds, pour luy en demander pardon. La fille bien honteuse de voir sa Maistresse en cette posture, se vit obligée de l'imiter, & se mit aussi à genoux devant elle. L'une & l'autre ne voulant pas se lever la premiere: enfin aprés quelque contestation la Maistresse fut contrainte de ceder aux instantes supplications de la servante, ce qui diminua le plaisir qu'elle avoit eu de faire cette action d'humilité.

Elle en usa de la même maniere envers un petit laquais qui étoit à son service. Cet enfant ayant pris quelque chagrin contre elle, de ce quel-

le étoit cauſe, à ce qu'il croyoit. d'un mécontentement qu'il avoit receu, elle pour le faire revenir, le prevenoit en toutes manieres, & luy diſoit des choſes fort obligeantes, mais voyant que cela ne ſervoit de rien elle ſe mit à genoux devant luy en preſence d'une fille qui l'a rapporté, & le pria fort humblement de luy pardonner.

Les Maiſtres & Maiſtreſſes n'approuveront pas cette conduite, & condamneront ces humiliations outrées; mais les Saints ſe gouvernent par des maximes bien differentes de celles du monde, & ne ſe ſoucient guéres d'être blâmez des hommes, pourveu qu'ils ayent l'eſtime & l'approbation de Dieu. Chacun a ſon goût; celuy de cette grande Ame étoit de ſe mettre ſous les pieds de tout le monde à l'exemple du Fils de Dieu, qui s'eſt mis aux pieds d'un Judas.

Au reſte ces humiliations, quelques difficiles qu'elles fuſſent à la nature, qui ne prend pas plaiſir à s'abaiſſer devant des valets, luy étoient cependant aſſez ordinaires, & elle s'en étoit fait une eſpece de coûtume. Une fille qui l'a ſervie, & qui eſt encore à Paris en rend témoignage.

„ Lors qu'elle croyoit nous avoir dit une parole un „ peu plus haute que l'autre, elle nous en venoit „ demander pardon, & nous embraſſoit avec „ beaucoup de tendreſſe. En quelque lieu qu'elle „ nous rencontrât, elle nous ſalüoit toûjours la „ premiere d'un viſage riant, doux & affable, qui „ nous gagnoit le cœur.

„ Lors, dit un autre, qu'elle manquoit à la moin„ dre choſe envers quelqu'un de ſes domeſtiques, „ elle luy en demandoit pardon avec des termes „ ſi humbles, qu'elle rendoit confus, & en même

temps édifiés ceux à qui elle faisoit satisfaction. Elle recevoit honnêtement ce que ces femmes de chambre lui apportoient, jusqu'à baiser la main. Elle avoit en horreur les termes d'empire & d'autorité. Elle resolut même, lors qu'elle se donna parfaitement à Dieu, de ne dire jamais *je veux*. Et elle a été depuis tellement la maistresse de sa langue, que jamais ce mot imperieux n'est sorty de sa bouche. Elle ne demandoit rien à ses gens, qu'en disant, je vous prie, faites cela pour l'amour de Dieu ou pour la sainte Vierge, & les remercioit humblement lors qu'ils luy rendoient quelque petit service.

Une de ses servantes ayant été paresseuse à nettoyer ses jupes, elle fut à son lever se jetter à ses genoux pour luy en demander pardon ; mais la maistresse fut aussi prompte à s'y mettre que la servante, & voulut qu'elle se levât la premiére, lui disant avec beaucoup de douceur, qu'il étoit bon qu'elle fût une autre fois plus soigneuse.

XIII. *Elle demande l'aumône dans les rues.*

Toutes ces actions d'humilité ont été comme secretes & renfermées dans le domestique ; mais elle en a fait d'autres qui ont paru en public, quelque peine qu'elle prît de les cacher. Entre une infinité d'exemples, je n'en produiray que quelques-uns qui sont venus à ma connoissance.

Au commencement de sa vie penitente, aprés avoir renoncé à la pompe de ces beaux habits, elle alloit par un esprit d'humilité, déguisée en gueuse, demander l'aumône par les rues & dans les Eglises, sans crainte d'être prise par les Archers de l'Hôpital ; au contraire elle le desiroit

avec une passion extrême pour être quelque temps renfermée avec les pauvres, & vivre, s'il étoit possible, avec eux. C'est ce qu'elle a declaré à une personne d'honneur qui me l'a dit ; & elle eût continué de mener cette vie, si son Confesseur ne l'en eût empêché.

XXIV. *Plusieurs actions considerables d'humilité.*

Une Demoiselle de son quartier s'étant dégoûtée d'une étoffe qu'elle avoit achetée, crut que Madame Helyot pourroit la prendre pour elle, si elle luy en faisoit la proposition. Ce qu'elle fit, sans luy dire autre chose, sinon que l'étoffe ne lui convenoit pas : & elle qui se chargeoit toûjours de ce que les autres ne vouloient pas, pour se mortifier, luy dit qu'elle la prendroit, & luy en rendit son argent. En effet elle s'en fit faire un habit, triomphant de joye d'avoir une étoffe de rebut, & de la porter au refus d'un autre qui luy étoit de beaucoup inferieure. C'est la Demoiselle elle même qui en a fait le recit, disant qu'elle s'en étoit bien repentie depuis.

La Dame qui l'a gagnée à Dieu, me disoit il y a quelques jours, que lorsque Madame Helyot commença à pratiquer la devotion, elle eut une conversation avec elle, & que luy parlant d'une Dame qui alloit au marché, elle témoigna qu'elle avoit une tres-grande repugnance à ces actions basses & serviles, ne pouvant comprendre comment une femme riche & de condition pouvoit se resoudre à faire l'office d'une servante, & aller de boutique en boutique acheter des provisions de bouche. Cependant depuis qu'elle se fut donnée entierement à Dieu, s'étant poposée d'imiter Nostre-Seigneur, lequel étant le Roy du Ciel & de la Terre, avoit pris la forme d'un es-

clave, & avoit bien voulu rendre les ſervices le plus bas & à ſes parens & à ſes diſciples : Voulant auſſi pour mériter les graces de Dieu, vaincre toutes les repugnances de la nature, principalement celle qu'elle ſentoit d'aller au marché, elle y fut pluſieurs fois acheter du fruit & du poiſſon. Un jour qu'elle n'offroit pas aſſez d'une carpe, la Poiſſonniere qui la prenoit pour une ſervante, lui en donna de la queuë ſur la jouë. Elle ſouffrit ce mauvais traitement ſans ſe plaindre & ſans donner la moindre marque de reſſentiment : au contraire elle s'en retourna toute joyeuſe d'avoir receu cet outrage d'une perſonne ſi vile & ſi mépriſable. Ce ſont là des actions qui ne plaiſent pas à ceux qui ont l'eſprit du monde ; mais qui raviſſent en admiration, & qui édifient extrêmement ceux qui ont l'eſprit de Dieu.

Elle n'alloit en aucun lieu où elle ne fit trafic de ces ſortes de marchandiſes, & où elle n'enrichît le threſor de ſon humilité de quelque confuſion qu'elle y avoit receuë. J'ay dit cy-devant, qu'une pauvre ravaudeuſe de la ruë ſaint Antoine l'arrêta pour ſe plaindre à elle des débauches de ſon fils, & qu'elle fit appeller par cette femme un bon Religieux de ſa connoiſſance qui paſſoit, pour luy demander conſeil, & ſe recommander à ſes prieres; mais je n'ay pas dit que pendant qu'elle s'entretenoit avec ce Religieux, nôtre vertueuſe Dame ſe mit à ſa place, & garda ſa boutique; & que pendant qu'elle y fut, elle eſſuya quantité de railleries que firent les paſſans.

Les Tourieres de l'*Ave Maria* rapportent une choſe ſemblable. Elle diſent qu'ayant demandé à la Laictiere qui leur fournit du lait, ſi

elle avoit entendu la Messe, & celle-cy ayant répondu qu'elle ne le pouvuit pas, étant chargée de son pot au laict, & d'un panier, elle s'offrit de garder l'un & l'autre pendant qu'elle entendroit la Messe, & quelque difficulté qu'y eut cette pauvre femme, il falut ceder à son zele, à sa devotion, & à son humilité.

Un jour qu'elle visitoit un pauvre ménage, voyant qu'il n'y avoit point de seau dans la maison, elle alla incontinent en acheter un, & le porta elle-même à son bras chez ces pauvres gens.

Ce seau me fait souvenir d'un autre, dont on a bien parlé dans Paris. Comme elle eut renoncé à toutes les vanitez du siecle, ayant appris qu'il ne faut qu'une action de vertu heroïque pour faire un Saint, elle prit resolution de se surmonter elle-même, & de triompher du respect humain d'une maniere éclatante. Elle sort de chez elle tenant un seau à la main, & le porte par les ruës comme une personne de la lie du peuple. Un Avocat celebre du Parlement, qui demeuroit alors vis-à-vis d'elle, & qui s'en alloit au Palais, fut surpris de la voir en cet équipage. Il douta d'abord que ce fût elle, & fit quelques pas pour la reconnoître. Elle étoit ordinairement masquée dans les ruës par modestie, ou portoit ses coëffes si bas qu'on ne la pouvoit voir; mais ce jour là elle ne s'étoit point masquée, pour en recevoir sans doute plus de confusion. Etant donc assuré que c'étoit elle même, il eut la curiosité de la suivre depuis la ruë des Rosiers où elle demeuroit, jusqu'à la Gréve : où étant arrivée, elle se mêla parmi de pauvres femmes sous une espe-

ce de galerie qui eſt proche le S. Eſprit, & s'y arrêta pour leur parler de Dieu. L'Avocat n'en vit pas davantage, car il paſſa outre pour aller au Palais; mais l'action luy parut ſi belle, & il en fut ſi touché, qu'il en faiſoit le recit dans toutes les compagnies.

D'autres ont remarqué qu'en ſuite elle vint à la fontaine pour y puiſer de l'eau. Pluſieurs porteurs d'eau y étoient alors qui attendoient leur rang pour remplir leurs ſeaux. Quoy que ces gens ne ſoient pas d'humeur à ceder leur place, cependant elle leur demanda avec tant de modeſtie & d'humilité, permiſſion de remplir ſon ſeau qu'ils la laiſſerent approcher. L'ayant remply elle le porta avec beaucoup de peine, changeant de bras de temps en temps juſqu'à la ruë de la Vannerie. Elle y trouva une pauvre femme qui lui prêta la main, & elles entrerent enſemble dans la maiſon où elle avoit ſceu qu'on en avoit beſoin. Son Confeſſeur l'ayant appris, la reprit d'avoir fait une action de cet éclat. Elle receut, ſelon ſa coûtme, ſa correction ſans rien dire pour ſe défendre, gardant le ſilence de la maniere du monde la plus humble, & la plus reſpectueuſe.

Or quoy qu'on luy eût défendu de faire à l'avenir des choſes ſemblables, & qu'il ne ſoit pas concevable, combien elle étoit ponctuelle à obeïr aux ordres de ſes Confeſſeurs: cependant ſa charité lui faiſoit croire que dans de certaines occaſions, ces choſes ne luy étoient pas défenduës. Ainſi pour procurer à une Demoiſelle le moyen d'aller faire ſes devotions à ſainte Geneviéve l'octave de ſa Feſte, elle ſe chargea de ce qu'elle avoit acheté pour la proviſion de ſa mai-

ſon, & le porta depuis la place Maubert juſqu'à la ruë des Roſiers. Une autre fois elle ſe chargea de beaucoup de Livres que'lle porta juſqu'au Marais.

XXV. *Ses humilité dans les Egliſes.*

Toute la paſſion des gens du monde eſt de ſe meſurer avec leurs égaux, & de s'elever, s'il leur eſt poſſible, au deſſus de leurs ſemblables. On ne garde plus maintenant aucune regle de modeſtie, & de bien-ſeance; on pouſſe le luxe & l'ambition le plus loin qu'on peut, & les plus modeſtes d'entre les femmes, ſont celles qui étant repriſes de leurs trop grande dépenſes, diſent qu'elles ſont vêtuës, logées, & meublées ſuivant leur condition. Avec quel faſte, & quel orgüeil les Dames s'approchent-elles des Autels? y a-t-il lieu ſi ſaint, & ſi ſacré où elles n'entrent, & qu'elles ne profanent par leurs vanitez & leurs nuditez ſcandaleuſes.

Cette vertueuſe Dame n'avoit point de plus grande ambition que de ſe cacher, & de ſe mettre ſous les pieds de tout le monde. Pour la trouver dans une Egliſe, il faloit l'aller chercher ou parmi les pauvres, ou dans un coin ſecret, où elle demeuroit, les coëffes baiſſées. Jamais elle n'a Communié au dedans des baluſtres. Elle changeoit tous les jours d'Egliſe pour faire ſes devotions en ſecret, horſmis les Dimanches qu'elle Communioit le plus ſouvent à ſa Paroiſſe, de peur diſoit elle, qu'on ne la crût meilleure qu'elle n'étoit, la voyant Communier tous les jours.

Elle prenoit rarement une chaize pour entendre le Sermon, & quand elle en avoit une, elle n'avoit point de repos qu'elle n'en eût accommodé quelquun. Souvent même elle e n gardoit

pour la premiere perſonne incommodée qu'elle rencontroit, & la forçoit doucement de la prendre. Elle n'y pouvoit voir des Religieux debout; mais leur faiſoit apporter des chaizes qu'elle payoit. Pour elle, elle entendoit le ſermon à genoux, ou debout, ou s'en alloit s'aſſeoir ſur les degrez du baluſtre parmy les pauvres gens, où je l'ay veuë ſouvent moy-même qui écris, avec admiration, quoy que toûjours cachée, & dans un coin, pour ne pas paroître humble en pratiquant l'humilité.

XXVI. *Elle s'abbaiſſe devant tout le monde.*

Il eſt de l'honnêteté & de la civilité, marchant avec des gens qui ſont plus relevez que nous de leur ceder le pas, & de leur donner le côté le plus honnorable. Elle étoit fort reguliere en ce point au regard de tout le monde, & principalement des pauvres : car comme ils repreſentent la perſonne de Jesus-Christ, elle ſe mettoit toûjours au deſſous d'eux, & leur faiſoit les mêmes honneurs, & les mêmes reverence, qu'elle auroit fait à des perſonnes de qualité.

Paſſant un jour dans une ruë devant une pauvre ravaudeuſe, elle luy demanda ſi elle avoit entendu la Meſſe. Celle-cy luy ayant dit que non : Venez luy dit-elle, avec moy, nous l'entendrons enſemble. Cette pauvre femme ſe trouvant au deſſus d'elle, deſcendit auſſi-tôt vers le ruiſſeau, pour luy donner le haut du pavé ; mais l'humble ſervante de Dieu l'obligea de reprendre ſa place, & fut ainſi juſqu'à l'Egliſe. Et comme elle s'apperçeut que cela luy faiſoit de la peine, elle luy dit dans des ſentimens d'une profonde humilité : *Qui ſuis je moy, pour me rendre cet honneur? Eſtant pauvre comme vous eſtes, vous eſtes*

plus grande devant Dieu, que je ne seray jamais.

Lors qu'elle alloit dans les ruës avec quelqu'un, elle prenoit toûjours le dessous du pavé, & luy cedoit toûjours le pas dans toutes les rencontres: Et bien que ce fussent des enfans, ou que les personnes luy fussent de beaucoup inferieures ; ou qu'elles fussent même à son service, & qu'elles luy disputassent le lieu le plus bas qu'elle recherchoit, elle les en prioit de si bonne grace, qu'elles étoient obligées de condescendre à son desir. Elle rendoit les mêmes honneurs à toutes les personnes qui la venoient voir. Si c'étoient des pauvres elle les mettoit toûjours dans un fauteüil, prenant pour soy le plus petit siége & le plus incommode. Quand on s'en défendoit trop, & que cela alloit jusqu'à la ceremonie, elle leur disoit de le faire par obeïssance : & cela faisoit cesser toue la contestation.

Une fille qui avoit autre fois travaillé pour elle l'étant venu voir, elle l'arrêta pour dîner ; mais elle voulut en même temps luy donner à laver, & la servir à table. L'autre s'en excusant par respect, & ne pouvant souffrir qu'elle s'abaissât jusqu'à ce point, elle fit tant par ses prieres, qu'elle fut obligée de ceder à son humilité. Autant de fois qu'elle venoit manger au logis, il luy faloit souffrir cette mortification.

Au reste elle faisoit tout cela d'un air si doux, & si modeste, qu'on eût dit que l'humilité luy étoit une disposition naturelle, plûtôt qu'une vertu : car elle faisoit tout sans affectation, & on ne remarquoit point qu'elle se fit aucune violence : sinon lors qu'on l'obligeoit de souffrir qu'on luy rendît l'honneur qui luy étoit deû. Son port sa

démarche

démarche, ſes paroles, ſes actions, ſes veſtemens, ſon viſage, le ton de ſa voix, & generalement tout ſon interieur, & tout ſon exterieur ne reſpiroit que l'humilité? Je parle depuis le temps qu'elle a renoncé au ſiecle, & qu'elle s'eſt donnée à Dieu.

XXVII. *On n'a jamais remarqué en elle aucun trait de vanité.*

Où trouvera-t'on une femme doüée de grands avantages de corps & d'eſprit, qui ne ſoit bien-aiſe de s'attirer quelque regard, ou quelque eſtime des hommes, & de faire voir ce que la nature luy a donné, & ce que la Grace luy a fait mépriſer? Où eſt la perſonne ſi modeſte, à qui il n'échappe quelque parole ou quelque action qui ſente le faſte, lorgüeil & la vanité? Tous ceux qui ont connu cette Dame, & qui l'ont obſervée de prés, n'ont jamais rien remarqué dans elle qui eût ſeulement l'ombre & l'apparence de ce vice, non pas meſme dans ſon domeſtique où l'on ſe contrefait le moins.

Elle eſtoit riche, & elle a toûjours cedé aux pauvres. Elle avoit un grand eſprit, & elle eſtoit ravie qu'on la traitaſt comme une perſonne qui n'avoir ny ſens ny jugement. Elle avoit un diſcernement merveilleux, & une prudence extraordinaire: cependant elle ſe laiſſoit gouverner comme un enfant, obeïſſant aveuglément à tout ce qu'on luy ordonnoit, & preferant toûjours le ſentiment des autres au ſien propre. Elle eſtoit belle & bien faite, & elle ſe cachoit tellement aux yeux des hommes, qu'à peine ſes plus proches pouvoient-ils voir ſon viſage à découvert. Lors qu'il en venoit chez elle, ou elle ne deſcendoit point de ſa chambre pour leur parler, ou c'eſtoit avec une pudeur, & une modeſtie qui donnoit de la ve-

neration à tous ceux qui la regardoient. On peut dire qu'elle ignoroit meſme qu'elle euſt quelque avantage ſur les autres femmes. Ceux qui ſçavent l'eſtime qu'elles font de ce threſor de la nature qui les rend ſi conſiderables dans le monde, admireront avec raiſon le mépris qu'en a fait Madame Helyot, & l'horreur qu'elle a euë de tout ce qui paroiſt grand aux yeux des hommes.

CHAPITRE VIII.

Son obeïſſance.

1. *L'obeïſſance eſt le caractere de la ſainteté.*

QUOYQUE l'humilité ſoit, ce ſemble, le caractere le plus certain & le plus infaillible de la ſainteté, il faut confeſſer neanmoins que cette vertu, toute divine qu'elle eſt, peut eſtre contrefaite par le vice, & ſervir de couverture à l'orgüeil, puis qu'il y en a, comme dit le Sage, qui s'humilient par un eſprit méchant & artificieux : mais l'obeïſſance a cette gloire, qu'il n'y a point de vice qui ſe puiſſe couvrir de ſon manteau. C'eſt une vertu que le demon ne peut imiter, ny l'hyprocriſie contrefaire, ny la malice exprimer, ny la fauſſe devotion approuver. Ainſi l'on peut dire que l'obeïſſance l'emporte encore ſur l'humilité, & que c'eſt la marque la plus certaine d'une veritable & ſolide ſainteté

Il ſemble qu'il y ait de l'oppoſition entre ces deux vertus ; car l'humilité ſe cache & l'obeïſſance ſe produit. L'humilité cherche les tenebres, & l'obeïſſance le grand jour, l'homme obeïſſant s'offrant à faire tout ce qu'on luy ordonne,

& ne voulant estre connu que par sa soûmission & sa dépendance. Toutefois quoyque leurs inclinations paroissent contraires, elles sont animées d'un mesme esprit, & sont unies ensemble par un lien d'amitié inseparable : car il est impossible qu'un homme soit humble, s'il n'est obeïssant, & qu'il soit obeïssant s'il n'est humble. Ainsi comme Madame Helyot a excellé dans la vertu d'humilité, on ne peut pas douter qu'elle n'ait excellé aussi dans l'obeïssance.

I I.
Trois degrez d'obeïssance.

Cette vertu a trois degrez pour arriver à sa perfection. Le premier est defaire les choses qui sont commandées, mais avec quelque repugnance de volonté, & avec quelque contradiction de jugement Le second est de faire volontiers ce qu'on ordonne, croyant neanmois que le commandement n'est ny juste, ny convenable. Le troisiéme qui est le plus parfait, est d'obeïr d'action, de volonté, & de jugement, croyant que ce qu'on ordonne, est bon & juste, & sacrifiant toutes ses lumieres à la conduite de ses Superieurs.

III.
Madame Helyot excelle en cette vertu.

Si la Dame dont j'écris la vie, n'avoit pas pratiqué toutes les vertus dans une tres-haute perfection, je dirois que c'est l'obeïssance qui a eu l'ascendant dans son cœur. Car il est difficile de trouver une personne plus éclairée d'une part, plus humble, & plus obeïssante de l'autre. Toute sa passion estoit d'obeïr, & elle ne pouvoit pas comprendre qu'on pust vivre en repos en suivant ses propres lumieres. Elle obeïssoit à tous ceux qui avoient autorité sur elle, en toutes choses, en tout temps & de toutes ses forces : Je veux dire d'action, de volonté & de jugement, sans jamais former la moindre opposition à ce qui

luy eſtoit ordonné par l'obeïſſance, & ſans avoir aucun jugement contraire à celuy de ſes Superieurs.

IV. *Son obéïſſance envers Dieu.*

Le premier de tous eſt Dieu, qui nous a mis au monde pour garder ſes Commandemens, & pour obeïr à ſes volontez. Il nous gouverne par ſa Loy, par ſa Providence, par ſon Egliſe, & par tous ceux qui ont une autorité legitime ſur nous. Madame Helyot eſtoit une femme, dont Dieu pouvoit dire ce qu'il diſoit de David; *J'ay trouvé un homme ſelon mon cœur, qui fera toutes mes volontez:* Car il eſt difficile d'imaginer même une perſonne plus ſoûmiſe à Dieu, plus conforme à ſes volontez, plus obeïſſante à ſes Commandemens, plus abandonnée à ſa Providence, & plus attachée à la conduite de l'Egliſe,

Elle croyoit les veritez de la Foy avec plus de fermeté, que ne font les Philoſophes les demonſtrations les plus certaines, & les plus évidentes. On en ſera perſuadé, lors qu'on ſçaura que jamais en toute ſa vie elle n'a eu le moindre doute ſur les matieres de noſtre Religion. Elle regloit tous ſes deſſeins, & toutes ſes actions ſur les Maximes de l'Evangile, & elle avoit peine à comprendreqn'on puſt chercher d'autre caution d'une verité que la parole d'un Dieu.

Pour juger de l'attachement qu'elle avoit à l'Egliſe il faut connoiſtre l'averſion qu'elle avoit des gens qui ne luy ſont pas ſoûmis. Elle eſtoit ſi grande qu'elle avoit de la peine à ſouffrir qu'on ſe miſt ſous la conduite de ceux qui en eſtoient tant ſoit peu ſuſpects. C'eſtoit le premier avis qu'elle donnoit aux perſonnes qui vouloient ſervir Dieu; & la crainte qu'avoit ſon Confeſſeur qu'elle ne

pouſſaſt les choſes trop loin, l'obligea pluſieurs fois, comme j'ay dit, de preſcrire des bornes à ſon zele. L'orgeüil, & l'obſtination qui ſont les caracteres de l'hereſie, eſtoient pour elle des monſtres plus affreux que tous les demons de l'enfer.

Pour l'ordre de ſes Superieurs, elle eſtoit ſi fidele à le garder, & ſi prompte à l'executer, qu'il n'y a que ceux qui l'ont connuë & pratiquée, qui puſſent comprendre juſqu'à quel point de perfection alloit l'obeïſſance qu'elle leur rendoit. Elle en avoit de trois ſortes, ſes parens, ſon mary, & ſon Confeſſeur.

V. *Son obeïſſance envers ſes parens.*

Quant à ſes parens, jamais elle n'a manqué aux devoirs qu'elle eſtoit obligée de leur rendre, ſinon lors qu'ils eſtoient manifeſtement contraires aux ordres de Dieu. Car je ne puis diſſimuler que ſa mere ſur la fin de ſes jours avoit un peu de chagrin contre elle, de ce qu'elle eſtoit trop devote, & de ce qu'elle menoit une vie qui n'eſtoit pas conforme à ſon eſtat. Toutefois à dire la verité, c'étoit plûtoſt à ſon mary qu'elle attribuoit cette grande reforme, quoy qu'il n'en fuſt pas l'auteur, qu'à ſa fille dont elle admiroit la vertu, & dont elle n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Que ſi quelquefois elle luy en marquoit ſon chagrin, elle luy répondoit avec tant de douceur, d'humilité, de ſageſſe & de modeſtie, qu'elle ſe ſentoit comme obligée d'approuver ſa conduite.

Il n'y a perſonne, pour peu qu'elle ſoit inſtruite des devoirs de noſtre Religion, qui ne ſçache, que lorſque les volontez des parens ſont manifeſtement contraires aux volontez de Dieu, on n'eſt point obligé de leur obeïr; Qu'ainſi Madame

Helyot eſtant mariée, & par conſequent maiſtreſſe de ſes actions, elle eſtoit diſpenſée d'obeïr aux inclinations de ſa mere, qui ne pouvoit ſouffrir qu'elle menaſt une vie ſi humble & ſi ſordide en apparence, & qui vouloit qu'elle euſt un train ſortable à ſa condition. Si vous exceptez ce point, qui fait l'eſſentiel de ſa ſainteté, jamais ſes parens n'ont eu le moindre ſujet de ſe plaindre d'elle: Car elle leur obeiſſoit exactement, & à tous ceux qui avoient quelque authorité ſur elle Une femme qui eſtoit dans la maiſon au temps de ſa jeuneſſe, aſſure que jamais elle n'a manqué de luy obeïr, ſinon une fois, lors qu'elle eſtoit petite, & qu'auſſi-toſt elle luy en vint demander pardon.

Un jour ſon pere la ſollicitant de s'aller divertir avec d'autres Demoiſelles & prendre l'air de la Campagne, il s'apperceut à quelques larmes qui luy coulerent des yeux; qu'on luy faiſoit violence, & ne l'en preſſa plus. Elle cependant pour vaincre ſon inclination, ne laiſſa pas de monter en Caroſſe, & reprenant ſa gayeté ordinaire dit à la compagnie. *Allons, obeïſſance vaut mieux que ſacrifice.*

VI. *Son obeïſſance envers ſon mary.*

Le principal devoir d'une femme eſt d'honorer & de reſpecter ſon mary. Cette ſainte Dame en avoit un, qui ſecondoit tous ſes deſſeins, & qui favoriſoit toutes ſes intentions: c'eſt pour cela qu'elle avoit pour luy des venerations qu'on ne ſçauroit exprimer. Elle regardoit Jesus-Christ en ſa perſonne, & luy obeïſſoit comme à Dieu meſme: & quoy qu'il ne vouluſt pas ſe ſervir de ſon authorité, deferant luy-meſme à ſes ſentimens dans bien des rencontres, elle ne faiſoit

preſque rien ſans luy demander ſon avis, & ſans avoir receu ſes ordres.

Au reſte elle eſtoit ſi exacte à les executer, qu'il en recevoit meſme de l'incommodité : Car dés-lors qu'il avoit proferé une parole, elle la recevoit comme un oracle, & ſans ſe donner la liberté, ny de raiſonner, ny d'expliquer, ny d'interpreter ſes intentions, elle accompliſſoit ſur l'heure meſme ce qu'il avoit dit à la lettre: ce qui l'obligeoit à ſe tenir dans une grande reſerve auprés d'elle, & à luy cacher ſes penſées auſſi bien qu'à ſupprimer ſes paroles, de peur qu'en luy parlant, elle ne priſt pour un commandement ce qui n'eſtoit pas meſme un conſeil ; & pour un ordre ſerieux, ce qui n'eſtoit ſouvent qu'une petite plaiſanterie : car quoy qu'elle euſt toûjours un viſage riant, & un air fort gay, elle ne ſçavoit ce que c'eſtoit que de railler & de plaiſanter : Et comme elle n'uſoit jamais de diſſimulation en ſes paroles, elle ne pouvoit croire que les autres s'en vouluſſent ſervir : C'eſt pour cela qu'elle ne faiſoit jamais reflexion ſi l'on parloit ſerieuſement ou non.

En effet c'eſtoit là un de ſes défauts, ſi l'on doit qualifier ainſi la plus admirable & la plus divine de toutes les vertus : Car elle erigeoit tous les avis qu'on luy donnoit, en commandemens, & ſe faiſoit une neceſſité indiſpenſable d'y obeïr : Non pas par ſcrupule, dont elle n'a jamais eſté travaillée, ny par foibleſſe d'eſprit, qu'elle avoit tres-grand, tres-fort, & tres-penetrant : mais par une profonde humilité, & par le deſir qu'elle avoit de ſe ſoûmettre à tout le monde, en toutes choſes pour l'amour de Dieu. C'eſt dans cette veuë

qu'elle conſideroit ſon mary comme l'interprete des volontez de Dieu, & qu'elle luy obéïſſoit exactement, dans les choſes meſmes les plus repugnantes à ſon eſprit. Ainſi dés-lors qu'il luy eut témoigné qu'il euſt bien deſiré qu'elle priſt un peu ſoin de ſon ménage, elle qui en avoit naturellement averſion, & qui n'y eſtoit pas faite, ſe retrancha incontinent la plus grande partie de ſes devotions, & ſe priva de la conſolation qu'elle auroit euë de faire ſes prieres dans l'Egliſe, pour demeurer au logis.

Elle ne pouvoit ſouffrir qu'il la priaſt de faire quelque choſe, mais elle deſiroit qu'il luy en fiſt un commandement. L'unique plainte qu'elle faiſoit de luy, eſtoit qu'il ne s'expliquoit pas aſſez en luy parlant, n'ayant point de plus grande paſſion que de connoiſtre ſa volonté, pour l'executer : Mais il cachoit à deſſein ſes penſées pour l'obliger à ſuivre ſes propres lumieres, ce qui l'embaraſſoit extrêmement. Dans cette incertitude, pour ne pas agir par elle-meſme, & pour donner à toutes ſes actions le merite de l'obéïſſance, elle ſe faiſoit un precepte de ſes avis declarez, ou interpretez dans le ſens le plus naturel qu'elle pouvoit, en diſant : *Vous voulez donc que je faſſe telle choſe : Ou vous me commandez d'aller en ce lieu : Je m'y en vas.*

Elle euſt deſiré ne pas faire une demarche ſans ſa permiſſion, & tout ſon déplaiſir, eſtoit de ce qu'il avoit trop de reſpect & trop de conſideration pour elle. Ce n'eſt pas qu'il ne luy ordonnaſt de temps en temps quelque choſe pour la contenter : Comme lors qu'il s'apperçeut qu'elle eſtoit trop mal vétuë, il luy dit de s'en rapporter au ju-

jugement d'une Dame qui demeuroit chez elle. Celle-cy luy ayant preſcrit la maniere qu'elle devoit garder, elle luy obéït avec la ſimplicité d'un enfant,& elle le fuſt parée,diſoit-elle depuis à une de ſes amies, de brocard d'or,ſi cette Dame luy euſt dit d'en porter, puiſque ſon mary la luy avoit donnée pour ſuperieure. Le meſme ayant remarqué qu'elle s'étoit coupé les cheveux, & lui ayant témoigné que cela ne luy plaiſoit pas, elle les laiſſa recroître ſans en faire aucune façon.

Une Demoiſelle rapporte qu'eſtant chez elle en retraite, Madame Helyot faiſoit la lecture de la vie des Saints avant la priere du ſoir,& qu'elle a remarqué qu'elle fermoit le livre auſſi toſt que ſon mary luy diſoit qu'il eſtoit temps de finir, s'arreſtant où elle en eſtoit ſans y ajoûter une ſyllabe.

VII. *Son obéïſſance envers ſon Confeſſeur.*

Je ſuis obligé de ſupprimer de grandes choſes ſur ce point, pour la conſideration de ſon mary qui eſt encore en vie, & je paſſe de l'obéïſſance qu'elle luy a renduë à celle qu'elle rendoit à ſon Confeſſeur. Comme les conduites de l'ame & les affaires du ſalut tenoient le premier rang dans ſon eſprit,& que Dieu ne diſpenſe ordinairement les graces qui nous ſont neceſſaires pour acquerir la perfection, que par le miniſtere des Preſtres, elle avoit toute autre ſoûmiſſion pour ſes Confeſſeurs, qu'elle n'en avoit encore pour ſon mary, & de toutes les vertus il ſemble qu'elle n'eſtimoit que l'obéïſſance,& qu'elle ne comptoit que ſur elle: Car elle leur obéïſſoit avec une joye, & une ſatisfaction incroyable, ſans ſe rechercher ſoy-meſme, ſans écouter les inclinations ou les repugnances de la nature, & ſans examiner s'ils

avoient raiſon ou non de luy preſcrire quelque choſe, eſtant perſuadée qu'ils ne luy ordonnoient rien qui fût contraire à la Loy de Dieu. Pour profiter de ſon exemple, il eſt bon de ſçavoir de quelle maniere elle ſe comportoit envers celuy qu'elle choiſit lorſqu'elle voulut ſe donner à Dieu.

Premierement elle ne faiſoit choſe aucune qu'elle ne l'eût conſulté auparavant. Il eſt vray comme j'ay dit ailleurs que dans les premieres années de ſa converſion, elle eſt tombée dans la faute où tombent preſque tous les Saints, qui eſt qu'elle ſe laiſſoit emporter à ſa ferveur & faiſoit des penitences & des mortifications dans l'excez, ſans en rien communiquer à ſon Confeſſeur & ſans luy declarer meſme les graces extraordinaires qu'elle recevoit de Dieu, apprehendant la vanité, & ne croyant pas qu'il fuſt neceſſaire de prendre conſeil ſur des choſes qui paroiſſoient évidemment bonnes. C'eſt pour cela que nous ne ſçavons preſque rien de ce qu'elle a fait dans le temps de ſes grandes ferveurs, où elle ne gardoit preſque point de meſure. Mais huit ou dix ans avant ſa mort, ayant reconnu ſa faute & le danger qu'il y a de ſe fier à ſa propre conduite, elle conceut une ſi grande affection pour l'obéïſſance, qu'on ne peut pas en imaginer de plus grande : Car elle n'eût pas entrepris la choſe du monde la plus legere, ſans l'ordre de ceux qui la gouvernoient; elle n'eût pas fait la moindre mortification, ny leu aucun Livre ſans l'avoir montré auparavant à ſon Directeur.

Ce n'eſt pas qu'il exigeât d'elle cette obéïſſance : Au contraire il luy permettoit d'agir ſuivant

les lumieres que Dieu luy communiquoit, ſçachant combien ſon cœur eſtoit droit,& ſon eſprit éclairé ; Cependant elle n'a jamais uſé de cette permiſſion, mais ſe faiſoit regler toutes ſes actions:Soit parce qu'elle ſe défioit toûjours d'elle même & de ſon propre ſens:Soit parce qu'elle vouloit en toutes choſes renoncer à ſa propre volonté, & avoir le merite de l'obéïſſance.

Au reſte elle ne ſe rendoit point importune par des viſites trop frequentes : Car jamais femme ne fut plus diſcrette & plus reſervée qu'elle l'eſtoit, & quelque beſoin qu'elle eût de conferer avec ſon Directeur, elle cedoit, comme j'ay dit, toûjours la place aux autres ; De ſorte qu'elle paſſoit quelquefois pluſieurs mois entiers ſans le pouvoir entretenir, n'eſtant pas de ces devotes qui ne cherchent que leur propre ſatisfaction & qui comptent pour rien l'incommodité des autres.

Secondement lors que le Pere luy avoit répondu quelque choſe, elle recevoit ſes paroles avec une entiere ſoûmiſſion d'eſprit, comme un ordre de Dieu & comme une regle de mœurs qu'elle gardoit avec toute la fidelité imaginable, ſans ſe donner la liberté d'examiner, ſi ce qu'on luy ordonnoit eſtoit juſte ou non, & ſans faire des remonſtrances, lors que les choſes ne luy paroiſſoient pas raiſonnables:auſſi-toſt qu'on luy avoit répondu oüy ou non, elle demeuroit dans le ſilence & paſſoit à un autre ſujet.

Si ſon mary ſe trouvoit incommodé de ſa trop grande promptitude & exactitude à obéïr, ſon Confeſſeur ne l'eſtoit pas moins. Il ſe plaignoit ſouvent à elle-même du peu de diſcernement qu'elle faiſoit entre les avis & les commande-

mens, entre les choſes qu'il diſoit par forme d'entretien & les reglemens qu'il luy donnoit. Comme elle ne ſeparoit jamais Dieu de ſon Confeſſeur, & qu'elle luy parloit avec le même reſpect qu'elle eût parlé au Fils de Dieu même, elle ne ſe permettoit point ces examens, ces reflexions & ces diſcernemens: Mais elle pratiquoit à la lettre ce que le Fils de Dieu dit de luy-même: *Je juge comme j'entends.* Et c'eſt ce qui obligeoit ſon Confeſſeur d'eſtre dans une merveilleuſe retenuë envers elle, & de prendre garde à toutes ſes paroles aſſuré qu'il eſtoit, qu'elles ſeroient auſſitoſt accomplies à la lettre avec toute l'exactitude poſſible.

La plûpart des perſonnes qui pratiquent la vertu s'adreſſent à leurs Directeurs, non pas tant pour apprendre la volonté de Dieu, que pour les faire condeſcendre à la leur. Elles imitent les Juifs qui conſulterent le Prophete Jeremie ſur une choſe qu'ils eſtoient reſolus de faire, & voyant qu'il ne l'approuvoit pas, ils luy dirent inſolemment, qu'il eſtoit un faux Prophete & que Dieu ne luy avoit point parlé. C'eſt ainſi qu'en uſent la plûpart des Chreſtiens au regard de leurs Directeurs. Ils les conſultent ſur des choſes, ſur leſquelles ils ont déja pris leur party; & au lieu de s'adreſſer à eux comme aux interpretes de la volonté de Dieu, ils s'en ſervent comme d'inſtrumens de leurs paſſions déreglées & de miniſtres de leurs propres volontez: C'eſt pourquoy lors qu'ils ne leur ſont pas favorables, ils s'échapent en des plaintes, & en des murmures contr'eux.

Cette ſainte Dame ne ſe preſentoit jamais à ſon Confeſſeur avec un jugement prévenu & une vo-

lonté déterminée. Elle ne venoit pas pour obtenir ce qu'elle desiroit, mais pour sçavoir ce qu'elle devoit desirer. Si elle luy demandoit quelque chose, c'estoit avec une indifference parfaite & une preparation d'esprit à tout ce qui luy seroit ordonné. Pendant l'espace de quatorze ans, qu'il a gouverné sa conscience, il n'a jamais pû découvrir les secrets mouvemens de son cœur, & son penchant vers quoy que ce soit, sinon pour la plus haute perfection, & pour des mortifications extraordinaires, parce qu'elle tenoit toûjours son cœur dans un parfait équilibre, sans pancher ny d'un côté ny d'un autre.

Il est vray qu'ayant leu, que les actions qui sont faites par vœu, sont d'un plus grand merite que celles qui se font par une volonté libre, & que de tous les sacrifices que l'homme puisse offrir à Dieu, il n'y en a point qui luy soit plus agreable & plus honorable, que celuy de son jugement & de sa liberté par le vœu d'obéïssance, elle qui ne balançoit jamais sur le choix qu'elle devoit faire & qui prenoit toûjours le party du plus parfait, eut la pensée de faire un vœu d'obéïssance à son Confesseur & luy en demanda la permission: Mais le Pere luy ayant representé que bien que le vœu soit une chose sainte & de grand merite, neanmoins celuy d'obéïssance qu'on fait à un Confesseur, a des suites tres-dangereuses, & luy ayant défendu de le faire, jusqu'à la menacer de ne la voir jamais, si elle le faisoit, elle ne luy en parla plus : mais elle luy obéïssoit, comme si elle y eût esté engagée par un vœu solemnel.

C'est le conseil qu'elle donnoit ensuite à toutes les personnes devotes, qu'elle remarquoit estre

un peu trop attachées à leur Confeſſeur : Elle leur demandoit, ſi elles luy avoient fait vœu d'obeïſſance, & ſi cela eſtoit, elle leur conſeilloit de s'en faire abſoudre par un autre. On ne ſçauroit dire le bien qu'elle a fait & les dangereux engagemens, d'où elle a retiré pluſieurs ames innocentes.

Lorſqu'on luy propoſoit l'exemple de ſaint François de Sales, elle répondoit qu'il avoit long-temps reſiſté à la priere que luy avoit fait Madame de Chantal ; qu'il avoit reconnu les embarras d'eſprit où elle s'étoit jetrée par un vœu indiſcret qu'elle avoit fait à ſon premier Confeſſeur; qu'on l'avoit aſſuré que c'eſtoit la volonté de Dieu, lequel diſpoſoit cette Dame à eſtre la Mere de l'Ordre dont il devoit eſtre le Pere. Et ſi on la preſſoit encore ſur ce ſujet, elle diſoit : Donnez-moy un ſaint François de Sales, & je luy feray vœu d'obeïſſance. Mais elle conſeilloit de ſe défier d'un Confeſſeur, qui bien loin de ſe faire prier ou plûtoſt de s'en défendre, preſſoit ſes Penitentes de s'engager à ſa conduite par ces ſortes de vœux. La connoiſſance qu'elle avoit des accidens fâcheux que cette devotion inconſiderée produit ordinairement, luy donnoit un zele ardent d'en arreſter le cours : & d'en abolir l'uſage.

C'eſt pourquoy lorſqu'elle vouloit gagner quelque perſonne à Dieu, aprés l'avoir exhortée à choiſir un bon Confeſſeur, qui eſtoit ſon premier avis, elle vouloit qu'on l'examinaſt bien auparavant que de le choiſir, & qu'on remarquaſt, s'il eſtoit dans la ſaine Doctrine, s'il eſtoit ſage, diſcret, devot, & deſintereſſé : ne croyant pas qu'un aveugle en puſt conduire un autre, & que celuy qui manquoit de foy, puſt avoir une veritable

charité: Mais aprés qu'on l'avoit choisi, elle vouloit qu'on s'abandonnast aveuglément a sa conduite, à moins qu'il n'arrivast quelque chose qui donnast sujet raisonnable de douter de sa sagesse, ou de sa probité.

VIII. *Son obeïssance envers tout le monde.*

Une personne fort discrette qui a demeuré chez elle, m'a donné par écrit ce que je vas rapporter. Elle disoit qu'elle ne trouvoit que du plaisir à obeïr, qu'elle s'étonnoit comment on y pouvoit avoir de la peine; que c'en estoit une bien plus grande de commander, & que depuis qu'elle étoit « soumise, elle estoit heureuse; qu'elle ne pouvoit « comprendre comme on pouvoit se fier à son sens, » & suivre ses propres lumieres, puis que toutes les « graces que Dieu nous fait, ne, viennent à nous « que par le canal de l'obeïssance. Elle parloit ad- « mirablement de cette vertu, & y exhortoit avec « tant de force, qu'on se trouvoit sur l'heure mes- « me dans la disposition de se vaincre en tout pour « la pratiquer. «

Mais ses exemples persuadoient bien mieux « que ses paroles: car elle eust obey à un enfant qui « luy eust commandé quelque chose, & si son Con- » fesseur luy eut ordonné d'aller demander l'au- « mône de porte en porte, ou de marcher par les « ruës le visage couvert de bouë elle l'eust fait sans « hesiter. Elle ne faisoit rien que par obeïssance, & « comme il n'y avoit personne qui voulût prendre « authorité sur elle, elle estoit ingenieuse à trouver « les moyens de se faire commander, pour avoir « lieu d'obeïr. Elle erigeoit en preceptes tous les « avis qu'on luy donnoit, en disant: Vous m'or- « donnez dont cela, ou vous me deffendez donc « cela? au lieu de dire: vous me donnez donc avis «

» ou vous me conseillez.

» Quand on luy demandoit quelque chose, qui » selon toutes les apparences dépendoit d'elle, elle » répondoit tres-souvent : Je n'en ay point la per- » mission, je la demanderay, & c'estoit quelque » fois pour des choses si petites, & de si peu de » consequence, que j'estois surprise de ce qu'elle » n'en disposoit pas selon sa volonté. Cela pourtant » m'a toûjours fort édifié, & me faisoit conclure » de son obeissance dans les grandes choses, par sa » reserve, & sa soumission dans les petites. C'est le » discours de cette Demoiselle.

J'ay dit qu'elle avoit appris à lire & à écrire d'une jeune fille, & qu'elle se mettoit à genoux devant elle. Cette occupation, quoy qu'humiliante, luy plaisoit extremement, parce qu'elle luy donnoit lieu d'obeir. Elle se faisoit commander toutes choses d'un air d'empire & d'authorité ; & se faisoit regler ce qu'elle devoit lire ou écrire sans jamais passer d'un mot en prononçant, ny d'une lettre en écrivant. Il est arriué souvent que midy venant à sonner, lorsqu'elle écrivoit, elle n'achevoit pas la lettre qu'elle avoit commencé à former ; mais se levoit à l'istant, & disoit agreablement : *Allons, l'obeissance nous appelle.*

Lorsqu'elle estoit malade ou indisposée, elle exposoit tout simplement sans plainte, & sans exageration, ou à son Confesseur, ou à son mary l'état où elle étoit, & ne prenoit jamais de remede qu'il ne luy eust dit qu'il en falloit prendre, ne voulant rien faire de sa propre volonté, & se persuadãt que l'obeissance étoit salutaire non seulement à l'ame, mais encore au corps. Il est vray qu'elle n'avoit pas grande confiance aux Medecins : neanmoins

moins ſçachant que Dieu veut qu'on s'adreſſe à eux dans les grandes maladies, & qu'on ſe ſerve de leurs remedes, elle ſe mit entre leurs mains dans celle dont elle eſt morte, & leur rendit une parfaite obeïſſance. Elle brû loit dans ſon lit d'un feu qui la devoroit, & quoy qu'elle eût bien deſiré prendre un peu de rafraichiſſement; cependant parce qu'on luy avoit dit de ſe tenir couverte, elle ne tiroit point les bras de deſſous ſa couverture, non pas même lors que le tranſport s'étoit fait à la teſte. Son lit étoit fort étroit; elle y étoit couchée comme dans un cercüeil où elle demeuroit ſans ſe remuer ny d'un côté ny d'un autre, ſans demander du ſoulagement, ſans déclarer ſes douleurs, & ſans rien refuſer de tout ce qu'on luy preſentoit. Elle s'eſt laiſſé immoler comme un petit agneau, & on peut dire d'elle ce que Saint Bernard dit du Fils de Dieu, qu'elle a mieux aimé perdre la vie, que de perdre l'obeïſſance.

Enfin pour conclure ce Chapitre, ceux qui l'ont gouvernée aſſurent, qu'ils n'ont jamais vû, & qu'ils ont de la peine à croire qu'on puiſſe voir une perſonne plus humble, plus ſoûmiſe, plus obeïſſante, plus reſpectueuſe, plus détachée de ſon propre ſens, & de ſa propre volonté, au regard de ſes Superieurs, qu'elle l'étoit. Si l'obeïſſance eſt la marque d'une veritable ſainteté, il y a lieu de croire que cette ame eſt maintenant au rang des Saints les plus élevez dans le Paradis, puiſqu'il y a peu de perſonnes qui l'ayent, je ne dis pas ſurpaſſé, mais même égalé en obeïſſance.

CHAPITRE IX.

Sa charité envers les pauvres.

I. *L'amour des pauvres est la marque qu'on aime purement Dieu.*

ON connoît la grandeur, & la qualité de l'amour qu'on a pour Dieu, par celuy qu'on a pour son prochain ; & l'on connoist la pureté de l'amour qu'on porte au prochain par celuy qu'on a pour les pauvres. Il est difficile, d'aimer purement pour Dieu les personnes que leur dignité éleve au dessus du commun, & que les biens rendent utiles. & presque necessaires à tout le monde. La naissance, la qualité, le credit, les charges, les grands biens de fortune, & tout ce brillant éclat qui ébloüit les gens, attirent le respect, & nous empêchent de découvrir l'humble Jesus dans ces personnes si nobles, si riches, & si relevées au dessus des autres : Mais celuy qui aime les pauvres, ne voit que les traits, & les lineamens du Fils de Dieu dans leur personne. Il ne découvre point d'autres attraits qui les rendent aimables qu'un Dieu revestu de leur misere & de leur pauvreté. D'ailleurs s'il a de la consideration pour les pauvres, en manquera-t'il pour les riches ? Ce qui me fait conclure que l'amour qu'on a pour les miserables, est la marque d'une charité Chrestienne, pure, universelle, genereuse & desintereſſée.

Quelque soin qu'ait pris Madame Helyot de cacher ses vertus sous le voile de l'humilité, elle n'a pû envenir à bout; l'amour qu'elle avoit pour les pauvres, la fait connoistre malgré qu'elle en

eût. Ce feu divin, qui brûloit dans son cœur, s'est manifesté au dehors, l'on peut dire que sa charité a trahy son humilité. Elle aimoit generalement tout le monde, & lors que l'occasion se presentoit d'aider spirituellement les personnes riches, elles n'épargnoit rien pour les gagner à Dieu; mais on voyoit bien qu'elle se faisoit violence, lorsqu'elle étoit obligée de les voir & de leur parler, & qu'elle ne trouvoit pas son compte avec eux.

II. *Pourquoy Madame Helyot recherchoit la compagnie des pauvres.*

Et puis elle consideroit que les personnes de qualité ne manquent pas de gens qui les instruisent, & qui les portent à Dieu; que les Predicateurs se font honneur de les voir autour de leurs Chaires, & les Confesseurs aux pieds de leurs Tribunaux: mais que les pauvres sont rebutez, & presque abandonnez de tout le monde; qu'on a honte de les instruire, & qu'on n'entend qu'avec peine la declaration qu'ils font de leur misere. C'est ce qui l'attachoit si fortement à leur compagnie, & qui lui donnoit un si grand zele pour leur salut.

Ajoûtez à cela l'amour que leur porte Jesus-Christ qui est le Roi des pauvres; la ressemblance qu'ils ont avec lui : le soin quil a pris sur la terre de les instruire, & le Paradis qu'il leur a promis aprés la mort. Tout cela lui donnoit pour eux un respect & un amour qui passe l'imagination, & on peut dire d'elle, ce qu'Isaye a dit de Jesus-Christ. L'*Esprit de Dieu est sur moy : il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres.* Comme j'ay déja parlé du zele qu'elle avoit de leur salut, je n'en diray rien davantage, & je m'arrêteray plûtôt en ce Chapitre à declarer les charitez corporelles qu'elle leur faisoit, que les spirituelles;

bien q'elle ne les separaât jamais.

III. *Elle honore les pauvres.* Le premier devoir qu'elle rendoit aux pauvres, eſt une marque d'eſtime, & de reſpect qu'elle faiſoit paroiſtre en les honnorant, & les salüant avec beaucoup d'humilité dans toutes les rencontres. Une Dame de qualité rapporte qu'elle la vit un jour faire une profonde reverence à un pauvre homme qui étoit à la porte de l'Egliſe, & que luy ayant demandé qui c'étoit qu'elle salüoit, elle répondi : *C'eſt Noſtre-Seigneur que je ſaluë, luy peut-on faire trop d'honneur?* Comme elle le voyoit des yeux de la Foy dans tous les pauvres, elle les ſalüoit tous de la meſme maniere.

Une Sœur de la charité qui l'a ſervie, dit que l'allant voir avec une autre de ſes Sœurs, elle les receut comme des perſonnes de la premiere qualité, & que les prenant par la main, elle les mena devant un *Ecce homo*, & ſe mit à genoux en leur diſant : *Mes Sœurs, je vous preſente à voſtre Epoux, pour l'amour duquel vous avez embraſſé une vie ſi penitente, telle qu'eſt celle de ſervir les pauvres.* Nous en ſortiſmes, ajoûte cette Sœur, ſi édifiées, que nous demeurâmes plus de huit jours occupées des bons ſentimens où nous l'avions trouvée.

IV. *Elle viſite les pauvres.* Elle ſe faiſoit un honneur, & un plaiſir extrême de viſiter les pauvres, & dans les Hôpitaux & dans leurs maiſons. J'en ay rapporté déjà pluſieurs exemples : mais je ne puis omettre icy la charité qu'elle eut pour une pauvre Porteuſe d'eau. Ayant appris qu'elle étoit malade, elle fut auſſitôt chez elle pour la conſoler. Elle loüa une garde pour l'aſſiſter, & ne l'abandonna point juſqu'à la mort. Une fille devote qui logeoit ſur la même

montrée, y entra une fois ou deux comme elle y étoit. La premiere fois elle la vit en priere au chevet de ſon lit : la ſeconde, elle la ſurprit nettoyant les petits meubles de ſa chambre pour la mettre en bon eſtat.

La charité qu'elle fit à un autre Porteuſe d'eau eſt trop remarquable pour la mettre en oubly, ayant rencontré dans les ruës cette pauvre femme qui ſe trouvoit mal, elle luy vient promptement au ſecours, vuide ſes ſeaux, les prend à ſes bras, l'aide à s'en retourner chez elle, & monte ainſi chargée juſqu'à ſa chambre qui étoit au dernier étage. Puis l'ayant fait mettre au lit, elle luy donna de l'argent pour ſe faire acheter les choſes qui luy étoit neceſſaires.

Une perſonne de qualité la vit un jour dans les ruës avec une pauvre femme toute pourrie & qui faiſoit horreur à voir. Madame Helyot la fit entrer dans une allée, & cette Dame dit qu'elle ne voulut point ſe montrer pour ne pas l'empêcher de faire l'action de charité qu'elle avoit deſſein de faire On peut juger parce que nous avons dit ailleurs, & parce que nous dirons maintenant, qu'elle n'entra dans cette allée que pour y pratiquer quelque action heroïque de vertu. Car ſi elle eût voulu ſeulement luy donner l'aumône, elle ne l'eût pas tirée à l'écart, mais luy eût fait la charité dans la ruë.

V. *Elle les reçoit chez elle.*

Non ſeulement elle viſitoit les pauvres ; mais elle les recevoit chez elle, & leur marquoit un jour & une heure pour leur parler : car elle n'avoit point de plus grand plaiſir que de s'entretenir avec eux ; & lorſqu'elle étoit extrémement fatiguée, elle ſe delaſſoit dans leur compagnie.

On l'a veu souvent retourner au logis, si lasse & si épuisée de travail, qu'on ne croyoit pas qu'elle pût monter à sa chambre. Cependant les voisins admiroient qu'elle se tenoit encore debout les heures entieres à sa porte, pour parler à des pauvres, pour les instruire, & pour les consoler.

Ce qui lui arriva un ou deux ans aprés la mort de son fils est plus considerable, & montre la tendresse de son cœur. Quelqu'un luy amena un jeune enfant qui s'étoit perdu dans les ruës, & la pria d'en estre la mere, & de le substituer à la place du sien. Elle y consentit de grand cœur, & le retira chez elle, se proposant de le bien instruire, jusqu'à ce qu'il eût l'âge pour le mettre en pension chez de bons maistres. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté : Car la mere ayant découvert le lieu où étoit son enfant, le vint retirer incontinent, & benissoit Nôtre-Seigneur, de ce que son fils étoit tombé entre les mains d'une Dame si charitable.

Elle trouva un jour un petit garçon de 12 à 13 ans, qui sortoit de l'Hôpital tout nud & en si mauvais équipage qu'il faisoit pitié. Un de ses domestiques l'ayant priée de le retirer chez elle, en attendant qu'on luy eût trouvé condition, elle le fit volontiers, & commença par le vestir tout de neuf depuis les pieds jusqu'à la tête; elle l'équipa de linge, de bas, de souliers, & de tout ce qui lui étoit necessaire, & disoit à la fille qui lui achetoit toutes ces choses les unes aprés les autres: *Ne vous lassez point: tous vos pas sont comptez. C'est pour le petit* Jesus *que vous travaillez.*

Comme elle le faisoit vestir, elle remarqua qu'il avoit une gale fort vilaine. Pour le guerir,

elle le fit saigner & purger plusieurs fois, recommandant à ses gens qu'on le pensât tous les jours elle le faisoit monter à sa chambre, & le pensoit elle-même en secret avec un courage & une charité merveilleuse, maniant sa teste qui étoit toute pourrie, & le linge qui étoit remply de pus pour en mettre de net au lieu. Mais en guerissant le corps, elle ne s'oublioit pas de la santé de l'ame. Elle luy fit montrer à lire par une Maistresse d'école qui venoit tous les jours Elle luy apprit son Catechisme, & luy fit faire sa premiere Communion.

VI. *Autres actions de charité envers les pauvres.*

Elle ne renvoyoit aucun pauvre sans luy faire la charité corporelle & spirituelle. Quand elle les rencontroit par les ruës, outre l'aumône qu'elle leur donnoit, elle les exhortoit des heures entieres à frequenter les Sacremens, à souffrir en patience leur pauvreté, & à l'offrir à Nostre-Seigneur pour leurs pechez, sur tout à ne s'en plaindre jamais.

Sa visite fut bien utile à une pauvre veuve qui avoit cinq enfans tous nuds, & dans la derniere misere. Aprés les avoir secourus quelque temps de tout son possible, de pain, de viande, & d'autres choses necessaires : la mere ainsi refaite, & encouragée fut assez heureuse pour trouver bientôt aprés une grande maison où elle entra en qualité de nourrice, & a depuis vécu commodément.

On l'a veuë porter dans les ruës un sac de charbon à de pauvres ménages qu'elle alloit voir. On l'a veuë conduire des aveugles par les ruës. On l'a veuë plusieurs fois suivre de pauvres femmes âgées qui avoient de la peine à porter un seau

d'eau, & dés-lors qu'elles étoient entrées chez elles, elle les déchargeoit; & portoit elle même leur ſeau juſques dans leur chambre. Si elle étoit en caroſſe (ce qui luy arrivoit rarement) & qu'il y eût une place vuide, elle l'envoyoit offrir aux perſonnes qui étoient à pied, qu'elle croyoit en avoir beſoin.

Une pauvre femme nous a dit depuis peu de jours, qu'ayant fait connoître à Madame Helyot ſon extrême neceſſité, elle fut bien ſurpriſe de la voir peu de temps aprés au bas de ſa montée, chargée d'une couverture & d'une paire de draps qu'elle lui donna, avec une aumône de quatre livres dix ſols. Il eſt croyable qu'elle luy fit cette charité pendant la nuit, car elle n'eut pû porter ces choſes pendant le jour ſans faire remarqner le bien qu'elle alloit faire; ce qu'elle évitoit avec tous les ſoins imaginables.

VII. *Sa charité envers ſes domeſtiques.*

Sa charité lui faiſoit ſentir les maux de tout le monde, & tout entreprendre pour y remedier: mais elle avoit une tendreſſe particuliere pour ſes domeſtiqnes. Une fille qui l'a ſervie dit, qu'étant tombée malade, Madame Helyot lui abandonna ſon lit & ſa chambre, & que pendant ſix jours que dura ſon incommodité, elle coucha dans un grenier.

Un Cocher qu'elle avoit, courant pour prendre ſon épée, & diſant qu'il vouloit tuer quelqu'un, il fut retenu par ſon mary qui s'y oppoſa de toute ſa force; mais il eut la malice de dire que ſon Maître l'avoit bleſſé à la jambe, & plus furieux que jamais, mettoit tout en deſordre dans la maiſon. Madame Helyot accompagnée d'une fille le fit entrer dans la ſalle, & s'of-

frit à penſer ſa playe qu'il s'étoit faite quelques jours auparavant ſur le Pont-neuf: Et bien qu'on lui fit remarquer que c'étoit une vieille bleſſure, puiſqu'il n'en ſortoit point de ſang, elle ne laiſſa pas de ſe faire apporter du linge, & voulut le penſer à genoux de ſes propres mains : ce qui l'appaiſa, & le rendit plus traitable.

VIII. *Les biens qu'elle faiſoit aux pauvres.*

Il eſt difficile de tenir compte des biens qu'elle faiſoit aux pauvres. Elle donnoit tous les mois aux uns de l'argent, aux autres du pain, des vêtemens à ceux qui étoient nuds, des Maîtres & des Maîtreſſes à ceux qui avoient beſoin d'inſtruction. Elle pouſſoit aux études de pauvres Ecoliers : elle marioit de pauvres filles, & en faiſoit entrer d'autres dans des Communautez, où elle payoit leur penſion. Elle en prenoit même chez elle qu'elle nourriſſoit, habilloit & dreſſoit à la vertu. Il n'y avoit preſque perſonne qui ne ſentit les effets de ſa charité. Lors qu'elle parloit d'aumône à ſon mary, elle avoüoit ſimplement qu'il ne falloit pas lui donner de l'argent pour le rapporter à la maiſon, & qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de donner aux pauvres qu'elle rencontroit tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main.

Elle habilloit tous les ans deux pauvres enfans, l'un à la ſaint Martin, en memoire de la charité qu'il fit à un pauvre : l'autre aux fêtes de Noël, pour honnorer l'enfance de Nôtre-Seigneur, & pour couvrir ſa nudité. Une veille de la Pentecôte elle fit habiller quatre enfans d'une pauvre famille, & de jeunes filles nous aſſurent qu'elle leur a fait pluſieurs fois la même charité.

Il ne lui etoit pas poſſible de refuſer l'aumône à ceux qui la lui demandoient, lorſque l'argent

luy manquoit, elle leur envoyoit juſqu'à ſes meubles. Un jour ayant ſceu que d'honneſtes gens étoient dans la neceſſité, & ayant donné tout ce qu'elle avoit d'argent, elle fit porter incontinent des meubles chez eux, qu'elle les pria de vendre, pour acheter ce qui leur étoit neceſſaire, y ajoûtant du drap & des étoffes pour vêtir les enfans.

Ayant appris qu'un autre pauvre menage étoit réduit à une grande miſere, elle y courut auſſitôt, & le fit ſubſiſter pendant tout un Carême. Ce qui donna le courage à ces pauvres gens de luy declarer qu'ils n'avoient point de draps à leur lit. Elle leur en porta incontinent aprés elle-même, de ſi beaux & de ſi fins qu'ils en étoient dans la confuſion.

IX. *Elle donne toûjours le meilleur aux pauvres.*

En effet, c'étoit ſa grande maxime, qu'il falloit donner à Dieu ce qu'on a de meilleur, pour ne pas attirer ſur ſoy la malediction de Caïn: C'eſt pourquoy il ne lui eſt jamais arrivé, en faiſant l'aumône, de donner des pieces de rebut, ou qui fuſſent legeres; mais autant qu'il lui étoit poſſible, elle donnoit de l'argent neuf, qu'elle mettoit en reſerve pour faire ſes charitez. Que ſi c'étoit de l'or, elle donnoit des Loüis d'or plûtôt que des piſtoles. Elle obſervoit le même dans les preſens qu'elle faiſoit aux Egliſes: C'étoit toûjours les plus belles étoffes, les plus beaux deſſeins, & l'or le plus fin qu'elle pouvoit trouver, eſtimant qu'il ne faloit rien épargner quand il étoit queſtion de faire un preſent à Dieu.

Revenant de la ville, elle amenoit ſouvent des pauvres avec elle, à qui elle faiſoit donner le pain tendre, diſant que les bons morceaux doivent être

pour Noſtre-Seigneur : Mais pour elle, elle mangeoit des croûtes extrêmement dures & le reſte de ſes domeſtiques, qu'elle ramaſſoit dans la cuiſine, ainſi que nous avons dit.

X. *Elle conſideroit Jeſus-Chriſt dans la perſonne des pauvres.*

Lors qu'elle ne pouvoit cacher le bien qu'elle faiſoit, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on luy en marquât aucune reconnoiſſance. Toutes ſes charitez étoient pures & dés-intereſſées : C'eſt pourquoy dans les Fondations qu'elle a faites elle n'a jamais voulu preſcrire aucuns devoirs, ny ſe ſervir de ces termes ſi ordinaires : *A la charge de dire, ou de faire dire, &c.* Ce qu'elle a obſervé dans ſon Teſtament, où elle a fait ſes liberalitez ſans rien exiger de perſonne, non pas même de ſes legataires univerſels. Que ſi on vouloit luy rendre ſervice en veuë de quelque aumône, elle s'en défendoit auſſi-tôt, & payoit à part le ſervice qu'on luy avoit rendu.

Elle ne pouvoit comprendre qu'on pût refuſer l'aumône à un pauvre, ſçachant que c'étoit au Fils de Dieu qu'elle étoit faite. Elle en témoigna ſon étonnement à une femme qui étoit dans une boutique au marché, & qui renvoyoit un pauvre. Quoy, luy dit-elle, pouvez-vous refuſer l'aumône à celuy qui vous la demande au nom de Noſtre-Seigneur? Donnez-luy un œuf, je vous en prie. La marchande luy répondant que les œufs étoient chers : Hé bien, reprit-elle, il luy en faut donner deux. Celle-cy ſe défendant toûjours ſur la cherté, elle luy en fit donner quatre les uns aprés les autres, qu'elle luy paya.

XI. *Sa charité envers les pauvres Marchands.*

Elle n'étoit point de ſes Riches impitoyables qui profitent de la miſere des pauvres Mar-

chands, qui rabattent toûjours du prix de leur marchandiſe, qui ne les payent qu'avec chagrin, & aprés beaucoup d'années. Cette Ame fidele & genereuſe payoit ſur l'heure tout ce qu'elle achetoit, & donnoit ordinairement plus qu'on ne luy demandoit, principalement lors qu'elle remarquoit qu'elle avoit affaire à des gens de bien.

Une jeune fille nous a rapporté, que des paſſans l'ayant mal-traitée & déchiré ſon mouchoir de col, elle rencontra Madame Helyot, qui luy demanda comment elle avoit receu cette injure. Celle-cy luy ayant dit, qu'elle n'avoit aucun deſir de vengeance, & qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, elle la loüa beaucoup, & luy promit que pour un mouchoir qu'on lui avoit déchiré, elle luy en donneroit pluſieurs. En effet, peu de temps aprés, dit cette fille, elle m'apporta de la toile pour me faire non ſeulement des mouchoirs; mais encore d'autre linge dont j'avois beſoin. Cette jeune fille ajoûte que Madame Helyot venant quelquefois à la boutique de ſa mere pour acheter de la marchandiſe, elle la payoit toûjours le double de ce qu'elle valoit; qu'elle en étoit ſurpriſe: mais qu'on ne s'y oppoſoit pas, voyant bien qu'elle le faiſoit par une generoſité Chrétienne.

Une ouvriere peu accommodée dit qu'elle en uſoit de la même maniere à ſon égard, & que luy voulant payer une choſe qui ne valoit pas cinq ſols, elle tira un écu de ſa bourſe & le luy donna, luy demandant d'un air humble & charitable ſi elle étoit contente, comme étant preſte de luy en donner encore autant ſi elle ne l'étoit pas.

Une femme qui fait un petit trafic, luy ayant dit qu'il y avoit peu de choſe dans ſa boutique, parce que les gros Marchands ne faiſoient pas état de luy vendre de la marchandiſe pour le peu qu'elle y vouloit mettre, ce qui étoit la cauſe qu'elle ne faiſoit rien ; elle eut la charité de luy en faire donner par un Marchand de ſa connoiſſance, ſuivant les forces qu'elle avoit : Et paſſant quelques jours aprés par ſa boutique, elle voulut ſçavoir le gain qu'elle en avoit tiré. Celle-cy luy ayant dit, qu'elle y avoit au contraire perdu une piece de trente ſols, elle en tira une de ſa bourſe, & la luy donna. Voilà la charité qu'elle exerçoit envers les pauvres Marchands, & les threſors de merite qu'elle amaſſoit par ce commerce de miſericorde, fondée ſur ces paroles du Fils de Dieu : *Donnez & on vous donnera, faites bonne meſure, & on vous la fera.* Mais revenons à nos pauvres.

XII. *Effet conſiderable de ſa charité.*

Retournant de l'Hôtel-Dieu, elle rencontra prés le Pont de bois une femme enceinte, & qui paroiſſoit troublée. Elle l'aborde auſſi-tôt, ſelon ſa coûtume, & luy demande ce qu'elle avoit. Celle-cy faiſoit difficulté de luy répondre. Enfin aprés l'avoir bien preſſée, elle luy avoüa qu'elle étoit au deſeſpoir ; qu'elle avoit quatre enfans qui luy demandoient du pain, & qu'elle n'en avoit point à leur donner ; qu'elle étoit preſte d'en mettre au monde un cinquiéme, & que dans le deſordre où elle étoit, elle étoit reſoluë de ſe jetter dans la riviere. Cette Dame charitable l'ayant un peu conſolée, & détournée d'un ſi malheureux deſſein, luy demande ce qu'elle deſiroit d'elle ? La femme luy

répond que si on lui prestoit une piece de quinze sols, elle seroit contente. A cela ne tienne, luy dit-elle, ma bonne amie, que vous ne sauviez vôtre vie & celle de vos enfans: prenez la peine de venir avec moy. Quoy qu'elle sçeut bien, qu'il y en a qui se servent de ces desespoir simulez pour gagner de l'argent; neanmoins ne voulant rien risquer dans une affaire de telle importance, & aimant mieux perdre son argent que de laisser perdre une ame, elle la mene à son logis, & luy donne ce qu'elle demandoit. Quelques jours aprés cette femme vint la retrouver, & luy raporte la piece de quinze sols qu'elle luy auoit donnée, lui disant qu'elle avoit gagné avec cela de quoy se nourrir elle & sa pauvre famille. Madame Helyot qui avoit douté raisonnablement en lui faisant l'aumône si elle ne la trompoit point, fut ravie de sa sincerité & de sa bonne foy, & au lieu de reprendre son argent lui en donna d'autre. Cette femme alla raconter cette histoire à la Mere Bazin Religieuse de l'Hostel-Dieu, de la bouche de laquelle je l'ay appriſe, & que j'ay bien voulu rapporter icy, pour faire voir le bien qu'on peut faire, & le mal qu'on peut empêcher par une legere aumône.

Il a esté un temps qu'elle donnoit l'aumône à tous les pauvres qui la lui demandoient, à l'exemple de saint François; mais n'y pouvant suffire, elle prioit pour eux, ou leur faisoit quelque instruction. Lors qu'elle leur donnoit quelque chose, ou qu'elle les congedioit, elle leur faisoit la reverence, comme à des personnes de qualité. Jamais elle ne refusoit du pain

à ceux qui lui en demandoient, & elle disoit à de certaines femmes qu'elle connoissoit: *Quand le pain vous manquera, ne manquez pas de m'en avertir.*

XIII. *Le soin qu'elle avoit de cacher ses aumônes*

Je ne parle point des Missions qu'elle a fondées pour les villages de la campagne & pour les Païs étrangers: je me borne aux charitez qu'elle a faites dans Paris, dont il est impossible d'avoir une entiere connoissance, veu le soin qu'elle prenoit de les cacher. Elle mettoit son tresor dans des abîmes, comme parle David, & sa main gauche ignoroit ce que faisoit la droite, suivant l'ordre que nous en a donné le Fils de Dieu. Une jeune fille qui l'accompagnoit aux prisons, dit qu'elle étoit presente, lors qu'elle consoloit les prisonniers; mais quand elle vouloit leur faire l'aumône, elle trouvoit des pretextes pour l'éloigner, comme de luy envoyer querir de l'eau ou quelqu'autre chose semblable, & qu'elle avoit coûtume de lui dire qu'il ne faloit pas que la main gauche sceût ce que faisoit la droite.

Elle avoit, comme nous disons maintenant, une grande devotion à saint Martin, & vestoit tous les ans un enfant en son honneur; mais comme elle s'étoit proposé d'imiter toutes les actions heroïques des Saints, elle ne se contenta pas de revestir les pauvres, mais elle a voulu comme lui, leur donner ses propres vestemens. Nous avons veu comme elle se dépoüilla pour revestir une pauvre ouvriere dans une salle de sa maison; elle a fait la même chose dans les ruë de Paris, comme saint Martin dans celles d'Amiens.

XIV. *Elle se dépoüille pour reveſtir de pauures femmes.*

Un jour d'hyver ayant apperceu dans les ruës une pauvre femme preſque toute nuë & toute penetrée de froid, elle la ſalüa humblement à ſon ordinaire, & la fit approcher d'une porte où elle l'exhorta puiſſamment à bien ſervir Dieu. Aprés quoy elle la fit entrer dans une allée, où ayant mis bas une de ſes juppes, elle lui en fit preſent. Elle croyoit n'être ueuë ny entenduë de perſonne; mais une Laitiere qui étoit dans le fonds au bas d'un petit eſcalier, admirant cette action, s'écria: Hé, Madame, que faites-vous? L'humble Servante de Dieu, auſſi étonnée de ſe voir ſurpriſe en faiſant une bonne action, que le ſeroit un autre qui en auroit fait une méchante, lui répondit: *Ma bonne amie, il ne faut pas découvrir tout ce qu'on voit.* Et prenant cette occaſion pour la gagner elle même à Dieu, l'engagea à la venir voir, & lui enſeigna ſon logis. Cette pauvre femme ne manqua pas de s'y rendre quelques jours aprés, & ayant fait le recit à ſon mary de ce qu'elle avoit veu, tous deux furent ſi touchez de cette action de charité, qu'ils ſe convertirent à Dieu. Le mary mourut quelque temps aprés fort Chrétiennement, & ſa femme eſt a preſent dans la pratique d'une vertu ſi extraordinaire, qu'elle Communie preſque tous les jours.

Depuis la mort de Madame Helyot, ſon mary a rencontré cette pauvre femme dans les ruës, qui lui a dit les larmes aux yeux: Helas, „ Monſieur, j'ay perdu ma bonne mere & ma „ chere maitreſſe! Elle ne m'a pas ſeulement „ appris à ſervir Dieu, que je ne connoiſſois pas:

pas : mais encore à lire, afin que je puiſſe « avancer dans la vertu par la lecture des bons li- « vres. Elle luy ajoûta qu'elle étoit ſurpriſe du « progrez qu'elle avoit fait en ſi peu de temps, « ſous une ſi ſainte maiſtreſſe. Nous commen- « cions, dit-elle, & finiſſions toûjours cette ac- « tion par la priere. Ayant eu le malheur d'être « entré dans une Communauté ſuſpecte de mau- « vaiſe doctrine, contre ſon avis, j'en ſortis quel- « ques années apres ; mais j'étois ſi honteuſe de « ma faute, que je n'oſois plus la voir, ny paroî- « tre devant elle, & j'évitois ſa rencontre autant « qu'il m'étoit poſſible. Toutefois un jour je ne « lui pus échapper, & croyant devoir être tan- « cée, comme je le méritois bien, je fus fort éton- « née de m'envoir accüeillie avec autant de cha- « rité que jamais. Elle m'embraſſa tendrement & « me dit, que puiſque Nôtre-Seigneur n'avoit « pas abandonné ſa brebis égarée, je devois eſ- « perer qu'elle ne m'abandonneroit jamais. C'eſt ainſi que Madame Helyot tâcha d'imiter ſaint Martin ; avec cette difference, s'il m'eſt permis d'en faire, que ſaint Martin n'a fait cette charité qu'une fois, & Madame Helyot quantité de fois. En voicy un autre exemple s'emblable au precedent.

XV. *Autre exemple ſemblable.*

Une Demoiſelle rapporte avoir été dix ou douze fois à la Meſſe avec elle, & qu'à tout moment elle s'arrêtoit à parler aux pauvres qu'elle « rencontroit : Puis elle ajoûte ce qui ſuit. Un « jour qu'il faiſoit grand froid, une femme ſe « preſenta à elle preſque toute nuë qui lui de- « manda l'aumône. Madame Helyot touchée « de ſa miſere, me laiſſa dans la ruë, & étant «

» entrée avec cette femme dans une petite allée » ferma la porte ſur elle. Alors elle défait ſa jup- » pe de deſſous, & la lui donne, puis me revient » joindre, comme ſi de rien n'étoit. Comme je » me doutois qu'elle alloit faire quelque chari- » té, j'eus la curioſité d'obſerver cette femme » lors qu'elle ſortit de l'allée, & j'apperceus » qu'elle étoit reveſtuë d'une de ſes juppes. Ma- » dame Helyot détrouſſa ſa robe n'ayant plus de » juppe de deſſous, & fut en cet état faire ſes » devotions aux Jeſuites, où elle ſouffrit beau- » coup de froid, l'hyver alors étant fort rigou- » reux.

» Une autre a rapporté ce qui ſuit. Un jour » l'ayant rencontrée dans les ruës avec une pau- » vre femme qui lui repreſentoit ſa neceſſité, je » la ſuivis pas à pas ſans me montrer, & je la vis » entrer dans le fonds d'une allée, où elle défit » ſa juppe de deſſous pour la lui donner, & je » lui vis mettre à la place la juppe de cette pau- » vre femme qui étoit par lambeaux & appa- » remment pleine de vermine. Puis étant ſortie » elle alla faire ſes devotions à ſa Parbiſſe.

Actions de charité & d'humilité. Une perſonne qui ne connoiſſoit point Mada- me Helyot, dit qu'étant proche de Saint Ger- vais, dans le temps d'un orage, elle vit une Da- me dans la ruë qui appelloit une pauvre femme toute moüillée, & que l'ayant fait entrer dans une allée, elle lui donna ſon écharpe ; que pour elle, elle ſe couvrit de ſa juppe, & qu'elles ſor- tirent toutes deux en cet équipage, prenant le chemin vers le petit Saint Antoine. J'admiray, dit cette perſonne, cette action de charité, & j'eus la curioſité de les ſuivre. J'entendis que

pendant le chemin, cette Dame lui parloit de Dieu, & qu'au lieu où elle la quitta, elle tira de l'argent de sa bourse qu'elle lui donna. Alors plus étonnée, je la suivis jusqu'à son logis, & j'appris des voisins que c'étoit Madame Helyot.

Il y a peu de temps qu'une Dame m'a raconté & mis par écrit, qu'elle avoit veu Madame Helyot donner chez elle à une pauvre Demoiselle Lorraine, ses deux coëffes & son habit, qu'elle dépoüilla pour la revestir, car elle étoit presque nuë. Une autre pauvre femme m'est venu trouver il y a quelques jours, & me montrant une robe noire dont elle étoit vestuë, me dit, que c'étoit un habit de Madame Helyot que cette bonne Dame luy avoit donné par charité.

XVII. *Elle donne tout jusqu'au necessaire.*

Le grand Serapion donnoit tout ce qu'il avoit aux pauvres, jusqu'à ses vestemens, & interrogé qui étoit le voleur qui l'avoit ainsi dépoüillé, il monstroit le nouveau Testament qu'il portoit toûjours avec soy, & disoit : *Voilà le larron qui m'a dépoüillé.* Nostre sainte Dame en pouvoit dire autant, puis qu'elle donnoit tout aux pauvres, & sçachant que le superflu des riches leur appartient, elle visitoit de temps en temps ses coffres & ses armoires, & si tôt qu'elle y découvroit quelque chose dont elle se pouvoit passer, elle ne manquoit pas de le mettre à part pour en faire des aumônes. Et ce qui est étonnant, elle mettoit jusqu'à ses cheveux au nombre des choses superfluës. Comme il y luy étoit inutile de les avoir si longs depuis le temps qu'elle ne se frisoit plus, elle

en coupoit une partie & les donnoit par charité à de pauvres femmes qui les alloient vendre pour avoir du pain.

Un jour qu'elle étoit fort incommodée, on lui tint preſt un boüillon, pour le prendre vers les onze heures au retour de l'Egliſe, où elle paſſoit toute la matinée malgré ſes infirmitez. Rentrant dans la maiſon, elle trouva une perſonne qui l'attendoit, à qui il étoit arrivé de grandes afflictions. Cette mere des pauvres eut la penſée que ce boüillon lui ſeroit plus neceſſaire qu'à elle-même. Elle la preſſa de le prendre avec inſtance, & il falut ceder à la force de ſes prieres. Cette perſonne a depuis avoüé qu'il y avoit un jour & demy qu'elle n'avoit rien pris, à cauſe de ſon extrême affliction, & qu'elle en avoit un tres grand beſoin.

XVIII. *Sa tendreſſe envers les pauvres pieux.*

Nous avons veu comme pendant le Carême, étant malade elle envoyoit ſes boüillons, ſa viande, ſes œufs, & ſes remedes mêmes aux pauvres femmes malades de la Charité. Elle pouvoit dire comme Job, qu'elle ne mangeoit jamais quoy que ce fût, qu'elle n'en fit part aux pauvres: Car elle leur reſervoit toûjours quelque choſe de ſes repas, qu'elle appelloit la part de Noſtre-Seigneur, & ſouvent ſe levant de table elle deſcendoit ſans dire mot, & le portoit à la porte à quelque pauvre qu'elle avoit averty de venir.

Or quoy que ſa charité regardât en tous les pauvres la perſonne de Noſtre-Seigneur Jesus-Christ: neanmoins elle avoit plus de tendreſſe pour ceux qu'elle connoiſſoit avoir de la piété, que pour les autres qui n'en avoient pas.

Ainſi allant un jour à Noſtre Dame, & ayant rencontré une pauvre femme, elle lui demanda combien il y avoit qu'elle ne s'étoit confeſſée : Celle-cy lui ayant répondu qu'il n'y avoit que quinze jours, & qu'elle avoit fait ſes devotions la Feſte de ſainte Madeleine, une fille qui l'accompagnoit, dit qu'elle lui vit tirer une piece de quinze ou trente ſols qu'elle lui donna.

Elle a retiré chez elle deux pauvres Religieuſes de la campagne, dont j'ay déja parlé, trois ou quatre Carêmes. On ne ſçauroit dire les offices de charité qu'elle leur rendoit. Elle voulut qu'elles mangeaſſent à ſa table, qu'elles fuſſent bien chauffées, & bien couchées, recommandant à ſes gens d'en avoir un ſoin particulier. Une des deux étant tombée griévement malade, elle la fit aſſiſter par ſon Medecin, & paya tous les frais de la maladie. Lorſqu'elles prenoient congé d'elle pour s'en retourner, elle leur donnoit toûjours un loüis d'or, & outre cela leur faiſoit quelque preſent honneſte pour leur Egliſe, tantôt d'un Calice d'argent, tantôt d'un Parement d'Autel, tantôt de Livres pour leur Communauté, & autres choſes ſemblables.

Voicy l'extrait de la Lettre qu'une d'elles écrit, & dont j'ay déja tiré quelque choſe. Pendant trois ou quatre Carêmes que nous avons « logé chez elle, elle nous a receu avec tant de « douceur, & avec une humilité ſi profonde, qu'il « n'eſt pas poſſible de l'exprimer: juſques-là, que « moy Sœur Iſabelle Feret, étant tombée malade, « elle me voulut ſervir elle-même. Avant « qu'elle nous fit cette charité, elle ſouhaittoit «

» retirer chez elle les plus pauvres de toutes les » Religieuſes qui viennent faire la queſte à Pa- » ris, & n'en trouvant point de plus pauvres que » nous aprés s'en être informée, elle nous vint » prier avec beaucoup d'inſtance de prendre lo- » gement chez elle. Comme elle voyoit que » nous étions le rebut du monde, elle ſouhaittoit » être comme nous, & nous a dit pluſieurs fois » avec beaucoup d'ardeur : *Que vous eſtes heureu-* » *ſes ! vous amaſſez des richeſſes infinies pour l'Eter-* » *nité.*

» Elle ſe couchoit fort peu la nuit, & le lit où » elle couchoit, étoit une planche. Elle faiſoit » un jeûne continuel. Lorſqu'elle mangeoit avec » nous, elle ne prenoit que du pain qu'elle ca- » choit ſous ſa ſerviete, à moins qu'on ne luy » commandât de manger d'autres choſes, & » alors elle le faiſoit par obeïſſance, à quoy elle » étoit auſſi religieuſe que ſi elle en eût fait vœu. » Elle nous donnoit aſſez ſouvent des chapelets, » & des Livres pour les diſtribuer aux pauvres, » ne voulant pas qu'on ſceût que c'étoit elle qui » les donnoit. *Si je pouvois*, nous diſoit-elle » quelquefois, *je donnerois tout mon bien aux pau-* » *vres, pour demander mon pain de porte en porte.* On peut connoiſtre par cet extrait, l'amour qu'elle portoit aux pauvres & à la pauvreté, dont nous parlerons tout maintenant.

XIX. *Sa charité envers les pauvres défunts.*

Les Chreſtiens les plus charitables ſe contentent de faire du bien aux pauvres pendant leur vie, mais ils ne ſongent plus à eux aprés leur mort : C'eſt ce qui touchoit le cœur de cette Dame charitable. Elle gemiſſoit de ce que les pauvres étoient abandonnez aprés leurs decés

& que perſonne ne ſongeoit à faire prier pour eux. C'eſt pourquoy elle faiſoit dire des Meſſes pour ceux de ſa connoiſſance, qui mouroient dans le voiſinage, & ailleurs, & recitoit des Prieres pour leur ſoulagement.

Enfin pour finir cette matiere que nous n'acheverions jamais, ſi nous diſions tout ce qu'elle a fait. elle a ſi tendrement aimé les pauvres, qu'elle a voulu être inhumée avec eux, & qu'elle les a fait ſes heritiers; leur donnant aprés ſa mort ſon corps & ſes biens, comme elle leur avoit donné ſon cœur pendant ſa vie. Elle en prit la reſolution dés la mort de ſon fils, comme nous l'avons dit, & ſouvent on lui a oüi dire, que ſes parens étant riches, il n'y auroit que les pauvres qui ſeroient ſes heritiers; que Jesus-Christ conſeilloit à ceux qui le vouloient ſuivre, de vendre tous leur biens, & d'en donner l'argent aux pauvres: Que pluſieurs Saints depuis le temps des Apôtres juſqu'à preſent, avoient pratiqué ce conſeil, qu'elle vouloit imiter leur exemple; & faire du moins en mourant, ce qu'on l'avoit empêché de faire pendant ſa vie.

Mon Dieu quelle perte ont fait les pauvres en cette Dame! Suſcitez, Seigneur, quelque autre perſonne qui ait ſon eſprit, ſa charité, ſa douceur, ſa patience, ſon zele, ſon humilité, & les entrailles de ſa miſericorde pour tous les miſerables qui ont perdu dans elle, la meilleure de toutes les meres.

CHAPITRE X.

L'amour qu'elle portoit à la pauvreté.

I *Tous les hommes ont horreur de la pauvreté.*

DE toutes les passions de l'homme il n'y en a point, ce me semble, de plus forte & de plus violente que celle qu'il a pour les richesses. Il les regarde comme le comble de sa felicité, parce qu'elles l'élevent dans l'honneur, lui procurent toutes sortes de plaisirs, & lui conservent la vie, qui sont les trois choses qui rendent apparemment un homme heureux dans le monde. Au contraire, il a une horreur extrême de la pauvreté, & la regarde comme le plus grand de tous les maux, parce qu'elle le degrade de tous les honneurs, lui ferme la porte à toutes les charges ; le bannit de toutes les compagnies honnorables, lui retranche toutes les douceurs, le prive de toutes les commoditez de la vie ; & le comble de toutes sortes de miseres. Aussi les Payens qui bâtissoient des Temples à tous les vices, & à toutes les vertus, n'en ont jamais bâty à la pauvreté, parce qu'elle n'eût jamais eu d'adorateurs, & qu'il ne se fût trouvé personne qui luy eût donné un grain d'encens. Cette gloire, dit saint Bernard, étoit reservée au Fils de Dieu, qui a bâty le premier Temple à la pauvreté, en lui dévoüant son corps, & lui consacrant sa vie.

II. *Le dés-interessement*

Les paroles & les exemples du Fils de Dieu, devroient détacher le cœur de tous les hommes de l'affection de ces faux biens, & leur faire

vendre tout ce qu'il poſſedent, pour acheter ce treſor qui a eſté ſi long-temps enfoüy dans le champ Evangelique : Mais helas ! l'avarice eſt plus forte que l'exemple, & que le diſcours d'un Dieu. Cette Paſſion furieuſe fait de tous les hommes ſes eſclaves & ſes adorateurs. Ils ſont ſi enchantez de l'amour des richeſſes, que ny les plaiſirs du Paradis, ny les tourmens de l'Enfer, ny la vanité de ces biens periſſables, ny la peine qu'ils nous donnent à les acquerir, ny le ſoin qu'il faut prendre pour les conſerver, ny la neceſſité qu'il y a de les perdre, ne leur en ſçauroit faire concevoir du mépris. La pauureté paſſera toûjours dans l'eſprit des hommes pour le partage des malheureux, & pour le mal le plus inſupportable de la nature : C'eſt pourquoy pour juger de la vertu d'un homme, il n'y a qu'à ſonder ſon cœur, & à voir s'il eſt déſintereſſé. Car celuy qui ne court point aprés l'or & l'argent, eſt un Saint, qui a fait de grands miracles pendant ſa vie, comme dit le Texte ſacré.

eſt une marque de ſainteté.

Eccl. 31.

III.

Madame Helyot aime ſingulierement la pauvreté.

Si les vertus de Madame Helyot diſputoient enſemble de l'empire de ſon cœur, il ſemble qu'elles devroient toutes ceder à l'amour qu'elle a eu pour la pauvreté. La Foy, l'Eſperance, la Charité, la mortification, l'humilité, l'obeïſſance, & toutes les autres vertus ont paru dans cette ame, dans un ſi grand éclat, qu'on ne ſçait à qui donner le prix, & qu'on eſt en peine, comme j'ay dit, de remarquer qui eſt celle qui fait ſa difference, & ſa diſtinction. Il n'y a, ce ſemble, que l'amour qu'elle a eu pour la pauvreté qui l'emporte par deſſus les autres, & qui

la distingue de toutes les saintes Dames du monde : car on en trouve assez qui aiment les pauvres comme elle ; mais combien en voit on qui aiment la pauvreté comme elle l'a aimée? Je puis dire avec verité que l'amour qu'elle portoit à cette vertu, égaloit la passion qu'ont les personnes du monde les plus ambitieuses & les plus avares, pour les grandeurs du siecle, & pour les richesses de la terre.

IV. *Son premier denûment.*

Ayant pris dessein, comme nous avons dit dans sa vie, de se donner entierement à Dieu, on la vit passer presque tout d'un coup de la pompe du siecle, à la pauvreté de JESUS-CHRIST. Elle commença par se défaire de ses Diamans, dont elle fit present à la Sainte Vierge. Elle vendit ensuite ses lits de Damas, sa vaisselle d'argent, ses perles, ses bijoux, & autres meubles de vanité ; & l'argent qu'elle en tira, luy servit à faire quantité de bonnes œuvres, particulierement à fonder une Mission dans le Levant, pour la conversion des peuples Barbares, & pour l'instruction d'une infinité de Chrétiens qui vivent presque comme des Turcs sous la domination du Grand Seigneur, faute de Prestres qui les tirent de leurs erreurs, qui les fassent rentrer dans l'union de l'Eglise Romaine, & qui leur administrent les Sacremens. Ensuite elle quitta le carosse dans un temps où elle ne pouvoit presque s'en passer, ne pouvant marcher à pied sans une grande incommodité. Les gens d'honneur sçavent combien ce pas est difficile à faire, & la peine qu'il y a à quitter un équipage, soit pour l'incommodité qu'on en reçoit, soit pour les soupçons & les jugemens

que ces changemens ont coûtume de faire naître dans les esprits. Elle vendit aussi une bonne partie de sa vaisselle d'estain, ne voulant plus estre servie qu'en vaisselle de terre, ou tout au plus de fayence : de sorte qu'il n'y avoit plus dans la maison que des flambeaux d'estain ou de cuivre ; & en son particulier elle s'est servie tres-long-emps d'une lampe de terre tres-chetive, estimant que la pauvreté de Nostre-Seigneur en estoit plus honnorée.

V. *Elle desire d'estre reduite à la mendicité.*

Elle ne se contentoit pas de donner le revenu de son bien aux pauvres ; mais elle vouloit qu'on en abandonnât le fonds pour devenir pauvre elle même. Elle s'en est declarée plusieurs fois à son Directeur, & elle en sollicitoit souvent son mary. S'il eût esté de son humeur, il y a long-temps qu'ils eussent esté tous deux reduits à la mendicité : Mais il a crû pour de bonnes raisons qu'ils devoient se contenter d'estre pauvres de cœur, sans en faire une profession ouverte & declarée. Une personne de grande pieté rapporte que Madame Helyot luy parlant un jour de la pauvreté, luy fit ce discours, qui marque l'amour qu'elle portoit à cette vertu. *Les pauvres*, disoit-elle, *ont de grands avantages au dessus de nous. Lors qu'ils demandent l'aumône, l'on ne fait point d'estat d'eux, on les mépriſe, & on ne les peut souffrir. Estant malades, ils vont à l'Hostel-Dieu, où ils sont considerez comme des étrangers qu'on ne connoît point. Et venant à mourir ils sont ensevelis dans un éternel oubly. Voilà ce que j'aimerois bien : Mener une vie pauvre & miserable ; mourir à l'Hôpital, & qu'il ne fût jamais parlé de moy : Ce seroit là*

II. *Son amour pour la pauvreté le plus grand de tous mes desirs.*

Un jour s'entretenant avec une autre personne du même sujet, elle luy dit avec une ardeur incroyable qui paroissoit sur son visage & dans ses paroles, *Je ne souhaite rien tant, qu'un revers de fortune, & la déroute de mes affaires pour aller à l'Hôpital.* Elle en fit la même declaration à une autre qui pleuroit d'une grande perte qui luy estoit arrivée: *Craignez-vous donc*, luy dit elle, *la pauvreté? Pour moy je la desire de tout mon cœur, & si j'y estois reduite, j'irois demander l'aumône dans les ruës avec un extrême plaisir.* Elle luy repeta plusieurs fois les mêmes paroles, qui montroient le grand desir qu'elle en avoit. On a remarqué que cette Dame a esté depuis plus devote à la sainte pauvreté, plus libre & plus détachée des biens de la terre.

V. *Elle ne se plaint jamais de la diminution de son bien.*

Combien trouve-t'on de gens au monde qui ayent de semblables desirs? Si elle eût survêcu son mary, elle avoit resolu de donner tout son bien aux pauvres, & d'aller vivre parmy eux. Elle ne faisoit non plus d'estat de l'argent que de la bouë. On ne l'a jamais entenduë se plaindre, comme tout le monde fait à present, de son bien, du peu qu'on en reçoit, des retranchemens qu'on en souffre, & de la peine qu'il y a à le bien placer. Elle comptoit pour gain les pertes qu'elle faisoit, & si elle se plaignoit, ce n'estoit que de ce qu'elle ne pouvoit pas de son vivant, renoncer à tous ses biens, pour dépendre entierement de la divine Providence. Hé quoy, disoit-elle, faut-il tant marchander avec Dieu? Nôtre argent peut-il estre mieux placé que dans le Tresor Royal de sa Providence? A

qui eſt-ce qu'elle a jamais manqué ? Puis qu'il « n'y a plus de ſeuretez ſur la terre, que n'en cher- « chons-nous dans le Ciel ? Peut-on s'eſtimer mi- « ſerable, étant ſemblable au Fils de Dieu ? Peut- « on ſe qualifier Chrêtien, ne croyant ni à ſes pa- « roles, ni à ſes exemples ? Qu'heureux ſont les « pauvres d'eſprit, puiſque le Royaume des Cieux « leur appartient dés cette vie, & qu'ils en pren- « dront poſſeſſion aprés la mort. C'étoient là ſes « ſentimens & ſes deſirs. C'eſt ainſi qu'elle ſe fai- ſoit une eſpece de felicité, de ce qui fait la mi- ſere des autres: tant il eſt vray qu'on n'eſt miſe- rable, que parce qu'on s'imagine l'eſtre, & que pour eſtre heureux il n'y a qu'à détacher ſon cœur de tout ce qui eſt ſujet au changement.

VII. *Elle doute ſi elle doit recüeillir une grande ſucceſſion.*

Ayant à recüeillir la ſucceſſion de ſa mere, elle fut en doute ſi elle ne devoit pas l'abandonner à ſes freres, plûtôt que de diſputer avec eux ſur les partages. Elle penchoit fort de ce côté-là. Il n'y eût que la conſideration des pauvres, qu'elle avoit, diſoit-elle, choiſis pour ſes heritiers, qui l'obligea de la recüeillir, croyant qu'elle leur feroit tort, & qu'elle ſeroit coupable devant Dieu, s'ils eſtoient privez par ſa faute d'un bien qui leur appartenoit, leur en ayant fait ceſſion depuis pluſieurs années. On ne ſçauroit croire la peine qu'elle eut à ſe trouver à des inventaires & à des comptes qu'il faloit arrêter ; combien il luy falut eſſuyer de chagrin, & devorer de mortifications. Elle declara un peu avant ſa mort, que c'eſtoit une des plus grandes croix qu'elle eût jamais euës pendant ſa vie, & on ne doute point que cela n'ait avancé ſes jours.

VIII. *Elle n'a de ſes richeſſes que le plaiſir de les donner*

Il y a des gens qui ſont pauvres d'effet & riches de cœur; d'autres qui ſont pauvres de cœur & riches d'effet ; d'autres qui ſont pauvres d'effet & de cœur. Madame Helyot eſtoit de ces derniers : Car quoy qu'elle eût du bien elle menoit neanmoins une vie pauvre autant qu'elle pouvoit, & n'avoit de ſes richeſſes, que le plaiſir de les donner.

IX. *Sa pauvreté dans ſes vêtemens.*

Nous avons rapporté cy-deſſus comme dans ſes premieres ferveurs elle s'eſtoit revêtuë de la pauvreté de JESUS-CHRIST, & avoit pluſieurs années paru en public auſſi mal en ordre que les pauvres qui demandent l'aumône. Quelqu'un alors luy donnant avis qu'infailliblement elle ſeroit priſe par les Archers, & menée au grand Hôpital, elle répondit que c'eſtoit là le plus grand de tous ſes deſirs, & qu'elle compteroit cette faveur entre les premieres que Dieu luy auroit faites ; mais qu'elle en eſtoit indigne, & que ſi Dieu ne la luy accordoit pas, elle ne pouvoit pas s'empêcher de la deſirer.

En effet, elle portoit alors des juppes pleines de pieces, & doublées de treillis, comme les plus pauvres d'entre les femmes. Ses chemiſes eſtoient de toile d'étoupe la plus jaune, & en ſi petit nombre, qu'à peine en avoit-elle ſuffiſamment pour changer. Encore ce ne fût que quelques années avant ſa mort qu'elle eut cette delicateſſe, n'ayant point porté de linge auparavant ; mais ſeulement une tunique de ſerge. Si elle achetoit quelque choſe, c'eſtoit toûjours ce qu'il y avoit de plus vil ; voulant que tout ce qui eſtoit chez elle, portât les livrées de la pauvreté.

On l'a veuë l'espace de plusieurs années vêtuë en Hyver comme en Eté. Elle ne portoit point de chaussettes de toile, mais des bas de laine seulement les plus chetifs & à plus bas prix, par un esprit de pauvreté. Lors qu'on luy dit de se tenir plus proprement, elle le fit par obeïssance ; mais de telle maniere, que sous une robe honneste, elle cachoit des jupons rapetacez qu'une servante n'eût pas voulu porter. Son corps & ses juppes tenoient tout en semble, & avec deux ou trois agraffes elle estoit incontinent habillée, ne laissant pas de paroistre bien mise.

Puisque nous sommes sur ses vestemens, il est bon d'entendre le recit qu'en fait celle qui l'a observée de plus prés, & que j'ay fait souvent parler. L'amour, dit-elle, qu'elle portoit « à la pauvreté n'est pas imaginable. Elle cherissoit si fort cette vertu, qu'elle l'eût preferée à « tous les biens du monde. Elle aimoit tout ce « qui ressentoit la pauvreté, & ne pouvoit souffrir ce qui n'avoit point de rapport avec elle. « L'obeïssance l'obligeoit de paroître au dehors « dans un estat honnête & modeste; mais elle cachoit sous cet exterieur une aussi grande pauvreté qu'on puisse imaginer. Je l'ay veuë oster « de dessus elle une juppe qui n'estoit composée « que de pieces & tres-mal ajustées, & doublée « d'un treillis noir en aussi mauvais estat, pour la « donner à une pauvrefemme. «

Toutes les petites hardes dont elle se servoit « estoient viles & pauvres, jusqu'à des images « qu'elle mettoit dans sa chambre, qui estoient « si vieilles & si déchirées, qu'on ne les eût pas « voulu ramasser de terre ; elle les recoloit & les «

» accommodoit comme si ç'eût esté des choses
» fort precieuses. Elle ramassoit aussi des petits
» morceaux de papier qu'elle coloit ensemble, &
» faisoit écrire dessus des Sentences qu'elle met-
» toit dans sa chambre, & quand on luy disoit
» que cela ne valoit pas la peine qu'elle se don-
» noit, elle répondoit en riant : *C'est pour moy que*
» *je travaille ; cela est encore trop bon, & bien meil-*
» *leur que toutes les riches dorures, parce que cela*
» *represente la sainte pauvreté.*

J'ay appris depuis peu de la Dame sa confidente, que lors qu'elle estoit le plus du monde, elle avoit amassé une somme d'argent pour les pauvres, qu'elle aimoit à donner, & non pas à recevoir : & quand on luy presentoit quelque chose, qu'elle ne l'acceptoit jamais qu'en qualité d'aumône. C'est dans cet esprit qu'elle prenoit ce qu'on luy servoit à table, disant que cela donnoit un bien meilleur goût aux viandes, & que pour luy donner de l'appetit il faloit que ce qu'on luy servoit eût le goût de la pauvreté. Elle faisoit allusion aux morceaux de dain que saint François apportoit dans sa besace. Tout son plaisir eût esté de vivre comme luy, & ne manger que du pain qui luy eût esté donné par aumône. Ceux qui sçavent de quel prix est le tresor de la pauvreté, ne s'offenseront pas de ce petit détail que j'ay fait ; mais recüeilleront comme des perles precieuses ces petites actions qui le composent.

X. *Elle a peine à manier de l'argent.*

On dit qu'on ne peut toucher de l'argent sans l'aimer, & que s'il ne s'attache pas aux mains, il s'attache au cœur. Celuy de Madame Helyot ne s'y est jamais laissé prendre. Son mary luy donnoit

donnoit tous les ans une ſomme conſiderable pour l'employer à quoy il luy plairoit : mais elle ne la vouloit recevoir qu'en qualite d'aumoſne qui luy eſtoit faite, & la diſtribuoit incontinent aux pauvres. Ce luy eſtoit une ſi grande peine de porter de l'argent qu'elle ſe dechargea ſur luy de toutes les charitez qu'il falloit faire, pour n'eſtre point obligée d'en toucher, & ſe reduiſit elle-meſme à la neceſſité de luy demander tout par aumône, comme un pauvre à qui l'on feroit la charité. Elle fut aſſez long-temps dans ce grand denûment, juſqu'à ce qu'on l'obligea d'amaſſer un petit fond pour des occaſions conſiderables qui ſe preſentoient quelquefois. Elle obeït : mais lors qu'elle ſe voyoit cinquante écus entre les mains, elle n'avoit point de repos qu'elle ne les euſt diſtribuez, & obtint enfin de n'avoir plus d'autre fond que celuy dela ſainte pauvreté, qu'elle cheriſſoit avec plus de paſſion, que les Dames n'aiment leurs perles & leurs diamans.

Le plus grand de tous ſes plaiſirs eſtoit de travailler pour les Egliſes en des ouvrages de broderie : mais ce qui en diminuoit la ſatisfaction, c'eſt qu'elle eſtoit obligée de toucher de l'argent pour payer les Marchands. On ne peut croire combien cela luy donnoit de peine. Or quelque paſſion qu'elle euſt pour la pauvreté, elle ne vouloit cependant rien offrir à Dieu, qui ne fuſt riche & magnifique : Car elle n'eſtoit pas de ces gens du monde, qui logent dans des Palais, pendant que l'Arche vivante du Seigneur eſt ſous des Pavillons à la Campagne, & qui refuſent tout à Dieu, pour s'accorder tout à

eux-mesmes : au contraire tout estoit trop bon pour elle, rien n'estoit assez riche & assez precieux pour Dieu.

XI. *Elle donne ses vétemens.*

Les ames qui ne cherchent que sa gloire, ne s'attachent à rien, & ne font pas mesme de leurs devotions des necessitez indispensables : elles changent de methode & de pratique, non pas par un esprit de legereté, mais par un esprit d'obeïssance & de charité, se faisant tout à tous, comme le grand Apostre, pour gagner tout le monde à Dieu. Il est difficile de trouver une femme qui eust plus de fermeté & plus de constance dans le bien que cette vertueuse Dame : Cependant elle changeoit ses pratiques pour en prendre d'autres avec l'avis de son Confesseur, lors qu'elle croyoit que Dieu en seroit plus honoré. Ainsi il a esté un temps qu'elle portoit ses coëffes & ses souliers jusqu'à ce qu'ils fussent entierement usez : non pas par ménage, mais par un esprit de pauvreté. Depuis qu'elques années elle avoit changé de methode, ne laissant rien veillir de tout ce qu'elle portoit, pour en faire des aumônes plus honnestes & plus utiles au Fils de Dieu, qui les recevoit en la personne des pauvres. C'estoit pour des filles qu'elle sçavoit estre dans la necessité, qu'elle destinoit ces sortes de charitez : aussi-tost que la fleur de ses vestemens estoit passée, elle les envoyoit querir & elle leur en faisoit present, leur donnant de saintes instructions qui ornoient leurs ames en mesme temps qu'elle paroit leurs corps.

XII. *Elle prend place dans*

Son mary m'a rapporté, qu'ayant fait un voyage avec elle à Nostre-Dame de Liesse pour ac-

complir un vœu, ſa ſœur eſtant de la compagnie, lors qu'ils furent à l'Egliſe, Monſieur le Treſorier mena ſa ſœur dans le baluſtre pour la tirer de la foule du menu peuple : mais pour elle il la chercha long-temps, ſans la pouvoir trouver ; car elle s'eſtoit échappée & jettée déja parmy les pauvres où elle avoit choiſi ſa place. Monſieur le Treſorier l'ayant ſceu, luy en fit des reproches, comme ayant fait une action trop baſſe & trop au deſſous de ſa condition : mais elle n'en fit que rire ; car elle n'eſtimoit rien de grand & d'honorable, que ce qui paroît vil aux yeux des hommes. Auſſi chez elle les richeſſes avoient changé de nom : Elles les appelloit de grandes pauvretez, appellant au contraire les choſes les plus viles des biens ineſtimables.

les Egliſes parmy les pauvres

XIII.

Sa pauvreté dans ſon lit & dans ſes meubles.

Tout cela marque l'amour qu'elle portoit aux pauvres, & à la pauvreté. Il ne faloit qu'entrer dans ſa chambre, pour en eſtre perſuadé. Elle couchoit tantôt ſur un aix toute veſtuë ſans linge, comme j'ay dit parlant de ſes penitences, & envelopée ſeulement d'une méchante couverture : tantoſt ſur une paillaſſe piquée, n'ayant que de la paille & des cordes de natte pour traverſin : mais depuis quelque temps elle couchoit par obeïſſance dans des draps & ſur un matelas. Une perſonne ayant remarqué qu'il s'en faloit plus de quatre doigts de chaque côté qu'il ne fuſt de la largeur de ſon lit, qui étoit encore bien eſtroit, luy en ayant demandé la cauſe, elle demeura d'accord qu'elle l'avoit fait faire ainſi pour n'eſtre pas ſi à ſon aiſe, diſant qu'elle eſtoit encore trop bien couchée, &

mieux que les pauvres de l'Hoſtel-Dieu : car elle faiſoit toûjours comparaiſon de leur eſtat avec le ſien, & ne croyoit pas avoir droit d'être mieux couchée, nourrie & ſervie qu'eux. Son unique plaiſir eſtoit d'aller par les ruës dans un eſtat mépriſable pour être la riſée du monde, & elle appelloit ſes habits déchirez, *des livrées de S. François, dont elle eſtoit la tres-petite ſervante.*

Son lit eſtoit couvert d'une courte pointe, où il y avoit quantité de pieces de differentes couleurs : mais parce qu'on luy en faiſoit la guerre, elle la fit teindre en violet. Sa premiere chambre dont j'ay parlé, eſtoit ouverte à tous les vents, & le vray Palais de la pauvreté.

XIV. *Sa toilette.* On ſçait l'eſtime que font les Dames du monde de leur toilette ; les dépenſes qu'elles font pour l'enrichir, & le temps qu'elles y perdent. Il y avoit douze ans que Madame Helyot s'eſtoit défait de la ſienne ; c'eſt à dire, de ſes dentelles d'or & d'argent, de ſes miroirs, de ſes boëttes à poudre, & de tout le reſte de la garniture. Toute ſa toilette eſtoit compoſée d'une broſſe & d'un peigne de buys. On luy a veu des beſognes de nuit que les ſervantes n'auroient pas voulu porter. Une Couturiere qui l'habilloit quelquefois, dit que ſes cheveux eſtant coupez, elle portoit ſous ſes coëffes une eſpece de bonnet où il y avoit tant de pieces, qu'elle en étoit étonnée.

Une Dame luy faiſoit reproche de ce qu'elle ſe ſervoit d'une ſonnette caſſée pour appeller ſon monde, & luy demandant ſi la pauvreté alloit juſques là, elle luy répondit ſagement, que les pauvres manquoyent de tout ; qu'ils avoient

des pots cassez, des hardes rompuës, & qu'ils ne laissoient pas de s'en servir, sans qu'on y trouvât à redire, & que ceux qui vouloient s'enrôler dans la confrerie de la pauvreté, devoient se parer de ces glorieuses livrées.

XV. *Elle se propose l'exemple de Sainte Françoise à imiter.*

La mesme Dame luy ayant fait present d'une paire de gands de soye, au lieu des vieux de cuir qu'elle portoit, elle se trouva en grande peine : car elle ne vouloit pas accepter son present, & elle craignoit aussi de l'offenser, si elle le refusoit. Le party qu'elle prit, fut de la prier avec toutes les instances possibles de les reprendre, disant que cela n'estoit point à son usage, & que d'autres s'en accommoderoient mieux qu'elle ; Et pour ne luy pas causer de déplaisir, elle luy avoüa franchement qu'elle s'estoit proposée pour modele la vie de sainte Françoise ; qu'à son exemple elle ne portoit plus de soye depuis long-temps, & qu'osté la coëffe de taffetas qu'elle ne pouvoit quitter, sans blesser la bien-seance, on ne verroit plus sur elle que de la laine. Elle ne pouvoit souffrir l'excez & le dégast mesme des choses superfluës, & ne manquoit pas de dire en semblables rencontres, qu'on blessoit la sainte pauvreté.

Voilà l'esprit qui animoit cette sainte Ame, qui n'est pas assurément, ny celuy du monde, ny celuy de Satan, ny celuy de la chair; mais l'Esprit de Dieu qui a canonisé la pauvreté, & qui declare bien-heureux les pauvres d'esprit, parce que le Royaume des Cieux leur appartient.

XVI. *D'où luy vint ce grand détachement.*

Or ce grand détachement luy vint de l'affliction sensible qu'elle eut d'une grande maladie, qui pensa luy enlever son mary au mois de May

de l'année 1669. Voicy le recit qu'elle en a fait à une perſonne de grande pieté à qui elle ou-
» vroit ſon cœur en ce temps-là. Je vis l'heure,
» dit-elle, que j'allois perdre Monſieur Helyot.
» Accablée que j'eſtois de douleur, je cherchois
» de l'appuy & de la conſolation dans les creatu-
» res, & je n'y trouvois que du froid & de l'indif-
» ference. Le malade eſtoit le ſujet de l'entretien
» de ceux qui venoient au logis en aſſez grand
» nombre : mais perſonne ne penſoit à moy, & à
» ce que j'allois devenir. Cela me fit reſoudre à
» chercher de la conſolation au pied de mon Cru-
» cifix. Je me dérobay donc de la Compagnie, &
» eſtant entrée dans mon cabinet, je me proſter-
» nay devant Dieu, & je luy demanday ſon ſecours
» & ſa protection. M'eſtant relevée, j'ouvre le
» petit Livre de l'Imitation de Jesus Christ, &
» je tombay ſur un Chapitre qui traitoit du dé-
» tachement des choſes du monde. J'en fus ſi tou-
» chée & ſi penetrée, que toutes les creatures ſor-
» tirent de mon cœur preſque tout à la fois. La
» mort d'une perſonne qui m'eſtoit ſi chere, &
» toutes les ſuites fâcheuſes qui en pouvoient
» arriver, ne firent plus d'impreſſion ſur mon eſ-
» prit, & du depuis Dieu m'a fait la grace de vivre
dans un détachement de tout ce qui eſt créé.
Si nous avions recours à Dieu dans nos afflic-
tions, comme cette ſainte Dame, & ſi nous li-
ſions de bons Livres, comme elle, nous y trou-
verions mille fois plus de conſolation que dans
toutes les creatures. Il ne faut qu'une perte pour
trouver Dieu, & la lecture d'un bon Livre pour
faire un Saint.

CHAPITRE XI.

Sa devotion.

I. *Ce que c'eſt que la devotion.*

LA devotion ſe peut prendre, ou pour un acte de Religion par lequel nous nous offrons & dévoüons à Dieu, comme au premier principe de noſtre eſtre, d'une grandeur, & d'une excellence infinie; ou pour une ferveur d'eſprit, & une promptitude de volonté qui ſe porte avec joye à tout ce qui regarde le ſervice de Dieu, ſurmontant toutes les difficultez qui s'y oppoſent. La devotion en ce dernier ſens n'eſt pas tant un acte diſtinct de la Religion, qu'une condition, & une circonſtance de ſes actes. C'eſt encore l'effet de la vertu de charité qui porte l'ame à rechercher ce qui eſt le plus agreable à Dieu, ſans avoir égard ny à ſon plaiſir, ny à ſes intereſts. Et parce que l'Oraiſon & les autres actes de religion, nous aident beaucoup à nous unir à Dieu, qui eſt la fin où tendent toutes les vertus, principalement la charité; c'eſt pour cela que par la devotion nous entendons ordinairement toutes ſortes d'actes de Religion qui regardent ou Dieu, ou les Saints & qui nous rendent prompts à faire tout ce que nous ſçavons luy eſtre agreable.

II. *Il eſt rare & difficile d'eſtre toûjours dans la ferveur.*

Il n'y a point de Saint qui ne ſente de temps en temps des changemens, & de facheuſes viciſſitudes dans ſon eſprit. On n'eſt pas toûjours dans la meſme ferveur de devotion. Comme dans la nature la nuit ſuccede au jour, l'hyver à

l'eſté, & la pluye à la ſechereſſe : Ainſi dans l'ordre de la grace un état ſuccede à un autre. Tantoſt on eſt dans la lumiere, & tantoſt dans les tenebres ; tantoſt dans la ferveur, & tantoſt dans la tiedeur. Ce qui vient ou de la part de Dieu, qui veut par cette ſouſtraction de conſolations ſenſibles, nous faire connoiſtre noſtre miſere, & la dependance que nous avons de ſa grace ; ou du demon qui nous veut dégoûter de ſon ſervice ; ou de l'infirmité de noſtre nature qui ne peut pas toûjours demeurer dans le meſme état, & qui eſt ſujette à mille changemens. Nous avons dans les Vies & dans les Ouurages des Saints, les exemples de ces revolutions ſpirituelles, & de ces privations terribles qui leur ont tiré les larmes des yeux, les ſoûpirs du cœur, & les lamentations de la bouche.

III. *Madame Helyot ne s'eſt jamais relâchée dans ſa devotion.*

Je ne puis douter que Madame Helyot n'ait paſſé par ces états, & qu'elle n'ait éprouvé ſa miſere & ſa foibleſſe, comme les autres : Mais ceux qui l'ont gouvernée, aſſurent que dans l'eſpace de quatorze ans, ils ne l'ont jamais vûë ſe relâcher, ny ſe refroidir au ſervice de Dieu ; qu'elle eſtoit toûjours dans la meſme diſpoſition de cœur & d'eſprit ; toûjours fervente & prompte à faire ce qui eſtoit de ſon devoir, & qu'elle ne s'eſt jamais plainte, ou confeſſée pendant tout ce temps-là, ny de tiedeur, ny de lâcheté, ny de pareſſe, ny de dégoût, ny de nonchalance au ſervice de Dieu, elle qui ſe confeſſoit de ce qui avoit l'ombre de peché : ce qui eſt tout-à-fait admirable & extraordinaire. Ce n'eſt pas, comme j'ay dit, qu'elle ne ſentît com-

me les autres, le poids de la nature corrompuë qui tend toûjours en bas : mais elle se relevoit, & se renouvelloit incessamment, & faisoit de tels efforts sur elle-mesme qu'on ne s'est jamais apperceu qu'elle se soit tant soit peu relâchée ou refroidie dans l'amour de Dieu.

IV. *D'où luy venoit cette fermeté, & cette égalité d'esprit.*

On peut attribuer cette constance invariable d'esprit & de volonté aux graces extraordinaires dont Dieu la prevenoit, à la pureté de ses mœurs, & à l'innocence de sa vie, qui ne mettoit presque point d'opposition aux mouvemens de la grace; aux grandes & continuelles mortifications de corps qui rendent l'esprit plus fort & plus vigoureux, & qui attirent du Ciel des deluges de consolations, à proportion de nos souffrances; à la fermeté de son esprit, qui n'estoit ny leger, ny changeant; à la beauté de son naturel, qui estoit porté au bien; sur tout à l'excez de son amour, & de sa charité : Car comme elle n'aimoit que Dieu, & ne cherchoit que sa gloire, elle ne faisoit presque pas de retour sur elle-méme, mais alloit toûjours à sa fin, & ne s'appliquoit qu'à son devoir.

Qu'elle fût saine ou malade; qu'elle fût dans l'abondance, ou dans la pauvreté; qu'elle fût caressée de Dieu, ou qu'elle en fût delaissée, tous ces états luy estoient indifferens, pourveu qu'il fût glorifié. Et comme sa devotion n'estoit pas bâtie sur le sable mouvant, mais sur le roc inébranlable de la volonté de Dieu, estant assurée qu'il dispose de tout par sa Providence, elle estoit aussi ferme, & aussi immobile dans ses devotions, que l'est un rocher

au milieu des flots, & ne changeoit jamais de ſituation, quelques aſſauts que le demon livraſt à ſa conſtance.

Le fou change comme la Lune, dit le Saint Eſprit : mais le ſage demeure conſtant dans ſa ſageſſe comme le Soleil, ſans ſouffrir aucun déchet ny aucune diminution. Les devotions de la plûpart des Chreſtiens, ſont, pour ainſi parler, lunatiques ; c'eſt à dire changeantes & de peu de durée. Elles croiſſent & décroiſſent comme la Lune ; ils ſont fort ſatisfaits d'eux-meſmes, taut que Dieu les viſite, les careſſe, & les conſole : mais dés lorſqu'il retire ſes graces, ils tombent dans le chagrin, & dans l'impatience. Il y a peu de perſonnes devotes qui ne ſe recherchent elle-mêmes dans le ſervice qu'elles rendent à Dieu. Leur devotion dure autant que la conſolation. Helas ! où trouverons-nous une ame, qui ſerve Dieu gratuitement, qui mette ſon plaiſir à luy plaire, & qui s'attache uniquement à ſa divine volonté.

C'eſt ce qu'a fait Madame Helyot pendant qu'elle a veſcu : mais principalement depuis qu'elle s'eſt dévoüée au ſervice de Dieu. Elle étoit ſi fortement perſuadée des grandes veritez de nôtre Religion, qu'elle avoit meditées dans ſes retraites, ſur tout de l'obligation indiſpenſable que nous avons d'eſtre à Dieu ſans reſerve, & de l'aimer de tout noſtre cœur, qu'elle ne déliberoit par un moment ſur l'execution de ſes volontez, lorſqu'elles luy étoient connuës.

Elle passoit plusieurs heures dans l'oraison, & les journées quelquefois entieres dans les Eglises, sans dégoût, sans ennuy, & mesme sans distraction. Elle estoit toûjours à genoux dans les lieux saints, & il ne falloit que la voir prier pour avoir de la devotion. Sa modestie, son recüeillement, sa paix, & son humilité, inspiroient des sentimens de pieté dans les cœurs de tous ceux qui la regardoient; voicy comme en parle une Demoiselle de sa connoissance. J'ay eu le bon-heur bien des fois de la voir à l'Eglise : mais il me sembloit voir un Ange de la maniere qu'elle y estoit les quatre & cinq heures entieres à genoux, & immobile, ce qui a fait souvent le sujet de mon admiration. Elle n'y parloit jamais à personne, & ne répondoit point à ceux qui l'interrogeoient, mais se levant elle conduisoit le monde à la porte, pour entendre ce qu'on luy vouloit dire.

V. *Sa devotion dans les Egises.*

Aprés avoit parlé de sa devotion en general, on sera bien aise d'apprendre qu'elles estoient ses devotions en particulier.

VI. *Sa devotion envers le S. Sacrement de l'Autel.*

La premiere, & la plus considerable de toutes, estoit celle qu'elle portoit au plus auguste de nos Sacremens, qui est celuy de l'Autel. C'étoit là la joye de son cœur, & l'ayman qui l'attiroit avec une telle force qu'elle ne pouvoit s'en separer. Lorsqu'elle apprenoit qu'on le devoit exposer dans une Eglise, elle s'en réjoüissoit dés la veille, en avertissoit les personnes de sa connoissance, & y voloit aussi tost qu'elle estoit levée, quelque temps qu'il fist, pour recevoir la premiere benediction. Ensuite elle demeuroit là comme une petite brebis aux

pieds de ſon Paſteur, ſouvent juſqu'à midy : ſi elle eſtoit indiſpoſée, elle y alloit comme à ſon medecin, & elle diſoit que d'eſtre devant le ſaint Sacrement, cela la faiſoit revivre & rétabliſſoit ſa ſanté.

Elle avoit dés ſon enfance une devotion fort tendre pour ce divin myſtere, & ne trouvoit point de plus grand plaiſir qu'à rendre viſite à Noſtre-Seigneur dans ſon Palais. Quand on la preſſoit d'aller à la promenade & de monter en caroſſe, elle répondoit : *Eh ! qui eſt ce qui ira devant le ſaint Sacrement, ſi tout le monde ſe va divertir* ? Ce luy eſtoit, ce ſemble, une eſpece de neceſſité de tenir compagnie au Dieu du Ciel qui veut bien demeurer ſur la terre avec nous, & de luy faire ſa cour pendant que tout le monde le mépriſe & l'abandonne,

Elle ne manquoit jamais d'aſſiſter au ſalut pour recevoir la benediction du ſoir, comme elle avoit fait celle du matin, & aprés cette grace elle s'en retournoit joyeuſe à la maiſon. On ne peut exprimer la douleur qu'elle avoit de ce qu'on n'expoſoit pas plus ſouvent le ſaint Sacrement dans les Egiſes, Comme la nature eſt triſte & dans les tenebres pendant l'abſence du Soleil, il ſemble qu'il eſtoit nuit pour elle, tant qu'elle ne voyoit pas ce beau Soleil de la grace. Lorſqu'elle eſtoit dans ſa chambre & qu'elle entendoit ſonner les cloches de quelque Egliſe qui marquoient qu'on levoit Nôtre-Seigneur, elle ſe mettoit auſſi-toſt à genoux & l'adoroit comme ſi elle l'eut veu de ſes yeux,

Elle communioit tous les jours, mais en diverſes Egliſes, comme j'ay dit, de peur qu'on

ne la crût meilleure qu'elle n'eſtoit. Une de ſes peines eſtoit de voir les Chreſtiens s'approcher ſi rarement de ce divin Sacrement, ſçachant que c'eſtoit la nourriture de leur ame, le remede à toutes leurs infirmitez, la lumiere de leur eſprit ? la joye & la paix de leur cœur : le frein de leurs paſſions, l'amortiſſement de la concupiſcence, la ſource de la vie, le treſor de toutes les graces, le germe de l'immortalité, le gage du ſalut ; le mariage de l'ame avec Jesus-Christ & l'avant-gouſt du Paradis. Elle exhortoit tout le monde, pauvres & riches, ſains & malades, de s'approcher ſouvent de cette ſainte table, où les boiteux & les aveugles eſtoient les bien-venus, pour y trouver du remede à tous leurs maux, de la force contre toutes leurs tentations & du ſoulagement à toutes leurs peines. On ne faiſoit aucun Sermon du Saint Sacrement où elle n'aſſiſtât avec une devotion extraordinaire : mais elle y ſouffroit une eſpece de martyre, lorſque les Predicateurs détournoient les Fideles de la frequente Communion, & par une extréme injuſtice exigeoient comme une preparation neceſſaire à ce Sacrement, une ſainteté parfaite, qui eſt la fin, le fruit & l'effet de ce Sacrement : comme ſi un Medecin vouloit qu'un malade eut recouvert ſa ſanté, pour luy donner un remede.

Cette ſainte Dame eſtoit bien éloignée de ces ſentimens : Comme elle avoit gouſté les douceurs de cette manne celeſte, elle invitoit tout le monde à ſe trouver à ces noces, & à

manger ce pain des Anges avec la robe nuptiale de la grace. Elle achetoit tous les livres qui encourageoient les ames à y assister, & en distribuoit une infinité à la Ville & à la Campagne. Lorsqu'elle rencontroit de pauvres femmes, elle s'informoit toûjours si leurs filles avoient fait leur premiere Communion. Elle leur donnoit le moyen de les faire instruire, & le jour qu'elles devoient Communier estant venu, elle leur faisoit acheter un cierge, & leur fournissoit du linge, des coëffes & autres choses selon la necessité où elles estoient, tâchant autant qu'il luy estoit possible que ce jour là elles fussent modestement vestuës. Elle avoit encore la devotion de fournir à certaines Eglises le pain des Messes qu'on y dit pendant toute l'année, & elle s'estimoit huureuse d'en faire la dépense.

Comme on aime à la mort ce qu'on a toûjours aimé pendant la vie, elle fit voir à sa derniere maladie la devotion qu'elle avoit pour ce divin Mystere : Car comme j'ay dit en sa Vie, elle pria d'abord son Confesseur de luy faire recevoir le Viatique au plûtost : mais les Medecins ne jugeant pas qu'il y eût aucun danger, on ne se pressa pas de la contenter. Cependant le feu de la fiévre envoya des fumées à la teste & broüilla son esprit : mais dés lors qu'elle entendoit parler du saint Sacrement, elle se soulevoit & prioit qu'on le luy donnast, avec une affection incroyable, & ne revenoit à son bon sens que lors qu'on luy parloit de recevoir le Viatique. Avant que de Communier elle eut une convulsion qui luy faisoit serrer les

dents, & on doutoit si elle pourroit joüir du bon-heur qu'elle avoit desiré avec tant de passion : mais ceux qui estoient presens remarquerent, que bien qu'elle eut fort peu, ou point du tout de connoissance, elle ouvrit neanmoins la bouche pour recevoir la sainte Hostie, & qu'aprés l'avoir consumée elle ouvrit les yeux & les tint qu'elque temps élevez au Ciel, elle reprit sa couleur & parut belle comme un Ange : De sorte qu'une Dame qui la tenoit entre ses bras, la crut entierement revenuë de son transport.

Cette devotion qu'elle avoit pour le Corps adorable de Jesus-Christ, qui repose sur nos Autels, s'étendoit sur tout ce qui avoit l'honneur de l'approcher, ou de le toucher. C'est pour cela qu'elle estoit ravie d'avoir des couronnes de fleurs, qu'on met sur le Soleil aux festes solemnelles. Le Prestre de la Paroisse qui luy donnoit la Communion m'a dit, qu'il luy en avoit souvent presenté une aprés l'avoir Communié, qu'elle la mettoit aussi-tost sous sa coëffe : la cachant comme un riche threſor.

Une Demoiselle qui estoit dans sa chambre, luy ayant dit qu'elle estoit sujette à un grand mal de teste, elle tira de dessus la sienne une couronne du saint Sacrement qu'elle portoit presque toûjours & la luy donna, en disant : *Servez-vous en, si vous avez la Foy, elle vous guerira.*

Elle mourut couronnée d'une de ces couronne de fleurs qui luy fut presentée dans sa derniere maladie, & qu'elle receut avec un contentement extraordinaire. A la voir mourir,

ayant receu demie-heure auparavant son époux dans son cœur, & portant cette sacrée guirlanda sur sa teste, il sembloit qu'on voyoit l'Epouse des Cantiques, & qu'on l'entendoit dire à toutes les Dames qui estoient autour de son lit : *Appuyez-moy de fleurs, environnez-moy de fruits, parce que je languis d'amour.*

VII. *Sa devotion envers les Prestres.*

Or si elle avoit tant d'amour & de veneration pour des fleurs qui avoient couronné la sainte Hostie, on peut juger du respect qu'elle portoit aux Prestres qui ont l'honneur d'approcher de si prés la personne adorable de Jesus-Christ, qui le font descendre du Ciel en terre, qui le touchent de leurs mains, qui le consacrent de leur bonche, qui le reçoivent dans leurs cœurs, qui le portent & qui le donnent aux sains & aux malades Lorsqu'elle marchoit par les ruës & qu'elle rencontroit un Prestre, elle ne manquoit jamais de descendre vers le ruisseau & de luy donner le haut du pavé, pour l'honneur qu'elle portoit à son caractere.

Cette veneration qu'elle avoit pour eux s'augmenta beaucoup, depuis qu'elle eut leu dans la Vie de saint François de Sales que ce grand Prelat venant de conferer les Ordres, & ayant promû à la Prestrise un certain estranger, il s'apperceut qu'estant seul à la porte de l'Eglise il sembloit contester avec quelqu'un qui des deux passeroit le dernier. Saint François s'étant approché de luy, luy demanda à qui il rendoit cet honneur. Celuy-cy luy répondit simplement, qu'avant que d'estre Prestre il voyoit son bon Ange qui passoit devant luy sans ceremonie :

monie : Mais que depuis qu'il avoit dit sa premiere Messe, il luy cedoit le pas & marchoit aprés luy. Cette action toucha vivement le cœur de ce saint Prelat, & il la rapportoit presque toûjours lorsqu'il devoit conferer les Ordres. Elle fit la mesme impression sur celuy de cette sainte Dame, & luy donna le reste de sa vie un profond respect pour les Prestres que les Anges mesme reverent si fort.

C'est pour cela en partie qu'elle n'entroit jamais dans le Chœur, ny dans l'enceinte des Autels, estimant que c'estoit une irreverence qui n'estoit pas pardonnable aux femmes, d'approcher si pres du Sanctuaire & de s'exposer à la veuë des Prétres, qui ne doivent avoir dans le temps de l'Office que Dieu devant les yeux & dans la pensée. Helas qui ne fremira d'horreur les voyant maintenant approcher impudemment des Autels toutes brillantes de pierreries, toutes parfumées de senteurs toutes chargées de pompes & des livrées de Satan, & découvertes d'une maniere qui fait rougir les hommes les plus dissolus !

VIII. *Sa devotion envers la sainte Vierge.*

Aprés la devotion du Saint Sacrement, il n'y en avoit point qui fût plus profondement gravée dans son cœur, que celle qu'elle portoit à la sainte Vierge. Elle avoit des tendresses pour elle, qui passent l'imagination. Elle l'honoroit comme sa Reine l'aimoit comme sa mere, l'invoquoit comme son Avocate. Elle luy procuroit toute la gloire possible comme à la digne Mere de Dieu, & à sa chere Patrone, dont elle avoit l'honneur de porter le nom. Elle ne pouvoit concevoir qu'il y eust des Chretiens assez impies pour parler mal de celle que toutes les nations du monde decla-

rent bien-heureuſe ; aſſez injuſtes pour refuſer leurs reſpects & leurs adorations à celle que Dieu meſme a honnorée; aſſez ingrats pour combattre le culte de celle qui eſt la ſource de tous nos biens & qui nous a donné un Sauveur ; aſſez méchans & aſſez ſuperbes pour ne pas vouloir s'aſſujettir à celle à qui Dieu meſme s'eſt rendu ſujet, qu'il a conſtituée noſtre Mediatrice & noſtre Avocate auprés de ſon Fils, & à qui il a donné une telle authorité dans le Ciel, qu'il ne deſcend aucune grace ſur la terre qui ne paſſe par ſes mains, comme dit un Pere de l'Egliſe.

Le zele qu'elle avoit pour ſon honneur & pour ſon ſervice, luy faiſoit chercher tous les moyens imaginables de la faire connoiſtre & aimer. Elle preſtoit à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance &,donnoit meſme à pluſieurs les Livres qui ont eſté faits pour ſa défence. Elle diſtribuoit des Chapelets ſans nombre aux pauvres de la Ville & de la Campagne, qu'elle filoit elle-meſme, quand elle en avoit le temps. Elle en portoit nuit & jour un pendu à ſon col, & quelquefois trois en l'honneur du Roſaire. Une jeune fille luy en ayant demandé un dans l'Egliſe pour une perſonne qui le vouloit dire, & qui n'en avoit point elle en tira un de ſon col par deſſous ſes coëffes avec beaucoup de peine qu'elle luy donna. Elle recitoit chaque jour ſon petit Office, & diſoit ſon Chapelet, ſans y manquer. Elle entendoit auſſi la Meſſe, & la faiſoit dire autant qu'elle pouvoit aux Chapelles qui luy eſtoient dediées.

Pour ſa Vie elle la liſoit pluſieurs fois l'année avec un plaiſir incroyable, & ſe la propoſoit pour

le modele de la ſienne, imitant toutes ſes vertus, principalement ſon humilité, ſa pureté & ſon obeïſſance. Elle jeûnoit à ſon honneur tous les Samedis de l'année, & les veilles de ſes Feſtes plus rigoureuſement que les autres jours. Jamais elle ne ſortoit de ſa chambre qu'elle ne l'eût ſaluée auparavant. Un jour s'eſtant apperceuë qu'elle y avoit manqué, elle remonta auſſi toſt, & dit à une Couturiere qui eſtoit preſente, *Ha! je me ſuis bien oubliée, je n'ay point ſalué ma bonne Maiſtreſſe. Je ne manque jamais en ſortant de luy demander ſa benediction.*

Tout ſon plaiſir eſtoit de travailler pour l'ornement de ſes Autels, à quoy elle eſtoit toûjours occupée & engageoit toutes les perſonnes de ſa connoiſſance à faire des robes en broderies, pour en reveſtir ſes figures. Ayant remarqué qu'il y avoit une Vierge au coin d'une ruë qui eſtoit un peu negligée, elle n'eut point de repos, qu'elle n'obtint de la Dame à qui eſtoit la maiſon, qu'on en mît une autre en ſa place de marbre blanc des plus devotes & des mieux faites, s'offrant à ſon refus de la mettre en meilleur eſtat & de rendre le lieu plus devot. Une Ouvriere dit qu'elle luy a fait pour ſa part huit ou dix voiles de point de France pour les images de la Vierge, qu'elle donnoit en divers endroits.

Entre les lieux de devotion dediez à l'honneur de la ſainte Vierge, l'Egliſe de Nôtre-Dame étoit celle qu'elle frequentoit le plus. Tous les Samedis elle y alloit faire ſes devotions, D'abord elle faiſoit ſa priere à la Chappelle de la Vierge, puis tirant un bouquet des plus belles fleurs de la ſaiſon, elle le donnoit au Chapelain pour le met-

tre devant ſon image, & jamais ne manquoit à cette devotion.

Il n'y avoit point de Confrairie de la Vierge dont elle ne fuſt, & y engageoit toutes les perſonnes qu'elle pouvoit principalement à celle du Scapulaire, pour les merveilles continuelles que Dieu fait en faveur de ceux qui portent le petit habit de la Vierge, & qui obſervent les reglemens de cette Confrairie. Elle en avoit elle-méme tant d'experience, qu'elle ſe ſervoit de cette devotion comme du dernier remede à toutes les maladies de l'ame les plus deſeſperées.

Une jeune fille eſtant paſſionnée pour un jeune homme, & en tres-grand danger de ſe perdre, mépriſoit tous les avis qu'on luy donnoit, diſant qu'il ne lui eſtoit pas poſſible d'arracher cette affection de ſon cœur, & de rompre avec luy, Cela eſtant venu aux oreilles de Madame Helyot, elle la va trouver, luy parle, l'exhorte à ſauver ſon ame, & voyant qu'elle ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, qui étoit poſſedé d'une ſi violente paſſion. elle la conjure du moins de prẽdre le Scapulaire de la ſainte Vierge. Cette pauvre fille le fit & fut incontinent délivrée du demon d'impureté qui la poſſedoit.

Elle ſe ſervoit encore de ce même remede pour les maladies du corps, qui luy reüſſiſſoit fort ſouvent. En voicy un exemple aſſez conſiderable. On vint recommander à ſes prieres un homme attaqué d'une violente maladie, qui l'avoit mis ſi bas qu'on ne croioit pas qu'il en deuſt réchaper. Elle répondit qu'elle le feroit volontiers, mais que prenant le Scapulaire de la Vierge, il trouveroit un remede infaillible à ſon mal. Il le prit & fut incontinent guery.

IX.
Sa devotion envers saint Joseph.

Comme il n'eſt par permis de ſeparer ce que Dieu a joint, cette ſainte Dame ne diviſoit jamais la devotion que nous devons avoir à ſaint Joſeph, de celle qu'elle portoit à Marie ſon Epouſe. Elle l'honoroit tres-particulierement pour les liaiſons admirables qu'il a avec le Fils de Dieu & ſa ſainte Mere, pour les ſervices conſiderables qu'il leur a rendus ſur la terre, & pour le credit tout-puiſſant qu'il a auprés d'eux dans le Ciel. Elle ſe propoſoit ſa vie comme l'exemple des plus ſaintes vies, & ſa mort comme l'idée des plus belles morts. Elle demandoit tous les jours à Dieu par ſon interceſſion la grace de mourir comme luy entre les bras de Jesus & de Marie, & il eſt bien croyable qu'il la luy a accordée eſtant morte incontinent aprés la Communion.

X.
Sa devotion envers la ſainte Croix.

Je ſerois ennuyeux ſi je voulois rapporter toutes ſes autres devotions, dont la plus conſiderable eſtoit celle qu'elle portoit à la Croix de Jesus Christ Nôtre-Seigneur & aux ſaints Anges. Elle marquoit aſſez ſon amour envers la ſainte Croix par la rigueur de ſes penitences: Mais outre cela elle portoit jour & nuit ſur ſon cœur un grand Crucifix de cuivre, ainſi que nous avons dit, & ne travailloit jamais pendant le jour qu'elle n'en miſt un petit ſur ſon ouvrage, pour avoir toûjours devant les yeux celuy qu'elle portoit gravé dans ſon cœur. Elle achetoit quantité de ces petits Crucifix qu'elle diſtribuoit aux uns & aux autres, afin qu'il fût honoré de tout le monde. Enfin elle frequentoit les lieux où ce ſacré bois eſt adoré, & les jours qu'on en celebre la memoire, eſtoient pour elle des feſtes ſolemnelles.

XI. *Sa devotion envers les Anges.*

Pour les Anges, elle leur rendoit tout l'honneur qui luy estoit possible. Il y a une Confrairie de l'ange Gardien à saint Leu saint Gilles, son ancienne Paroisse. Bien qu'elle en fût fort éloignée, elle ne manquoit point tous les mois, quelque temps qu'il fit, d'y aller faire ses devotions. Elle exhortoit tout le monde à honorer singulierement ces grands Seigneurs de la Cour Celeste qui veillent sur nos pas, qui nous accompagnent dans tous nos voyages, qui nous conseillent dans toutes nos doutes; qui nous assistent dans toutes nos necessitez corporelles & spirituelles, qui nous délivrent de tous nos dangers, qui nous consolent dans toutes nos peines, & qui nous déffendent dans tous nos combats. Ayant trouvé un petit livre qui contenoit une tres belle devotion à l'Ange gardien, elle le fit imprimer de nouveau & en a distribué des milliers à la ville & à la campagne. Les ames pures aiment leurs semblables: Il ne faut donc pas s'estonner si cette ame pure comme les Anges, avoit des liaisons si estroites avec ces esprits Angeliques.

XII. *Sa devotion envers saint Denis.*

Elle avoit encore une devotion particuliere pour Saint Denis Apostre de nostre France, tant parce que nous luy sommes redevables de la Foy, que parce qu'entre tous les Peres, c'est celuy qui a parlé plus divinement de la contemplation, & qui nous a instruit de l'ordre admirable que Dieu a étably dans la Hierarchie des Anges qu'elle honoroit si parfaitement. Jamais elle ne passoit devant son Eglise qu'elle n'entrast dedans pour remercier Dieu de la grace qu'il nous a faite par le ministere de ce grand Saint.

Comme la Foy est le fondement de toutes les

vertus, elle celebroit tous les ans avec de grands sentimens de reconnoissance le jour de son baptesme, qui est le premier Sacrement des Fideles, qui nous rend enfans de l'Eglise, membres de JESUS-CHRIST, Chevaliers de l'Ordre de la Croix, & heritiers presomptifs du Royaume de Dieu.

Au temps de l'Avent & du Caresme, elle ne faisoit aucune visite, ce qu'elle observoit encore toutes les bonnes Festes de l'année, gardant sa solitude huit jours devant & huit jours aprés.

CHAPITRE XII.

De sa pureté.

LE Fils de Dieu compare les personnes chastes aux Anges, & les Peres de l'Eglise les élevent mesme au dessus d'eux: parce que les Anges sont chastes par nature, & les hommes par vertu. C'est un bonheur à l'Ange d'estre pur: mais c'est un merite à l'homme. L'un est Vierge par necessité, & l'autre par liberté. Quelle merveille si les Vierges surpassent les Anges en dignité, puis qu'elles ont JESUS-CHRIST pour Epoux? Y a-t'il rien de plus grand, de plus noble & de plus relevé, que d'estre l'Epouse d'un Dieu? C'est la qualité que saint Paul & toute l'Eglise donne aux Vierges.

I. *Les ames pures sont les Epouses de Jesus-Christ.*

S'il y a de l'excez dans les vertus, on peut dire que Madame Helyot a presque excedé en deux qui sont inseparables, en la haine de son corps & en l'amour de la pureté. Nous avons declaré de

II. *Madame Helyot aime cette vertu dans l'excez.*

qu'elle maniere elle a traité ſa chair innocente : mais on ne ſçauroit expliquer l'amour qu'elle avoit pour la pureté. Il eſtoit ſi grand & ſi délicat, qu'elle ne pouvoit pas meſme ſouffrir l'ombre du vice contraire, & qu'elle avoit une horreur extréme de tous ceux qui en eſtoient ſuſpects. Son Confeſſeur fut obligé ſouvent de l'en reprendre, & de lui repreſenter qu'il faloit haïr le peché; mais avoir compaſſion de la perſonne du pecheur; que le Fils de Dieu qui eſtoit la pureté meſme, n'avoit point condamné la femme adultere, ny dédaigné de s'entretenir avec la Samaritaine ; qu'il eſtoit de la charité Chreſtienne de travailler au ſalut de tous les pecheurs, & principalemens de ceux qui pechent plûtoſt par fragilité que par malice.

Quoy qu'on luy puſt dire, & quelque violence qu'elle ſe fiſt, elle ne put jamais s'accommoder de ces ſortes de gens, ny traiter avec eux. Il eſt vray qu'elle a tiré quantité de perſonnes du bourbier où elles eſtoient plongées : mais c'eſt, pour ainſi dire, ſans y ſonger, Dieu luy faiſant naiſtre des occaſions qu'elle n'euſt pas cherché ſi elle les euſt preveuës. Quelquefois c'eſt la charité qui l'emportoit, & qui la faiſoit triompher de l'averſion naturelle qu'elle avoit de ce vice.

III. *Elle fait vœu de chaſteté.*

On s'eſtonnera ſans doute qu'une femme mariée fut ſi delicate ſur ce point. Je prie mon Lecteur de ſe ſouvenir de ce que j'ay dit, qu'elle s'eſt mariée pour obeïr à ſes parens ; que depuis la mort de ſon fils, elle a vécu dans une pureté Angelique, & que quelque temps aprés elle fit vœu de chaſteté perpetuelle du conſentement de ſon mary. On a trouvé ſon vœu aprés ſa mort écrit de ſa main en ces termes.

Mon Seigneur Jesus-Christ, quoyque je sois tres-indigne de vous rien offrir, estant la plus vile & la plus miserable de toutes les creatures ; Je fais vœu neanmoins à vostre divine Majesté de garder la chasteté le reste de ma vie, moyennant vostre sainte grace. Ce que je promets solennellement, en presence, & sous la protection de vostre sainte Mere, des neuf Chœurs des Anges, & de toute la Cour celeste. O ma divine Maistresse, mon illustre Patrone, & Avocate ! obtenez-moy, s'il vous plaist, la benediction de vostre Fils, & me donnez la vostre, afin que j'accomplisse ma promesse. Je vous en conjure par l'amour que vons luy portez, & par cette pureté virginale dans laquelle vous l'avez conceu. Ainsi soit il. Elle renouvelloit son vœu toutes les Festes de la Vierge aprés la Communion.

Quoy qu'elle fut exempte de tous ces combats, & de toutes ces foiblesses qui font gemir les plus grands *S*aints sur la terre ; cependant elle n'osoit donner la moindre liberté à ses yeux de regarder les objets les plus innocens, scachant que c'est par la porte des sens que le demon entre dans l'ame, & fait un dégast terrible dans le corps.

IV. *Elle inspire la pureté à ceux qui la regardent.*

Les ames gastées & corrompuës exhalent des odeurs pestilentes, qui empoisonnent les cœurs de ceux qui les approchent Au contraire les personnes pures & innocentes répandent une odeur de sainteté qui embaume les personnes qui les voyent, qui les entendent, & qui joüissent de leur conversation. Ainsi la sainte Vierge, selon les Peres, au lieu de débaucher les cœurs, avoit la grace d'inspirer la pureté a tous ceux qui la voyoient

On dit le meſme de pluſieurs Saints: mais on peut mettre en ce rang noſtre vertueuſe Dame. Ceux qui l'ont veuë & connuë, confeſſent que toutes les graces de ſon viſage eſtoient innocentes, & qu'elle inſpiroit à tous ceux qui la regardoient, un amour ſecret pour la pureté, & un horreur du vice qui luy eſtoit contraire : lors meſme qu'on en eſtoit tenté, c'eſtoit aſſez que de penſer à elle pour vaincre la tentation.

Une fille eſtant en danger de ſe perdre, parce qu'elle demeuroit dans un mauvais lieu, quelqu'un luy dit: Ma fille, ſouvenez-vous que vous avez demeuré chez Madame Helyot. Ces paroles eurent leur effet : car ſe ſouvenant de ſa modeſtie Angelique, & des bonnes inſtructions qu'elle en avoit receuës, elle ſortit de cette maiſon, & s'eſt conſervée dans une tres-grande innocence.

V. *Elle eſt dans une continuelle défiance d'elle-meſme.*

On a toûjours remarqué qu'il n'y a point de gens plus preſomptueux, & moins défians d'eux meſmes, que ceux qui le doivent eſtre davantage, & que ceux qui ſe défient le plus d'eux-meſmes, ſont ceux qui ont moins de foibleſſe ſur ce ſujet. Madame Helyot eſtoit la femme du monde la plus pure & la plus chaſte, & cependant elle eſtoit dans une défiance continuelle, comme ſi elle euſt eſté la foibleſſe & la fragilité meſme. Son corps eſtoit parfaitement ſoûmis à l'eſprit, & elle le traitoit avec des rigueurs impitoyables ; elle ne ſçavoit ce que c'eſtoit que la tentation de la chair, & ne craignoit rien tant que de l'apprendre par une experience funeſte.

VI. *Elle fuit la veuë & la compagnie des hommes.*

C'eſt pour cela qu'elle apprehendoit ſi fort la veuë, l'entretien, & la compagnie des hommes. Si quelqu'un vouloit ſe familiariſer avec elle, &

luy conter des douceurs, elle le congedioit sur l'heure mesme,& cela sans façon,& sans se mettre en peine du ressentiment qu'il en auroit. Elle eût refusé mesme la visite de ses parens, si elle l'eust pû faire honnestement. Pour celles des Prestres & des Religieux, elle les apprehendoit moins, parce qu'elle s'entretenoit avec eux de choses saintes; cependant elle avoit de la peine à les souffrir. Il y en a de tres-vertueux qui avoient un grand desir de la voir pour l'opinion qu'ils avoient de sa saintеté, qui n'ont osé le faire, sçachant qu'ils ne luy feroient pas plaisir, & que leur visite ne luy seroit pas agreable.

S'il arrivoit qu'un homme luy presentant un Livre ou quelqu'autre chose, luy touchast la main par mégarde, elle la retiroit aussi viste que si elle eust senty du feu. Et mesme elle ne pouvoit souffrir qu'une personne de son sexe la touchast ou la vist à découvert. Aussi la garde qui la traita dans sa derniere maladie, jugea qu'elle n'avoit plus de sentiment, lors qu'elle s'apperceut qu'elle ne l'empeschoit plus de l'essuyer aprés de grandes sueurs l'ayant toûjours fait elle-mesme, tant qu'elle en avoit eu la force.

VII. *Elle a une aversion des Medecins trop libres.*

On ne peut dire l'horreur qu'elle avoit des Medecins, qui, sous pretexte de necessité, ne sont pas assez reservez ny assez modestes auprés des malades. Lors qu'elle en remarquoit dans les visites qu'elle faisoit, elle ne pouvoit s'empescher d'en faire des plaintes, & de persuader aux malades d'en faire venir d'autres: Et bien qu'elle en eust souvent de tres-justes raisons il faut confesser neanmoins que sa délicatesse sur ce pointestoit trop grande. Lors qu'elle estoit malade, elle ne

permettoit au Medecin, & au Chirugien, que de luy tâter le poux, & recommandoit fort aux personnes de son sexe de se défier des jeunes Medecins qui les traitoient dans leurs maladies, pour la licence que se donnent quelques-uns d'entr'eux, de passer les bornes de l'honnêteté & de la modestie.

VIII. *Elle ne souffre point qu'on luy essaye ses habits & ses mouchoirs.*

C'est cet amour de la pureté, qui ne luy permettoit pas de souffrir qu'on luy essayast nyses habits, ny ses mouchoirs de col, ny ses chaussures : elle s'en servoit tels qu'on les luy donnoit. Lors qu'elle s'habilloit, elle ne découvroit jamais sa gorge devant ses femmes de chambre, & si jeune qu'elle a esté, elle ne permettoit pas qu'on luy ostât son peignoir qu'apres luy avoir mis son mouchoir de col sur les épaules

Ces dames du grand monde qui sont hardies jusques à l'impudence, & qui ne se soucient point qu'il en couste la vie & le salut à une ame, pourvû qu'elles contentent leur vanité ; ces personnes libertines & dissoluës, qui ont perdu la pudeur, & qui se font une vanité de la ravir aux autres : ces sortes de gens, dis-je, se mocqueront de ces reserves scrupuleuses de cette Dame, & traiteront de grimaces ces manieres honnestes & modestes : mais elles changeront bien de sentiment, lors qu'on leur demandera à la mort, comme parle l'Ecriture, dent pour dent, œil pour œil, ame pour ame ; & lors qu'elles verront condamner à un feu éternel cette chair malheureuse, qui a brûlé tant de Temples, empoisonné tant de cœurs, corrompu tant d'esprits, & precipité tant d'ames dans les Enfers.

IX. *D'où venoit*

A dire la verité, cette grande reserve, & cette

modeſtie incomparable qu'elle avoit, ne venoit pas tant de la défiance qu'elle euſt de ſon corps que de l'amour qu'elle portoit à la pureté, & de la crainte qu'elle ne donnaſt à quelqu'un la moindre occaſion d'offenſer Dieu. C'eſt pour cela qu'elle pria qu'on ne découvrît point ſon corps aprés la mort, & qu'elle portoit toûjours un maſque, ou marchoit les coeffes baiſſées ſur ſon viſage, pour n'eſtre par une occaſion de chûte & de ſcandale à ſon prochain.

cette grande reſerve.

Ayant à parler à des Eccleſiaſtiques, elle ne montoit jamais ſeule dans leur chambre, & ne pouvoit ſouffrir qu'une femme euſt des conferences avec eux, ſous quelque pretexte que ce fuſt, ailleurs que dans les Egliſes, & à la veuë de tout le monde. C'eſt la choſe du monde qu'elle avoit le plus à cœur, & qu'elle recommandoit plus ſoigneuſement aux filles & aux femmes qui vouloient ſe donner à Dieu.

X.

Ce luy eſt un martyre de voir des Dames peu modeſtes dans les Egliſes & dans les ruës.

Ce meſme zele de la pureté, & de l'honneur qui eſt deu aux lieux ſaints, la brûloit ſi fort, qu'elle ſouffroit une eſpece de martyre, lors qu'elle voyoit commettre quelque immodeſtie dans les Egliſes. Elle s'eſtonnoit qu'on portaſt moins de reſpect au Dieu du Ciel, qu'on n'en porte aux hommes de la terre, & qu'une Dame qui n'oſeroit ſe faire porter la robe dans les Palais d'un Prince, ſe la fit porter dans la maiſon de Dieu, & en la preſence du Monarque Souverain de l'Univers. Mais ce qui luy cauſoit plus de douleur, c'eſt lorſqu'elle en voyoit, ou parler devant le ſaint Sacrement, ou y paroiſtre les épaules découvertes. Brûlée qu'elle eſtoit du zele de la maiſon de Dieu, elle faiſoit violence à ſa modeſtie, & aprés s'eſtre

recommandée à Dieu, ſans avoir égard à ce qu'on en pourroit dire, elle ſe levoit de ſa place & leur alloit dire à l'oreille ce que le Saint-Eſprit luy avoit inſpiré. Elle le faiſoit d'un air ſi doux, ſi humble, & ſi modeſte, qu'on ne s'en pouvoit offenſer, & elle avoit la conſolation de voir que la plûpart ſe confeſſoient luy en eſtre obligées, la remercioient de ſa charité, & s'en corrigeoient ſur l'heure meſme. Que ſi elle en recevoit quelquefois du mépris & de la confuſion, elle s'eſtimoit heureuſe de ſouffrir quelque choſe pour l'honneur de JESUS, & de Marie.

Un jour eſtant au ſermon, & voyant une Dame de qualité qui avoit les épaules découvertes ; elle dit à une de ſes amies qui eſtoit plus prochequ'elle de cette Dame : Recitez le *Veni creator*, & dites-luy ce que le Saint-Eſprit vous inſpirera. Elle le fit, & avertit cette Dame le plus charitablement qu'elle pût, de ſe couvrir. Celle-cy luy répondit d'un air un peu fier, & avec un petit dédain : J'attendois que vous me le diſſiez. Madame Helyot ayant ſceu ſa réponſe, dit à ſa confidente : *Quand il s'agit de la gloire de Dieu, il faut tout ſouffrir.* La Dame pourtant ſe couvrit les épaules, & fit deſcendre ſes coëffes ſi bas, qu'on ne les vit plus.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Egliſes, comme nous avons vû ailleurs, qu'elle donnoit ces avis : mais encore dans les ruës, ne pouvant rien ſouffrir nulle part qui bleſſaſt tant ſoit peu la pureté.

Ayant rencontré une fille aſſez bien miſe qui n'avoit point de mouchoir ſur ſon col, elle l'aborda d'une maniere fort honnête, & luy dit avec beaucoup d'humilté ſon petit ſentiment ſur l'état

où elle la trouvoit. La jeune fille fut si touchée de ses paroles, qu'elle se mit à pleurer, & ne trouvant point de mouchoir dans sa poche qui fût honneste pour le mettre sur son col, la Servante de Dieu en tira un blanc de la sienne, qu'elle luy donna avec quelques livres de devotion dont elle luy fit present.

XI. *Autres effets du zele qu'elle avoit pour la pureté.*

Ce zele qu'elle avoit pour la pureté & la modestie, l'obligeoit à prendre soin des Ouvrieres qui font des mouchoirs. Elle leur recommandoit instamment de n'en faire aucun sans toile & les assistoit de ses biens, lorsque cela diminuoit leur travail: Elle exhortoit aussi sa Couturiere à vestir les Dames dans toute la modestie, & à faire ensorte qu'elles n'eussent ny la gorge, ny les épaules découvertes. Celle-cy luy disant qu'elles la quitteroient si elle ne les habilloit à la mode. *Mocquez-vous de cela*, repliqua t'elle: *faites que Dieu ne soit point offensé, & vous ne manquerez de rien: si vous avez besoin de pain, je vous en donneray.*

Une autre raison qui luy donnoit tant d'horreur de l'impureté, est l'amour qu'elle portoit à la sainte Vierge: car elle estoit persuadée que de tous les vices, il n'y en a point qui soit plus contraire à ses inclinations, & aux exemples qu'elle nous a donnez. C'est pour cela qu'elle exhortoit toutes les jeunes Demoiselles de sa connoissance, à estre bien modestes, à fuïr la compagnie des jeunes gens, & à ne paroistre jamais que la gorge couverte. Elle ne pouvoit encore souffrir que deux personnes de mesme sexe couchassent ensemble: mais elle vouloit que chacun eust son lit à part, & elle s'est toûjours renduë tres-exacte à cela à l'é-

gard de ſes domeſtiques. Ce n'eſt pas là l'eſprit de la plûpart des Maiſtres & des Maiſtreſſes, qui ſe ſoucient fort peu que Dieu ſoit offenſé, pourveu qu'ils ſoient bien ſervis, & que leurs genſe damnent, pourveu qu'ils profitent de leur damnation.

Comme elle aimoit fort à voir des tableaux de pieté, elle n'en pouvoit ſouffrir où il y euſt des nuditez indecentes. En ayant veu deux dans une maiſon, qui eſtoient de grand prix, & des plus excellens Maiſtres, elle repreſenta d'un air grave & ſerieux à la perſonne qui les avoit, le mal que ces figures produiſoient, & qu'elle eſtoit reſponſable de tous les pechez qu'elles faiſoient commettre. Enſuite elle fit tout ſon poſſible pour luy perſuader de les mettre au feu. Celle-cy luy diſant que ces tableaux eſtoient de grand prix, elle luy répondit qu'ils ne valoient pas une ame rachetée par le Sang du Fils de Dieu, qu'ils jettoient ſouvent dans des feux eternels, *& qu'il valoit bien mieux perdre un tableau, que de perdre une ame.* Elle avoit appris que le grand & ſaint Cardinal de la Rochefoucault avoit fait cette réponſe à ceux qui vouloient l'empeſcher de brûler des originaux qu'on ne pouvoit aſſez eſtimer; & elle fut aſſez heureuſe, pour perſuader à cette perſonne d'en faire le ſacrifice à Dieu.

Pereant tabulæ ne pereant animæ.

XII.

D'où vient qu'elle retranche le nombre de ſes domeſtiques.

On a bien philoſophé ſur la maniere de vivre de cette ſainte Dame & ſur le retranchement qu'elle a fait du nombre de ſes domeſtiques. Les uns ſe ſont imaginez que ſes affaires eſtoient en mauvais eſtat, & l'obligeoient à faire cette reforme; les autres ont crû qu'elle faiſoit cela par un eſprit de ménage & d'intereſt; d'autres en jugeoient

geoient plus équitablement, & croyoient qu'elle se retranchoit de la sorte, pour avoir moyen de faire plus d'aumônes.

Mais la verité est, que c'estoit l'amour qu'elle portoit à la pureté, & la crainte qu'elle avoit que Dieu ne fût offensé par la trop grande familiarité qui se rencontre ordinairement entre les domestiques, qui lui a fait prendre ce party. Le soin continuel qu'il lui faloit avoir des filles qu'elle avoit chez elle, la faisoit trembler, & la tenoit dans de continuelles inquietudes ; & pour peu qu'elle les vît ou entendît parler à un homme, elle en sentoit de la peine : beaucoup plus lors qu'elle les laissoit dans le logis pour aller à l'Eglise : car elle se croyoit responsable de tout le desordre qui arrivoit pendant son absence, & pour se délivrer de ces soins importuns, elle aima mieux s'en passer, quelque incommodité qu'elle en receut, que d'être toûjours obligée de veiller sur elles. Que si elle avoit quelque jeune fille, comme elle prenoit ordinairement, ce n'estoit pas pour en estre servie ; mais pour la former à la vertu, & pour l'élever dans la crainte de Dieu : & dés-lors qu'elle remarquoit qu'elle se rendoit un peu trop familiere avec des laquais, elle la renvoyoit, & en prenoit une autre.

Mon Dieu ! que les familles seroient saintes, & bien reglées, si les Maitres & les Maistresses veilloient de la sorte sur leurs Domestiques ! on ne verroit pas arriver tant de desordres qu'il en arrive tous les jours : & pourquoy ne veille-t'on pas ? y a-t'il Maître qui ne sçache qu'il est responsable du salut de ses domestiques, & qu'il sera aussi

bien damné pour les pechez qu'il n'aura pas empêchez, que pour ceux qu'il aura commis? qu'ils craignent du moins que la mauvaise conduite de leurs serviteurs n'attire sur leur maison la malediction de Dieu, comme le peché d'un seul Achan fut cause autrefois de la défaite des Israëlites aprés la prise de Jericho. Il ne faut qu'un peché secret, & un méchant commerce dans une maison dour en attirer la ruïne.

CHAPITRE XIII.

De sa douceur & de sa patience.

I. *La patience rend un homme parfait.*

SAINT Jacques en son Epistre Canonique, a prononcé une sentence qui doit bien consoler les personnes affligées. *La patience*, dit-il, *rend un ouvrage parfait*. Ce qui peut avoir deux sens. L'un est que pour meriter le Ciel, il faut que l'ouvrage de la patience soit parfait & achevé: c'est à dire, qu'elle soit pleine & entiere, forte, constante & inébranlable. Car il y en a qui souffrent quelque temps, & qui tombent enfin dans le chagrin, & dans l'impatience. Ils souffrent un mal; mais ils n'en veulent pas souffrir un autre; ils souffrent de qui il leur plaît, mais non pas de toutes sortes de personnes. Cette patience bien loin d'estre parfaite, n'est pas même Chrêtienne: Car celuy qui souffre pour Dieu, souffre sans plainte, & sans murmure, & ne met point de bornes à sa patience.

L'autre sens de ces paroles est, que la patience est une vertu parfaite & excellente: car quoy

qu'elle ſoit moins noble que les vertus Theologales, on dit neanmoins qu'elle eſt parfaite, parce qu'elle eſt accompagnée de toutes les vertus qui doivent neceſſairement ſoûtenir une ame pour la rendre tranquille dans ſes douleurs, & parce qu'elle les courronne toutes d'une glorieuſe perſeverance: Car la Couronne eſt promiſe, non pas à celuy qui commence bien, mais à celuy qui perſevere dans le bien: Or il eſt impoſſible de perſeverer ſans patience. C'eſt pour cela que S. Jacques nous propoſe cette vertu comme le ſceau de la perfection, parce qu'être ſaint, parfait & patient, ſont trois noms qui ſignifient preſque même choſe.

II. *La patience de Madame Helyot.*

C'eſt donc par la patience de Madame Helyot que je finiray le Tableau de ſes vertus. Je ne repeteray point ce que j'ay dit de ſes mortifications & de ſes penitences, qu'elle n'a pû pratiquer ſans une force & une patience extraordinaire. Je diray ſeulement qu'il eſt difficile de remarquer en toute ſa vie qu'il lui ait échappé quelque parole de murmure, ou quelque mouvement de colere & d'impatience. Elle ſouffroit de tout le monde, parens ou étrangers, tous les mauvais traitemens qu'on lui faiſoit, ſans ſe plaindre, ſans ſe laiſſer abattre au chagrin, & cela juſqu'à la fin de ſa vie.

III. *Les Saints ſont éprouvez par les perſecutions.*

Il faut ſe défier d'une vertu qui n'a point eſté éprouvée par la perſecution, & par les ſouffrances. Quelque ſainte que ſoit une perſonne, il lui eſt impoſſible d'éviter le mépris, la haine, l'envie, & la perſecution des méchans; & ſi les hommes l'épargnent, Dieu ne manquera pas de prendre les foüets en main, & de l'exercer lui-

même en toute manieres. Une eau se corrompt lorsqu'on la laisse croupir. Les vents, & les tempestes qui bouleversent la Mer, l'empêchent de se corrompre. Les ennemis nous sont en quelque façons plus necessaires que les amis.

IV. *Ce qu'elle a eu à souffrir.*

S'il y a quelque chose qui ait manqué, ce semble, à la sainteté de Madame Helyot, c'est la persecution : car elle a toûjours esté aimée & estimée de tout le monde, pour sa rare vertu, & pour sa douceur incomparable. On peut dire d'elle, ce que l'Ecriture dit de la chaste Judith, *qu'il ne se trouvoit personne sur la terre qui parlât d'elle en mauvaise part*, parce qu'elle obligeoit tout le monde, & ne faisoit mal à personne. Cependant ce noble caractere de sainteté n'a pas manqué à sa vertu, & quoy qu'elle ait pû faire, cela n'a pas empêché qu'on ait donné de l'exercice à sa patience.

V. *De la part de Dieu.*

Il y a trois sources de tous les maux que nous souffrons, Dieu, l'homme, & le demon : Dieu qui nous éprouve, & qui nous châtie, l'homme qui nous persecute, & le demon qui nous tente. Cette sainte Dame n'a pas beaucoup souffert de la part de Dieu ny dans son ame, ny dans son corps : dans son ame par des peines exterieures, parce qu'elle n'avoit aucune attache, qui est la cause de tous nos troubles : dans son corps, parce qu'elle l'affligeoit si cruellement qu'il eut eu, ce semble, meilleur marché de tomber entre les mains de Dieu, qu'entre les siennes propres. Dieu épargne ceux qui ne s'épargnent point, & il est extrémement doux à ceux qui sont severes à eux-mêmes.

Pour le demon, quoy qu'il ait une passion extrême de nous nuire, & qu'il ne se lasse jamais de nous tenter; neanmoins il n'a point de prise sur une ame qui ne tient à rien & qui est détachée de l'affection de toutes les creatures : Car l'attache du cœur est la porte par où il entre dans une ame, comme un ennemy dans une place qu'il assiege; & il ne peut tenter qu'exterieurement, celuy qui n'a rien interieurement qui le lie & qui domine sur sa liberté. Comme Madame Helyot au commencement de son mariage s'estoit insensiblement engagée dans le monde, & recherchoit les vains ajustemens, elle souffrit de rudes combats lorsqu'elle voulut y renoncer & quitter son party : mais depuis qu'elle s'est donnée entierement à Dieu, elle a joüy presque toûjours d'une paix douce & tranquille, parce qu'elle faisoit une guerre irreconciliable à la nature, & qu'elle ne desiroit rien au monde que de plaire à Dieu.

VI. *De la part du Demon.*

Je ne puis dissimuler, & ce m'est un déplaisir de le dire, qu'elle a un peu souffert du côté de sa famille & de quelques-uns de ses proches qui ne goûtoient pas sa maniere de vie, & qui avoient quelque interêt à démêler avec elle : (Car c'est l'interest qui broüille toutes les amitiez, & qui divise les cœurs les plus unis.) Mais dans toutes les affaires elle se gouvernoit avec tant de prudence, d'humilité & de moderation, que on n'a jamais remarqué que son esprit se soit élevé, ny que son cœur se soit aigry, ny qu'elle ait haussé la voix, ny qu'elle ait éclaté en plaintes & en reproches, ny qu'elle ait donné le moindre signe d'impatience. Que si elle a fait JESUS CHRIST son heritier d'une partie de ses biens, ses parens n'ont pas eu

VII. *De la part de ses parens.*

raiſon de s'en offenſer, puiſque le bien qu'on fait au Fils de Dieu en la perſonne des pauvres, eſt une ſource de benedictions temporelles & ſpirituelles qui ſe répandent dans les familles.

VIII. *De la part de ſes domeſtiques.*

Quelque ſages & vertueux que ſoient des domeſtiques, il y a toûjours beaucoup à ſoufffrir de leur part. C'eſt une grande croix qu'un grand train; quoy qu'elle ſoit d'or & d'argent, elle eſt toûjours bien peſante : il n'y a guére de Maîtres qui n'en ſentent le poids, & qui ne gemiſſent ſous ſa peſanteur. Celle dont nous parlons a porté quelque temps cette eſpece de croix, lorſqu'elle avoit un caroſſe; & bien qu'elle ſentit un grand ſoulagement de s'en être défait, & qu'elle euſt réduit tout ſon monde à deux domeſtiques, elle ne manquoit pas toutefois de trouver à tous momens des ſujets de ſe plaindre & de ſe fâcher du peu de ſoin qu'ils avoient de s'acquitter de leur devoir : Mais au lieu de les quereller ou de les menacer, ou de les charger d'injures, comme font la plûpart des Maîtres & des Maîtreſſes, elle leur faiſoit de charitables remontrances, & il ne lui eſt jamais arrivé de leur dire une parole de colere & de reſſentiment. Que s'ils n'en profitoient pas, elle prenoit le party du ſilence, qui eſtoit le plus grand châtiment qu'elle en puſt tirer, & dont ils ſe plaignoient quelquefois à ſon Confeſſeur, aimant mieux qu'elle les reprît & les tanſât, que de ne leur point parler. Voicy ce qu'en dit ſon mary, dont je ne produis que tres-rarement le témoignage, quoy qu'il n'y en ait point de plus ſûr & de plus fidele.

» Je me ſuis toûjours étonné de trois choſes-
» qui me ſemblent aſſez rares, & dont il y a peu

d'exemples. La premiere eſt, que dans l'eſpace de dix-neuf années que nous avons eſté enſemble, jamais elle ne s'eſt miſe en colere contre ſes domeſtiques. Elle eſtoit maîtreſſe de ſa langue juſqu'à ce point, que jamais parole ne lui eſt échappée qui les puſt offenſer. Elle ſouffroit toutes leurs fautes & leurs imperfections avec une patience admirable. Elle les reprenoit à la verité quand ils avoient manqué, mais c'étoit d'un ton de voix ſi humble & ſi modeſte, que paſſé la porte d'une chambre où elle euſt eſté, il étoit mal-aiſé de l'entendre.

La ſeconde, eſt le ſilence éternel qu'elle gardoit dans ſes infirmitez. Quelque choſe qu'elle ait ſouffert, jamais elle ne me l'a declaré la premiere. Quand le mal paroiſſoit au dehors, je lui demandois ce qu'elle avoit, & alors ſeulement elle m'avoüoit qu'elle étoit incommodée, mais que ce n'eſtoit rien

La troiſiéme eſt, qu'elle n'a jamais fait aucune plainte de ſa nourriture, trouvant merveilleuſement bon tout ce qu'on lui apprêtoit. Quand il lui manquoit quelque choſe à table, du pain par exemple, une cuilliere, une ſerviette, ou autre choſe ſemblable que les gens avoient oublié, elle s'en paſſoit ſans dire mot, juſqu'à ce que m'en eſtant apperceu, elle ſe prenoit à tire. Ce qui eſt encore plus admirable, eſt que jamais elle n'a declaré ſon appetit pour quelque viande que ce fuſt. On n'a jamais remarqué ce qu'elle aimoit, parce qu'elle n'avoit plus de goût pour tout ce qui flatte les ſens. Il eſt difficile de trouver une femme plus ſobre, plus

» douce & plus patiente qu'elle l'a eſté. C'eſt le témoignage que rend Monſieur Helyot.

La Sœur de la Charité dont j'ay parlé, lui en » rend un ſemblable. Je n'ay jamais, dit-elle, » oüy ſortir de la bouche de cette vertueuſe » femme une parole de murmure, ou d'impatien- » ce, ny contre la verité.

IX. *De la part de toutes ſortes de perſonnes.*

On l'a veuë une infinité de fois dans les Egliſes preſſée & incommodée de la foule du peuple, ſans ſe plaindre, & ſans ſe fâcher. Lors qu'on marchoit ſur elle & que ſes juppes en étoient toutes gâtées, elle ne diſoit mot, & ſi on l'en avertiſſoit elle n'en faiſoit que rire.

Une Demoiſelle qui a demeuré quelque tems chez elle raporte que la voyant à genoux & immobile dans une Egliſe, lorſque le monde marchoit ſur ſes juppes & les fouloit aux pieds, elle s'approcha d'elle pour lui dire qu'elle eſtoit toute pleine de bouë, & qu'on perdoit ſes habits. L'humble ſervante l'ayant remerciée de l'avis qu'elle lui donnoit, lui dit, *Qu'il n'y avoit point de mal; que marchant ſur elle, c'eſtoit marcher ſur un tas d'ordure, & qu'on le pouvoit faire librement ſans craindre de rien gâter.* Auſſi l'a-t'on veuë ſouvent marchand par les ruës toute couverte de bouë d'un air auſſi gay, que ſi elle euſt eſté couverte de pierreries.

J'ajoûte en ce lieu quelque choſe qui regarde la mortification. La même Demoiſelle rapporte qu'elle a veu ſon Scapulaire de clous, qui eſtoit fort grand; que la partie de devant étoit un cœur large comme la main, tout heriſſé de pointes, avec deux palmes qui lui ſervoient de ſupport, auſſi armées de quantité de clous: Que l'au-

tre estoit un *Ave Maria* en chiffres, fait de la même maniere; qu'elle s'étonnoit, ferrée comme elle étoit & percée de clous, comment elle pouvoit marcher & beaucoup plus conserver sa gayeté & son embon-point.

X. *Sa patience dans les injures.*

Mais ces peines étoient volontaires: Celles qui nous arrivent de dehors, sont plus difficiles à supporter. Un jour elle arresta dans les ruës une crieuse de balais, & prit de sa marchandise pour avoir occasion de lui parler de Dieu; mais cette femme estant payée, au lieu de l'écouter, lui chanta mille injures. Une Dame qui l'accompagnoit lui dit, qu'elle se les estoit attirées par sa faute, & que c'estoit trop se commettre que d'entreprendre d'instruire des gens de cette nature. *Bon*, lui repartit Madame Helyot, *a-t'on les ames pour rien? Il faut bien de la patience pour les gagner à Dieu.* Comme elle consoloit une autre pauvre femme, & l'exhortoit à la patience, celle-cy lui dit d'un air chagrin & dédaigneux, que cela lui estoit bien-aisé à dire, estant riche & à son aise comme elle estoit. Elle sans s'émouvoir lui répondit doucement: *Vous vous trompez fort, ma bonne amie! Je n'ay rien à moy: si Dieu m'a donné du bien, il appartient aux pauvres, c'est pour eux que je le garde.*

Mais voicy une autre occasion, où il y avoit, outre le mauvais traitement, du mépris & de la malice, qui est ce qui le rend insupportable. Estant un soir dans l'Eglise avec une bougie allumée, les laquais se firent un plaisir de la lui souffler dans le nez. Elle sans s'impatienter, l'alloit ralumer & retournoit à sa place. Les mesmes l'ayant éteinte par plusieurs autresfois

elle s'en alloit paiſiblement & ſans émotion l'allumer derechef, & continüoit ſes prieres. Une perſonne de qualité qui eſtoit prés d'elle, eſtant irritée de l'inſolence de ces laquais & des riſées qu'ils en faiſoient, elle lui dit d'un viſage doux & riant, que cela n'eſtoit rien, & que ſi la nature en ſouffroit, la grace en profitoit. C'eſt ainſi qu'elle ſe vengeoit de ceux qui l'offenſoient.

XI. *Elle fait du bien à ceux qui lui font du mal.*

Elle faiſoit encore davantage : car elle payoit les injures qu'on lui faiſoit de graces & de bienfaits. Une femme de chambre qu'elle avoit, étant ſortie de chez elle, elle entra dans une autre condition. Et comme elle témoignoit toûjours beaucoup de regret de n'eſtre plus chez Madame Helyot, & qu'elle n'en pouvoit dire la raiſon aux autres ſervantes qui eſtoient curieuſes d'en apprendre le ſujet, une cuiſiniere prit ſon party, & dit que cela eſtoit bien cruel de mettre une pauvre fille dehors, ſans lui en dire la cauſe. Sa colere alla ſi loin, qu'elle dit qu'elle lui feroit piece. En effet un jour comme elle paſſoit devant ſa porte, où il y avoit quantité de laquais; elle l'appella bigotte & hypocrite, & lui fit toute la confuſion qu'elle put. Nôtre vertueuſe Dame eſſuya toutes ſes injures ſans dire mot, & ſe contenta de lui faire une profonde reverence. Et bien loin d'en ſçavoir mauvais gré à la fille qui étoit ſortie de chez elle, elle lui envoya demander par une Demoiſelle de ſes amies ſi elle ne l'avoit pas bien payée, quand on l'avoit miſe dehors, & ſi elle n'eſtoit pas ſatisfaite; celle-cy fit réponſe qu'elle eſtoit tres contente, & qu'elle ne ſçavoit pas pourquoy cette cuiſiniere lui avoit fait cette inſulte : Elle ne laiſſa pas de lui faire donner

encore deux Loüis d'or, pour recompense de l'injure qu'on lui avoit faite.

XII. *Acte heroïque de patience.*

Cette action est Chrestienne, mais en voicy une heroïque. Estant un jour dans le carosse d'une Dame de sa connoissance, qui la menoit quelque part exercer des actions de charité, elle en trouva une occasion en son chemin qu'elle n'attendoit pas : car passant au milieu des Halles, & le carosse étant arrêté par un embarras, elle vit deux Harangeres qui se battoient, & qui se disoient mille injures. La sainte Dame sensiblement affligée de voir Dieu offensé, & voulant selon sa coûtume appaiser leur querelle, se mit à la portiere du carosse, & leur fit quelque remontrance avec toute la douceur possible. Mais une de ces femmes qui estoit la plus emportée, au lieu de se rendre à ses prieres, tourne sa rage contre elle, & s'approchant du carosse, lui déchargea un grand soufflet, l'appellant sorciere & bigote. Elle receut cette injure avec une douceur & une patience admirable, & au lieu d'en marquer du ressentiment, elle la remercie comme elle avoit coûtume de faire en de semblables rencontres, & pour accomplir à la lettre le conseil de Nôtre-Seigneur, elle avança la teste, & lui presenta l'autre joüe pour en recevoir un second. Cette furieuse l'eût fait, si une femme ne fût survenuë qui l'arresta, lui representant qu'elle offensoit sans raison une Dame de qualité & une sainte. C'est de cette même femme que nous avons appris une si belle action depuis que la vie que j'écris a paru. Elle ajoûte que Madame Helyot lui recommanda fort de ne rien dire de ce qui s'étoit passé, tant elle apprehendoit

que sa vertu fût connuë.

XIII. *Sa douceur envers ses domestiques.*

Il y a peu de Maîtres & de Maîtresses qui ne grondent leurs gens, s'ils tardent tant soit peu à leur ouvrir la porte du logis. Cette sainte femme se faisoit un plaisir d'attendre. Lors qu'elle frappoit à la porte, c'estoit si doucement, qu'on n'eût pas dit que c'estoit la Maistresse, & elle en usoit ainsi par un esprit d'humilité, & pour avoir moyen d'exercer sa patience en attendant qu'on lui vint ouvrir. Elle y étoit quelquefois un quart-d'heure exposée au Soleil, au vent & à la pluye, sans se plaindre, & sans murmurer de ce qu'on ne venoit pas assez tôt : au contraire ses gens venant à paroître, elle les accüeilloit honnestement, estimant que c'estoit lui faire charité que de lui ouvrir la porte de son logis.

Que si elle souffroit avec tant de douceur le mauvais traitement de ses domestiques, beaucoup plus celuy des étrangers. Estant allée chez une Dame de qualité pour lui parler, les laquais qui la prirent pour une pauvre Demoiselle, parce qu'elle étoit mal vêtuë, la laisserent fort long-temps dans la cour sans avertir leur maistresse, quoyque ce fût au cœur de l'hyver. Elle cependant profitoit de cette occasion, arrêtant tantôt un laquais, tantôt une servante pour leur parler de Dieu, & leur distribuant selon sa coûteme des Chapelets & des Livres de devotion. Enfin comme la Dame alloit sortir, quelqu'un s'avisa de lui dire qu'il y avoit une femme dans la cour, qui demandoit à lui parler. On la fit monter, & cette personne fut bien surprise, de voir que c'estoit Madame Helyot, qui par un excez d'humilité n'avoit pas voulu se faire connoistre. Mais elle eut bien une autre

opinion de sa vertu, lors qu'aprés l'avoir quittée elle sceut de ses gens, qu'on l'avoit fait attendre deux bonnes heures sans qu'elle en eût le moindre ressentiment.

S'entretenant un jour avec des personnes qui l'estoient venu voir, une fille sans y penser, ferma la porte de sa chambre à double tour. On ne s'en apperceut que lors qu'il falut sortir; alors elle appella ses gens par la feneſtre, qui furent quelque temps à venir : mais tout cela ne la mit point en mauvaise humeur, au contraire elle leur dit en riant, qu'ils faisoient une œuvre de charité, d'ouvrir la porte à de pauvres prisonnieres : ce qui édifia extrêmement la compagnie.

Il arriva une autre fois, que voulant se retirer dans son appartement vers les dix heures du soir, elle trouva qu'une fille avoit enfermé la clef dans sa chambre. Elle ne lui en fit pas la moindre plainte; mais elle lui défendit seulement d'en rien dire à son mary. Pour elle, elle prit leparty de passer le nuit dans sa Chapelle, & l'eût fait, quoyque le froid fût tres-grand, si cela ne fût venu aux oreilles de son mary, qui envoya dés l'instant chez le Serrurier. Elle en eut une extrême douleur, plaignant la peine qu'on donnoit à ses gens, & principalement à un pauvre Apprentif qu'on fit lever exprés.

C'est ainsi qu'elle en usoit envers ses domestiques, qui tous dépolent que c'estoit la femme du monde la plus douce & la plus patiente, & qu'il ne lui est jamais arrivé de leur dire une parole qui les pût offenser.

Mais ce qui est plus admirable, c'est qu'elle en

ſouffroit les injures ſans reſſentiment. Elle avoit pris chez elle par charité une petite fille qui étoit de ſi méchante humeur, qu'elle avoit l'inſolence de l'appeller bigote. Elle leva même une fois la main ſur elle pour la frapper. Cela ne l'a pas empêché de lui faire beaucoup de bien. Elle s'eſt depuis reconnuë, & vit maintenant dans une grande pieté.

XIV. *Soûmiſſions aux ordres de la Providence.*

Il y a des gens, dit Tertulien, ſi ſuperbes & ſi impatiens, qu'ils ne ſçauroient ſouffrir Dieu, ny ſe ſoûmettre à ſa Providence. Ils murmurent inceſſamment, & controllent toutes ſes actions, ſans pouvoir rien approuver de ce qu'il fait. Ils les appelle *les cenſeurs & les controlleurs de la Divinité.*

Nôtre ſainte Dame étoit bien éloignée de cet Eſprit. Elle eſtoit ſi perſuadée de la ſageſſe & de la juſtice de Dieu, que quoy qu'il arrivât dans le monde, il ne ſortoit de ſa bouche ny plainte ny murmure. On ne lui a jamais entendu dire: Mon Dieu, que ce temps eſt mal ſain ! que ce froid eſt rude! qu'il fait une grande chaleur! il ne fait que pleuvoir : il n'y a pas moyen de vivre. Quelque temps qu'il fit, elle eſtoit dans le ſilence, & ſouffroit ſans ſe plaindre, toutes les incommoditez des ſaiſons. Quoyque cela paroiſſe petit, cependant ceux qui ſçavent combien il eſt naturel & facile de s'échaper en ces petites plaintes, ſeront obligez de confeſſer que cette Dame avoit une patience merveilleuſe, & une attention continuelle ſur elle-même.

Celuy qui l'a gouvernée, n'y penſe encore à preſent qu'avec une eſpece de raviſſement, & lors qu'il fait reflexion ſur la fermeté inébranlable de

ſon eſprit,& ſur ce ſilence conſtant de tant d'années, parmy des occaſions tres- fâcheuſes & des afflictions tres-ſenſibles, il a peine à ſe perſuader qu'on puiſſe trouver, ny même imaginer une patience plus achevée que la ſienne : car elle eſtoit comme inſenſible à toutes choſes,& dans le plus fort de ſes peines,ſoit interieures,ſoit exterieures, on ne voyoit ſur ſon viſage aucune marque de chagrin. Il ſe croit obligé de faire ſçavoir que ſur les dernieres années de ſa vie, lors qu'elle eſtoit déja dans une haute reputation de ſainteté, pour donner quelque contre poids à cette eſtime qu'on avoit pour elle, & pour la preſerver de la vanité, il lui a dit quelquefois d'un air auſſi ſerieux que s'il eût parlé tout de bon: qu'elle ſe faiſoit Sainte « à bon marché; que l'opinion qu'on avoit de ſa « vertu,ne lui avoit guere coûté à acquerir; qu'« elle étoit aimée& honorée de tout le monde ; « qu'elle avoit des biens en abondance,& qu'elle « alloit à la perfection par un chemin aſſez doux « & aſſez uni. Que les autres perſonnes vertueuſes « étoient accablées de peines de corps & d'eſprit: « mais que pour elle,on avoit de la peine à découvrir où étoit ſon mal & qu'elle eſtoit ſa croix, « n'ayant preſque rien à ſouffrir,ni de ſes parens,« ni des étrangers; que ſa vertu,ſi elle en avoit,n'é-« toit qu'une dureté naturelle qu'elle reſſentoit « pour ſon corps,& un grand penchant qu'elle a-« voit pour la penitence ; mais qu'il y avoit à « craindre que cette dureté ne paſſât dans l'eſprit,« & ne la rendît inſenſible aux miſeres de ſon « prochain.

Ce diſcours qui la devoit toucher aſſurément, lui donnoit un beau champ pour étaler toutes ſes croix , & pour informer ſon Confeſſeur des ac-

tions heroïques de vertu qu'elle pratiquoit dans les Hôpitaux, des victoires qu'elle remportoit ſur elle même, des tendreſſes qu'elle avoit pour tous les miſerables, & des charitez continuelles qu'elle leur faiſoit, choſes pour la plûpart qu'elle lui tenoit cachées. Mais au lieu de repouſſer ces reproches par une juſte défenſe, elle les recevoit, comme les autres corrections. avec une humilité tres profonde : & il ne lui eſt jamais arrivé dans toutes ces rencontres, ny de ſe défendre, ny de murmurer, ny de faire valoir ſes afflictions, ny de l'entretenir de ſes peines, ſoit interieures, ſoit exterieures, comme on fait ordinairement un Confeſſeur, pour en recevoir du ſecours & de la conſolation, ſe contentant de lui declarer ſes penitences, parce qu'elle ne croyoit pas, comme elle avoit crû autrefois, les pouvoir faire ſans congé. Pour les autres afflictions qui viennent de la part de Dieu & des hommes, elle ne s'en plaignoit jamais, ſuivant en cela cette grande maxime qu'elle avoi appriſe de S. François de Sales : que les ames trop tendres & trop plaintives, doivent ſe deſoccuper de leurs peines, & n'en parler, s'il eſt poſſible, ni à Dieu, ni aux hommes, ni à elles-mêmes.

C'eſt ce que pratiquoit admirablement cette Ame genereuſe : car elle ſouffroit dans elle-même tous les ſentimens de ſa douleur, & il ne lui eſt jamais échappé de ſe plaindre qu'en une ou deux rencontres, où elle verſa quelques larmes en preſence de ſon Directeur : encore n'eſtoit-ce pas de ſes maux qu'elle pleuroit, mais de ceux de quelques perſonnes qu'elle cheriſſoit tendrement, car elle étoit comme inſenſible à ſes propres peines

nes. Elle se considéroit comme une victime de la grandeur & de la Majesté de Dieu, qui se laisse immoler sans dire mot ; & sa grande maxime estoit que le plus court chemin pour arriver à la perfection, estoit de *souffrir & de se taire.*

Ce n'est pas qu'on doive blâmer ceux qui exposent leurs croix à leurs Directeurs : au contraire c'est une espece de devoir ; car Dieu ne guerit ordinairement les ames que par les Medecins spirituels, comme il ne guerit les corps que par les corporels, & il est évident qu'un Medecin ne peut pas guerir un mal dont il n'a point de connoissance. D'ailleurs, c'est par la grandeur des croix qu'on découvre les desseins que Dieu a sur une ame, & le haut point de sainteté où il la veut élever. Je ne parle point de celles qui viennent des tentations, qu'on est plus particulierement obligé de découvrir à ses Confesseurs, pour en repousser les assauts, & pour en remporter la victoire.

XV. *Ses patientes dans les infirmitez du corps.*

Satan avoit quelque raison de se mocquer de la vertu de Job, tandis qu'il joüissoit d'une parfaite santé : Car un homme, disoit-il, donnera tout ce qu'il possede pour conserver sa vie. C'est pourquoy Dieu fut obligé de l'abandonner à sa puissance, pour faire éclater sa vertu. Madame Helyot a fait de grandes penitences & de rudes mortifications : toutefois je n'admire pas tant sa patience dans ses maux volontaires, que lorsque Dieu l'à éprouvée par des infirmitez & des maladies. Elle a esté environ l'espace de deux ans toûjours incommodée de fiévres, d'éresipelles, d'enflures de jambes,

de coliques, & autres maux ſemblables; & pendant tout cela on ne l'a jamais veu triſte: elle faiſoit tout à l'ordinaire, & à peine s'eſt-on apperceu qu'elle fût incommodée.

Mais c'eſt principalement dans ſa derniere maladie qu'elle a fait éclater ſa patience : Car quoyque ſon mal de gorge fût fort violent, & qu'elle ne pût prendre aucune nourriture ſans beaucoup de peine; cependant quand on lui preſentoit un boüillon, elle ne ſe faiſoit point prier; mais ſoûriant à ceux qui le lui apportoient, elle diſoit gayement: *Il faut eſtre bien ſage, & le prendre petit à petit.* Eſtant brûlée d'une fiévre ardente qui la devoroit, & qui ne lui permettoit pas de repoſer un moment, on n'a remarqué dans elle aucune inquietude d'eſprit, ny aucune agitation de corps, & ce qui eſt merveilleux, on ne l'a point entendu ſe plaindre, non pas même jetter un ſoûpir: ce qui arrive aux plus ſaintes perſonnes qui n'en font point de ſcrupule, & qui auroient de la peine à s'en empêcher.

C'eſt pourquoy ceux qui la traitoient, voyant cette eſpece d'inſenſibilité qu'elle faiſoit paroiſtre, croyoient qu'elle n'eſtoit pas en danger, & que ſon mal n'eſtoit pas ſi grand qu'on ſe l'imaginoit. Elle s'eſt abandonnée à la volonté des Medecins, & leur a donné ſon ſang preſque juſqu'à la derniere goutte pour reſſembler à l'Agneau de Dieu, que ſaint Jean vit dans le Ciel *comme une victime égorgée.*

XVI. *Son égalité en toutes choſes.*

Il y a beaucoup de gens de bien, qui ſouffrent tout ce qui leur arrive de la part de

Dieu, de la part des hommes, & de la part du demon : & qui ne ſçauroient ſe ſouffrir eux-mêmes. Leurs humeurs, leurs bizarreries, leurs craintes, leurs deſirs, leurs chutes, leurs recheutes, leurs paſſions, & leurs foibleſſes, leur tiennent lieu de tyrans qui leur font ſouffrir un cruel martyre. D'autres ſont braves, & invulnerables dans les grands combats, & ſe laiſſent vaincre dans de legeres eſcarmouches. Ils s'arment de force & de patience dans les grandes occaſions : mais ils ſuccombent dans les petites ; ſoit parce qu'ils ne ſont pas ſur leurs gardes ; ſoit parce qu'on ne compte pour rien de ſe laiſſer aller à de legeres impatiences.

Tout le temps que cette Dame a vêcu ſur la terre, du moins depuis qu'elle a travaillé à acquerir la perfection, on n'a jamais remarqué dans elle, ny legereté, ny changement, ny chagrin, ny mauvaiſe humeur, ny colere, ny emportement, ny trouble, ny impatience. Son viſage auſſi-bien que ſon cœur, eſtoit le ſiege de la Paix, & le Thrône de la modeſtie. Elle n'eſtoit point de ces devotes qui s'emportent a la joye lorſque leurs affaires vont bien, & qui tombent dans des melancolies inſupportables, lors qu'elles vont mal. On peut dire d'elle, ce que l'Ecriture dit d'Anne mere de Samuel, que depuis qu'elle eut répandu ſon ame devant Dieu, on ne remarqua plus de changement ſur ſon viſage. Comme elle eſtoit au deſſus de ſes paſſions, elle reſſembloit à ces grandes montagnes qui élevent leur cime au deſſus des nuës, & qui ne ſont agitées ny de

vents, ny de tempeſtes. Elle avoit une fermeté d'eſprit, & une force de cœur qui ne ſe démentoit jamais. Elle ſe poſſedoit toûjours dans toutes ſortes de rencontres, & par quelque endroit qu'on l'attaquât, on la trouvoit toûjours armée de patience.

XVII. *Sa déference envers tout le monde.*

Eſtant à l'Egliſe pour ſe confeſſer, elle avoit toûjours des raiſons de charité pour faire paſſer les autres devant elle. Si c'eſtoit une Dame de qualité, c'eſtoit par reſpect, & pour lui rendre la devotion plus aiſée. Si c'eſtoit une ſervante, même la ſienne, elle lui cedoit la place, afin qu'elle pût retourner plûtôt au logis pour vaquer à ſes affaires. Elle uſoit de la même honneſteté envers les autres, diſant, ou qu'elles eſtoient éloignées, ou qu'elles eſtoient infirmes: Pour elle, tout l'accommodoit. Dans le cœur de l'hyver, & dans les plus grandes chaleurs elle ſe confeſſoit la derniere, & s'en retournoit aprés avoir attendu longtemps, la plus joyeuſe, & la plus contente du monde.

Tertulien dit que les Juifs ſont inexcuſables de n'avoir pas connu la Divinité de JESUS-CHRIST, & qu'encore bien qu'il n'eût point fait de miracles, ſa ſeule patience ſur la Croix, les devoit convaincre qu'il eſtoit Dieu, puis qu'il ſouffroit de ſi grands tourmens, & avec tant de douceur, qu'il prioit même pour ſes ennemis, & qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût les endurer avec une telle patience. Quand toutes les autres vertus de Madame Helyot, ne ſuffiroient pas pour nous perſuarder que ç'a eſté une femme tres-ſainte, ſa douceur, & a pa-

tience nous en ſont des preuves inconteſtables, puiſque c'eſt la patience, comme nous avons dit, qui rend l'homme parfait, & qu'on ne peut ſouffrir pour Dieu un mal conſiderable, ſans le ſecours de toutes les autres vertus,

CHAPITRE XIV.

Quelques choſes extraordinaires arrivées pendant ſa vie.

QUOY que mon deſſein dans cet Ouvrage, ait eſté de ne rien rapporter, que ce qui peut ſervir à l'éducation des mœurs, & de travailler plûtôt à la ſantification du cœur par le recit des choſes imitables, qu'à la ſatisfaction de l'eſprit, en lui propoſant des choſes admirables, & extraordinaires : Je ne puis neanmoins, ſans trahir la verité, & ſans faire injure au public, qui attend de moy un recit ſincere & fidele de ce qui s'eſt paſſé, omettre quelques choſes aſſez conſiderables qui ſont arrivées du vivant, & aprés la mort de Madame Helyot. Il ſemble qu'il eſt de la juſtice d'honorer à preſent celle qui n'a cherché pendant ſa vie que l'obſcurité & le mépris, & de découvrir les brillans éclats de ſa ſainteté par quelques rayons qui en ont paru au dehors. Je ne rapporteray rien qui n'ait eſté affirmé par des perſonnes dignes de foy, & qui ſont encore vivantes à preſent que j'écris. Que ſi je ne les marque pas toutes par leurs noms ; c'eſt que les unes ne l'ont pas deſiré par un eſprit d'humili-

I. *Il eſt juſte d'honorer celle qui a fuy l'honneur.*

té, & que je ne ſçay pas ſi les autres en ſeroient contentes. Mais j'ay leurs noms & leurs memoires pardevers moy, qoi ſont garans de la verité des faits que je rapporte. Je commence par les choſes qui ſont arrivées pendant ſa vie, aprés quoy je rapporteray quelques choſes extraordinaires arrivées aprés ſa mort.

II. *Rayons de lumiere qui paroiſſent ſur ſon vi-*

Un Religieux de ſainte vie, nommé F. Fiacre, Auguſtin Dechauſſé, qui eſt decedé depuis peu, nous a aſſeuré pendant ſon vivant, qu'il a veu pluſieurs fois, parlant à Madame Helyot, rejaillir de ſon viſage un rayon de lumiere, dont il ne pouvoit ſupporter l'éclat.

Une Dame de haute pieté, dit qu'un jour ſervant les pauvres à l'Hôtel-Dieu, elle apperceut Madame Helyot au lit d'une pauvre malade; que ſon viſage eſtoit tout en feu, & qu'il en ſortoit des rayons de lumiere qui lui donnerent beaucoup d'eſtonnement; qu'elle n'oſa s'arreſter à la conſiderer, & à l'entendre, parce qu'elle n'avoit pas achevé de ſervir ſes malades, & qu'elle en a eu depuis beaucoup de regret.

J'ay le certificat de deux Religieuſes de Bourg en Breſſe ſigné de leur main, qui atteſtent, comme j'ay dit en un autre lieu, qu'elles ont veu ſon viſage tout rayonnant lors qu'elle leur parloit du pur amour.

Une perſonne de grande pieté aſſeure que pendant que cette ſainte Dame parloit à une de ſes voiſines dans une chambre qui eſtoit vis à vis de la ſienne, elle fut ſurpriſe de voir ſon viſage reſplendiſſant, & ſa teſte toute environnée de lumiere.

Plusieurs autres personnes ont remarqué la même chose, & confessent qu'elle paroissoit quelquefois avec un certain air de grandeur, & de majesté, qui n'avoit rien d'humain, & qui inspiroit de la veneration à tous ceux qui la regardoient. C'est ce que j'ay veu moy même plusieurs fois avec estonnement.

Mais voicy quelque chose de plus considerable, & qui confirme ce que je viens de dire. Une femme fort affligée, & qui estoit quelquefois visitée par cette Dame charitable, asseure qu'avant que de la connoistre, sa maison estoit une espece d'enfer, pour les peines domestiques, les mauvais traitemens qu'elle y enduroit. Mais si tôt que cette Dame y eut mis le pied, j'eus, dit-elle, plus de repos; tous mes « maux furent adoucis, m'ayant appris à les souf « frir pour l'amour de JESUS-CHRIST, & à les « vaincre par la patience. Elle m'enseigna d'au- « tres remedes spirituels avec beaucoup de cha- « rité, qui tirant toute leur force de ses saintes « prieres, firent sur moy, & sur ma famille des « effets merveilleux: sur moy m'ayant tirée de « l'abisme du desespoir où j'estois plongée il y « avoit long-temps: sur ma famille, changeant « entierement le cœur de ceux qui m'avoient « persecutée. Elle prit la peine de venir chez « moy un mois ou environ avant sa derniere ma- « ladie, & me parlant de Dieu selon sa coûtume, « avec beaucoup de zele dans un lieu obscur, & « sur le declin du jour, je vis sur son visage un « éclat extrordinaire, & comme une lumiere di- « vine qui en sortoit. J'en demeuray fort surpri- « se, sans toutesfois lui en rien témoigner. Mais «

» lorſque je l'eus quittée, je dis à une de mes » voiſines ce qui m'eſtoit arrivé, & racontant la » même choſe à mon mary, il m'aſſeura que ce- » la ne lui eſtoit pas nouveau, & qu'une autre » fois Madame Helyot étant venuë pour lui par- » ler, ſon viſage lui avoit paru tout rayonnant » de lumiere.

J'ay de la peine à croire que tant de perſonnes qui ſont encore en vie, & qui atteſtent toutes conſtamment cette merveille ſans ſe connoiſtre, ſans avoir conferé enſemble, & ſans avoir parlé de ce qui eſtoit arrivé les unes aux autres, hommes & femmes ſoient toutes tombées dans une illuſion ſi eſtrange, que de croire voir ce qui n'eſtoit pas, & de s'imaginer appercevoir une lumiere qui ne parut jamais.

Et ce qui me confirme encore dans cette penſée, c'eſt que cet éclat de lumiere n'a pas ſeulement paru ſur ſon viſage; mais encore ſur des figures qui la repreſentoient. Quelqu'un ayant eſſayé de faire ſon portrait au crayon aprés ſa mort, ſur l'idée qui lui en eſtoit reſtée, & croyant avoir réüſſi, quoy qu'il eût fort peu de ſon air, une Demoiſelle le reconnut auſſi-tôt par les rayons, diſoit-elle, qui ſortoient de ſon viſage. Ce qui lui parut ſi extraordinaire, qu'elle fut le dire à tous ceux de ſa connoiſſance. Un homme atteſte que la premiere fois qu'on lui fit voir le portrait de Madame Helyot, il vit une ſplendeur tout autour, quoyque ce fût ſur la brune, & qu'il n'y eût du jour, qu'autant qu'il en faloit pour diſcerner les couleurs.

III. *Elle delivre*

Il ſeroit difficile de rapporter tout ce qu'elle a

fait de son vivant sur les corps & sur les ames, par ses discours & par ses prieres. Une Dame de qualité qui avoit pour elle une estime toute particuliere, ma dit de bouche, & donné par écrit le memoire suivant. Un jour parlant à Madame Helyot de mes peines qui m'avoient jettée dans une si profonde melancolie, que je ne pouvois retenir mes soûpirs & mes larmes, je la priay de me recommander à Dieu. Elle qui étoit tendre & charitable au dernier point, me promit de le faire & de communier le jour suivant à mon intention. Il y avoit huit mois que j'estois dans cet état déplorable, & le jour suivant je sentis comme une main invisible qui m'osta un poids que j'avois sur le cœur, & je fus sur l'heure même délivrée de ma tristesse. L'ayant rencontrée deux jours aprés dans une Eglise, je la remerciay de la grace qu'elle m'avoit obtenuë. Elle me répondit en souriant : *Je suis bien aise que vous me disiez cela, car j'en remercieray Nostre-Seigneur.*

une Dame d'une profonde melancolie.

IV.

Elle procure la paix à quelque famille.

Une autre Dame avoit sur les bras une affaire de consequence qu'elle vouloit terminer, prevoyant qu'elle pourroit avoir des suites fâcheuses pour sa famille. Il n'y avoit qu'une voye pour en sortir, qui estoit de faire emprisonner sa partie : Mais comme elle a beaucoup de pieté, elle eut crainte de blesser la charité Chrêtienne, & quittant ce dessein, elle se contenta de recommander cette affaire à Madame Helyot. La servante de Dieu promit de communier pour cela (car c'estoit en communiant qu'elle obtenoit tout de Dieu.) Le jour suivant cette Dame fut bien estonnée qu'on lui vint

dire que ſa partie venoit d'eſtre arreſtée, quoy qu'il n'y eût aucune apparence que cela deût arriver. Elle fit peu aprés ſon accommodement, & mit en repos toute ſa famille.

La même Dame dit encore, qu'ayant à la Campagne un voiſin fort fâcheux, dont la haine croiſſoit de jour en jour contre elle & contre ſon mary, aprés une neuvaine que fit Madame Helyot, ils furent entierement reconciliez.

V. *Elle fait reſoudre à la mort & à la penitence des malades deſeſperez.*

Or comme cette ſainte Dame n'eſtimoit que les biens de l'ame & ce qui regarde le ſalut, c'eſt auſſi principalement pour les obtenir, qu'elle employoit ſon credit auprés de Dieu. Ayant appris qu'il y avoit à l'Hôtel-Dieu une malade qui ſe deſeſperoit, & qui ne pouvoit ſe reſoudre à la mort, aprés avoir fait quelque priere, elle l'alla trouver, & lui parla avec tant de force des biens de l'autre vie, que cette femme eut depuis autant envie de mourir, qu'elle en avoit eu de crainte auparavant.

Un pauvre blanchiſſeur malade dans un Fauxbourg fort éloigné, ne vouloit point ſe faire porter à l'Hôtel-Dieu, & lors qu'on lui en parloit il juroit & faiſoit le furieux dans ſon lit. On tenta toutes les voyes imaginables pour le reſoudre, ſans que perſonne en pût venir à bout. Les Preſtres de la Paroiſſe & les Dames de la Charité qui l'alloient viſiter, n'y gagnoient que des injures. Sa maladie eſtoit dangereuſe, & il y avoit ſept ans qu'il ne s'eſtoit confeſſé. Madame Helyot en ayant eſté avertie, aprés avoir recommandé cette affaire à Dieu, y fut à jeun, dans un temps d'hyver entre ſept & huit heu-

res du matin, & arriva toute couverte de neige, mais toute embrasée du feu de la charité, qui lui donnoit des forces pour marcher, & un desir ardent de sauver cette ame. Estant entrée dans la chambre du malade, elle lui fit sa petite exhortation avec beaucoup de douceur & d'humilité. Aussi-tôt qu'elle lui eut parlé, il devint doux comme un Agneau, & dit qu'il estoit preſt à faire tout ce qu'on voudroit. Elle voyant sa fureur brutale entierement éteinte, envoye querir une commodité & le fit porter à l'Hôtel Dieu, où il mourut depuis chrestiennement, aprés avoir receu ses Sacremens.

VI. *Dieu lui découvre l'état & la necessité des ames.*

Les vrais enfans de Dieu, dit saint Paul, sont mûs & poussez par l'esprit de Dieu qui les anime. Madame Helyot estoit comme un vaisseau qui ne va que par l'impulsion du vent & par la conduite du Pilote. Je veux dire que l'inspiration du Saint Esprit & la direction de ses Confesseurs estoient les deux principes de tous ses mouvemens. Il lui estoit assez ordinaire d'avoir des secretes revelations qui lui découvroient l'estat & les neceſſitez d'une ame, & qui l'obligeoient à y apporter du remede. C'est par ces instincts de la grace qu'elle alloit tres-souvent en des lieux où elle faisoit des conversions miraculeuses. J'en sçay plusieurs exemples que je ne puis pas rapporter. C'estoit ordinairement aprés la Communion que Dieu lui donnoit ces connoissances.

Un jour une pauvre fille qu'elle avoit logée & vestuë, ayant trouvé condition, Madame Helyot fit ses devotions le lendemain, & aprés avoir communié, se sentant preſſée de la tirer

du lieu où elle eſtoit, & de la rappeller ; elle lui envoya dire qu'elle retournât au logis. Ce qu'elle fit, & confeſſa qu'elle avoit paſſé la nuit dans un méchant lieu, & qu'elle ne ſçavoit pas comment elle en eût pû ſortir, ſi elle ne l'eût envoyé querir.

VII. *Pluſieurs graces obtenuës par ſes prieres.*

Il n'y a que Dieu qui ſçache le bien qu'elle a fait dans le peu de temps qu'elle à converſé parmy le monde. Quantité de gens m'ont dit, qu'ils ont eſté délivrez de grands maux, & qu'ils ont receu des graces tres-conſiderables par ſes prieres. J'en connois pluſieurs autres qui menent une vie fort reguliere, & qui ſont même dans la pratique de toutes les vertus, leſquels confeſſent que c'eſt à ſes prieres & à ſes avis qu'elles ſont redevables de leur converſion.

Une perſonne qui eſt en charge declare, que ſes paroles & ſes exemples l'avoient tellement touché, lui & un autre de ſes amis qu'ils avoient reſolu de changer de vie & de ſe détacher du monde pour ſervir Dieu.

Son mary proteſte, que n'ayant autrefois aucun ſentiment de pieté, c'eſt elle qui par ſon exemple, ſes diſcours & ſes charitables conſeils lui a fait prendre la reſolution de mener une vie plus Chreſtienne, & que ſi Dieu lui fait miſericorde, il ſe tient redevable de ſon ſalut à ſes prieres. C'eſt un grand threſor qu'une femme ſage & vertueuſe : S'il y avoit bien des ſaintes Moniques au monde, il y auroit peu de maris damnez.

VIII. *Elle répand une odeur extraordinaire de ſainteté.*

Les ſaintes ames répandent par tout une odeur de ſainteté qui attire tout le monde à l'imitation de leurs vertus. Cellui-cy pouvoit dire

comme ſaint Paul, qu'elle répandoit par tout une bonne odeur de JESUS CHRIST : Et ce qui eſt admirable, cette odeur ne ſe faiſoit pas ſeulement ſentir à l'ame, mais encore au corps de ceux qui l'approchoient. Une Demoiſelle qui a demeuré quelque temps chez elle, & qui travaille à preſent avec beaucoup d'édification au ſalut des ames, dit qu'un jour de l'Avent, montant aprés elle pour aller à la priere, elle ſentit une odeur de violettes admirable, & que ne ſçachant d'où elle pouvoit venir, elle s'approcha par deux fois d'elle, & qu'elle la ſentit plus fort à meſure qu'elle s'en approchoit. Cette Dame n'eſtoit pas pour ſe parfumer de violettes, & le temps de Noël n'eſtoit pas un temps pour en avoir.

Il ſemble que l'odeur de ſa ſainteté & la ferveur de ſa charité ſe communiquoit juſqu'à ſes veſtemens. Une bonne fille à qui elle avoit donné par charité quelques-unes de ſes hardes, lui dit un jour tout ſimplement, Madame, je ne ſçay ce que c'eſt, mais quand je porte les hardes que vous m'avez données, je me ſens toute embraſée de l'amour de Dieu, & beaucoup plus fervente dans mes prieres. Madame Helyot lui répondit auſſi-tôt : *Il ne faut pas dire cela ; vous gâteriez vos affaires, & vous ne ſeriez pas la bien venuë chez moy*

IX. *Ce qu'elle a touché ou donné, fait impreſſion ſur les cœurs.*

Mais voicy quelque choſe à mon ſens plus admirable, & qui marque que dés ſon vivant, ce qu'elle touchoit ou donnoit, faiſoit des impreſſions extraordinaires ſur les ames. Une mere fort affligée d'apprendre que ſon fils s'eſtoit fait huguenot, fit tout ſon poſſible pour le ra-

mener à l'Egliſe, & ne gagnant rien ſur ſon eſprit rebelle & opiniâtre, elle s'aviſa de prendre un Chapelet que Madame Helyot avoit donné à ſa petite fille, & de le porter à ſon fils, pour qui le dit à l'honneur de la ſainte Vierge; mais le fils le rejetta avec mépris, & n'en fit aucun cas. La mere ne ſe rebuta point pour tout cela : mais ſe ſentit inſpirée de le faire gliſſer dans ſa poche ſans qu'il s'en apperceût. Ce qu'elle fit, priant Madame Helyot encore vivante au fond de ſon cœur, de vouloir obtenir de Dieu ſa converſion. Depuis cela on vit ce jeune garçon tout changé ; il revint comme d'un aſſoupiſſement, il reconnut ſa faute, & fit ſon abjuration quelques jours aprés.

X. *Elle détourne un grand malheur.*

Pluſieurs perſonnes attribuënt à ſes mérites, les ſecours qu'ils ont receus de Dieu lors qu'ils eſtoient dans un danger évident de perdre la vie : Entre autres les deux Religieuſes de Bourg en Breſſe, dont j'ay parlé. Elles ont atteſté de vive voix & par écrit, qu'ayant rencontré un ſoir Madame Helyot ſur le Pont Marie, elle les vint ſaluër auſſi-tôt, & leur parla de devotion à ſon ordinaire. Pendant qu'elles s'entretenoient voicy qu'un caroſſe attelé de deux chevaux qui avoient pris le frein aux dents, vint fondre ſur elles, ſans que le cocher les pût retenir. Tout le monde les croyoit perduës, parce qu'elles ne pouvoient échapper à cauſe d'une borne qui les arreſtoit, & que le caroſſe ſerroit la muraille de prés. Madame Helyot que les chevaux alloient abattre la premiere ſous leurs pieds, leva les yeux au Ciel, & au même temps les chevaux s'arreſterent d'eux mêmes, &

reculerent même quelque pas en arriere. Les Religieuſes furent ſaiſies d'une ſi grande frayeur, qu'elles en eſtoient comme pâmées : mais la Servante de Dieu parut auſſi tranquille que ſi rien ne fût arrivé. Elle leur dit ſeulement avec un petit ſoûris : *Mes Sœurs, remercions Nôtre-Seigneur, de ce qu'il a preſervé ſes ſervantes d'un ſi grand peril.* Tous ceux qui ſe trouverent preſens, & particulierement le Cocher, en furent tellement ſurpris, qu'ils ne purent s'empêcher de crier tout haut que c'eſtoit un miracle. Les Religieuſes s'en retournerent en leur logis encore toutes émuës de frayeur, & publierent par tout que Madame Helyot leur avoit ſauvé la vie.

XI. *Elle ſe gueрit avec de l'eau benite.*

Je n'ay jamais connu de perſonne plus capable de faire des miracles que cette Dame, pour la foy qu'elle avoit. Elle eſtoit ſi grande & ſi vive, qu'elle eût marché ſans crainte ſur les eaux, ſi on le lui eût commandé. Elle en avoit pour tout ce qui a la benediction de l'Egliſe, principalement pour l'eau benite à l'exemple de ſainte Thereſe. C'eſtoit le remede ordinaire qu'elle apportoit à ſes maux, lorſque les autres lui manquoient. Elle eut un jour une groſſe louppe au genoüil pour avoir demeuré trop long-temps ſur le pavé en priere. Comme elle ne pouvoit ſe reſoudre à la faire voir au Chirurgien, ſa pudeur & ſa modeſtie ne le lui permettant pas, elle la lava d'eau benite, & auſſi-tôt elle diſparut. Elle en fit le recit à ſon Confeſſeur, & depuis l'a declaré à une Dame qu'elle aimoit, pour lui donner de la devotion à tout ce qui a la benediction de la ſainte Egliſe.

Que ſi Dieu a accordé cette grace à ſa Foy ; il en a fait une bien plus remarquable à ſa charité. Voicy un memoire qui m'a eſté donné par » un témoin oculaire & digne de foy. Lors qu'el- » le recevoit des pauvres gens à dîner, elle com- » mandoit qu'on les traitaſt comme la propre » perſonne de JESUS-CHRIST ; qu'on les fiſt » bien chauffer, & ſur tout qu'on leur tiraſt du » vin. Comme il en venoit aſſez bon nombre en » ce temps-là, les domeſtiques furent ſurpris » que le tonneau qui eſtoit en perce, dura deux » mois de compte fait au delà du temps ordinai- » re, & ils eſtoient tout eſtonnez de n'en point » voir la fin. Ce qui montre que l'hoſpitalité » & la charité envers les pauvres, eſt une ſource » intariſſable de benedictions, & qu'on ne perd » jamais rien à leur faire du bien.

XII. *Effets merveilleux de ſa charité envers les pauvres.*

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Quelques choſes extraordinaires arrivées aprés ſa mort.

TOut ce que j'ay dit juſqu'à preſent, eſt arrivé du vivant de Madame Helyot, Voicy quelques autres choſes qui ſont ſurvenuës depuis un an qu'elle eſt decedée, & qui ſont d'autant plus dignes de Foy, qu'elles ſont arrivées à des perſonnes tres-ſages & tres-vertueuſes de l'un & de l'autre ſexe. Je laiſſe à mon Lecteur la liberté d'en croire ce qu'il luy plaira.

I. *Viſions arrivées à pluſieurs perſonnes aprés ſa mort.*

Un bon Religieux de ſa connoiſſance a fait la déclaration ſuivante. Ayant appris l'indiſpoſition de Madame Helyot, j'avois un fort grand deſir de la voir, pour luy rendre mes derniers devoirs, & pour la prier de ſe ſouvenir de moy, ſi Dieu diſpoſoit d'elle : mais n'ayant pas oſé prendre cette liberté, Dieu m'accorda ce que je deſirois, d'une maniere que je n'attendois pas. La nuit d'aprés ſa mort, je la vis dans une ſale à genoux ſur un marche-pied, les yeux élevez au Ciel, & ſi fortement appliquée à la contemplation que je n'oſay pas l'interrompre. M'eſtant réveillé comme en ſurſaut, ravy que j'eſtois de ſa pieté, je demeuray quelque temps penetré d'une onction celeſte, & dans une ſainte émotion de l'amour de Dieu, & je n'eus point de repos que je n'euſſe envoyé chez elle ſçavoir l'eſtat où elle eſtoit. On me rapporta qu'elle eſtoit decedée.

II. *Viſion arrivée pendant le jour.*

Cette viſion s'eſt faite la nuit à un Religieux pendant ſon ſommeil : En voicy un autre arrivée de jour à une perſonne qui avoit beaucoup de veneration pour elle. Le jour, dit-il, d'aprés la » mort de Madame Helyot lorſque je liſois quel- » que choſe de pieté, il me ſembla voir dans le » Ciel, ſans neanmoins lever les yeux en haut, » mais les tenant toûjours baiſſez, une eſpece de » Soleil trois fois plus grand que celuy qui nous » éclaire, devant lequel eſtoit Madame Helyot. » Comme elle avoit le viſage tourné vers ce Soleil » qui luy faiſoit une couronne de lumiere, ſon dos » que je voyois me paroiſſoit ombragé. Elle flé- » chiſſoit les genoux de temps en temps devant ce » Soleil, & lorſq'on ſonnoit *l'Angelus*, je la » voyois ſe proſterner trois fois avec une humili- » té tres-profonde. Je ne ſçay comment j'eus une » impreſſion dans mon eſprit que ce Soleil eſtoit la » ſainte Vierge, & cela ſe fit ſans raiſonner, & ſans » preſque y penſer; car je tâchois de m'appliquer à » d'autres choſes, ſur tout à ce que je liſois, & je » n'interrompois pas mon occupation pour cela. » Enſuite, je vis, ſans pouvoir dire ce que je vis : » (car l'imagination avoit fort peu de part à ces » veuës) les trois perſonnes de la tres-ſainte Tri- » nité, qui luy donnoient leur benediction & qu'el- » le recevoit avec un profond reſpect. Si l'on me » demande ſous qu'elle figure je voyois la Sainte « Trinité, je répondray que je n'ay veu aucune fi- » gure, ſinon celle de Madame Helyot, qui ſe pro- » ſternoit avec une ſoûmiſſion & une devotion qui » ne ſe peut exprimer : mais une forte penſée s'im- » primoit dans mon eſprit, bien que je n'y vouluſſe » pas penſer que la ſainte Trinité luy donnoit ſa

benediction. Enſuite de quoy elle ſe tourna vers « moy d'un viſage riant qui marquoit ſon bonheur « & ſa veuë m'a duré pluſieurs jours, ſans m'en « pouvoir divertir. Elle eſtoit plus ſpirituelle que « corporelle, & rempliſſoit mon cœur d'une joye « & d'une conſolation toute celeſte. Chacun en « croira ce qu'il luy plaira : mais je me ſens obligé « de rendre ce témoignage à la memoire de cette « ſainte Dame, que j'ay toûjours conſiderée, & « honnorée comme une ſainte pendant ſa vie. Voilà « la declaration qu'a faite cette perſonne de pieté, laquelle aſſurément ne donne pas dans les viſions, & qui eſt portée plûtoſt de ſon naturel à les combattre, qu'à les authoriſer. Au reſte c'eſt le ſentiment les Docteurs que les viſions ſpirituelles, telle qu'a eſté celle-cy, ſont plus certaines, & moins ſujettes à l'illuſion que les corporelles.

Il eſt croyable que cette benedicton que Dieu a donnée à cette ſainte ame, eſt le principe des merveilles qu'elle commence à produire ſur les ames & ſur les corps : de meſme que c'eſt cette meſme benediction que Dieu donna au commencement du monde à ſes creatures ; qui eſt la ſource & le principe de leur fécondité.

Aprés ces apparitions faites à des hommes, on ne trouvera pas mauvais, que j'en rapporte quelques autres arrivées à des femmes, puiſque le Fils de Dieu s'eſt bien voulu ſervir de leur témoignage pour eſtablir la verité de ſa Reſurrection, & qu'il blaſma ſes Apoſtres avant que de monter au Ciel, de ce qu'ils ne leur avoient pas donné creance. Je ſuis témoin d'une merveille arrivée à une Dame, qui ſe peut diſtinguer des perſonnes de ſon ſexe, par une force d'eſprit qui ne leur eſt

III. *Autre viſion arrivée à une Dame.*

pas ordinaire,& qui s'eſtoit depuis quelque temps donnée à Dieu. Un jour qu'elle eſtoit dans un abbatement d'eſprit extrême, & puiſſamment tentée de quitter la devotion, elle vint trouver ſon Confeſſeur, qui étoit celuy de Madame Helyot, & le pria de luy donner quelque inſtrument de mortification pour attirer ſur ſoi la miſericorde de Dieu. Le Pere luy dit qu'il n'avoit rien qui luy fût propre: mais comme elle perſiſtoit à luy faire la meſme demande, il luy donna la motié d'un petit Scapulaire armé de clous, qu'elle avoit fait, ſans qu'elle en ſceut rien. Elle l'ayant pris le porta toute la nuit, & à ſon réveil ſe trouva délivrée de ſa tentation. Elle vint incontinent aprés trouver ſon Confeſſeur, luy raconte la grace que Dieu luy avoit faite, & le prie de luy donner l'autre partie du Scapulaire. Le Pere s'en excuſe, & luy apporte pour raiſon qne tout le monde luy demandoit quelque relique de Madame Helyot, qu'elle eſtoit la premiere à qui il en eût donné, & qu'elle ſe devoit contenter de ce qu'elle avoit. Cette Dame entendant que c'eſtoit Madame Helyot qui avoit fait ce Scapulaire, en fut dans un grand eſtonnement, & raconta au Pere que la meſme nuit qu'elle le porta, elle la vit en ſonge aſſiſe dans une chaire richement parée, & qu'elle la ſupplia de prier Dieu pour elle. Il eſt croyable qu'elle le fit puiſqu'à ſon réveil elle ſe trouva délivrée de ſa peine, & plus fervente que jamais au ſervice de Dieu.

IV *Elle rend la paix à une ame fort troublée.*

Puiſque nous ſommes ſur les viſions, il faut que j'en rapporte encore deux ou trois. La premiere eſt arrivée à une bonne Religieuſe fort connuë de Madame Helyot, à qui elle a obtenu une grace

ſemblable à la precedente. Elle ſouffroit, dit elle, des peines d'eſprit, qu'on ne peut exprimer. C'eſtoient des doutes & des perplexitez qui ne luy donnoient aucun repos. Eſtant dans cette obſcurité, elle eut recours à cette ſainte Dame peu de jours aprés ſa mort, & luy fit une neuvaine, eſperant que par ſon interceſſion elle ſortiroit de cet eſtat. La neuvaine eſtant achevée, & ayant communié. Je vis, dit-elle, cette ſainte Dame « toute rayonnante de gloire, qui diſſipa mes nuages, me combla de joye, me laiſſa dans une tres-grande paix. Cette viſion me dura plus d'une heure : dans laquelle je connus que Madame Helyot eſtoit morte dans la participation de l'amour de la ſainte Vierge, & dans les ardeurs d'une parfaite charité «

L'autre viſion eſt arrivée à une bonne fille qui l'avoit connuë particulierement pendant ſa vie. Peu de jours aprés ſa mort, elle eut la devotion d'aller prier ſur le lieu où elle eſt enterrée. Elle dit que la nuit, elle la vit en ſonge, & qu'elle luy parla, & qu'eſtant éveillée elle entendit une voix qui luy declara diſtinctement qu'elle eſtoit bienheureuſe.

V. *Elle avertit une jeune fille de faire ce qu'elle luy avoit promis*

Ce qui arriva à un autre jeune fille eſt plus remarquable. Elle dit que la veille de la Nativité de Noſtre-Dame derniere de l'année 1682. ſix mois aprés ſon decez, lorſqu'elle venoit de ſe mettre au lit, & ne faiſant encore que ſommeiller, elle s'apparut à elle, belle à ravir, & comme dans un beau clair de Lune. Elle eſtoit, dit-elle, veſtuë de blanc comme une Vierge de belle taille, & pleine de Majeſté, & m'appellant par mon nom, prononça d'un ton grave ces paroles ſui-

» vantes : *Faites ce que je vous ay dit.* Alors m'é-
» tant éveillée, je me ſentis d'une part comblée de
» joye de cette grace, & de l'autre en peine de ce
» que je devois faire. Comme j'étois dans ce dou-
» te deux choſes me vinrent dans la penſée. La
» premiere, qu'eſtant de la Confrairie du Roſaire,
» j'avois manqué à le dire les années precedentes,
» contre la promeſſe que j'en avois faite à Mada-
» me Helyot de ſon vivant. J'en eus un remors de
» conſcience, & pris la reſolution de le dire le len-
» demain. L'autre, que je ne faiſois pas bien de
» paſſer cette ſolemnité ſans faire mes devotions,
» luy ayant promis de les faire toutes les Feſtes de
» la Vierge. J'y avois eu de grandes repugnances
» toute la journée : mais aprés cette viſion je m'y
» ſentis portée, & je les fis le jour de la Nativité
» de la ſainte Vierge, avec tant de ferveur que ma
» mere en fut toute étonnée. Je fis le recit de cette
» viſion à mon Confeſſeur, lequel me dit que c'e-
» ſtoit une grace extraordinaire que cette Dame
» m'avoit obtenuë, & qu'il faloit y eſtre bien fi-
» dele.

VI. *Elle dit à dieu à une perſonne charitable.*

Quelque reſolution que j'aye faite de ne pas charger cet écrit de repreſentations, & de viſions imaginaires, je ne puis neanmoins me diſpenſer d'en rapporter encore une dont on me vient de donner le memoire. Il porte qu'une ouvriere qui aſſemble de pauvres filles, & qui leur enſeigne par charité à travailler en tapiſſerie, vit en ſonge par trois jours conſecutifs Madame Helyot un peu avant ſa mort, qui l'exhortoit à continuer ſa charité envers ces pauvres filles, l'aſſeurant que Dieu la beniroit, & que ſon ſalut eſtoit attaché à cet employ. Le troiſiéme jour qui fut

celuy de sa mort, m'ayant, dit-elle, repeté la « meſme choſe, elle me ſera la main, & me dit : « *Adieu, adieu : nous nous reverrons dans le Ciel.* « Ces viſions reïterées la ſurprirent un peu : mais ce qui augmenta ſon eſtonnement, fut que deux jours aprés paſſant par devant ſon logis, elle vit ſa porte tenduë de noir, & s'eſtant informée pour qui c'eſtoit, elle apprit que Madame Helyot eſtoit decedée. Cela luy fit croire qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans ces ſonges, & que cette ſainte Dame qui avoit beaucoup de zele pour ſon ſalut, luy eſtoit venu dire le dernier adieu le jour de ſa mort.

VII. *Si l'on doit déferer à ces viſions.*

Bien que je ne compte pas beaucoup ſur ces veuës imaginaires : cependant faiſant la meſme reflexion que j'ay faite ſur les rayons de ſon viſage, on ne perſuadera jamais que tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, ayent veu preſque en même temps la nuit & le jour, en veillant & en dormant cette ſainte Dame, ſans qu'il y ait là quelque choſe d'extraordinaire & de divin : Car il n'eſt pas croyable que tout cela ſe ſoit fait de concert, ou que ce ſoit un jeu de l'imagination, puis que l'un n'a jamais ſceu ce qui eſt arrivé à l'autre, & que toutes ces perſonnes n'ont jamais eu aucune communication enſemble. Mais laiſſant les viſions, je paſſe à des merveilles plus réelles, & plus effectives.

VIII. *Elle delivre un homme d'une peine extreme.*

Un homme d'honneur, peu de jours aprés ſa mort, me vint raconter un accident qui luy eſtoit arrivé & qui le jettoit dans une peine extrême, pour les ſuites fâcheuſes qu'il devoit avoir, & par ce qu'humainement parlant, il eſtoit ſans remede. Dans l'acablement de ſa douleur, il eut la

penſée de s'adreſſer à Madame Helyot, & comme il ſçavoit le reſpect qu'elle portoit à ſes Confeſſeurs, & la devotion qu'elle avoit toûjours euë à l'obeïſſance, il vint prier inſtamment ſon Confeſſeur de luy commander envertu de la ſainte obeïſſance de le tirer de la peine & de l'embarras où il ſe voyoit reduit, Le Confeſſeur s'en excuſa, diſant qu'il n'avoit point d'authorité ſur les morts, beaucoup moins ſur les Saints, & qu'il n'avoit point de droit de leur commander. Il perſiſta dans cette volonté de n'en rien faire juſqu'au jour ſuivant, que diſant la Meſſe, il luy vint une forte penſée pendant ſon *Memento* de faire ce qu'on luy demandoit. Il le fit, & commanda à Madame Helyot en vertu de ſa ſainte obeïſſance (ſi cela, diſoit-il en ſoy meſme, eſt poſſible ou permis) de ſecourir cet homme qui s'adreſſoit à elle. Cela ſe paſſa en ſecret ſans en donner aucun ſigne au dehors. Peu de jours aprés l'homme fut tiré de cette meſchante affaire, d'une maniere ſi eſtonnante & ſi inſpirée, qu'elle paſſeroit pour un veritable miracle, s'il m'eſtoit permis de la rapporter : mais la choſe m'ayant eſté declarée ſous un tres-grand ſecret, je ne la puis reveler. Tout ce que je puis aſſurer eſt, que je ſçay de ſcience certaine que l'accident eſtoit des plus fâcheux du monde, & qu'il paroiſſoit ſans remede, & que cette perſonne en a eſté délivrée tout d'un coup, d'une maniere ſurprenante, & qui ne paroiſt pas naturelle dans toutes ſes circonſtances, qui me ſont par faitement connuës.

IX.

Vne femme delivrée de grande douleur.

Je joins à ce recit quelques autres marques de ſa ſainteté, arrivées au corps & à l'ame de quelques perſonnes qui l'ont reclamée peu de temps

aprés sa mort. Une Dame de sa connoissance avoit une oppression d'estomac & un grand mal de teste qui luy causoit de sensibles douleurs. La nuit du septiéme jour, son mal estant plus violent que de coûtume, & ne pouvant plus respirer, elle prit une couronne du saint Sacrement entrelacée d'un Chapelet, que cette sainte Dame portoit sur sa teste & la mit sur l'endroit le plus douloureux de son mal, invoquant Madame Helyot en ces termes. Ma tres-chere Dame qui avez maintenant tant d'honneur auprés de Dieu, ne me ferez-vous point sentir les effets de vôtre bonté & de vôtre charité? Vous m'avez fait beaucoup de bien pendant que vous estiez sur la terre, ne m'abandonnez pas maintenant que vous estes dans le Ciel. Je ne vous demande point que vous m'obteniez une parfaite gueriſon: mais un peu de soulagement, & de la patience pour souffrir les douleurs excessives qui m'accablent. Ces paroles estoient entre-coupées de larmes & de sanglots. Elle n'eut pas plûtost achevé sa priere, qu'il luy prit un grand éternuëment qui luy fit beaucoup de peine, parce qu'elle n'avoit plus de respiration, & elle sentit en même temps son estomac comme déchiré & frapé d'un grand coup jusqu'au côté droit. Alors elle perdit connoissance, & estant revenuë à soy, elle se sentit délivrée de ses douleurs, la respiration luy revint & elle a recouvré sa santé. Elle est venuë elle-même me faire ce recit & l'a fait à plusieurs autres personnes.

Pendant que je mets par écrit ce que je viens de dire, je reçois une lettre d'une Dame qui est à la campagne, & qui m'écrit en ces termes.

MON R. PERE.

X. *Lettre d'une Dame qui a receu de grandes graces par ſes prieres.*

Ayant appris que vous compoſez la vie de Madame Helyot, J'ay cru eſtre obligée pour la gloire de Dieu de publier les bien-faits que j'ay receus de Dieu par ſon interceſſion.

Un mois aprés ſa mort, il me prit une fiévre lente qui me conſumoit inſenſiblement. Je priay Madame Helyot de me ſecourir, & auſſi-toſt je me trouvay ſans fiévre.

Quelque temps aptés eſtant à la grande Meſſe de ma paroiſſe avec mes deux filles, il me prit une grande colique qui me tourmenta fort. J'étois reſoluë de ſortir pour trouver du ſoulagement : mais conſiderant que je perdrois la Meſſe, & que je la ferois perdre à mes deux filles, qui ne m'auroient pas quitté en cét eſtat, il me vint en penſée d'avoir recours à Madame Helyot: Je la priay en ces termes. Ma chere Dame, ma bonne amie! priez nôtre bon Dieu pour moy, afin qu'il me ſoulage & que je puiſſe entendre la Meſſe. Auſſi-toſt que j'eus fait cette priere je me ſentis ſoulagée.

Je ne l'ay priée de quoy que ce ſoit qu'elle ne mais obtenu ce que je demandois. Je ſerois trop longue ſi je voulois vous écrire tout ce qui m'eſt arrivé pendant ſa vie & aprés ſa mort. C'eſt une bonne amie qui m'aidera à aller au Ciel, &c. Je ſuis.

MON R. PERE.

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſante ſervante. L.

Ce 16. Juillet 1682.

Comme la grande devotion de Madame Helyot estoit la Messe & la Communion, je ne m'étonne pas qu'elle ait obtenu à cette Dame la santé pour entendre la Messe. Voicy comme elle en a guery un autre pour recevoir la grace de Communier.

XI. *Vn homme obtient la grace de pouvoir Communier.*

Un homme qui avoit un devoyement haut & bas, avec des signes assez certains que son mal ne passeroit pas si viste, craignoit de n'estre pas en estat le Samedy, pour faire son bon-jour le lendemain, veu l'ardeur de la bile qui le travailloit, invoqua Madame Helyot en ces termes. Tressainte Dame, dont le zele estoit si grand pour la sainte Communion! souffrirez vous que j'en sois privé par mon incommodité? je vous supplie d'y remedier au plûtost, & que je me ressente du credit que vous avez auprés de Dieu. Sa priere achevée le mal cessa, il passa la nuit tranquillement & fit ses devotions le lendemain. Du depuis il ne s'est plus senty de son incommodité.

XII. *Plusieurs malades gueris.*

Je connois un Prestre lequel ayant un mal fort considerable, & se voyant menacé d'un autre plus terrible, l'invoqua pendant la Messe, & une heure aprés il en fut entierement guery.

Une Dame rapporte que son mary ayant une grosse fiévre & transport s'estant fait au cerveau, lorsqu'il estoit dans des réveries estranges, sans sçavoir que luy faire, elle s'avisa d'attacher à son bonnet un morceau du cilice de Madame Helyot qu'on luy avoit donné. Aussi-tost qu'elle luy eut appliqué ce remede, il reposa tranquillement le reste de la nuit, & le matin il se leva du lit parfaitement guery.

J'ay dit qu'aprés sa mort on luy coupa presque

tous les cheveux. Ceux qui en ont, les gardent comme des Reliques tres-precieuſes & avec raiſon, veu les ſecours qu'en reçoivent ceux qui les portent. Une Demoiſelle m'a dit qu'eſtant travaillée de continuelles douleurs de teſte qui ne luy donnoit aucun repos, elle pria une Dame qui en avoit un petit peloton, de le luy preſter, & que depuis qu'elle l'avoit mis ſur ſa teſte, elle en eſtoit entierement délivrée Cette Dame qui le luy preſta, le met ſur la teſte des perſonnes qui y ſentent de grandes douleurs & m'a dit que cela faiſoit des effets merveilleux.

XIII. *Ce qu'elle a touché devient une ſource de benedictions.*

Ce n'eſt pas ſeulement ſes cheveux, mais encore tout ce qui luy appartenoit qui attire des benedictions temporelles & ſpirituelles ſur ceux qui les portent. Une pauvre femme qu'elle aſſiſtoit luy eſtant venu dire de ſon vivant avec beaucoup de larmes, qu'elle avoit de grandes peines d'eſprit, qu'elle luy expliqua tout au long, Madame Helyot tira de ſon ſein un Crucifix de cuivre ſur du bois d'un demy pied de long, qu'elle portoit nuit & jour, & le luy donna, en luy diſant : *Voilà ce que j'ay de plus cher au monde qui eſt* Jesus *crucifié. C'eſt de là que je tire toute ma conſolation. Je ne puis vous donner de meilleur remede dans l'eſtat où vous eſtes. Prenez-le, j'eſpere qu'il vous conſolera.* Cette femme dit, que depuis ce temps-là tout luy a reüſſi, & que non ſeulement elle a eſté delivrée de ſes peines d'eſprit, mais que ſes affaires en vont de mieux en mieux.

XV. *Graces reçues dans les lieux où elle faiſoit ſes prieres.*

Il n'eſt pas juſqu'aux lieux où elle faiſoit ſa priere dans les Egliſes qui ont, pour ainſi parler, contracté des qualitez celeſtes & qui ſont devenus des ſources de graces & de benedictions. Une

bonne amie de Madame Helyot dit, qu'eſtant fort incommodée, elle fut Communier en la place où elle ſe mettoit ordinairement & qu'elle y receut une gueriſon parfaite.

Un homme de pieté que je connois & qui m'en a fait le recit, eſtant allé prier Dieu dans l'Egliſe de S. Gervais, au lieu où elle avoit coûtume de ſe cacher, il ſe ſentit attiré à Dieu d'une maniere ſi forte & ſi douce, & entra dans un recüeillement ſi profond, qu'il y demeura deux heures entieres ſans s'ennuyer ? & il n'en ſortoit qu'à regret, ayant comme oublié toutes les creatures & ſentant ſon cœur penetré d'une onction de graces extraordinaires.

Un autre qui eſt marié, m'a dit, que l'ayant prié de luy obtenir une grande pureté de corps & d'eſprit, il ſe ſentit tout d'un coup quitte d'une grande foibleſſe qui luy donnoit bien de la confuſion. Comme elle ne comptoit pour rien la ſanté du corps & qu'elle ne faiſoit état que des biens de l'ame, je me perſuade qu'elle employe ſon credit auprés de Dieu, plûtôt pour la gueriſon de l'ame, que pour celle du corps, quoy que pluſieurs reſſentent les effets de ſon credit auprés de Dieu dans leurs maladies corporelles auſſi bien que dans les ſpirituelles.

XV. *Grace conſiderable obtenuë par ſon interceſſion.*

J'en ay une preuve qui me paroiſt indubitable & qui m'eſt arrivée à moy-même qui écris cette Hiſtoire. L'ayant priée l'eſpace de pluſieurs mois pour la converſion d'un pecheur endurcy, afin qu'elle l'obligeaſt de faire une choſe qui me paroiſſoit impoſſible, ſans une eſpece de miracle, & luy ayant promis que je

l'inſererois dans ſa Vie, ſi cela arrivoit. Une infinité de difficultez ſe ſont levées petit à petit : mais il en reſtoit une qui paroiſſoit inſurmontable. Je l'ay, pour ainſi parler, preſſée d'obtenir cette grace, ſi elle vouloit que je la miſſe par écrit ; parce qu'on achevoit d'imprimer cet Ouvrage. Lorſque je n'eſperois preſque plus rien, la choſe eſt arrivée à mon grand étonnement, comme je la deſirois, & je n'ay eu que le temps de l'écrire pour la donner à l'Imprimeur qui l'attendoit.

XVI. *Autres marques de ſa ſainteté.*

A toutes ces marques de ſainteté, je joins cette grande eſtime que tout le monde en a, & qui en parle comme d'une ſainte, quoy qu'elle ait fait tout ſon poſſible pour ſe cacher : & qu'elle n'ait paru en public que trois ou quatre années avant ſon decez.

Lorſqu'on la portoit en terre, un homme de condition qui ſe trouva fortuitement dans les ruës, ne ſçachant de qui étoit ce corps qu'on portoit, dit à un de ſes amis, qu'il ſentit dans luy-même un mouvement extraordinaire de devotion, & une envie ſi grande de ſe mettre à genoux, qu'il eut de la peine à s'en abſtenir, & l'eut fait ſur le champ au milieu de la bouë où il eſtoit, s'il n'y eut puiſſamment reſiſté. Il ajoûte qu'il n'avoit rien en ſa vie experimenté de ſemblable.

Un Gentil homme de pieté qui n'avoit aucun commerce avec Madame Helyot, & qui ne l'avoit peut-eſtre jamais veuë, a dit à Monſieur Helyot, qu'aprés ſon decés, communiant à ſon intention, il ſentit un recüeillement extraordinaire, & que quand Dieu le favoriſoit

de la sorte, c'estoit lorsqu'il prioit pour des ames Saintes.

XVII. *Graces obtenues sur sa tombe.*

Toutes les personnes qui l'ont connuë ont experimenté la mesme chose depuis sa mort. Elles disent toutes, soit hommes, soit femmes, qu'il leur semble la voir & l'entendre; qu'elle leur est toûjours presente; qu'elles se sentent puissamment animées à la vertu, & que sa seule pensée les met dans le recüeillement, & dans la devotion. Plusieurs personnes vont prier sur sa tombe, & disent qu'elles y reçoivent des graces extraordinaires. Deux entr'autres qui ne se connoissoient point s'y estant rencontrées, se dirent l'un à lautre, qu'elles s'en retournoit toutes penetrées de devotion, & l'une raconta que dans toutes ses peines, allant faire ses prieres elle ne manquoit jamais d'en estre délivrée.

XVIII. *Son Portrait aprés sa mort*

Je ne puis omettre une chose qui ne semble rien, & qui paroist cependant aux personnes intelligentes assez considerable. C'est la maniere dont on a son portrait. Elle avoit brûlé le sien de son vivant, & l'on sçait combien il est difficile de peindre une jeune personne ne l'ayant veu que rarement, & n'en ayant qu'une foible idée. On y a toutefois reüssi: car Monsieur Helyot desirant l'avoir pour sa consolation, il en fit faire un autre par un bon Peintre sur l'idée qui luy en estoit restée pour l'avoir veu par occasion une ou deux fois en sa vie. Il a si heureusement rencontré que tous ceux qui l'ont connuë, confessent qu'il a beaucoup de son air. Mais Monsieur Helyot en a fait luy mesme un second beaucoup plus

reſſemblant, ſur lequel on a gravé le portrait qui eſt à la teſte de ce Livre. Les traits qu'il luy a donnez en ſont ſi beaux & ſi juſtes, qu'on peut dire qu'il la fait revivre aprés ſa mort.

Il ne reſtoit plus qu'à faire le portrait de ſon ame qui m'eſt échû en partage, J'y ay travaillé d'une main peu habile, & peu ſçavante, mais fidele & ſincere: Et je puis dire avec verité que c'eſt une eſpece de miracle qu'on ait pû ſçavoir ce que j'ay rapporté juſqu'à preſent, veu les precautions qu'elle avoit priſes pour enfoüir dans un oubly eternel le treſor de ſes bonnes œuvres. Il eſt viſible que Dieu n'a pas voulu que celle qui ſe cachoit ſi ſoigneuſement pendant ſa vie, fût inconnuë aprés ſa mort, & que le public fût privé de la conſolation de voir un viſage, que ſa modeſtie & ſon humilité avoient rendu, pour ainſi parler, inviſible aux yeux de tout le monde.

Tout ce que j'ay rapporté juſqu'à preſent, eſt arrivé peu de mois aprés que Dieu l'eut appellée de ce monde, & je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup d'autres choſes qui ne ſont pas venuës à ma connoiſſance. Je ſupplie ceux qui auront de la peine à donner croyance à cette hiſtoire, de faire reflexion qu'il n'y a point d'homme aſſez hardy, & aſſez impudent, comme j'ay dit en un autre lieu, pour impoſer au Public, ayant des témoins encore vivans, qui peuvent le convaincre de menſonge, & qu'un Hiſtorien Religieux qui n'a aucun intereſt à mentir, & qui en ſeroit tres-rigoureuſement châtié de Dieu, eſt auſſi digne de creance, qu'un Hiſtorien prophane, vicieux

&

& intereſſée, qu'on n'accuſe pas de fauſſeté, ſans en avoir des preuves manifeſtes.

XIX. *Vne Demoiſelle incredule punie.*

Quoy qu'il en ſoit, ceux qui ſont un peu durs à croire, doivent apprehender, qu'il ne leur arrive la même choſe, qu'il arriva ces jours paſſez à une jeune Demoiſelle, laquelle entendant dire dans une converſation, que Madame Helyot faiſoit des miracles, & qu'une Dame avoit eſté délivrée de la fiévre par ſon interceſſion, ſe prit à rire, appellant cela des contes. Peu de temps aprés il luy prit un mal de gorge, qu'elle crut eſtre une punition de ce qu'elle avoit dit. Pour reparer ſa faute, elle fut faire ſes devotions au lieu meſme où cette ſainte Dame avoit coûtumé de faire les ſiennes, la priant de luy vouloir obtenir ſa gueriſon. Ayant communié, ſon mal de gorge la quitta, & elle s'en retourna chez elle parfaitement guerie. Elle en fut ravie de joye, & fit ce recit à pluſieurs perſonnes de qui je l'ay appris.

CHAPITRE XVI.

Quelques autres gueriſons qui ſont arrivées depuis qu'on a écrit ſa vie.

J'Ay rapporté juſqu'à preſent ce qui eſt arrivé avant qu'on euſt écrit la vie de Madame Helyot : mais depuis quelques mois qu'elle a paru, tout le monde a conçû une ſi haute eſtime de ſa ſainteté, & une ſi grande confiance en ſes prieres, qu'il y a peu de perſonnes affligées de corps ou d'eſprit, qui ne reclament ſon aſſiſtance : & le nombre de ceux qui aſſurent en avoir receu des graces extraordinaires, eſt ſi grand, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tenir compte.

Nous ſommes dans un temps où les miracles paſſent pour des viſions d'un eſprit foible, credule & ignorant. On ſe mocque de la pieté de nos Anceſtres, qui donnoient une Ville pour avoir un Corps ſaint, & qui faiſoient de grands pelerinages aux tombeaux des Martyrs, pour obtenir la gueriſon de leurs maux. On traite de bon homme le Grand ſaint Gregoire, tout éminent qu'il eſt en eſprit, en ſçavoir & en ſainteté, pour avoir fait recit dans ſes Dialogues de quantité de miracles, dont la plûpart eſtoient arrivez de ſon temps. On eſt ſur pris de voir même ſaint Auguſtin en rapporter un nombre prodigieux dans le plus ſçavant de tous ſes Ouvrages, dont il a eſté pour la plûpart, témoin oculaire, & proteſter qu'il *luy faudroit quantité de Livres, s'il les vouloit rapporter tous.*

Lib. 22. Civit. Dei. c. 8.

Nos heretiques vont juſqu'à cet excés, que de s'inſcrire en faux contre le témoignage d'un ſi grand Saint, & oſent bien accuſer de foibleſſe le plus fort de tous les eſprits; d'ignorance, le plus ſçavant de tous les hommes; de ſurpriſe, le plus ſçavant de tous les Docteurs; de ſimplicité, le plus ſage le plus judicieux & le plus habile de tous les Peres, qui a écrit ce qu'il a vû: *Pour refuter*, dit-il, *des hommes tres-vains*; & qui avoit d'auſſi bons yeux, & infiniment plus de bon ſens, que tous les libertins de nôtre ſiecle, qui ne veulent rien croire s'ils ne le voyent, & qui veulent ſoûmettre l'empire de la Grace à celuy de la Nature.

Hoc ad refellendos vaniſſimos dixerim.

Pour moy je ne prétens point perſuader, que les gueriſons que je rapporte, ſont de vrays Miracles; j'en laiſſe le jugement à ceux à qui il appartient d'en informer. Je me contente de rapporter des faits qui ſont venus à ma connoiſſance, & que je ne puis cacher ſans trahir la verité. J'en omets quantité qui ne me ſont pas aſſez connus, & dont je n'ay pas voulu m'informer, pour ne pas trop groſſir cet Ouvrage, parce qu'ils ſont ſans nombre. Je ne rapporteray que ce que j'eſtime plus conſiderable, & dont j'ay fait des recherches auſſi exactes qu'on les puiſſe faire. Je nomme les perſonnes qui ont bien voulu que tout le monde ſçût les faveurs qu'elles ont receuës de Dieu par l'interceſſion de cette ſainte Dame. Si je ne nomme pas les autres, c'eſt qu'elles ne le deſirent pas, pour de tres-bonnes raiſons qui me ſont connuës.

Une femme d'une grande pieté, que Madame Helyot de ſon vivant conſideroit beaucoup,

& qui eſt âgée environ de ſoixante & dix ans, avoit depuis plus de trente années une deſcente propre de ſon ſexe, qui l'incommodoit extremement, & qu'elle avoit negligée juſqu'alors; Le mal augmentant toûjours, elle ſe vit obligée de prendre quelque remede qu'on luy enſeigna : Mais il ne luy ſervit de rien. car incontinent aprés elle retomba dans ſon meſme eſtat, & ſe ſentit meſme plus incommodée que jamais. C'eſt pourquoy elle prit la reſolution de faire une neuvaine à Madame Helyot, & d'aller tous les jours prier ſur ſon tombeau. A peine l'eût-elle commencée, qu'elle ſe trouva parfaitement guerie, & depuis ce temps-là elle m'eſt venuë trouver trois mois aprés ſa gueriſon, & m'a declaré l'inſigne faveur qu'elle avoit obtenuë de Dieu par l'interceſſion de cette ſainte Dame, qu'elle me prie toûjours de remercier pour elle.

J'ay fait recit de cette gueriſon aux plus habiles Medecins & Chirurgiens de Paris, & je leur ay demandé s'ils la jugoient naturelle dans une perſonne de cet âge, qui avoit eu beaucoup d'enfans, qui avoit porté ſi long-temps un mal ſi conſiderable, & qui eſt parfaitement guerie ſans remede : Ils m'ont répondu & atteſté par un écrit ſigné de leur main, qu'ils jugeoient qu'un mal de cette nature conſideré dans toutes ces circonſtances, *ne pouvoit eſtre guery naturellement, & que cela ne pouvoit eſtre arrivé que par un miracle aſſez évident*. Ce ſont les termes du certificat.

Une perſonne de qualité & de vertu, que j'ay l'honneur de connoiſtre depuis long-temps, a

ſouffert l'eſpace de dix ans entiers, une peine de corps & d'eſprit, qui la tourmentoit deux & trois fois la ſemaine d'une maniere ſi étrange, que cela paſſe l'imagination. Elle a fait pendant ce temps-là quantité de vœux & de prieres pour obtenir ſa gueriſon, ſans recevoir aucun ſoulagement. Auſſi-toſt que la vie de Madame Helyot parut, elle en fut vivement touchée, & ſe ſentit preſſée de luy faire une neuvaine pour eſtre délivrée de ce tourment. Trois jours aprés qu'elle l'eut commencée, elle recouvra tout d'un coup une ſi parfaite ſanté de corps & d'eſprit, qu'elle n'en a pas ſeulement le moindre reſſentiment. J'en parle avec aſſurance comme ayant eu connoiſſance de ſon mal. Il y a plus de quatre mois qu'elle en eſt délivrée, & voicy le certificat qu'elle m'en a donné. Mon Reverend Pere, je crois eſtre obligée de vous « faire ſçavoir que Dieu me continuë la grace « qu'il m'a faite par l'interceſſion de Madame « Helyot, de me délivrer du tourment exceſſif « que j'ay ſouffert l'eſpace de dix années, ſans « avoir preſque une ſemaine de repos. Ce- « pendant voicy le troiſiéme mois que je paſ- « ſe depuis la neuvaine que je luy ay faite, ſans « en avoir la moindre atteinte. Et je puis di- « re de plus, que j'ay receu de ſi grandes « graces de noſtre Dieu, qu'elle m'eſt toûjours « preſente, & me ſert d'une aide puiſſante pour « mon ſalut. C'eſt le témoignage que je crois « devoir rendre au merite de cette Bien-heu- « reuſe. Fait ce 12. Juillet 1683. J'ay vû depuis « cette meſme perſonne, & elle m'a aſſuré qu'el- le joüiſſoit d'une parfaite ſanté de corps & d'eſ-

prit. J'ay des raiſons pour ne la pas faire connoiſtre : mais j'atteſte que ſa maladie eſtoit ſurprenante, qu'elle m'eſtoit parfaitement connuë, qu'elle en eſt entierement délivrée, & que cette gueriſon me ſemble encore plus merveilleuſe que la precedente.

Mademoiſelle Auvinet avoit depuis douze ans une épaule engourdie avec un fremiſſement le long du bras, qui faiſoit croire aux Medecins qu'elle ne pouvoit éviter la paralyſie. Ses mains en eſtoient ſi fortement attaquées, qu'elle eſtoit le plus ſouvent hors d'état de s'en ſervir. Elle avoit outre cela des vapeurs continuelles qui la deſoloient, & depuis dix ans elle étoit tourmentée d'un grand mal de teſte & d'un rhumatiſme qui ne luy permettoit pas de demeurer un quart-d'heure à genoux. Eſtant en cet eſtat, elle alla voir une Dame de ſes amies, & y ayant trouvé un Livre de la vie de Madame Helyot, elle en fut ſi fortement touchée & ſi perſuadée de ſa ſainteté, qu'elle conceut une ferme eſperance qu'elle gueriroit, ſi elle pouvoit avoir de ſes Reliques. On luy donna un petit morceau de ſa robe, qu'elle mit avec une grande foy dans ſon bonnet, & pria Dieu par les merites de cette ſainte Dame, de donner du ſoulagement à ſon incommodité. Auſſi-tôt qu'elle eut mis cette Relique ſur ſa teſte, elle ſe ſentit délivrée de toutes ſes douleurs. Elle n'a plus ny engourdiſſement, ny maux de teſte, ny vapeurs, ny rhumatiſme. Elle ſe ſert parfaitement de ſes mains, & paſſe les heures entieres à genoux dans les Egliſes ſans aucune incommodité. Son viſage qui depuis pluſieurs années

paroiſſoit mourant, a repris ſa couleur. Elle m'eſt venuë voir dans une parfaite ſanté, & aprés m'avoir recité de vive voix en preſence d'une perſonne de qualité, ce que je viens de dire, elle m'en donna le certificat, qu'elle finit en ces termes. *Jay cru que je devois en conſcience rendre témoignage de cette verité, que je ſuis preſte de ſigner de mon ſang. Fait à Paris ce 22. de Juillet 1683. Auvinet.*

Lorſque cette Demoiſelle me vint trouver, elle eſtoit avec Madame Dumas, femme de Monſieur Feraillon Gentilhomme du Dauphiné, qui ſont à Paris pour un procez. Elle me declara de ſon coſté l'obligation qu'elle avoit à Madame Helyot, pour luy avoir obtenu la gueriſon d'une maladie conſiderable. Il y avoit, dit-elle, huit mois que j'avois un dévoyement continuel, qui m'avoit extrémement affoiblie, & quelques remedes que je priſſe, je n'en recevois aucun ſoulagement, en ſorte que les Medecins craignoient un flux hepatique. Eſtant en cet eſtat, je lus la vie de Madame Helyot, & je conceus en meſme temps une grande eſperance que je recouvrerois ma ſanté, ſi je pouvois obtenir quelque choſe qui euſt eſté à elle. On me donna un petit morceau de ſa robe, que je fis tremper dans de l'eau: L'ayant buë, je ſentis des maux fort violens dans les entrailles: mais une heure aprés je me trouvay entierement guerie, ſans me reſſentir depuis ce temps-là de mon incommodité. C'eſt ce qu'elle m'a dit de bouche, & qu'elle declare dans le certificat qu'elle m'a donné, datté du mois de Juillet 1683. & ſigné Dumas.

Il y a dans le Monaſtere de ſaint Claire, ruë des Francbourgeois, où Madame Helyot a eſté élevée, une jeune Penſionnaire qui ſouffroit depuis quelques années un tres-grand mal de teſte accompagné de vomiſſement tres-frequens, & d'un débordement d'humeurs ſur tous les membres, qui faiſoit apprehender la paralyſie.

Aprés avoir pris toutes ſortes de remedes ſans en recevoir de ſoulagement, elle entendit lire la vie de Madame Helyot, & conceut auſſi-tôt une eſpece d'aſſurance qu'elle gueriroit par ſon interceſſion. Sa Sœur qui eſt Religieuſe au meſme lieu, m'ayant declaré la violence de ſon mal & la confiance qu'elle avoit d'eſtre guerie, ſi elle pouvoit avoir de ſes Reliques, me pria inſtamment de luy donner un des braſſelets de clous qu'elle portoit à ſes bras. Comme je vis la Foy de cette jeune Demoiſelle, je luy en envoyay un. A peine l'eut-elle receu, qu'elle ſe trouva guerie, & joüit depuis pluſieurs mois d'une parfaite ſanté. Elle le porta neuf jours durant ſur ſa teſte, & recita chaque jour trois fois le *Pater*, & trois fois *l'Ave* en l'honneur de la tres-ſainte Trinité. Aprés la neuvaine elle dit trois fois le *Te Deum*, & communia en action de graces de la gueriſon qu'elle croit avoir receuë par les prieres de Madame Helyot.

Je ne puis dire le nombre des perſonnes qui ont eſté gueries de maux de teſte tres-violens, qu'elles ſouffroient depuis pluſieurs mois ſans relâche par la foy qu'elles ont eu en ſes Reliques. Quantité de Dames qui avoient encore actuellement de ſes cheveux ſous leurs coëffes, m'ont proteſté qu'auſſi toſt qu'elles les y ont

mis, elles ont esté parfaitement gueries de leur migraine. Une Dame de qualité me vint trouver il y a peu de jours, & m'asseura qu'elle avoit receu la mesme faveur, depuis qu'elle portoit sur sa teste la moitié d'un de ses cheveux (car elle n'en a pas davantage) & me dit qu'elle faisoit une neuvaine pour obtenir la paix de sa famille. Elle va tous les jours prier sur sa tombe, sans que la pluye & le mauvais temps l'ayent empeché de le faire jusqu'à present.

Une des plus habiles & des plus employées Sages-Femmes de Paris, m'a protesté plusieurs fois, qu'accouchant des femmes qui estoient dans un tres-grand danger, & qui ne pouvoient se délivrer de leur fruit, aussi-tost qu'elle leur donnoit des Reliques de Madame Helyot, qu'elle porte toûjours sur soy, & invoquant cette sainte Dame, elle en avoit veu des effets surprenans & prodigieux. Une jeune Dame de qualité qu'elle a accouché depuis deux mois, m'a dit il y a peu de jours qu'elle devoit la vie à Madame Helyot, parce qu'ayant la fiévre huit jours avant ses couches, & ne pouvant se délivrer de son premier enfant, au mesme moment que cette Sage-Femme luy eut donné de ses Reliques, elle accoucha sans peine & se sentit délivrée de tous ses maux. Elle en est venuë remercier Dieu aussi-tost qu'elle a pû marcher, & m'a prié instamment de luy donner des Reliques de cette sainte Dame, dont elle a ressenty un effet si merveilleux.

Une femme âgée de 80 ans, que j'ay veuë, avoit une louppe sur la main, qui l'incommodoit extrémement : Aprés s'estre servie inutile-

ment de quelques remedes, elle a fait une neuvaine ſur la tombe de Madame Helyot, & fourroit chaque jour ſa main ſous la pierre qui eſt ſur ſon corps. A la fin de la neuvaine elle s'eſt trouvée parfaitement guerie, & elle montre avec beaucoup de joye ſa main à tout le monde. Je connois des perſonnes de qualité, qui ayant des procés de grande conſequence, m'ont avoüé l'avoir ſollicitée de la ſorte, & mis des placets ſous cette pierre, qu'on y a trouvez, pour être, diſoient-ils, délivrez par ſon interceſſion de l'injuſte vexation de leurs parties.

Je ne ſçay pas qui leur a mis cette devotion dans l'eſprit : mais j'approuve bien davantage celle de quantité de perſonnes, qui ſçachant combien l'oraiſon des pauvres eſt efficace auprés de Dieu, & ne doutant pas que Madame Helyot ne les aime pour le moins autant dans le Ciel, qu'elle les aimoit ſur la terre, & qu'elle ne ſoit auſſi ſenſible à leur priere, qu'elle l'étoit eſtant encore au monde, en menent avec eux prier ſur ſon tombeau, & leur font enſuite quelque aumoſne, comme s'ils la faiſoient à cette Dame charitable qui a choiſi le lieu de ſon repos parmy eux, & qui veut demeurer en leur compagnie juſqu'à la fin du monde.

Il y a quelques jours qu'une bonne Dame m'amena ſa petite fille, âgée de cinq à ſix ans, qui éſtant tombée ſur le bord d'un degré, s'étoit caſſée la teſte, de ſorte qu'il en a falu tirer quantité d'os. Elle attribuë aux prieres de Madame Helyot, qu'elle invoqua ſur l'heure meſme, que cette enfant n'ait eu la fiévre que l'eſpace d'une heure ; qu'elle ait marché & joüé comme

de coûtume, comme si elle n'eust eu aucun mal.

La mesme m'ajoûta qu'elle avoit vû deux effets assez extraordinaires d'un petit Crucifix qu'elle luy avoit donné de son vivant. L'un sur un homme qu'elle m'amena, qui ayant une grosse fiévre, & le transport s'estant fait au cerveau, elle mit cette Relique dans son bonnet, & le lendemain il se trouva hors de danger. L'autre sur une femme qui estoit en travail d'enfant & qui ne pouvoit se délivrer: dés-lors qu'elle luy eut donné ce Crucifix elle accoucha sans peine.

J'ay appris de plusieurs personnes ce qui est arrivé à une excellente Religieuse de la Visitation, assez connuë par sa naissance & par sa vertu. On m'a rapporté que s'estant fait une entorse au pied la veille de leur grande Feste, qui est la Visitation de la sainte Vierge, & le pied s'étant enflé, elle fut obligée de se retirer dans sa chambre. Comme ce mal est long à guerir, & demande du repos, elle vit bien qu'elle seroit privée de la consolation qu'elle esperoit avoir, d'assister au Chœur, & de communier le lendemain avec la Communauté, parce qu'il luy faudroit garder le lit, ce qui l'affligeoit extrémement. Estant dans cette peine, elle se souvint que Madame Helyot s'etoit guerie d'une loupe qu'elle avoit au genoüil par le moyen de l'eau benite. Elle crut que si elle usoit du mesme remede, elle pourroit guerir aussi. Elle en prend donc avec foy dans son benitier, & avant que de se coucher, elle en lave la cheville de son pied où estoit le mal, invoquant Madame He-

lyot & la priant d'obtenir ſa gueriſon pour pouvoir aſſiſter le lendemain au Chœur. A ſon réveil elle ſe trouva ſans douleur & en eſtat de marcher. Elle s'acquitta de ſon office à ſon ordinaire, & demeura tout le jour ſur pied, ſans ſe reſſentir de ſon mal. Elle en a fait le recit à Meſſieurs ſes parens, & à quantité de perſonnes qui me l'ont dit.

Une jeune Demoiſelle âgée de cinq ans, d'un eſprit fort avancé pour ſon âge, & d'ailleurs d'un temperament ſi vif & ſi ardent, que la ſervante qu'on luy avoit donnée pour la gouverner, & la mere meſme qui employoit quelquefois de petits châtimens pour la reduire, avoient peine d'en venir à bout : Cela fut cauſe que ſa gouvernante, pour reprimer la trop grande liberté de l'enfant, luy fit croire un jour qu'on la vouloit enlever, ce qui l'intimida un peu : mais le remede ne s'eſtant pas trouvé aſſez fort pour arreſter ſa grande vivacité, elle en employa un autre plus violent, qui fut de l'enfermer pour quelque temps ſur la montée de la cave. L'horreur du lieu où l'enfant ſe trouva ſeule, l'étourdit tellement & la ſaiſit d'une ſi grande frayeur, que depuis ce temps-là elle changea à veuë d'œil & devint méconnoiſſable : les moindres choſes excitoient en elle des mouvemens de crainte ſi extraordinaires, que l'ombre d'une chandelle, les perſonnages d'une tapiſſerie, & le moindre bruit la rempliſſoient de frayeur : Elle ne pouvoit demeurer un moment ſeule, & toutes les fois qu'on la couchoit : elle diſoit toûjours qu'elle alloit mourir.

Toutes ces craintes & ces terreurs paniques

luy causerent un étourdissement de teste & des convulsions si violentes, qu'elle en perdoit connoissance, & se laissoit tomber comme une chose inanimée, tantost sur les degrez, quelquefois mesme dans le feu. Les convulsions qui luy arrivoient au commencement une ou deux fois la semaine, obligerent Monsieur son Pere & Madame sa Mere d'avoir recours au Medecin, on la mit entre les mains d'un des plus habiles & des plus exprimentez de Paris, qui par ses remedes arresta le mal pendant quarante jours en sorte qu'on la croyoit guerie : mais les quarante jours passez, son mal la prit avec plus de violence qu'auparavant. Elle tomboit jusqu'à cent fois le jour, ses yeux en estoient renversez avec un petit papillotage continuel ; toutes les parties du corps s'agitoient ; les bras & les jambes demeuroient si roides, qu'on les eust plûtost rompus que de les plier : le recit que fait la gouvernante, de l'estat où estoit l'enfant, lorsque le mal la prenoit, est estonnant.

Ces agitations terribles furent suivies & accompagnées de la fiévre & de la paralysie de la moitié du bras : elle ne pouvoit plus remuer un de ses bras, ny se tenir sur ses pieds, ny parler qu'avec beaucoup de peine l'espace de dix-huit mois. On fit toutes sortes de remedes, mais ils furent inutiles.

Le pere & la mere affligez au dernier point de l'estat deplorable où ils voyoient leur fille, firent assembler avec le Medecin ordinaire deux des plus habiles, pour prendre leurs avis sur un mal si extraordinaire. On luy ordonna de nouveaux remedes ; mais ils n'eurent pas plus

de ſuccez que les precedens Enfin on fit une derniere conſultation : le reſultat fut que la maladie eſtoit conſiderable & tres-difficile à guerir ; qu'elle ſeroit longue, & qu'elle demandoit beaucoup de patience. Ils furent tous trois d'avis que l'on appliquaſt des cauteres à la teſte, aux bras & aux jambes, concluant auſſi tous trois, qu'avec tous cela il y avoit peu d'eſperance de gueriſon, & encore aprés beaucoup d'années : aprés quoy un d'entr'eux tirant la gouvernante à part, luy dit que la petite fille en mourroit infailliblement.

La mere qui a beaucoup de pieté, & qui a toûjours mis ſa principale confiance en Dieu, ſe reſolut de s'adreſſer uniquement à luy. Elle alla voir dans cette penſée une de ſes filles, Religieuſe à ſainte Avoye, qui luy conſeilla de faire une neuvaine à Madame Helyot. La mere receut cet avis d'autant plus volontiers qu'elle avoit eu une particuliere habitude avec cette ſainte défunte, & qu'elle en avoit receu beaucoup de ſecours ſpirituels de ſon vivant : mais eſtant en doute ſi elle continuëroit les remedes, ou ſi elle les abandonneroit, on s'adreſſa à un Religieux, qui répondit que ſi on avoit de la foy & un grand deſir que Dieu manifeſtât le merite de cette Dame, il les faloit quitter.

La mere prit ce parti contre le ſentiment de ſes proches. Elle commença la neuvaine, faiſant dire tous les jours une Meſſe, à l'iſſuë de laquelle elle alloit au tombeau de Madame Helyot, où elle prioit Dieu inſtamment, que ſi c'étoit ſa volonté, il luy pluſt manifeſter aux hommes le merite de ſa ſervante par la gueriſon de ſon enfant.

Dés le troiſiéme jour la petite Demoiſelle parut ſe mieux porter, ſes chutes ne furent plus ſi frequentes, & les convulſions qui luy arrivoient ſans nombre le jour & la nuit, furent reduites à 15. ou 20. accés fort éloignez les uns des autres. Ce bon ſuccez encouragea la mere à recommencer une autre neuvaine, pendant laquelle l'enfant fut guerie de ſa paralyſie : en ſorte que celle qui auparavant ne pouvoit marcher, & que l'on eſtoit contraint de porter juſques ſur la tombe de Madame Helyot pour l'y coucher, ſe mit à y courir d'elle-meſme toute tranſportée de joye, & s'y eſtendit ſans l'aſſiſtance de perſonne. Outre cela on luy vit reprendre ſon embonpoint, ſa couleur vermeille, & ſes forces, avec l'étonnement de ceux qui avoient eu connoiſſance de ſon mal.

La mere toutefois flottant encore entre l'eſperance & la crainte à cauſe de quelques mouvemens convulſifs qui reprenoient de temps en temps à ſa fille, quoyque legers & ſans qu'elle en perdit connoiſſance; s'eſtoit relâchée à conſentir qu'on luy fiſt quelques remedes ; mais un des amis de Madame Helyot luy ayant fait dire que ce qui empeſchoit la parfaite gueriſon de ſa fille, venoit peut-eſtre de ce qu'elle n'avoit pas ſatisfait à une choſe que Madame Helyot luy avoit demandée de ſon vivant : auſſi-toſt elle y ſatisfit, & environ un quart-d'heure aprés qu'on eut couché la petite fille, avant qu'elle fut endormie elle appella ſa gouvernante d'une grande force, & aprés luy avoir demandé ſi elle n'avoit pas oüy une petite voix douce qui luy avoit dit : *allez, ma fille, je vous gueriray* ;

ho mamie, luy dit l'enfant, je gueriray, car Noſtre-Seigneur me le vient de dire à cette oreille, en montrant ſon oreille droite. Depuis ce temps-là cette petite fille ne douta plus de ſa gueriſon future, & quoy qu'elle ſe trouvaſt quelquefois agitée de ces convulſions legeres qui luy reſtoient encore, elle ne laiſſoit pas d'invoquer avec ſa langue begayante Madame Helyot, en regardant ſon image qu'on avoit miſe auprés de ſon lit.

Cependant Dieu pour éprouver davantage ſa foy & celle de ſa mere qui avoit chancellé & chancelloit encore, permit qu'il arrivaſt à cette Demoiſelle ce que l'Evangile rapporte d'un jeune enfant qui eſtoit poſſedé du demon. Le Fils de Dieu luy commandant de ſortir de ſon corps & de n'y plus rentrer, cet eſprit rebelle qui avoit reſiſté aux exorciſmes des Apoſtres fut obligé d'obeïr : mais avant que de ſortir du corps de l'enfant, il le tourmenta avec une telle violence qu'on le crut mort.

Il arriva preſque la meſme choſe à cette petite Demoiſelle. Elle ne fut jamais tant agitée & travaillée de ſon mal qu'un peu avant ſa gueriſon : car alors ſes craintes redoublerent, elle fit des cris effroyables, ſans toutefois perdre connoiſſance, quoy que ſon mal fut augmenté juſqu'à l'excés, & aſſurant toûjours nonobſtant ſes grandes agitations qu'elle gueriroit : Je ne demande, diſoit-elle, que ce qu'il plaira à Nôtre-Seigneur & à Madame Helyot : s'il ne veut pas que je gueriſſe, je ne le veux pas auſſi : Cependant j'eſpere que je gueriray.

La

La mere au desespoir de voir une si horrible rechute, & s'en allant pour quelques jours à la Campagne, ordonna qu'on lui appliquast les cauteres ; mais le pere qui avoit veu l'effet des prieres, & qu'un peu au paravant ce violent accez il ne restoit plus à sa fille qu'un petit mouvement de levres, empêcha qu'on lui fist aucun remede.

Et c'est ainsi qu'à la fin, & sans le secours d'aucun remede, l'enfant s'est trouvé parfaitement guerie. Dieu a recompensé sa foy & sa ferme esperance : Car un Dimanche aprés les deux neuvaines expirées, ayant esté une heure entiere dans les convulsions qui donnoient à son corps des secousses horribles, pendant lesquelles elle reclama par trois fois Madame Helyot, elle fût entierement délivrée de son mal, & restablie dans une parfaite santé, dans le temps que les Medecins en avoient la plus mauvaise opinion, sans qu'il lui soit rien resté de toutes ses frayeurs, ny que depuis une année entiere que sa gueriſon est arrivée, il paroisse en elle le moindre vestige de cette longue & fâcheuse maladie.

Madame sa mere m'a fait l'honneur de me venir voir, moy qui fais ce recit, & m'a amené sa petite fille avec sa gouvernante. On ne peut rien voir de plus joly, ny de plus éclairé. Elle est gaye, vive, agissante & toûjours dans le mouvement : Elle ne pouvoit demeurer dans une place, sinon lorsque je racontois quelque chose de Madame Helyot ; car alors elle s'arrestoit & demeuroit droite & immobile de-

vant moy, m'écoutant avec une attention merveilleuſe tout le temps que je parlois d'elle. Lorſque j'avois finy, elle s'en alloit dans l'Egliſe prier Dieu devant les Chapelles & baiſoit les marches de l'Autel avec une devotion qui me tiroit preſque les larmes des yeux. Je lui ay fait raconter à elle-même ce qui lui eſtoit arrivé, & ce que lui avoit dit cette voix qu'elle avoit entenduë : elle me l'a repeté pluſieurs fois, comme je le viens d'écrire. Il y a déja plus d'un an qu'elle joüit d'une parfaite ſanté ; le Medecin qui l'a traitée dans ſa maladie, qui eſt un des plus habiles, des plus anciens & des plus experimentez de Paris, reconnoiſt que cette gueriſon n'eſt point naturelle, & l'a atteſté par un certificat, ſigné de ſa main qu'il m'a donné.

La Gouvernante de cette petite Demoiſelle m'ajoûta en me quittant ce qui ſuit, & qu'elle » m'a donné par écrit. J'ay eu pendant trois » jours & trois nuits une douleur de teſte ſi vio» lente que je n'oſois ny la lever ny la baiſſer, » ny même ouvrir les yeux. J'invoquay Madame » Helyot, & je pris à la petite Demoiſelle un » morceau de ſon Cilice qu'on lui avoit donné, » que je mis ſur ma teſte, & une heure aprés je » fus entierement guerie ſans que je m'en ſois » ſenty depuis ce temps-là.

Je viens d'apprendre une ſemblable gueriſon d'une jeune fille de nos quartiers qui avoit une fiévre tierce, avec des maux de teſte tres-violens. Sa mere ennuyée de la voir en cet eſtat, eut recours à Madame Helyot, & lui mit au cou une de ſes Reliques qu'on lui avoit don-

née. Une heure aprés la fille fut quitte de ſes maux de teſte, & bien-toſt en ſuite délivrée de ſa fiévre.

Une autre ayant une fluxion ſur la jouë qui lui cauſoit beaucoup de douleur, fut au Cimetiere de ſaint Gervais, & aprés avoir fait priere ſur le ſepulcre de Madame Helyot, prit avec beaucoup de foy de l'herbe qui croiſt au tour de ſa tombe. Elle s'en frotta le viſage, & l'enflure s'en alla ſur le champ. C'eſt ce qu'elle a rapporté elle-même à pluſieurs perſonnes avec de grands reſſentimens de reconnoiſſance.

J'ajoûte à toutes ces graces celle qu'une Dame de qualité de ma connoiſſance a receu de Dieu par ſon interceſſion. Aprés une paralyſie qu'elle eut l'hyver paſſé, il lui eſtoit reſté un engourdiſſement de nerfs aux genoux qui la rendoit fort peſante, & qui ne lui permettoit pas de marcher que fort lentement & avec beaucoup de difficulté. Mais ſa plus grande peine eſtoit à monter & à deſcendre les degrez: elle eſtoit contrainte pour ſa debilité de ramper comme une perſonne rompuë, ou comme les enfans qui commencent à marcher. Comme elle avoit une grande affaire qu'elle ne declare point, elle fut au Cimetiere de S. Gervais la recommander à Madame Helyot. Elle ſe met à genoux ſur ſa Tombe, & voilà ſa foibleſſe qui s'en va tout à coup. Je m'en apper- « ceus, dit-elle, dés les premiers pas que je fis ; « car je ſentois comme une vertu ſecrette, qui me « faiſoit marcher naturellement & ſans incom- « modité. Je n'eus que faire de le dire aux per- « ſonnes qui m'accompagnoient, ils s'en apper- «

» ceurent auſſi-toſt, & me marquerent leur eſtonne-
» nement de me voir marcher d'un pas ſi ferme
» & ſi libre. Comme ils ont eſté témoins de ma
» foibleſſe, ils le ſont auſſi de ma gueriſon, que
» j'ay receuë de Dieu par les prieres de cette
» ſainte Dame.

Une femme enceinte dont le nom m'eſt connu, & qui avoit la même incommodité à marcher, a receu la même grace ſur ſa Tombe.

Une jeune fille dont la pieté & la conſcience m'eſt connuë, me vient de rapporter, que ſon pere (dont tous les maux ſont difficiles à guerir) s'eſtant donné une détorſe au pied, ſe mit au lit ſouffrant de tres grandes douleurs, qu'il faiſoit connoiſtre par ſes cris & par ſes gemiſſemens continuels. Sa fille ayant appris ſon accident, eut auſſi-toſt recours à Madame Helyot, & lui recommanda ſon pere avec beaucoup de confiance & d'ardeur; mais ſans ſçavoir, dit-
» elle, ce que je lui diſois, & aprés ma priere je
» conceus une ferme eſperance qu'il ſeroit guéri
» le lendemain. Je le vas trouver, & je lui de-
» manday s'il ne ſentoit pas quelque ſoulage-
» ment. Il me répond qu'oüy: mais qu'il n'eſpe-
» roit pas pouvoir marcher de long-tnmps: Alors
» je lui dis, que j'avois prié Madame Helyot
» pour lui, & que j'eſtois comme aſſurée qu'il ſe-
» roit guéri le jour ſuivant. Ma mere qui eſtoit
» preſente ſe mocqua de moy, & me dit qu'il ſe-
» roit obligé de garder le lit plus de quinze jours,
» comme il lui eſtoit arrivé dans des accidens
» ſemblables. Cependant la priere eut ſon effet:
» car il ſe leva le lendemain matin ſans aucune
» incommodité, ce qui ſurprit le Chirurgien, &

fut ce même jour à pied à S. Denis : Il marcha « même toute la nuit pour voir le Convoy de la « Reine, ſans qu'il ſe ſoit en aucune maniere reſ- « ſenti de ſon mal depuis ce temps-là. C'eſt le re- « cit que cette fille me vient de faire, & qu'elle a « fait à quantité d'autres perſonnes «

Il y avoit plus de deux mois qu'une jeune fille fort connuë de Madame Helyot, eſtoit travaillée d'une fiévre continuë, avec des redoublemens qui l'avoient mis ſi bas, qu'on deſeſperoit de ſa vie. Elle eſtoit outre cela hydropique, & l'enflure eſtoit ſi univerſelle qu'elle s'eſtendoit juſqu'au bout des doigts. Une de ſes parentes l'eſtant venu voir aux Hoſpitalieres du Fauxbourg ſaint Marceau, où elle avoit eſté receuë au commencement de ſa maladie, lui conſeilla d'invoquer Madame Helyot, & lui attacha au bras un petit Crucifix qui venoit d'elle. La malade fit ſa priere avec beaucoup de ferveur, & le lendemain on la trouva preſque guerie : car elle eſtoit ſans fiévre, & avoit repoſé toute la nuit; ſon enflure auſſi eſtoit notablement diminuée. Ce qui eſtonna la Religieuſe qui en avoit le ſoin, & qui l'avoit laiſſée le jour precedent aux portes de la mort. La Mere de Saint Pierre dit qu'elle ſe leva le même jour, & qu'elle fut une groſſe heure debout. Ses forces lui ſont revenuës preſque tout à coup avec l'appetit, & on la vit peu de jours aprés dans une parfaite ſanté.

Je ferois un gros Livre ſi je voulois rapporter toutes les graces que j'apprens chaque jour qu'on obtient de Dieu par ſon interceſſion. La multitude en eſt ſi grande, qu'il eſt impoſſible

d'en tenir compte ; mais je n'en puis omettre une dont je suis témoin, & qui est fort considerable.

Mademoiselle Pezant, femme de grande pieté, estoit sourde depuis seize ans d'une surdité de grosseſſe, qui passe pour incurable : c'est pourquoy les Medecins n'avoient pas voulu l'entreprendre. Comme elle a un tres grand desir de servir Dieu, elle se mit il y a deux mois dans mon Confessional, & me pria de la recevoir sous ma conduite. Lorsque je vins à lui parler, elle me declara son incommodité, ce qui m'obligea de hausser la voix, & voyant qu'elle ne m'entendoit point, je lui dis hors du Confessional, que je ne pouvois lui parler sans me faire entendre de tous ceux qui estoient dans l'Eglise.

Elle m'en témoigna beaucoup de douleur, non pas tant, me disoit-elle, pour la perte d'un sens qui est si necessaire à la vie, que parce que cela la rendoit incapable de recevoir des instructions spirituelles. Comme je l'entendis parler de la sorte, je lui dis qu'elle devoit s'adresser à Dieu par l'interceſſion de quelque Saint, & que j'esperois qu'il lui rendroit l'oüie, puis qu'elle ne la desiroit que pour une si bonne fin.

Elle prit sur l'heure même resolution de faire une neuvaine à Madame Helyot, pour qui, disoit-elle, elle avoit une singuliere devotion. Elle la commença le jour suivant, & aussi tôt qu'elle fut sur sa tombe, elle sent un fracas dans sa teste, qui l'estonna. Le soir s'estant couchée, elle vit cette sainte Dame en dormant, & s'éveillant en sursaut elle s'écria : *Ah Madame !*

C'eſt donc vous qui me guerirez. Son mary ſurpris lui demanda ce qu'elle avoit, elle lui raconte ce qu'elle venoit de voir.

En même temps voilà ſon mal qui la reprend: il lui ſembloit, diſoit-elle, qu'elle avoit les oreilles auſſi groſſes que la teſte, & ſa douleur lui dure juſqu'à cinq heures du matin. Cependant ſa ſurdité ne diminuoit point, au contraire elle augmenta beaucoup durant la premiere neuvaine, ce qu'elle attribuë à une petite défiance qu'un Confeſſeur lui donna d'obtenir ſa gueriſon. Mais en ayant commencé une autre, & ayant mis un peu de la terre de ſon tombeau dans ſon oreille, elle vint dans noſtre Egliſe le Dimanche de l'Octave du ſaint Sacrement dernier, & fut eſtonnée que du bas de l'Egliſe elle entendoit preſque tout ce que diſoit le Predicateur ſans en perdre que fort peu de paroles. Enſuite elle m'appelle, & lorſque je vins à lui parler, je fus ſurpris qu'elle m'entendoit parfaitement quoique je parlaſſe fort bas.

Qu'eſt-cecy, lui dis-je? vous eſtes guerie, & vous ne m'en dites rien? elle me répondit ſimplement: mon Pere, je croyois que vous criez à pleine teſte, & je penſois que mes enfans faiſoient le même chez moy, ce qui m'obligea de les reprendre de ce qu'ils parloient ſi haut: mais je connois bien à preſent que je ſuis guerie.

Je fus une heure à l'entretenir d'une voix ſi baſſe, que des perſonnes qui eſtoient à deux pas de nous, ne m'entendoient pas. Depuis ce temps elle ſe confeſſe à moi, & quoique je lui parle plus bas qu'aux autres, elle s'imagine que toutes

les personnes qui sont autour du Confessionnal, entendent tout ce que je lui dis, tant elle a l'oreille fine. Quantité de personne la vont voir pour estre témoins de cette merveille.

Cette même Demoiselle m'a rapporté, & plusieurs personnes ont signé le certificat qui m'en a esté donné, qu'une fille nommé Marie Lauraine qui demeure chez elle, & qui est âgée de dix-neuf ans, avoit à l'âge de dix ans deux tayes sur les deux yeux, qui furent dissipées par un remede qu'on lui fit: mais il lui en resta une si grande douleur & une si grande foiblesse, qu'elle ne pouvoit dormir ni souffrir le jour, ce qui l'obligeoit de porter toûjours sa coëffe baissée ou un linge sur ses yeux. Mademoiselle Pezant la voyant incommodée estoit preste de la renvoyer en son païs, n'en pouvant tirer aucun service: mais la fille lui ayant témoigné qu'elle avoit un grand desir d'aller sur la tombe de Madame Helyot, sa Maistresse l'y mena: elle y fit sa priere le plus devotement qu'elle put, & aussi-tost elle ressentit l'effet de son intercession. Car elle passa la nuit dans un repos fort tranqnille, & ne sentit plus aucune douleur. Ensuite elle s'est trouvée parfaitement guerie, aïant les yeux fort sains & n'estant plus incommodée du grand jour. Elle est si ravie de la grace que Dieu lui a faite, qu'elle demande à retourner à son païs pour se faire voir à ses parens & à toutes les personnes de sa connoissance, & publier par tout la guerison qu'elle a obtenuë de Dieu par l'intercession de Madame Helyot. Elle fut guerie la veille de la Feste-Dieu derniere de l'année 1684. presque en même temps que sa

Maistresse avoit recouvert l'oüie.

Je croyois avoir fini ce Chapitre : mais je rencontré hier Mademoiselle de la Hogue & Mademoiselle sa sœur qui m'ont conjuré de ne pas omettre, comme j'avois dessein, la grace qu'elles ont receuë de Dieu par l'intercession de Madame Helyot. Mademoiselle la Hogue a une petite fille âgée de deux ans, qui eut il y a quelque mois la petite verole, mais si verte & si maligne qu'elle en perdit la veuë, & lui causoit de si grandes douleurs, qu'on ne pouvoit appaiser les cris continuels qu'elle jettoit. Ses yeux ensuite s'estant ouverts, on crut que la veuë lui reviendroit, & on lui fit pour cela quelques remedes ; mais tout fut inutile, l'enfant demeurant toûjours aveugle, & ne pouvant en aucune maniere se servir de ses yeux. Son pere & sa mere qui en estoient fort affligez, la voüerent à Madame Helyot, & firent à cette fin une neuvaine sur son tombeau. Dés le premier jour la petite fille recouvra la veuë, apperceut les couleurs, distingua les objets, & nomma par leur nom les choses qu'on lui presentoit, y portant la main & les prenant facilement, ce qui réjoüit extremement toute la famille. Sa mere & sa tante que je vis hier m'ont asseuré que depuis ce temps-là sa veuë s'estoit toûjours fortifiée, & qu'elle estoit à present fort bonne. J'en ay l'acte entre mes mains passé par devant Notaire, & signé de la main de huit témoins.

Je pourrois rapporter une infinité d'autres merveilles si je ne craignois d'ennuyer mon Lecteur & trop charger cet ouvrage, ou je

n'ay pretendu parler que des vertus de cette ſainte Damme.

CHAPITRE XVII.

Graces ſpirituelles obtenuës de Dieu par l'interceſſion de Madame Helyot.

COMME la plûpart des hommes ſe gouvernent par les ſens, plûtôt que par la raiſon, & que les maux du corps font une plus vive impreſſion ſur nos ſens que ceux de l'eſprit : c'eſt pour cela qu'on admire bien davantage les gueriſons corporelles que les ſpirituelles, & qu'il n'y a preſque que ces ſortes de cures qui paſſent pour miraculeuſes dans les informations qu'on en fait. Cependant il eſt indubitable que les maladies de l'ame ſont infiniment plus dangereuſes & plus difficiles à guerir que celles du corps, & qu'il faut plus admirer un homme revenu d'une habitude invetérée, qu'un malade guery d'une groſſe fiévre ou d'une longue paralyſie. Auſſi les Peres ne font nulle difficulté d'avancer, que la converſion d'un pecheur eſt une choſe plus admirable que la reſurrection d'un mort, & que la juſtification d'une ame, eſt quelque choſe de plus grand & de plus difficile, que la creation de l'Univers qui n'a coûté qu'une parole à Dieu.

Madame Helyot eſtoit ſi fortement perſuadée de cette verité, qu'elle comptoit pour rien les maux du corps, & ne travailloit qu'au ſalut

des ames qui ont coûté la vie au Fils de Dieu. On ne peut douter à present, si elle est dans le Ciel, qu'elle n'ait les mêmes sentimens qu'elle avoit sur la terre, & qu'elle n'exauce plus volontiers ceux qui lui demandent des remedes spirituels, que ceux qui l'invoquent pour en obtenir de corporels : Mais le nombre n'est pas si grand des uns que des autres, parce que la plûpart des Chrestiens ou sont insensibles aux maladies de l'ame, ou n'en font pas d'estat, & n'en desirent pas même la gueriſon, Ceux qui s'adressent à elle pour de semblables miseres, ne manquent point de ressentir l'effet de sa charité envers eux, & de son credit auprés de Dieu. En voicy quelques exemples dont je suis témoin pour la plûpart.

Une Dame m'a raconté qu'il y a presque un an qu'une personne chez qui elle demeure, ne lui parloit point, & qu'elle estoit si furieusement annimée contre elle, qu'elle ne frequentoit plus les Sacremens, comme elle faisoit auparavant, ne pouvant, disoit-elle, vaincre sa passion & le ressentiment d'une injure qu'elle croyoit en avoir receuë. Cette Dame ayant commencé une neuvaine à Madame Helyot, & l'ayant priée de les mettre bien ensemble, elle fut surprise à son retour de voir cette personne qui la haïssoit à mort lui venir parler avec beaucoup de douceur ; & s'estant expliquées sur le passé, elles se demanderent pardon l'une & l'autre à genoux, avec des marques d'une tres grande douleur & d'une reconciliation tres sincere.

Il y a un homme dans Paris dont je connois le nom, la profession & la demeure, qui bien que,

marié, entretenoit une fille depuis dix-ſept ans avec un grand ſcandale, & ne pouvoit ſe reſoudre à la quitter. Lorſque ſes parens & ſes amis lui en parloient, il entroit en furie, & perſonne n'oſoit plus lui en ouvrir la bouche. Sa femme un jour s'eſtant avancée de lui en marquer ſa douleur, quoy qu'avec beaucoup de modeſtie, il lui fit toutes ſortes d'outrages, & cette fille eut l'inſolence de la prendre à la gorge pour l'étrangler. Eſtant en cet eſtat, un de ſes proches, qui avoit appris que Madame Helyot faiſoit des miracles, fit une neuvaine ſur ſon tombeau pour la converſion de ce cœur endurcy. On la commença la veille de l'Aſſomption derniere, & auſſi tôt il fut ſaiſi d'un mal de gorge ſi étrange, qu'il ne pouvoit plus ny parler, ny reſpirer. Cela mit en peine toute la famille : car il y avoit dix-ſept ans qu'il ne s'étoit confeſſé. Sa femme le voyant dans ce danger, aprés lui avoir fait quelques remedes, porte une de ſes chemiſes au Cimetiere de ſaint Gervais, & la met ſous la tombe de Madame Helyot. A ſon retour l'ayant fait prendre à ſon mary, ſans lui declarer ce qu'elle avoit fait, il dit, qu'il avoit ſentit quelque choſe d'extraordinaire qui le preſſoit de changer de vie ; qu'il faloit que cette fille ſortit du logis, & qu'il eſtoit reſolu de faire ſon ſalut, quoy qu'il lui en pût coûter.

Ce diſcours ſurprit tout le monde ; car il s'étoit mocqué juſqu'alors des Sacremens : mais ce qui donna bien de la joye à ſes parens, c'eſt qu'en effet il fut ſe confeſſer peu de jours aprés dans une maiſon Religieuſe, & au retour il

congedia cette fille, qui a fait depuis tous les efforts pour retourner chez lui : mais il l'a toûjours conſtamment chaſſée avec mépris & indignation ſans vouloir lui parler.

Un fils de famille âgé de dix-neuf ans, traitoit ſa mere fort indignement, juſqu'à lever la main ſur elle, avec des juremens & des paroroles infames. Elle n'oſoit plus lui faire aucune remonſtrance, non pas même l'exhorter à entendre la Meſſe : car il s'en mocquoit d'une maniere inſolente & la menaçoit d'aller à Charenton. Cette pauvre mere verſoit des larmes en abondance & ne lui répondoit que par des ſoûpirs. Ne trouvant plus de remede à ſon affliction, ilu lui vint en penſée de faire une neuvaine à Madame Helyot, & d'aller tous les jours prier ſur ſon tombeau pour obtenir la converſion de ſon fils. Elle l'a fait & a obtenu ce qu'elle deſiroit : car autant que ce jeune homme eſtoit fier & inſolent, autant eſt-il devenu humble, obeïſſant & reſpectueux. Il ne jure plus & n'a plus en bouche que des paroles honneſtes. Sa mere en eſt ſi ſurpriſe qu'elle n'en peut faire le recit ſans verſer des larmes de joïe qu'elle a de voir un ſi grand changement. Elle publie par tout que Madame Helyot eſt une grande Sainte, & qu'on peut tout obtenir de Dieu par ſon credit.

Une jeune femme menoit depuis quelques années une vie fort ſcandaleuſe, & quoy que puſſent faire ſes parens pour la retirer de ſes deſordres, ils ne gagnoient rien ſur ſon eſprit qui n'avoit plus ni crainte de Dieu, ni conſideration pour ſes amis, ni tendreſſe pour ſon ma-

ry ni reſte aucun de pudeur & de modeſtie ; mais qui faiſoit trophée de ce qui la devoit combler de confuſion. Sa mere qui eſt une tres-honneſte Dame, ne voyant plus de remede à ſon mal, lui donna un petit morceau du cilice que portoit Madame Helyot, & fit une neuvaine pour elle. A peine l'eut-elle achevée, que la jeune femme eſt rentrée dans elle-même; elle a declaré à ſon mary qu'elle prendroit tel party qu'il lui plairoit, & comme ils eſtoient ſeparez depuis quelques années, elle a demandé de ſon propre mouvement à ſe retirer dans une Religion, où elle eſt à preſent, & où elle vit avec beaucoup d'édification.

Je ferois un aſſez gros volume, ſi je voulois rapporter tous les miracles de grace qui ſont venus à ma connoiſſance, ſans compter ceux que je ne connois pas. J'ay vû des hommes de qualité fondre en larmes ayant veu la Vie de cette ſainte Dame, & prendre reſolution de changer de mœurs. J'ay veu des Dames & des Demoiſelles du monde renoncer à toutes les vanitez, pour mener une vie plus Chrêtienne & plus modeſte. Elles ont quitté le jeu, les friſures, les habits ſomptueux & les pierreries, touchées de ſes exemples & aſſiſtées de ſes prieres. D'autres ont renoncé aux compagnies pour vaquer à l'Oraiſon & à la lecture des bons Livres. J'en connois qui ayant eſté prier ſur ſon tombeau, ont eſté délivrez d'une fâcheuſe tentation, l'une contre la pureté, l'autre contre la foy, qui les tourmentoit depuis pluſieurs année. *Lorſque je priois ſur ſon corps*, me dit une perſonne, *je me ſentis penetrée d'une devotion ex-*

traordinaire & il me ſembla qu'on me tiroit un rideau, qui me cachoit les veritez de la foy, & qui me parurent alors comme à découvert.

Il y a quantité de gens, juſqu'à des enfans, qui veulent imiter ſes penitences, coucher ſur la dure, & mortifier leur corps de la bonne maniere. Je crains qu'ils ne ſe laiſſent aller à des excez, & j'aimerois mieux qu'ils imitaſſent ſon obeïſſance que ſes penitences. Je connois encore pluſieurs perſonnes de qualité, qui ayant lû ſa vie, ont pris reſolution de frequenter les Hôpitaux, de viſiter les priſonniers & d'aller chercher les pauvres honteux, ſains & malades pour les aſſiſter : ce qu'elles font preſentement avec beaucoup de pieté, de zele & d'édification.

Toutes les perſonnes Religieuſes les plus auſteres, ſont dans une grande confuſion, de ſe voir ſurmontées en mortification par une jeune Dame du monde ſi delicate, & pluſieurs ont conceu de tres grands deſirs de travailler avec plus de ferveur à leur perfection. C'eſt une partie des choſes qui ſont venuës à ma connoiſſance depuis que ſa vie a paru.

Je croyois avoir mis fin à ces relations, lorſqu'un de nos Peres des premiers Predicateurs de Paris, m'a donné un écrit qu'il veut bien que j'inſere dans cet ouvrage, pour marque de ſes reconnoiſſances envers Dieu & cette ſainte Dame : Voicy ce qu'il porte.

Ayant achevé de lire la Vie de Madame Helyot avec beaucoup de ſatisfaction, & ayant même dreſſé ſon Eloge, pour la mettre parmy les perſonnes Illuſtres par leur devotion envers

la sainte Vierge, dont je fais un Recüeil : je reçeus une fâcheuse nouvelle, qui me menaçoit de quelque chose de fort chagrinant pour moy, & que je ne pouvois moralement parlant éviter. Au même temps je me sentis inspiré de m'adresser à Madame Helyot, & de lui demander qu'elle employât son credit auprés de Dieu pour détourner ce malheur. Je lui promis que pour meriter cette grace, que je ferois une neuvaine que je crus lui devoir estre fort agréable. Car comme j'avois remarqué dans sa Vie la tendresse qu'elle avoit pour les pauvres, & la coûtume qu'elle avoit d'aller tous les Samedis faire ses devotions à Nôtre-Dame ; je promis que neuf Samedis consecutifs qui ne seroient point empêchez par des Festes doubles, selon l'ordre de l'Eglise, je dirois la Messe de la sainte Vierge pour remercier Dieu des graces qu'il a faites à cette sainte Dame, & pour le soulagement des pauvres ; & que le même jour j'irois prier devant l'Autel de Nôtre-Dame à la même intention.

Aprés avoir commencé ma neuvaine, je receus une premiere nouvelle qui me promettoit un heureux succez de mon affaire : mais comme dans la suite je vis qu'elle prenoit un mauvais tour, & que j'avois à apprehender plus que jamais, je continué ma devotion avec beaucoup de confiance.

Ayant achevé les neuf semaines, je receus celle d'aprés, les dernieres nouvelles, qui me donnoient asseurance que ce que j'apprehendois n'arriveroit point, comme effectivement il n'est

point

point arrivé ; dont je crois estre redevable aux prieres de Madame Helyot, & au pouvoir qu'elle a auprés de Dieu, en reconnoissance de quoi j'ay donné cet écrit signé de ma main à celui qui a fait sa vie, pour s'en servir comme il jugera à propos pour la gloire de Dieu qui est admirable dans ses Saints. A Paris ce 30. d'Aoust 1683.

CHAPITRE XVIII.

Predictions de Madame Helyot.

IL y a eu dans l'ancienne Loy de vrais & de faux Prophetes, qui se disoient tous envoyez de Dieu, & qui prononçoient avec emphase ces paroles d'authorité : *Hæc dicit Dominus*, Voicy ce que dit le Seigneur. Mais comme il est important de discerner la verité du mensonge en ce qui regarde la Religion, Dieu n'a jamais manqué dans les siecles passez de donner à ceux qui portoient ses ordres, des signes infaillibles & comme des Lettres de creance pour authoriser leur Mission, & pour faire connoître à son peuple qu'ils venoient de sa part. Or entre ces marques la plus certaine & la plus inconteſtable estoit la prediction de l'avenir ; car comme il n'y a que Dieu dont la connoissance n'est point bornée, & qui domine sur tous les temps : il n'y a que ceux d'entre les hommes qui penetrent dans les siecles futurs, & dont les predictions se trouvent veritables, qui doivent passer pour vrais Prophetes. Et c'est par cette marque qu'il vouloit qu'on distinguât ceux qui venoient de sa part, de ceux

qui n'en venoient pas. *Annunciate*, disoit-il aux Prestres des Idoles, *quæ ventura sunt in futurum, & sciemus quia dii estis vos.* Prophetisez nous ce qui doit arriver à l'avenir, & nous reconnoîtrons que vous estes Dieux.

Les faux Prophetes ont fait des miracles, ou du moins ils en peuvent faire, comme nous marque l'Evangile pour attester la verité de leur Religion ; mais il est impossible qu'ils en fassent pour authoriser la sainteté de leur personne ; & de tous les miracles, il n'y en a point dont la vertu leur puisse estre moins communiquée que la prediction de l'avenir: parce que Dieu l'a proposée aux hommes, comme le sceau & le caractere de sa divinité, & comme la marque certaine pour discerner ses vrais serviteurs de ceux qui ne le sont pas.

Madame Helyot a des marques de sainteté, qui ne peuvent estre contestées par aucun esprit raisonnable. La premiere sont les vertus heroïques; entre autres sa charité, son humilité, sa patience, sa douceur & son obeïssance. La seconde sont les gueriſons extraordinaires que Dieu opere tous les jours par son intercession. Mais la plus éclatante sont les predictions de l'avenir dont Dieu l'a favorisée pendant sa vie. Il n'en faut qu'une bien averée pour prouver invinciblement qu'elle estoit éclairée & animée de l'esprit de Dieu : j'en rapporte quatre ou cinq, dont il y en a qui ont esté déja mises par écrit dans la premiere Edition de ce Livre : Les autres sont nouvelles & ont quelque chose de plus surprenant & de plus divin.

Un jour, dit une Sœur de la charité qui l'a ser-

vie; l'étant allée voir pour l'entretenir d'une fille qui étoit sur le point de se perdre, Madame Helyot, sans la connoître, m'en parla comme si elle l'eût pratiquée toute sa vie, répondant plû tôt à mes pensées qu'à mes paroles, & me dit d'un esprit prophetique que cette fille se perdroit, ce qui est arrivé : elle ne laissa pas neanmoins de me donner de l'argent pour la mettre en pension dans une Communauté.

Une Demoiselle sage & vertueuse a rapporté ce qui suit. J'ay connu, dit-elle, une fille fort emportée, d'un esprit seditieux & de tres-méchante humeur, qui faisoit bien de la peine à ses parens. Ils firent tous leurs efforts l'espace de six années pour la resoudre à se mettre dans une Communauté, & n'en ayant pû venir à bout, ils perdoient toute esperance de la pouvoir reduire. Les choses étant en cet état je rencontray Madame Helyot dans une Eglise, & je la lui recommanday le plus fortement qu'il me fut possible. Aussi-tôt elle se met à genoux, & quelque tems aprés s'étant levée, elle me dit : *Demeurez en repos, & tenez pour asseuré, que cette fille ira d'elle-même dans une Communauté.* Je fus dire dans une compagnie cette réponse qu'elle m'avoit faite, tenant la chose comme immanquable ; mais ceux qui étoient presens, se prirent à rire & se mocquerent de ma simplicité. Cependant peu de jours aprés la chose arriva comme elle l'avoit predite, & ces mêmes personnes l'ayant sceu, en furent dans un grand étonnement, & conceurent une haute estime de sa sainteté, qui est beaucoup accruë depuis qu'elles ont lû l'histoire de sa vie.

Un jour estant dans une Eglise, quelques personnes charitables lui vinrent recommander un homme qui estoit à l'extremité & qu'on ne pouvoit resoudre à se confesser. Aprés avoir fait quelques prieres, elle leur dit, *Allez, menez y un Prestre, & il se confessera.* Celles-cy lui ayant répondu qu'on n'y en avoit mené & qu'on y avoit rien gagné; elle reïtera: *Menez y un Prestre & il se confessera.* Elles le firent, & aussi-tôt que le Prestre se fut presenté, le malade demanda à se confesser, & mourut incontinent aprés, ce qui estonna tous les assistans.

Une personne ayant presté à une autre une somme considerable, le billet qu'elle en avoit lui devint inutile, par la malice du debiteur qui l'avoit surpris. Comme elle estoit accablée de douleur, & qu'elle ne voyoit aucune ressource à son mal, elle alla trouver Madame Helyot, & lui raconta son affliction versant une grande abon-» dance de larmes. Elle me receut, dit cette per-» sonne, avec beaucoup de charité, & bien que le » mal fut sans remede selon toutes les apparences, » elle m'assura que mon argent me seroit rendu. » *Priez Dieu*, me dit-elle, *& croyez que tout ira* » *bien.* Ces paroles me rendirent la vie, & je sortis » d'avec elle presque assurée que les choses arri-» veroient comme elle disoit. En effet quelque-» temps aprés, le debiteur fut pris où il ne s'atten-» doit pas, & fut forcé de me rendre mon argent. » Ce que j'attribuë aux prieres de cette sainte » Dame & à la parole qu'elle m'en avoit donnée, » que je receus comme une espece de Prophetie.

Une Dame faisant bâtir une maison dans Paris, avoit avancé quatre mille francs à un Mas-

ſon, qui eſtoit un homme de fort mauvaiſe foy, & qui avoit pluſieurs fois fruſtré ſes Creanciers. Elle le reconnut bien tôt; car au lieu d'employer la ſomme qu'elle lui avoit avancée, il lui demanda tout le fonds qui eſtoit deſtiné pour le bâtiment, ſans quoy il ne vouloit plus travailler, ni rendre l'argent qu'il avoit touché. Comme cela arriva pendant l'abſence de ſon mary, qui eſtoit allé faire un voyage à la Campagne, & que tout le monde lui diſoit que ſon argent eſtoit perdu, elle fut ſaiſie d'une ſi grande douleur qu'elle perdoit le repos. Mais ce qui l'affligeoit beaucoup plus que la perte de ſon bien, c'eſt qu'eſtant prête d'accoucher, & les femmes en cet eſtat ne manquant jamais de ſentir pluſieurs fois le jour remuer leur enfant, il y en avoit trois entiers qu'elle n'avoit point ſenti remuer le ſien, ce qui lui faiſoit croire infailliblement qu'il eſtoit mort.

Eſtant accablée de douleur pour un accident ſi eſtrange, elle va trouver Madame Helyot, qui l'aimoit beaucoup, & lui raconte la peine où elle eſtoit, & la crainte qu'elle avoit que ſon enfant n'eût plus de vie. Aprés m'avoir entenduë, dit cette Dame, & que je lui eûs dechargé mon cœur, elle me conſola par ces paroles: *Ayez confiance en Dieu & ne vous affligez point: car je vous aſſure que voſtre enfant recevra le baptême, que voſtres argent vous ſera rendu, & que voſtre maiſon ſera bâtie.* Ces paroles qu'elle me dit avec tant de fermeté & d'aſſurance, releverent mon courage, & je m'en retournai comme aſſurée que la choſe arriveroit comme elle me l'avoit predit.

En effet lorſque je fus retournée chez moy,

» m'étant miſe en priere, je ſentis auſſi-tôt remuer
» mon enfant. J'en fus ſi ſurpriſe & ſi ravie de joïe,
» que je ne pûs m'empêcher d'en verſer des lar-
» mes, & depuis ce temps-là je le ſentis toûjours
» juſqu'à ce que je fuſſe heureuſement accouchée
» d'une fille, que je regarde comme l'enfant de
» Madame Helyot à qui elle a rendu la vie. Je
» deſirois fort qu'elle la tint ſur les fonds & qu'-
» elle lui donnât ſon nom de Marie : mais la
» choſe n'ayant pu ſe faire, celle qui fut ſa ma-
» raine la nomma *Marie*, ſans que je lui euſſe dé-
» claré mon deſir, ce qui me conſola beaucoup.
» C'eſt là l'effet de la premiere prediction.
« Quant à l'autre peu de tems aprés le Maſſon
» fut arrêté priſonnier par ſes créanciers, & fut
» obligé de me rembourſer mes deniers: ce qui ſe
» fit par des voyes ſi ſurprenantes, & ſi ineſperées,
» que tous ceux qui en ont eu la connoiſſance, ju-
» gent que c'eſt une eſpece de miracle. Enſuite
» de quoy nôtre maiſon fut bâtie. C'eſt ainſi que
» tout arriva, comme elle me l'avoit predit.

Cette Dame ajoûte, qu'auſſi-tôt qu'elle eût ſenti remuer ſon enfant, elle alla trouver Madame Helyot, pour lui faire part de ſa joïe, & pour la remercier de lui avoir (comme elle le croyoit) rendu la vie. L'humble ſervante de Dieu lui répondit avec ſon humilité & ſa modeſtie ordinaire, que ce n'eſtoit pas à ſes prieres qu'elle devoit attribuer cette grace; mais à celles qu'on fait tous les Dimanches dans l'Egliſe pour les femmes qui ſont enceintes, afin que leurs enfans puiſſent recevoir le Baptême.

Voilà le recit que me vient de faire cette Dame, qui croit tres fermement, qne ſon enfant eſtoit mort, & qui publie par tout la graee qu'elle a re-

ceuë par les prieres de cette sainte Dame. Cela est arrivé un peu plus de deux ans avant sa mort.

Ces predictions quoy qu'assez considerables, ne sont rien au prix de celle que je vas rapporter. J'en ay fait toutes les enquestes possibles, & je me suis informé moy-même avec toute l'exactitude imaginable, de la verité du fait que je raconte sincerement comme je l'ay appris.

Marie Ride femme de Jean Foncier Marchand au Fauxbourg S. Antoine, avoit une fille âgée de quinze ans, bien faite & d'un fort beau naturel, qui venoit vendre de la marchandise à Paris. Madame Helyot l'ayant rencontrée, en acheta pour avoir occasion de lui parler & de l'instruire: Comme elle trouva dans son ame de tres-belles dispositions, elle conceut beaucoup d'affection pour elle, & l'invitoit à la venir voir. Un jour que cette sainte Dame alloit visiter quelque pauvre famille dans ce Fauxbourg, elle rencontra une femme âgée qu'elle n'avoit jamais veuë, & s'estant approchée d'elle, lui demanda, si elle n'estoit pas la mere d'une jeune fille blonde, qui portoit de la marchandise à Paris: Cette bonne femme lui répondit qu'oüi. Alors Madame Helyot, aprés lui en avoir dit beaucoup de bien, lui ajoûta ces paroles qu'elle prononça d'un air grave & serieux: *Vous avez une fille qui est bien née: c'est dommage qu'elle ne passera point dix-sept ans. Elle mourra de poison.* Ayant dit cela, elle lui fit la reverence & se retira.

La mere qui m'a fait tout ce recit & à plusieurs autres personnes, fut surprise de ces paroles, & crut bonnement que cette Dame qu'elle ne connoissoit point alors, & qu'elle a connuë du de-

puis, lui avoit dit que sa fille mourroit par le poisson, & que cela vouloit dire qu'elle seroit noyée. C'est pourquoi elle lui deffendit d'aller jamais sur l'eau & d'approcher même de la riviere, aprés lui avoir raconté ce que cette Dame lui avoit dit. Pendant qu'elle me faisoit ce recit, elle fut interrompuë par une femme de sa connoissance, qui me l'avoit amenée, qui est d'âge & d'un fort bon sens. Cette femme ajoûta, que cette jeune fille l'estoit venuë voir quelques jours aprés, & qu'elle lui avoit raconté cette prediction qui la rendoit fort triste: Comme elle lui eût dit qu'elle devoit mourir par le poisson, je lui conseillay, dit-elle, comme avoit fait sa mere, de n'aller jamais sur l'eau.

Aprés qu'elle eut fait ce discours, je demanday à la mere si elle n'avoit point raconté cette prediction à quelqu'un avant que sa fille tombast malade? Elle me répondit, qu'elle l'avoit dit à plus de cinquante personnes; mais qu'elle leur faisoit entendre que c'estoit par le poisson qu'elle devoit mourir.

Un an aprés cette jeune fille rencontra dans le Fauxbourg, pendant un temps de neige, une femme boiteuse de tres-méchante reputation, qui la pria de lui donner la main, & de la conduire jusque chez elle. Cette fille qui estoit fort obligeante de son naturel, s'offrit aussi-tôt à lui rendre ce service, & la prenant pardessous les bras la mena à sa maison. A son retour elle sentit des douleurs extraordinaires au bras, qui lui ont duré jusqu'à la mort; elle fut deux jours & deux nuits à vomir presque sans relâche; son corps devint tout noir & tout livide, sa peau s'enlevoit pour peu qu'on

a touchaſt, & comme on l'eût mis au lit, elle demeura collée à ſes draps ; tous ſes membres ſembloient ſe dénoüer & ſe détacher les uns des autres. Les Medecins qui la virent dirent qu'ils ne comprenoient rien à ſon mal. Cependant les douleurs augmentent, les vomiſſemens continüent, & aprés ce cruel martyre qui dura un an, la fille mourut âgée de dix-ſept ans.

Tous les voiſins dirent alors à ſa mere qu'infailliblement ſa fille avoit eſté empoiſonnée, & qu'ils l'avoient veuë tenant ſous les bras cette miſerable boiteuſe. Elle ſe ſouvint alors de la prediction de Madame Helyot, & commença à douter ſi veritablement elle n'eſtoit point morte de poiſon. Elle fut confirmée dans cette penſée, eſtant devant la Baſtille, pour voir paſſer des empoiſonneuſes, qu'on menoit au ſupplice : car racontant à quelqu'un l'accident de ſa fille, des gens qui eſtoient dans un carroſſe, & qui attendoient comme elle, pour voir paſſer les criminels, pretant l'oreille à ce qu'elle diſoit, & comprenant l'équivoque lui dirent, qu'elle avoit mal entendu, & que ce n'eſtoit pas par le poiſſon, mais par le poiſon qu'elle devoit mourir.

Ce diſcours lui fit ouvrir les yeux, & elle reconnut alors qu'infailliblement ſa fille avoit eſté empoiſonnée, & ce qui l'en perſuada entierement c'eſt que peu de temps aprés la boiteuſe qu'on dit eſtre *la du Faux*, qui eſtoit la grande confidente de Coton, fut arreſtée par la Juſtice comme empoiſonneuſe, & fut miſe en priſon avec ſon mary qui eſtoit un Tailleur de pierre. Voilà le recit que m'a fait la mere de cette jeune fille & la perſonne qui l'accompagnoit.

Cette prediction, comme chacun peut remarquer, en contient deux ſurprenantes. L'une regarde le tems de la mort de cette fille, & l'autre le genre de ſa mort. Il n'y a aucun démon qui puiſſe prévoir un accident ſi étrange, parce qu'il n'a aucune liaiſon avec les cauſes naturelles, d'où il tire toutes les connoiſſances qu'il a de l'avenir. Il faut donc conclure que c'eſt Dieu qui lui a revelé une mort ſi étrange, & qui a voulu qu'elle fût publiée à beaucoup de gens long-tems auparavant qu'elle arrivaſt, pour manifeſter le merite & la ſainteté de ſa ſervante.

Je laſſerois mon Lecteur, ſi je voulois rapporter toutes les graces corporelles & ſpirituelles qu'on obtient continuellement par les prieres de cette ſainte Dame. J'en apprends preſque toutes les ſemaines de nouvelles; mais je n'en puis omettre une dont on me vient de faire le recit pour une circonſtance qui la rend conſiderable. Je la mets icy quoy que ce ne ſoit pas ſon lieu, parce que tout ce qui precede eſt imprimé.

Mademoiſelle Maillet, fille de Monſieur Maillet Treſorier general du Domaine de feu Monſieur le Duc de Lorraine, avoit depuis vingt-ſix ans un grãd procez, qui l'obligeoit inceſſamment de venir de Verdun à Paris, & depuis ſix années tout ſon bien eſtoit arreſté, de ſorte qu'elle n'en touchoit rien. Elle avoit beau ſolliciter ſes Juges, & leur repreſenter ſa miſere & l'injuſtice de ſes parties, ils n'en eſtoient nullement touchez; Dans l'accablement où elle ſe voyoit, & n'ayant plus aucun ſecours humain, elle s'adreſſe à Madame Helyot, & lui fait cette priere ſur ſa tombe : *Ma chere Dame, tout le monde dit que vous eſtes*

une ſainte, & que vous avez un grand credit auprés de Dieu. S'il eſt vray que vous ſoyez ſainte, je vous conjure de m'aſſiſter dans la miſere où je ſuis, & de mettre fin à la perſecution que je ſouffre. Si vous m'obtenez cette grace je vous promets que j'acheteray voſtre vie, & que je la feray voir à toutes les Dames de mon pays, & que je tâcheray d'imiter vos vertus, hormis vos penitences que je ne ſuis point capable de faire. Peu de jours aprés avoir fait cette priere, ſon Rapporteur de ſon propre mouvement & à ſon inſceu, fit porter ſes papiers à Fontainebleau & rapporta l'inſtance, ce qu'elle n'avoit pû gagner ſur ſon eſprit depuis pluſieurs années, le procez ayant eſté jugé en ſa faveur, elle fit expedier ſon Arreſt qu'elle emporte en ſon païs avec la vie de Madame Helyot, qu'elle a achetée comme elle l'avoit promis, bien reſoluë de publier par tout la ſainteté & la grace qu'elle en a receuë. C'eſt le recit qu'elle vient de me faire elle-même dans nôtre Egliſe, ce jour de ſainte Thereſe, en preſence de quelques-uns de nos Religieux. Elle part demain pour s'en retourner en ſon païs.

Je finis cette Hiſtoire de la vie de Madame Helyot, de la maniere (s'il m'eſt permis d'uſer de cette comparaiſon) que S. Jean a fait celle de JESUS-CHRIST. Il dit que ce qu'il rapporte n'eſt qu'une petite partie de tout ce qu'il a dit, & de tout ce qu'il a fait. Puis il declare que c'eſt lui qui eſt l'Auteur de cet Ouvrage, ce qu'il avoit caché dans tout le cours de ſon Hiſtoire, ne parlant de lui-même qu'en tierce perſonne ſous le nom de Diſciple bien aimé. *C'eſt ce Diſciple*, dit-il, *qui rend témoignage de ces choſes, &*

qui a écrit cecy, & nous ſçavons que ſon témoignage eſt veritable.

Je ſupplie mon Lecteur de trouver bon que je lui diſe, à l'exemple de cette Hiſtorien ſacré, que ce que j'ay recüeilly des belles actions de Madame Helyot, n'eſt rien en comparaiſon de ce qui eſt échappé à ma memoire, & de ce que ſon humilité lui a fait cacher aux yeux des hommes.

J'ajoûte encore, comme lui, que c'eſt ſon Confeſſeur qui a compoſé cet Ouvrage, en ayant eſté prié par quantité de gens qui ſçavoient qu'il n'y avoit que lui, qui eût connoiſſance de ſon interieur, & pouſſé par une impreſſion ſecrette qui lui diſoit, ce que le Fils de Dieu dit à S. Jean dans ſon Apocalypſe. *Ecrivez; heureux ſont les morts qui meurent dans le Seigneur : dés maintenant, leur dit l'eſprit, qu'ils ſe repoſent de leurs travavx : car leurs œuvres les ſuivent & les accompagnent.*

Il n'oſe pas aſſeurer, que ſon témoignage ſoit infaillible: mais il proteſte qu'il eſt ſincere, & qu'il a écrit une partie de cette Hiſtoire ſur les connoiſſances qu'il en a eu lui-même, & l'autre ſur les memoires qu'on lui a fournis; qu'ainſi on le peut croire avec autant de ſeureté, qu'on croit un Hiſtorien qui a bien examiné les choſes, & qui n'a point deſſein d'impoſer au Public. Au reſte ceux qui ſçavent que la plûpart des Vies des Saints, & des Saintes de ces derniers tems a eſté compoſée par leurs Confeſſeurs, ne trouveront pas étrange que celui de Madame Helyot ait écrit la ſienne, n'y ayant perſonne qui puiſſe faire un Portrait plus juſte de la vertu des Saints que ceux qui ont gouverné leur conſcience.

La vie de ſainre Catherine de Gennes, compoſée par ſon Confeſſeur.

Celle de la B. Marie Ognies par le Cardinal de Vitry ſon Directeur.

Celle de sainte Catherine de Sienne, par le B. Raymond son Confesseur
Celle de sainte Françoise, par Jean Mathiot son Confesseur.
Celle de sainte Therese, par elle-même, & par l'Evêque de Tarracone Dom Diego Ypes son Directeur.
Celle du B. Loüis de Gonzague, sur le témoignage du Cardinal Bellarmin son Confesseur.
Celle du B. Stanislas Kostoka, sur le rapport de ses Confesseurs.
Celle de M. le Baron de Renty, par le Pere de saint Jure son Directeur & son Confesseur.

CHAPITRE XIX.

Reflexions Morales sur la vie, & sur les actions de Madame Helyot.

LEs Saints nous sont donnez de Dieu, comme des Maîtres & des Juges; des Maîtres qui nous enseignent ce que nous devons faire: des Juges qui nous condamneront, si nous ne le faisons pas: des Maistres que nous devons imiter; des Juges que nous devons apprehender. Ils sont assis en cette vie sur la Chaire de verité pour nous instruire; ils seront assis en l'autre sur des Tribunaux de Justice pour nous condamner. En effet quelle excuse aurons nous, si lisant la vie de ces grands hommes, nous n'imitons pas leurs vertus? Il n'y a que l'ignorance ou l'impossibilité qui puisse servir de pretexte à nostre lâcheté. Nous ne pouvons pas ignorer ce que nous devons faire, voyant ce qu'ils ont fait: nous ne pouvons pas aussi croire impossible à un homme, ce qui a esté possible à un autre; puis qu'ayant la même nature que nous, il avoit les mêmes foiblesses; & qu'ayant la même grace que lui, nous avons la même force.

Et certes s'il estoit impossible d'imiter les Saints,

Dieu ne nous les proposeroit pas pour exemples. L'homme juste est une regle de vie pour tout le reste des hommes, comme dit tres-bien S. Ambroise. Ses belles actions sont des flambeaux qui éclairent les aveugles, des aiguillons qui piquent les lâches, des trompetes qui encouragent les timides, des Loix qui dirigent les justes, & des Arrests de mort, qui condamnent les méchans.

Saint Basile en sa premiere Epistre dit sagement, que comme les jeunes peintres qui veulent se rendre habiles & sçavans, copient les Ouvrages des plus grands Maistres & les étudient avec toute l'application de leur esprit: Ainsi ceux qui veulent se rendre parfaits dans l'école de la sagesse & de la vertu, doivent lire incessamment la Vie des Saints & copier ses grands hommes que Dieu leur a donnez pour maistres & pour Directeurs: car les grands sont naturellement l'exemple des petits, & l'homme juste, dit Aristote, est la regle vivante de tous ceux qui ne le sont pas: Ainsi dés-là qu'un homme est saint, la nature & la grace, la raison & la foy nous imposent une obligation indispensable de l'honorer, de l'étudier & de l'imiter.

Et cependant nous voyons par une erreur d'esprit épouventable & par un étrange déreglement de mœurs, que la plûpart des Chrêtiens tirent des consequences toutes contraires à celles qui suivent naturellement de ces principes: Car dés-là qu'un homme est saint, ils se croyent dispensez de l'imiter. Si je propose à une Dame l'exemple de Madame Helyot, qui ayant eu tant d'avantages de corps, d'esprit & de fortune, a tout sa-

crifié à la gloire de Dieu ; qui a ſi mal-traité un corps qui lui pouvoit faire tant d'honneur dans le monde & lui attirer tant d'admirateurs ; qui a renoncé à toutes les lumieres de ſon eſprit & à tous les deſirs de ſon cœur, pour ſuivre aveuglément les ordres de l'obeïſſance ; qui a mépriſé toutes les grandeurs& toutes les vanitez du monde,pour mener une vie pauvre, cachée & inconnuë; qui a aimé la pauvreté autant que la plûpart des hommes la haïſſent, & qui a haï les richeſſes autant que la plûpart des hommes les aiment. Si dis-je, je propoſe cet exemple à une Dame du monde,&ſi je lui dis : Madame Helyot a fait cela, jeune, belle & riche qu'elle eſtoit, que ne le faites-vous auſſi?Elle me répondra ſans doute, que Madame Helyot eſtoit une ſainte & qu'elle ne l'eſt pas: & par cette réponſe elle croit avoir fermé la bouche à tous ſes accuſateurs, & qu'on n'eſt plus en droit de lui faire aucun reproche.

Pour moy je ne comprens pas cette Philoſophie, & il me ſemble que cette réponſe eſt plûtôt ſa condamnation,que ſa décharge: Car outre qu'elle nous diſpenſeroit d'imiter Jesus-Christ ſous pretexte qu'il eſt Dieu, je lui demande ce qu'elle entend par ce mot de *Sainte* qui ſert de bouclier à ſa lâcheté ? Eſt-ce avoir receu plus de graces qu'elle, ou y avoir plus fidelement cooperé? Si elle dit qu'elle a receu plus de graces,elle avance un fait qu'elle ne ſçauroit prouver, à moins qu'elle n'en ait eu revelation; & peut-être qu'elle en a receu elle-même & de plus fortes & en plus grande abondance. Combien y a t'il de Saints dans le Ciel qui ont eſté moins conſiderez

& moins favorisez de Dieu que Judas ? Mais sans pousser les choses si loin & pour nous retrancher dans les veritez de la Foy, il n'y a point de Dame dans le monde qui puisse dire qu'elle n'est point appellée de Dieu à la perfection & à la sainteté, aussi bien que Madame Helyot, puisque c'est la vocation de tous les Chrestiens, & par consequent qui n'ait des graces suffisantes pour y parvenir, l'Eglise nous obligeant de croire que Dieu n'exige rien de nous qui soit impossible. Quand donc elle dit qu'elle n'est pas sainte, elle ne peut pas en rejetter la faute sur Dieu, comme s'il lui refusoit les secours necessaires pour arriver à la sainteté à la qu'elle il nous appelle.

Cette réponse estant évidemment nulle dans le premier sens, il faut venir au second. Je veux dire que si ce n'est pas faute de graces, que vous n'estes pas sainte, comme celle dont j'ay écrit la Vie, c'est donc que vous n'y cooperez pas comme elle. Or parler de la sorte ce n'est pas vous défendre, mais vous accuser; ce n'est pas vous justifier, mais vous condamner: C'est dire que vous estes lâches, infidele, attachée au monde, esclave de vostre chair, plus zelée pour la gloire de vôtre nom, que pour celle de Dieu; plus obeïssante à Satan, qu'à Jesus-Christ, qui est honnoré par ses Saints & qui est mort pour vous rendre sainte. Est-ce là une réponse qui soit digne d'une personne Chrestienne & raisonnable ?

Quoy Madame Helyot n'estoit-elle pas aussi délicate que vous? n'avoit-elle pas les mêmes passions à cambattre ? la même chair à craindre ? le même Ciel à gagner ? le même Dieu à servir ? le même demon à surmonter ? avoit-elle un autre

Sauveur

Sauveur & un autre Redempteur que vous ? vivoit elle dans un autre Eglise ? recevoit elle d'autres Sacremens ? Puisque donc vous avez la même Foy, & la même Esperance, pourquoy n'aurez-vous pas la même charité ? & puisque vous estes appellée à la même saintеté qu'elle, pourquoy ne pratiquez-vous pas les vertus qu'elle a pratiquées ? Faut-il que vous soyez méchante parce que les autres sont bons ? quelle injustice de faire servir la saintеté des justes au déreglement de vos mœurs ! & parce que vous ne voulez pas estre sainte, de croire que vous avez droit de ne l'estre pas ?

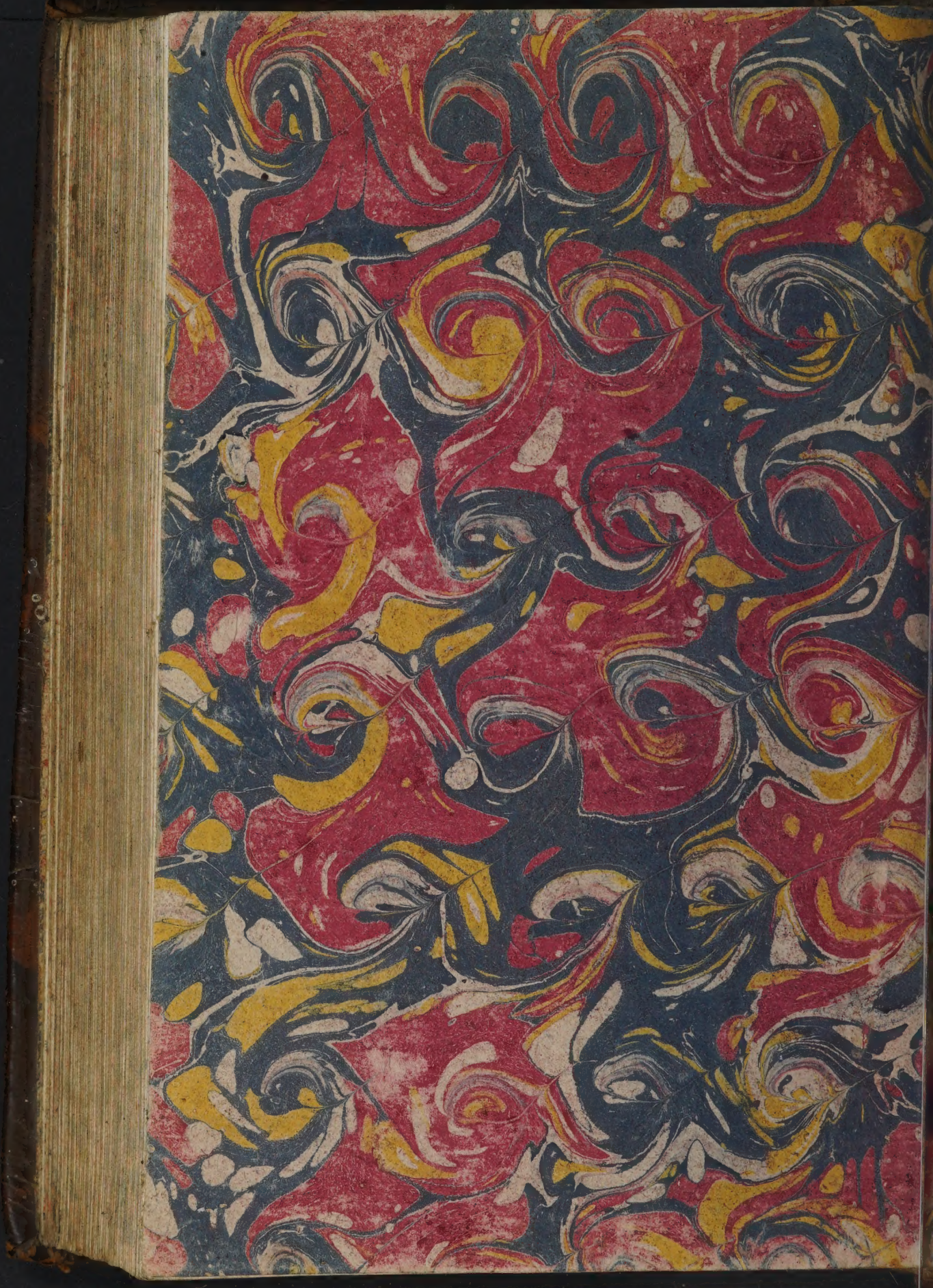
Si S. Augustin eût esté dans ces sentimens, il se fut bien mocqué de la Continence, qui lui faisoit de leçons & qui pour l'exhorter à changer de vie, lui montroient quantité de jeunes gens qui avoient fait ce qu'il jugeoit impossible. *Quoi*, lui disoit-elle, *ne pourrez-vous pas faire ce que ces jeunes gens ont fait ?* Il n'avoit qu'à lui répondre, qu'il ne le pouvoit pas, n'estant ny Chrestien, ny Catholique, ny Saint comme eux ; qu'il n'avoit pas la même grace, ny la même force qu'avoient ceux qu'elle lui montroit : mais la Continence lui eût fermé la bouche en lui disant ce qu'elle lui ajoûta : *Est-ce par leur propre force que ceux-cy & celles-là ont fait ce qu'ils ont fait, ou plûtost par la grace de Dieu leur Seigneur ?* Saint Augustin n'eut rien à repliquer à cette instance. Il ne dit point qu'il n'avoit point cette grace & qu'il ne sçavoit pas s'il l'auroit, estant persuadé que Dieu fournit à tous les hommes les graces necessaires pour se perfectionner dans leur état, & qu'un Chrestien estant appellé à la saintеté, il ne

tiendra qu'à lui d'estre Saint.

Ne disons donc plus pour couvrir nôtre lâcheté, que les Saints sont Saints, & que nous ne le sommes pas : mais tâchons de l'estre en imitant leur vertus. Regardons ces grands modeles que Dieu nous propose, & les exprimons dans nos mœurs. Voyons leurs combats, & nous animons à combattre par leur exemple. Reconnoissons de bonne foy avec S. Ambroise, qu'ils n'ont pas esté d'une nature plus parfaite que la nôtre; mais qu'ils ont eu une obeïssance plus respectueuse aux ordres de Dieu; & qu'ils n'ont pas ignoré les vices, mais qu'ils s'en sont preservez, ou qu'ils les ont corrigez. Heureux ceux qui suivent les Saints dans leurs combats, parce qu'ils auront part à leurs couronnes. Heureux ceux qui imitent leurs vertus, ils participeront à leurs recompences. Heureux ceux qui vivent dans le Seigneur, comme eux, ils mourront comme eux dans le Seigneur.

FIN.

AVER-

misc
47

6743881
U SE 17